
ESSAIS DE MORALE.

ESSAIS DE MORALE.

PAR MR.

LA PLACETTE.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez *FRANÇOIS CHANGUION.*

M. DCC. XXXII.

A

SA MAJESTE'

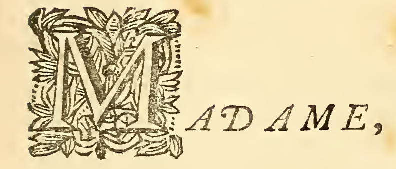
LA REINE

DE

DANNEMARK,

ET DE

NORVEGUE.



ADAME,

Je prens la liberté de presenter ce petit Ouvrage à VOTRE MAJESTE', *& j'ose me flatter de cette esperance qu'il ne lui sera pas desagreable. Je suis sûr au moins que la matiere ne lui en déplaira pas, puis qu'Elle y pourra trouver quelques-unes de ces verités éternelles, qui sont les delices de son Esprit & le plus cher objet de son cœur. J'avoue que je ne puis pas dire la même chose de la forme que j'ai donnée à cette matiere. J'avoue qu'il y a des defauts que tous mes soins n'ont pu corri-*

ger. Mais, MADAME, *je ſai auſſi par experience que* VOTRE MAJESTE' *eſt toute accoûtumée à paſſer par deſſus cette ſorte de manquemens exterieurs, pour s'attacher au ſolide & à l'eſſenciel qu'ils n'alterent point. Ces mêmes manquemens*, MADAME, *& d'autres ſemblables, n'empêchent pas* VOTRE MAJESTE' *d'écouter avec la derniere application ces verités ſaintes, lors que j'ai l'honneur de les lui propoſer dans mes Sermons, & qu'Elle nous fait celui d'aſſiſter à nos Aſſemblées. Pourquoi donc n'oſerois-je pas me promettre qu'Elle n'en ſera pas plus choquée lors qu'Elle les lira dans cet écrit, où j'ai tâché de les étaler d'une maniere un peu plus diſtincte, & dans toute leur étenduë? Que j'aurois de ſatisfaction*, MADAME, *ſi j'apprenois dans la ſuite que* VOTRE MAJESTE' *y trouve quelque choſe de propre à nourrir cette éminente pieté qui nous donne de ſi grands exemples! Que je benirois Dieu de m'en avoir inſpiré le deſſein, & de m'avoir donné la force de l'executer! C'eſt là preciſement ce que je cherche depuis quelque temps. Comblé de bienfaits de* VOTRE MAJESTE', *je ſoûpire après le bonheur de faire quelque choſe pour ſon ſervice qui puiſſe juſtifier que je ne manque pas de reconnoiſſance.*

Mais

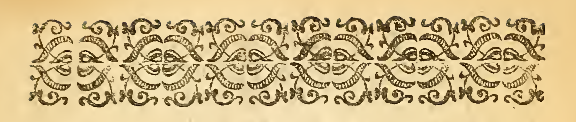
Mais qu'est-ce qu'un très-petit particulier pourroit faire d'utile à une Reine que la main de Dieu a élevée au comble des grandeurs du monde, & qu'Elle a pris tant de soin de distinguer des personnes même de son rang? A peine me reste t-il à cet égard des souhaits à faire, & d'ailleurs quand même il dependroit de moi d'ajoûter quelque chose à la gloire temporelle & exterieure de VOTRE MAJESTE', *je suis sûr qu'Elle n'y seroit pas fort sensible. C'est là le moindre & le plus leger de ses soins. Elle pense bien plus à regner un jour dans le Ciel qu'à étendre où à affermir son Autorité sur la terre. Ses plus grands souhaits vont à s'unir plus étroitement à Dieu, & à se soumettre de plus en plus à son joug. J'ose me promettre,* MADAME, *que ce petit Ouvrage n'y sera pas inutile, & je suis persuadé que si* VOTRE MAJESTE' *ne dédaigne pas d'y jetter les yeux dans ces precieux momens de Retraite, où elle se derobe si regulierement tous les jours au tumulte & aux embarras de sa Cour pour s'entretenir avec Dieu & avec Elle-même; Elle y trouvera des choses qui pourront être de quelque usage à l'avancement de cette Sanctification dont Elle fait avec tant de raison sa plus grande affaire. Si cela arrive, comme je n'en desespere pas tout à fait,*

mes vœux ſont remplis, & il ne m'en reſte plus aucun autre à faire que ceux que je fais ſans ceſſe, & que j'ai deſſein de faire toute ma vie. C'eſt, MADAME, *qu'il plaiſe à Dieu de conſerver long-temps* VOTRE MAJESTE' *à ſon Egliſe, dont elle eſt le ſupport, & à ſes Peuples dont elle fait la felicité. Qu'il continuë d'honorer de ſa Protection, & des marques les plus éclatantes de ſon amour, le Monarque Auguſte qu'il lui a plu de vous donner pour Epoux, & aux bontés duquel nous ſommes ſi redevables. Qu'il comble de nouvelles benedictions la Maiſon Royale, ce cher Objet de tant d'eſperances & de tant de vœux. Qu'il augmente & qu'il affermiſſe le bonheur des Peuples qui en dependent, & qu'il me faſſe en particulier la grace de ne relâcher jamais rien du profond reſpect, & de l'attachement inviolable, avec lequel je veux toûjours être,*

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE'

Le trèshumble, très-obeïſſant, & très-fidelle ſujet & ſerviteur,
LA PLACETE.



PREFACE.



IL y a quelque temps qu'une Personne que j'honore me proposa de travailler à l'Ouvrage que je donne presentement au public. Comme cette pensée ne m'étoit jamais venuë dans l'esprit, je fus un peu surpris de la proposition qu'on m'en fit, & j'eus quelque peine à me determiner sur ce que j'avois à faire. Je n'en avois point du tout à comprendre qu'on dût travailler à donner du jour à la Morale de Jesus-Christ. Je m'étois plaint diverses fois de ce que cette importante partie de la Religion étoit si peu connuë de nos peuples, & si peu éclaircie par les Ouvrages de nos Auteurs. Nos peuples ne connoissent gueres l'étenduë de la pureté que l'Evangile exige de nous. Ils sont même prevenus d'un grand nombre de fausses maximes, tout autrement pernicieuses que les erreurs de pure speculation. D'ailleurs nos Ecrivains, au moins ceux de nôtre Nation, ont été forcé par l'importunité de nos Adversaires, de donner tout leur loisir à la defense de la verité, de sorte qu'ils n'ont pû composer sur la Morale qu'un très-petit nombre d'Ouvrages, qui ne traitent même que quelques matieres particulieres. Ainsi cette partie de la Religion, qui en est,

je l'ose dire, l'ame & l'essence, & qu'il étoit si necessaire de bien expliquer & de bien entendre, a été en quelque façon negligée.

Il est vrai que ce defaut est suppléé, du moins en partie, par les écrits de quelques Auteurs de la Communion Romaine, sur tout par les Essais de M. Nicole, qui ont été si bien reçus, & si universellement estimées. J'avoue que c'est un Ouvrage excellent, & qu'il y a beaucoup de profit à faire dans sa lecture. Mais je ne crois pas qu'il doive nous empêcher de travailler de notre côté sur la Morale Chrétienne. Premierement cette Morale est d'une si vaste étenduë, que ni l'Ouvrage dont je parle, ni beaucoup d'Ouvrages semblables, ne la sauroient épuiser. C'est une source d'instructions qui ne tarit point. D'ailleurs, celles de cet Auteur roulant d'ordinaire sur les hypotheses de la Religion qu'il professe, sont souvent inutiles, & toujours suspectes aux Protestans, qui craignent en les lisant de prendre des erreurs dangereuses pour des verités salutaires. Outre cela l'Auteur vole d'ordinaire si haut, qu'il y a bien des Lecteurs qui ont de la peine à le suivre. Il debite même quelques maximes outrées, qui font douter de la verité de celles qui sont plus solides. Ainsi ce Livre, quelque achevé qu'il paroisse, n'empêche pas qu'on n'en peut faire un autre, si non pas plus beau, ou mieux écrit, ce qui est difficile, au moins plus utile pour des Protestans, plus conforme à leurs hypotheses, plus proportionné à la portée

portée de toute ſorte de Lecteurs, & plus propre en un mot à faire connoître les obligations du Chriſtianiſme dans leur veritable étenduë.

Je n'ai donc jamais douté que l'Ouvrage qu'on me propoſoit ne pût être utile, & ſi j'ai heſité à l'entreprendre, ç'a été par cette ſeule conſideration, que je ne me trouvois pas en état d'y travailler d'une maniere qui pût répondre, ni à la dignité du ſujet, ni au goût d'un Siecle auſſi éclairé, & auſſi delicat que le nôtre. C'eſt ce qui m'a retenu pendant quelque temps. Mais enfin, j'ai conſideré qu'il y a des Lecteurs de tous ordres, que comme il y en a de difficiles & de dégoûtés, qui ne peuvent rien ſouffrir qui ne ſoit exquis, il y en a auſſi d'avides & d'affamés, qui ne cherchent qu'à nourrir leur pieté, & qui reçoivent avec plaiſir tout ce qui peut produire cet effet, encore qu'ils n'y trouvent pas tous les agremens dont les autres ne peuvent point ſe paſſer. J'ai conſideré que quelques Ouvrages très-defectueux, peu exacts, & aſſés mal écrits, n'ont pas laiſſé d'être bien reçus, parce que parmi ces defauts ils contenoient des inſtructions ſolides, qui pouvoient être de quelque uſage. Cela m'a fait voir que les productions même les plus mediocres peuvent être utiles, pourveu que la matiere en ſoit bonne, & c'eſt ce qui m'a determiné à mettre la main à celle-ci.

Je n'ai point travaillé pour les Savans. Je n'ai regardé qu'à nos peuples. J'ai tâché de

leur mettre devant les yeux ce que je croi qu'il importe le plus qu'on n'ignore point. J'ai eu dessein de détruire les erreurs qui m'ont paru les plus dangereuses, & le plus generalement répanduës ; & mon principal but a été de donner une idée juste de la pieté, & de ce qu'il faut faire pour en remplir les devoirs les plus essenciels, m'éloignant également des maximes outrées de ceux à qui il ne tient pas qu'elle ne passe pour impossible, & du relâchement de ceux qui la reduisent à rien.

Ces deux extremités sont à mon sens également dangereuses, & l'on ne doit rien negliger pour les éviter l'une & l'autre. La premiere n'est bonne qu'à jetter dans le desespoir, & la seconde conduit naturellement à la negligence. Si l'on s'imagine que Dieu exige de nous plus qu'il n'en exige en effet, on sent bien qu'on ne sauroit aller jusques-là, & bien loin d'y travailler, on n'en forme pas le dessein. Si au contraire on ignore une partie des devoirs que Dieu nous prescrit, quelle apparence y a-t-il qu'on se mette en état de les observer ? Ainsi de quelle que ce soit de ces deux erreurs qu'on soit prevenu, on se perd, parce qu'en effet toutes deux empêchent également qu'on ne fasse ce qu'il faut faire pour se sauver.

Mon dessein a été de les éviter toutes deux, & de me tenir precisement à la verité. Je l'ai cherchée, non dans les reflexions de mon esprit, ou dans les penchans de mon cœur, mais dans la parole de Dieu, qui en est

eſt la regle. Je ſuis perſuadé que je l'y ai trouvée. Mais je ne doute pas auſſi que pluſieurs n'en jugent tout autrement, & qu'en particulier il n'y en ait de ceux qui trouveront que ma Morale eſt un peu ſevere. Je n'ai qu'une grace à demander à ceux qui ſeront dans ce ſentiment. Je les prie de ne s'arrêter point à des idées vagues & confuſes, mais d'entrer dans le détail, & de marquer diſtinctement, & l'une après l'autre, toutes les propoſitions outrées qu'ils croiront remarquer dans cet Ouvrage. Je les ſupplie enſuite de les examiner avec ſoin, & s'ils perſiſtent à les croire fauſſes, je leur demande la grace de m'en avertir. S'ils le font, je m'oblige à les examiner moi-même, & à les retracter ſi je trouve qu'elles ne ſont pas veritables, ou à tâcher de les appuyer plus fortement, ſi je ne puis les abandonner.

Pour moi, je ſuis perſuadé que tout ce que je dis de plus fort, eſt une ſuite neceſſaire de deux maximes, dont j'ai toujours fait, & dont j'ai reſolu de faire les principaux fondemens de ma Morale. L'une qui eſt eſſenciel au veritable Chrétien d'aimer Dieu par deſſus toutes choſes. L'autre, que quoi qu'il en ſoit des pechés actuels, dont j'eſpere de parler dans un autre endroit, rien n'eſt plus incompatible, ſoit avec l'amour de Dieu, qui va juſqu'à le preferer à tout, ſoit avec l'état de grace, que d'être eſclave de quelque peché d'habitude. Qu'on prenne la peine d'examiner ſur ces deux maximes ce qu'on croira que j'ai dit de plus ex-

ceſſif. On verra que ce ſont des conſequences qui s'en tirent de la maniere du monde la plus naturelle.

Me niera-t on donc ces deux verités? C'eſt ce que je ne crains pas. Premierement, on peut dire qu'elles ſont de foi, étant appuyées l'une & l'autre de pluſieurs témoignages de l'Ecriture, qu'on ne ſauroit éluder. D'ailleurs tous les Theologiens en conviennent. Je n'ai jamais entendu parler que de deux ou trois Jeſuites qui aient oſé nier la premiere. Tous les autres Ecrivains de toutes les Communions l'admettent, & c'eſt fort mal à propos qu'on vient d'accuſer les Lutheriens de la rejetter. On verra peut-être bien-tôt qu'il n'y eut jamais d'accuſation plus injuſte que celle-ci. Nos Auteurs auſſi la ſoûtiennent fortement. Il y a pluſieurs Siecles que les Vaudois en font profeſſion, & l'on n'a pour s'en aſſurer qu'à voir ce qu'ils diſent dans un des plus anciens de leurs Livres, que M. Leger a inferé dans ſon Hiſtoire. C'eſt une eſpece de Commentaire ſur le Decalogue qui a pour tître, *le Livre des Vertus*. Sur le premier commandement ils expliquent cette verité avec beaucoup de netteté & de preciſion. Les Theologiens Reformés ont enſeigné conſtamment la même Doctrine, & il en eſt même des plus celebres qui ſont allés juſqu'à dire que l'amour de Dieu par deſſus tout n'eſt pas ſeulement neceſſaire à l'enfant de Dieu déja juſtifié & regeneré, mais qu'il l'eſt même au pecheur qui ſe convertit, en ſorte que la remiſſion des pechés n'eſt accor-

dée.

dée ſelon eux qu'en conſequence de cet Acte.

Ils ne ſe ſont pas expliqués avec moins de force ſur la ſeconde de ces maximes, & il me ſera aiſé de produire leurs témoignages ſi on le ſouhaitte. Ainſi à cet égard je ne crains pas que les perſonnes éclairées m'accuſent d'avoir des ſentimens particuliers.

On prendroit fort mal ma penſée, ſi on m'en ſoupçonnoit ſur ce que je dis dans la page 72. Il eſt vrai que j'y parle indefinîment des fauſſes Religions. Mais il eſt vrai auſſi que ce que j'en dis ne doit pas être entendu de toutes les fauſſes Religions ſans exception. Je ne parle que de celles dont les erreurs ſont purement ſpeculatives, & ne tirent point à conſequence pour la pratique. Je ne dis pas ce que je penſe touchant les autres, parce que je ne ſaurois le faire ſans de longs diſcours. Peut-être aurai-je quelque autre occaſion pour le faire plus à propos. Je dirai ſeulement ici, que ſi lors que j'écrivois cet endroit, ou même lors qu'on l'imprimoit, j'avois eu connoiſſance de certaines diſputes, dont je n'ai entendu parler que long-temps après, je me ſerois expliqué avec plus de preciſion que je n'ai fait. *Illis nondum litigantibus ſecuriùs loquebamur.*

Il ne me reſte plus qu'un mot à ajoûter pour finir cette petite Preface. C'eſt que dans le Titre j'appelle ce Volume, *Premiere Partie*, parce qu'en effet j'eſpere qui ſera ſuivi de quelque autre. Il eſt vrai que cela depend de la maniere en laquelle celui-ci ſera

 reçu.

reçu. Si j'apprens que nonobſtant ſes defauts on le trouve de quelque uſage pour le ſalut de ceux qui ont un deſſein ſincere d'aller à Dieu, je pourrai continuer avec ſon ſecours. Si au contraire les perſonnes éclairées ne l'approuvent point, je regarderai ce mauvais ſuccès comme un avertiſſement qui m'apprendra que je dois me taire, ou m'attacher à d'autres ſujets, & je tâcherai d'en profiter. J'acquieſcerai même à ce dernier jugement avec moins de défiance qu'au premier. Car outre que je ſens aſſés mes foibleſſes j'ai cru remarquer très-ſouvent, que ſi le Public ſe trompe dans les jugemens qu'il fait des Ouvrages, c'eſt bien plus en donnant ſon approbation à ceux qui ne la meritent pas, qu'en la refuſant à ceux qui en ſont dignes.



TA-



TABLE

Des Discours contenus dans le premier Volume.

Fin de la Table.

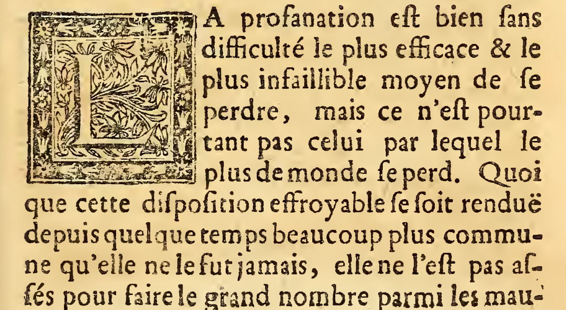
NOU-



NOUVEAUX ESSAIS DE MORALE.

PREMIER DISCOURS.

Où l'on fait voir que rien n'est moins raisonnable que la negligence avec laquelle la pluspart des Chrétiens travaillent à leur salut.



A profanation est bien sans difficulté le plus efficace & le plus infaillible moyen de se perdre, mais ce n'est pourtant pas celui par lequel le plus de monde se perd. Quoi que cette disposition effroyable se soit renduë depuis quelque temps beaucoup plus commune qu'elle ne le fut jamais, elle ne l'est pas assés pour faire le grand nombre parmi les mau-

vais Chrétiens. La pluſpart, & preſque tous, periſſent par une autre voye. Ils veulent ſe ſauver. Ils font quelque choſe dans ce deſſein. Mais comme ils ne le veulent pas aſſés fortement, ils n'y travaillent qu'avec negligence. Ils font l'œuvre de Dieu lâchement, & de cette maniere on peut dire qu'ils ne la font point du tout. Ils ne ſont, ni abſolûment froids comme les impies, ni tout à fait boüillans, comme les veritables enfans de Dieu. Tout au plus ils ſont de ces tiedes que Dieu deteſte, & qu'il menace de toute ſon indignation.

Ces tiedes, cés demi-Chrétiens, font aujourd'hui le grand nombre preſque par tout. De quelque côté qu'on tourne les yeux on ne voit ni beaucoup de veritables enfans de Dieu, conduits par ſa grace, & poſſedés de ſa crainte & de ſon amour, ni méme beaucoup d'impies declarés, qui ſe moquent tout ouvertement de Dieu & de ſes Myſteres. Mais on apperçoit par tout une infinité de Chrétiens imparfaits, ou pour mieux dire de mauvais & de faux Chrétiens, qui ſans renoncer poſitivement au ſalut, & ſans en perdre méme l'eſperance, ne font peut-étre pas la moitié, peut-étre pas le centiéme de ce qu'il faudroit pour y parvenir.

Deux choſes principalement leur manquent. La premiere* qu'ils ne conoiſſent pas toute l'étenduë des devoirs dont il faut neceſſaire-

* voyez Chap. 1. 2.

cessairement s'aquitter pour parvenir au salut. La seconde qu'ils n'y travaillent, ni avec assés d'effort & de contention, ni avec assés de perseverance. Je vai tâcher de mettre deux verités dans leur jour.

x Voyez. Chap. 3 –

I.

Que peu de gens savent ce qu'il faut faire pour se sauver.

PErsonne peut-étre n'ignore que la pieté est absolûment necessaire pour ne se pas perdre. Mais la pluspart se forment une idée si basse, & en méme temps si fausse, de cette pieté, que comme elle ne renferme rien qui ne soit commun & ordinaire, elle ne renferme rien aussi de ce qui lui devroit étre le plus essenciel. On sçait qu'on peut se former plusieurs idées de la pieté. On peut, en premier lieu, se la representer telle qu'elle devroit étre pour repondre à toutes nos obligations, & pour épuiser toute l'étenduë des devoirs que la Loi de Dieu nous prescrit. On peut en deuxiéme lieu la considerer telle qu'elle a paru dans la vie & dans les actions de quelques Saints du premier ordre, que l'Ecriture nous propose comme des modeles que nous devons imiter. Enfin on peut la

confiderer dans le degré le plus bas où elle peut fe trouver, & où elle fe trouve en effet, fans ceffer d'étre veritable, fincere, & utile pour le falut.

On fçait que ce premier & plus eminent degré de la pieté ne fe trouve point fur la terre; on ne pretend point au fecond, parce qu'on ne le croit pas neceffaire, & on fe reduit au troifiéme, que l'on regarde comme fuffifant. On fe reprefente méme ce dernier tout autre qu'il n'eft en effet. Selon ceux dont nous parlons, étre homme de bien de cette maniere, c'eft d'un côté s'abftenir de quelques pechés groffiers, ou méme les honétes gens du monde ne tombent point, & de l'autre s'aquitter exterieurement des devoirs fenfibles de la Religion. C'eft n'étre ni fcandaleux, ni fcelerat achevé. C'eft n'étre ni fourbe, ni perfide, ni injufte, ni calomniateur. C'eft étre affidu aux Exercices facrés, & y affifter d'une maniere dont perfonne ne foit choqué. C'eft lire de temps en temps la parole de Dieu, ne manquer jamais à faire fes prieres deux fois tous les jours, faire quelque aumône, confoler les affligés, & donner quelque fecours, & quelque protection à ceux que d'autres oppriment.

Pourveu qu'on faffe cela, encore que d'ailleurs on donne toute fa vie à fes affaires, à fes divertiffemens, & à fes plaifirs, encore qu'on ne foit occupé que du monde, & qu'on y tien-

re

ne par toute sorte de liens, encore qu'on soit esclave, si non pas de toutes ses passions, au moins d'une, ou de deux, que le temperament, l'éducation, ou le genre de vie qu'on a embrassé, a renduës plus vives, & plus emportées que les autres, encore qu'on soit engagé dans quelque peché d'habitude dont on ne sçauroit s'affranchir, on s'imagine que ce n'est rien, ou tout au plus que ce ne sont-là que des foiblesses inseparables de l'humanité, & nullement des preuves qui justifient que la pieté dont on fait profession n'est ni sincere, ni suffisante pour le salut.

Qu'il y a de fausseté, & méme d'impieté, dans ces imaginations, & qu'il est mal aisé de comprendre comment elles peuvent étre si communes! Premierement se contenter du plus bas degré de la pieté, c'est faire voir bien evidemment que l'on n'en a point du tout. Rien n'est si essentiel à la veritable pieté que le desir de croître, & de s'avancer, & il est impossible de concevoir qu'on aime Dieu sincerement & de bonne foi, sur tout qu'on l'aime autant que je ferai voir dans la suite qu'il faut l'aimer pour étre de ses veritables enfans, sans desirer fortement de lui plaire davantage, & de le servir plus exactement qu'on ne fait. Ainsi se contenter de l'état où l'on est, & ne rien faire pour le changer, c'est une marque certaine, non d'une pieté foible & languissante, mais d'une fausse pieté, & d'une veritable hypocrisie.

 J'ajoûte

2. J'ajoûte qu'il y a une imprudence manifeſte. On ſçait combien il eſt doux d'étre aſſeuré de l'amour & de la miſericorde de Dieu, & de ne point douter qu'on ne ſoit dans cet heureux état, qu'on appelle l'état de grace. On ſçait que rien n'eſt plus cruel que l'incertitude où pluſieurs ſe trouvent à cet égard, & qu'il n'eſt rien qu'il ne faille faire pour s'en tirer. Il eſt cependant bien mal-aiſé de le faire ſi la pieté n'a quelque choſe au deſſus du plus bas degré où elle peut étre veritable. Elle reſſemble ſi fort dans cet état-là à la fauſſe pieté de pluſieurs pecheurs, & particulierement à celle de ces fidelles à temps dont le Sauveur du monde nous parle * dans la parabole de l'Evangile, & les caracteres qui diſtinguent ces deux états ſont ſi obſcurs, & ſi peu marqués, qu'il eſt tres-difficile de les connoître avec certitude, & tres-facile de s'y tromper. Ne fuſt-ce donc que pour ſe tirer de l'incertitude où cela nous jette, & des alarmes que cette incertitude peut nous donner, il faudroit s'avancer dans la pieté, & la mettre dans un état où il fuſt plus facile de la connoître.

Mais voici quelque choſe de plus preſſant.
3. « Je ſoûtiens que ce qu'on prend pour le plus « bas degré de la pieté, non ſeulement n'eſt pas « ce qu'on penſe, mais méme n'en approche « point. Je ſoûtiens qu'il eſt inferieur, non ſeulement à celui des moins avancés des enfans de

* *Matt.* 13.

de Dieu, mais encore à celui de plusieurs pecheurs. Combien n'a-t-on pas veu de Payens qui en ont fait beaucoup davantage? Tout cela méme est-il comparable à la justice des Pharisiens, dont l'exterieur étoit si reglé? Cependant Jesus Christ nous declare dans § l'Evangile que si nôtre justice ne surpasse celle de ces gens nous ne sçaurions entrer dans le Royaume des Cieux.

Si pour se sauver il ne faloit que ce que l'on s'imagine, y auroit-il quoi que ce soit de moins veritable que ce que dit la verité méme qu'il y en a peu qui entrent par la porte étroite, & qu'il y en a plusieurs d'appellés, & peu d'élus? Car n'est-il pas vrai que comme je l'ai déja remarqué, presque tous se conduisent de cette maniere, & que le nombre des impies, & des profanes n'en approche point.

II.

Quelques-uns des principaux devoirs dont l'observation est necessaire pour se sauver.

CE qu'il y a de certain c'est premierement que la pieté est d'une tres-vaste étenduë, & renferme un grand nombre de devoirs particuliers dont elle ne permet pas qu'on neglige aucun.

§ *Matt.* 5.

aucun. Il n'y a point de passion qu'il ne faille vaincre, point de vice dont il ne soit necessaire de se corriger. Il faut s'abstenir, si non pas de tous les pechés, sans exception, ce qui seroit à souhaitter, mais la fragilité humaine ne nous permet pas de l'esperer, au moins de tous les pechés d'habitude, & de quelques autres dont on pourra parler dans la suite. Et quand je dis au reste qu'il faut faire toutes ces choses, je n'entends pas seulement que cela est juste. J'entends qu'il est necessaire, & qu'on n'y peut manquer sans perir.

« Ceci, je l'avouë, est tres-éloigné des sentimens du vulgaire. La plupart, comme je l'ai déja dit, s'imaginent que pourveu qu'on modere quelques-unes de ses passions on peut s'abandonner à quelques autres. Plusieurs de méme se mettent dans l'esprit qu'un ou deux pechés d'habitude n'ont rien d'incompatible avec la qualité de fidelle & d'enfant de Dieu, & qu'encore qu'on y retombe tres-souvent, & presque toutes les fois que l'occasion s'en presente, pourveu que de temps en temps on en demande pardon à Dieu, encore que ce soit sans s'en corriger, tout cela n'empéchera pas que l'on ne se sauve. Enfin, on se figure que personne ne possede toutes les vertus, ni ne fait toutes les œuvres que Dieu nous commande, qu'ainsi on peut manquer à ces deux choses sans renoncer au salut.

« Erreurs grossieres & pernicieuses, qui meritè-

riteroient qu'on s'arrêtât à en faire voir l'absurdité & le venin ! Mais comme je l'ai déja fait dans le premier traité de ma Morale abregée, je me contenterai de dire en un mot que ne faire autre chose que s'abstenir de quelques pechés, & que pratiquer quelques vertus, c'est ne rien faire, & cela pour deux raisons principales. La premiere, parce que Dieu ne se contente pas de cela; la seconde, parce qu'en effet tout cela n'est rien en lui-méme.

Dieu a declaré plusieurs fois qu'il veut que ses enfans s'abstiennent de tous les pechés, & fassent toutes les œuvres dont il leur presentera l'occasion. Qu'on lise le chapitre 18. des Revelations d'Ezechiel, on y trouvera cette verité dans toute son étenduë. Qu'on fasse encore quelque attention à ces paroles de S. Paul aux Corinthiens : * *Ne vous abusés point. Ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les effeminés, ni ceux qui habitent avec les mâles, ni les larrons, ni les avares, ni les yvrognes, ni les médisans, ni les ravisseurs, n'heriteront point le Royaume de Dieu.* Qu'on pese ce qu'il dit dans un autre endroit. § *Les œuvres de la chair sont manifestes, savoir l'adultere, l'impureté, la soüillure, l'insolence, l'idolatrie, l'empoisonnement, les inimitiés, les querelles, les depits, la colere, les contentions, les divisions, les heresies, les envies,*

* I. *Cor.* VI. 10. § *Gal.* V. 19. 20. 21.

les meurtres, les yvrogneries, les gourmandises, & choses semblables, desquelles je vous predis, comme aussi je l'ai predit, que ceux qui commettent de telles choses n'heriteront point le Royaume de Dieu. Qu'on juge aprés cela si Dieu se contente de quelques vertus, & s'il avouëra pour ses enfans ceux qui sont esclaves de quelque vice.

Ceci paroît dur, mais il cessera de le paroître si l'on considere que les vertus sont inseparables, & que c'est manquer de toutes que d'étre esclave d'un vice contraire à une seule. C'est ce qu'on pourroit prouver par plusieurs raisons, mais je me contenterai d'en indiquer une. C'est que toutes les vertus sont de fausses & d'inutiles vertus, si ce ne sont les effets du respect que nous devons à Dieu, de son amour, & du desir que nous avons de lui plaire. Est-il cependant concevable que ce respect, que cet amour de Dieu, que ce desir de lui plaire soient les veritables principes des vertus qu'il semble que nous possedons, si nous manquons de quelques autres vertus, & si nous sommes esclaves des vices contraires? Si ce respect, cet amour, & ce desir de plaire à Dieu possedoient effectivement l'empire de nôtre cœur, serions-nous esclaves de ces autres pechés, qui ne lui déplaisent pas moins que ceux que nous evitons, & negligerions-nous les vertus qui nous manquent, & qu'il ne nous a pas moins recommandées que celles que

nous croyons posseder?

Les vertus donc qui sont jointes à quelque vice ne sont que de fausses vertus, & des productions du temperament, de l'éducation, de l'interét, de la vanité, & des autres principes semblables de nos actions, non pas de l'amour de Dieu & de sa grace. Mais c'est ce ce qui paroîtra plus clairement par la consideration que je vai ajoûter.

Pour se faire une juste idée de la pieté il ne faut pas s'arréter à la multitude & à la diversité des devoirs dont elle comprend l'observation. Il faut tâcher encore de découvrir le degré precis de force, de vehemence, & de perfection qu'elle doit avoir pour étre sincere & de quelque usage pour le salut. Mais quelque difficile que cela paroisse je ne craindrai pas de me tromper si je dis qu'il est absolûment necessaire pour cet effet qu'elle nous mette en état de preferer Dieu à toutes choses, de l'aimer par dessus tout, & d'étre en état de tout perdre, & de tout sacrifier au desir de lui plaire & de lui obeïr. De sorte que s'il y a quelque chose, quelle qu'elle soit, dont la consideration soit capable de nous porter à offenser Dieu par un peché conu & deliberé, & que ce soit là nôtre disposition fixe & arrétée, il est certain que nous ne sommes pas encore de ses enfans.

C'est une verité que le Fils de Dieu nous apprend tres-distinctement dans son Evangile.

* *Si Quelqu'un*, dit-il, *vient à moi, & ne hait son pere & sa mere, sa femme & ses enfans, ses freres & ses sœurs, méme sa propre ame, il ne peut étre mon Disciple.* Je presuppose que haïr ces choses c'est les aimer moins qu'on n'aime Dieu, & étre en état de les perdre pour sa gloire & pour son service. C'est ce qui ne souffre point de difficulté, surtout si l'on considere en quels termes § S. Matthieu rapporte ce méme discours de nôtre Sauveur. *Celui*, dit-il, *qui aime pere ou mere plus que moi n'est pas digne de moi; ou qui aime fils ou fille plus que moi n'est pas digne de moi.* Ces deux endroits de l'Evangile se donnent du jour l'un à l'autre, & font voir clairement deux choses; l'une que ce que Jesus Christ exige de nous c'est qu'on aime tout moins que lui; l'autre que ce devoir est d'une absoluë & indispensable necessité, puis qu'à moins que de le remplir on ne sçauroit étre ni le Disciple du Fils de Dieu, ni digne de lui, & qu'il faut pourtant étre l'un & l'autre pour étre le vaisseau de sa grace pendant cette vie, & l'heritier de sa gloire dans la vie à venir.

Ceci pourtant va beaucoup plus loin qu'on ne pense. Car enfin si pour se sauver il faut de toute necessité aimer Dieu souverainement & par dessus tout, comme en effet tous les Chrétiens en conviennent, il est impossible de ne pas perir si on n'est en état de faire tout ce

* *Luc.* XIV. 26. §. *Matt.* X. 37.

ce que les plus grands Saints ont fait de plus merveilleux.

On s'imagine fort mal à propos que certains efforts de vertu, qu'on admire dans l'histoire de quelques Saints du premier ordre, étoient à la verité fort loüables, mais qu'ils ne sont pas necessaires. On s'imagine qu'on peut se sauver sans les imiter, & j'avouë qu'il y a quelque verité dans cette imagination. On n'est pas tenu de faire toutes ces actions lors qu'on n'y est point appellé, comme on l'est lors que l'occasion s'en presente. Mais il est absolûment necessaire de faire toutes ces choses lors qu'il plaira à Dieu de nous y appeller. Ce n'est pas tout. Il faut étre tousjours prét & disposé à les faire lors qu'on y sera appellé.

Par exemple peu de gens sont appellés à glorifier Dieu par le martyre, & le Ciel est peuplé de justes, qui sont morts de mort naturelle. Mais l'esprit du martyre est necessaire à châque Chrétien, & celui qui ne confesse la verité que parce qu'il le peut sans aucun danger, & qui seroit prét à la desavouër s'il ne pouvoit s'en dispenser sans perdre la vie, n'est pas enfant de Dieu, puis qu'il aime sa vie plus qu'il n'aime Dieu, & qu'à moins que d'aimer Dieu plus que sa vie, & que toutes choses, on ne sauroit étre son enfant. D'où vient la maxime de S. Gregoire de Nazianze, qu'il est impossible d'étre sauvé

sauvé sans étre Martyr, ou de fait, ou de volonté.

De tous les Saints Abraham est le seul qui ait été appellé à cette épreuve étonnante d'immoler à Dieu son propre fils. Châque fidelle doit esperer que Dieu ne lui demandera pas une semblable preuve de son amour & de son respect. Mais châque fidelle pourtant doit étre tellement disposé, que si Dieu lui faisoit le méme commandement, & qu'il fût aussi asseuré qu'Abraham l'étoit que ce fût Dieu méme qui le lui fît, il ne hesitât point à lui obeïr: Et j'ajoûte que s'il ne l'est point il n'est pas dans la voie du Ciel. Car si en presuppofant qu'il sait avec certitude que Dieu lui ordonne de lui immoler un de ses enfans il étoit resolu & determiné à desobeïr, il feroit voir clairement par-là que son enfant lui seroit plus cher que Dieu méme. Par consequent il ne seroit pas le Disciple de Jesus Christ, car Jesus Christ declare qu'il n'avouëra pour tels, que ceux qui haïssent leurs propres enfans, c'est à dire que ceux qui les aiment moins qu'ils ne l'aiment.

On admire avec raison la charité & la patience de S. Etienne. Touché de l'aveuglement des Juifs il fait ce qu'il peut pour les amener à la conoissance de la verité. Mais ces furieux au lieu de profiter de ses soins se jettent sur lui, & le lapident. Que fait sur cela le Saint homme? Il se met à genoux, &

& levant les yeux & les mains au Ciel, il implore la misericorde de Dieu en faveur de ses bourreaux mémes. Seigneur dit-il, ne leur impute point ce peché. Cela est beau, qui en peut douter? Mais peut-on se dispenser d'en faire autant sans cesser d'étre Chrétien, ou pour mieux dire sans faire voir qu'on ne l'est pas?

Je dis la méme chose de l'action de Joseph, de celle de la mere des Maccabées, & generalement de tous les efforts de vertu que nous admirons le plus. Il faut étre prét à en faire autant, dés qu'il plaira à Dieu de nous y appeller, & quoi que les occasions nous puissent manquer, nous devons nous mettre en état de ne manquer jamais aux occasions. Ce n'est pas seulement nôtre devoir. C'est encore un devoir que nous remplirons si nous aimons Dieu par dessus tout, comme nous ferons, si nous sommes veritablement ses enfans.

III.

Que pour se sauver il y faut travailler avec plus d'effort & de contention qu'on ne pense.

IL est donc certain que pour se sauver il y a bien plus de choses à faire qu'on ne s'imagine. J'ajoûte que toutes ces choses, qui sont si absolûment necessaires pour reüssir dans ce grand dessein, demandent beaucoup plus de travail, & des efforts bien plus grands, que la plupart du monde ne croit.

Car premierement il n'y a aucun de ces devoirs qui ne soit directement opposé à la pente de nôtre cœur. Depuis que le peché a corrompu la nature, celle-ci n'a point de penchant plus fort que celui qui nous porte au mal. Au contraire pour faire le bien il nous faut surmonter des difficultés, qui sans le secours de la grace seroient des impossibilités absoluës. Cette grace méme ôtant ces impossibilités nous laisse des obstacles terribles à vaincre, & des efforts continuels à faire pour y reüssir. Châque bonne œuvre qu'il nous faut faire, châque vertu qu'il faut exercer, a ses obstacles particuliers qu'il faut vaincre. La foi, l'esperance, la charité, l'humilité,

lité, toutes les vertus en un mot n'agissent qu'avec péne, & ne se produisent qu'avec effort. Il faut croire, mais quoi? Des mysteres que la raison ignore, que la Philosophie combat, & que la chair desavouë. Il faut esperer, mais quoi? Des choses que l'œil n'a point veuës, que l'oreille n'a point ouïes, & qui ne monterent jamais dans le cœur de l'homme. Il faut aimer encore, mais quoi? D'un côté une beauté cachée, & qui n'ôte jamais le voile qui nous empéche de voir son éclat, & de l'autre nos propres ennemis, ceux-là mémes qui nous haïssent, ceux-là mémes qui nous outragent. Il faut renoncer à la vengeance, dont le desir a de si vives racines au fond de nos cœurs. Il faut renoncer au plaisir, pour lequel nous avons tant de penchant. Il faut étouffer l'orgueil. Il faut étouffer l'amour propre; en un mot il faut dépoüiller, ce semble, la nature méme.

Aussi voyons nous que l'Ecriture exprime ailleurs ces penibles & difficiles efforts en disant qu'il faut s'arracher les yeux, qu'il faut se couper les piés & les mains. Ailleurs elle nous en parle comme d'une course, mais d'une course vers un lieu élevé, vers le but de la vocation d'enhaut. Ailleurs encore comme d'un chemin, mais d'un chemin étroit & semé d'épines; au lieu qu'elle represente celui qui méne à la mort comme une belle &

grande

grande route, où l'on marche à ſon aiſe, & où l'on s'avance inſenſiblement, & ſans faire effort. *Mettés péne d'entrer par la porte étroite, car c'eſt la porte large, & le chemin ſpacieux, qui méne à la mort.* *Mettés péne*, c'eſt à dire viſiblement, faites effort, agiſſés avec contention, contraignés vous, & mettés en œuvre tout ce que vous avés de force & d'activité.

Cependant il ne ſuffit pas de faire tous ces efforts une fois ou deux dans la vie. Il n'eſt jamais permis de ſe relâcher tant ſoit peu, & ſi on le fait on perd en un moment le fruit de toutes ſes pénes paſſées. Quand je me figure un Chrétien dans le chemin du ſalut il me ſemble voir un homme qui nage contre le courant d'un fleuve rapide & impetueux, & qui ne ſauroit ſe repoſer un moment ſans ſe voir bien bas au deſſous du lieu d'où il étoit parti, & par conſequent dans la neceſſité de s'aſſujettir à de nouvelles fatigues.

Cette perſeverance pourtant eſt d'autant plus mal-aiſée, qu'outre la pente generale de la nature à ſe dégoûter de tout, & à ſe laſſer de ce qui lui plaît le plus, outre la repugnance particuliere que la corruption de cette nature nous donne pour la pieté, il y a encore des obſtacles terribles, & des ennmis tres-puiſſans qu'il faut ſurmonter. L'Ecriture Sainte nous apprend que les Demons ſont inceſſamment en action pour tâcher de faire tomber les juſtes,

&

& d'empécher les pecheurs de se relever. Ces esprits malins employent dans ce dessein tout ce que leur subtilité naturelle, & le long usage de leur malice leur donne de ruse pour nous seduire. Un Apôtre nous dit qu'il nous faut lutter sans cesse contre eux. Un autre asseure qu'ils rodent autour de nous comme des lions qui tâchent de nous devorer. Quels soins ne faut-il pas pour eviter d'en étre la proye?

Le monde n'est pas moins à craindre que les Demons. Ce n'est qu'un amas de pieges & de tentations. Tout ce qu'on y fait, tout ce qu'on y dit, tout ce qu'on y aime, tout ce qu'on y craint, & par consequent tout sans exception, a quelque force, & quelque efficace particuliere pour nous corrompre. Les choses les plus innocentes de leur nature, les plus utiles, méme les plus necessaires, peuvent devenir les causes, ou tout au moins les instrumens, & les occasions du crime pour ceux qui n'ont pas assés de precaution pour en bien user. Mille embuches nous environnent, mille dangers nous menacent. Tout est plein d'ennemis qui veillent sans cesse pour nous surprendre. Quelle force & quelle prudence ne faut-il pas pour leur resister?

Cependant il ne suffit pas de s'empécher d'étre vaincu par ces ennemis. Il ne suffit pas de ne point tomber lors qu'on est entré dans la voye du Ciel. Il faut s'avancer. Il faut faire sans cesse de nouveaux progrés. C'est de

quoi

quoi l'Ecriture Sainte ne nous permet pas de douter. * Elle dit que les fidelles vont de force en force, que la voye du juſte eſt comme la lumiere du matin qui croît, & qui s'augmente toûjours, qu'on doit laiſſer les choſes qui ſont en arriere, & s'avancer vers celles qui ſont en avant, qu'à meſure que l'homme exterieur dechet il faut que l'interieur ſe renouvelle de jour en jour.

Quel fond de reſolution & de force ne faut-il pas pour toutes ces choſes? & quelle plus groſſiere erreur peut-il y avoir que celle de s'imaginer qu'ayant tant de grandes choſes à faire il nous ſoit permis de nous relâcher tant ſoit peu, & de nous abandonner à la pente de la nature, & aux inclinations de la chair? Ne faut-il pas ſe roidir, s'exciter, & s'efforcer ſans ceſſe pour tâcher de vaincre tant d'ennemis, de ſurmonter tant de tentations, de remplir tant de devoirs, & des devoirs ſi contraires à tous nos penchans?

On dira peut être qu'il eſt impoſſible d'accorder ceci avec ce que Jeſus Chriſt dit dans l'Evangile, * *Mon joug eſt aiſé, & mon fardeau leger*. Mais il eſt aiſé de faire voir le contraire. Il ne faut pour cela que remarquer qu'on peut entendre deux choſes par ce joug dont Jeſus Chriſt parle. L'une eſt l'aſſemblage des preceptes qu'on trouve dans ſon Evangile, de quelque nature qu'ils ſoient, anciens, ou nouveaux; naturels, ou poſitifs; &c. L'autre

* *Pſ.* 84.

eſt

est le systeme des seuls commandemens nouveaux que Jesus Christ a ajoûtés aux anciens, & qui sont differens de ceux que Dieu avoit donnés aux Juifs dans le Decalogue, & à tous les peuples dans cette loi, qu'on appelle communement la loi naturelle.

Rien n'est plus naturel & plus raisonnable que d'entendre la seconde de ces deux choses par ce joug dont Jesus Christ dit qu'il est aisé. En effet le reste n'est pas tant son joug que celui de son Pere. C'est d'ailleurs un joug dont les hommes n'ont jamais peu, ni deu s'affranchir, la loi de nature étant d'une obligation perpetuelle, & son observation d'une necessitéabsoluë & indispensable, dans quelque état qu'on se trouve, & sous quelque Economie qu'on vive. C'est par consequent un joug dont ceux à qui Jesus Christ s'adresse étoient déja chargés, & comme hommes, & comme Juifs. Par consequent encore Jesus Christ n'auroit peu leur dire à cet égard-là, comme il fait dans le verset precedent, *Chargés mon joug sur vous.*

Il est donc croyable que par le joug de Jesus Christ il ne faut entendre que ce que l'Evangile a de distinct de la loi ancienne. Mais ceci posé qu'y peut-il avoir de plus doux & de plus aisé que ce joug? En quoi consiste-t-il? Est-ce dans le commandement d'aimer Dieu souverainement & par dessus tout, qui fait sans difficulté ce qu'il y a parmi nos

de-

devoirs de plus rude & de plus insupportable à la chair? Nullement. Ce commandement est sans doute de droit naturel, & j'espere de le faire voir dans ce discours méme. Je ne trouve que deux preceptes que Jesus Christ ait ajoûtés aux anciens. L'un est celui de croire en lui d'accepter sa satisfaction, & d'y mettre nôtre confiance. L'autre est celui de celebrer les deux Sacremens qu'il a institués, celui du baptéme, & celui de l'Eucaristie.

Voila en quoi consiste son joug. Qu'on voie maintenant s'il y a rien de rude en cela, & s'il ne faudroit pas porter l'injustice & la delicatesse au dernier excés pour trouver mauvais que Jesus Christ nous y ait obligés.

Que si on veut absolûment que le joug de Jesus Christ soit un composé des preceptes de la loi Morale, & des deux que l'Evangile y a ajoûtés, je dirai que méme en admettant cette supposition, que je croi tres-fausse, les paroles du Fils de Dieu n'auront rien d'opposé à ce que j'ai dit. Ce joug méme sera un joug aisé. Ce n'est pas tout. Il le sera en deux divers sens.

Il le sera premierement en soi-méme & de sa nature. En effet tout ce qu'il exige de nous est juste, raisonnable, & conforme à la constitution primitive & originelle de nos facultés. Qu'y peut-il avoir en effet de rude à

croi-

croire ce qui est non seulement veritable en soi-méme, mais encore attesté par un Dieu qui ne peut mentir? Qu'y doit-il avoir de fâcheux à aimer l'objet du monde le plus aimable, & le plus abondamment pourveu d'attraits & de perfections? Doit-on étre fâché d'avoir de la reconoissance pour un bien-faiteur à qui nous sommes si redevables? Est-ce quelque chose de fort accablant que d'obeïr à celui qui ne nous ordonne rien que de juste, que d'utile méme, & d'avantageux pour nous? Qu'est-ce qu'il nous commande en nous ordonnant de nous humilier, que de reconoître ce que nous sommes? En nous commandant de pardonner, que de faire pour les autres ce que nous voulons que les autres fassent pour nous? En nous obligeant à aimer nos ennemis que ce que nous avons besoin qu'il fasse lui méme en nôtre faveur?

Voila ce que les devoirs que Jesus Christ nous prescrit sont en eux-mémes, tres-doux, & tres-justes sans difficulté, & qui ne deviennent fâcheux & desagreables, que par la disposition vicieuse de nôtre cœur. Si le peché ne nous avoit perverti le goût, nous n'aurions point de plus grande joie, ni de plaisir plus sensible, que de les remplir. Ils feroient nos delices, comme ils font celles des Anges & des bien-heureux. Rien donc n'empéche que Jesus Christ les considerant à cet égard, & dans cette veuë n'ait peu dire

qu'ils

qu'ils sont doux, quoi qu'ils soient rudes en un autre sens, & par rapport à l'état où la nature se trouve depuis le peché.

Le joug de Jesus Christ est encore aisé si on le compare avec celui de la loi, qui étoit si rude. La loi n'exigeoit pas seulement les mémes choses que l'Evangile, à la reserve des deux que j'ai indiquées. Elle y en ajoûtoit un grand nombre d'autres, presque toutes incommodes, & difficiles à pratiquer, ce qui fait dire aux Apôtres que c'étoit un joug que ni eux, ni leurs peres n'avoient peu porter. La loi ne donnoit pas la moindre esperance de grace aprés le peché, au lieu que l'Evangile offre la remission des plus grands excés, & toute la gloire du Ciel à ceux qui se repentent, & qui croient en Jesus Christ. La loi commandoit, mais n'assistoit pas. Beaucoup de preceptes, & point de secours. Mais l'Evangile est accompagné d'une grace qui donne la force de faire ce qu'il exige. Quoi donc de plus juste que de l'appeller dans cette comparaison un joug aisé, & un fardeau leger? Mais à d'autres égards, & dans le sens que j'ai indiqué, non seulement ce que j'ai dit, mais nôtre propre experience, ne fait voir que trop combien ce qu'il exige de nous est contraire aux inclinations depravées de nôtre nature.

IV.

Que nous n'avons aucun sujet de nous plaindre de ce que Dieu nous a prescrit des devoirs si contraires à nos penchans.

ON dira peut-étre qu'à la verité ce que je soûtiens est incontestable. On avouëra que ce que Dieu exige de nous est rude & insupportable à la chair. Mais on trouvera étrange qu'étant tel, Dieu ait trouvé à propos de nous y obliger. On dira qu'il étoit digne de sa misericorde & de sa bonté d'élargir & d'applanir davantage le chemin du Ciel, de ne pas prescrire un si grand nombre de devoirs, & de se contenter d'un degré de sanctification plus proportionné à nôtre foiblesse.

Je pourrois peut-étre me contenter de demander à ceux qui font cette objection s'il leur semble que tout ce que le Seigneur exige de nous n'est pas bien payé de tout le bonheur, & de toute la gloire de son Royaume. Je pourrois leur demander si à leur avis c'est en faire trop que de travailler pendant quelque peu d'années lors qu'il s'agit de se procurer un repos qui ne finira jamais. Que ce travail soit

tout aussi grand, & tout aussi penible que l'on voudra. Qu'est tout cela au prix de la recompense que la misericorde de Dieu nous destine? Et y a-t-il quoi que ce soit qui subsiste, & qui ne s'aneantisse dans cette comparaison?

Mais pour les presser davantage je leur demande de quel droit ils peuvent trouver mauvais que Dieu exige de ses enfans pour les rendre heureux, ce que le Demon, ce que le monde, ce que le peché exigent tous les jours de leurs esclaves sans leur en donner d'autre recompense qu'une misere eternelle? Qu'est-ce que la pieté exige de nous que nous ne fassions tous les jours par des motifs criminels?

La pieté veut que l'on reprime ses passions. Mais le peché ne demande-t-il pas la méme chose? Et où trouvera t-on ni un vindicatif, ni un ambitieux, ni un avare, qui ne se contraigne? Peut-on méme douter que comme les passions du pecheur sont mille fois plus vives & plus emportées que celles du juste, le premier n'ait bien plus de péne à s'en rendre maître que le second? Peut-on douter que l'enfant de Dieu, qui a de bonne heure subjugué les siennes, n'en dispose avec une tout autre facilité que le pecheur qui leur a donné toute sorte de liberté?

La pieté nous oblige à étouffer nos ressentimens & à pardonner les injures que l'on nous fait. Mais l'avarice & l'ambition n'obligent-elles pas souvent à la méme chose? Peut on faire

re ses affaires, peut-on se pousser & s'avancer dans le monde, en ne souffrant rien de la part de qui que ce soit? Témoin la réponse de ce Courtisan qu'on prioit de dire comment il avoit peu conserver sa faveur pendant tout le cours de sa vie; c'est, dit-il, en recevant des injures, & en remerciant ceux qui me les faisoient.

La pieté veut qu'on se prive de ses plaisirs. Mais où est l'avare, où est l'ambitieux qui n'y renonce par interét ou par vanité? Qui ne sait méme que l'avarice & l'ambition vont ici plus loin que la pieté? La pieté veut qu'on se prive des plaisirs criminels, & l'ambition & l'avarice font souvent renoncer à ceux qui sont innocens.

La pieté veut que l'on travaille & que l'on s'occupe, mais elle ne veut pas qu'on se tuë de travail, & que l'on s'applique avec excés. Le vice au contraire ne garde point de mesure, & il n'est personne qui ne conoisse tel Interessé ou tel Ambitieux, tel Artisan, tel Marchand, tel Homme d'affaires, méme tel Ministre d'Etat, qui a dix fois plus de péne, & moins de repos qu'un Forçat dans sa galere, ou qu'un manœuvre qui gagne son pain & celui de ses enfans.

La pieté nous expose à plusieurs traverses, la chose est certaine. L'Ecriture Sainte, & l'experience ne nous permettent pas d'en douter. Mais peut-on nier que le peché ne nous en atti-

re aussi de tres-rudes? Et un homme du monde n'a-t-il pas fait cette belle confession; *Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par leurs crimes*? Il y a méme cette difference entre les souffrances des méchans, & celles des enfans de Dieu, que celles des premiers n'ont rien qui les adoucisse, au lieu que celles des Chrétiens trouvent dans les consolations que l'Evangile fournit si abondamment, & dans les secours de la grace, de quoi nous aider à les supporter, ou pour mieux dire des moyens de les recevoir avec joye.

Pour comprendre cette derniere difference, qui est considerable, qu'on rappelle dans sa memoire ce qu'on a veu mille fois; d'un côté un homme de bien accueilli de quelque disgrace, & de l'autre un scelerat tombé dans quelque malheur. Quoi que les maux qu'ils souffroient fussent assés semblables, il n'y avoit rien de plus opposé que la maniere en laquelle ils les souffroient. On voyoit l'homme de bien ferme, tranquille, content méme de son état. On lui entendoit dire mille belles choses qui donnoient de l'admiration, & l'on étoit bien moins en état de le plaindre que de lui porter envie. Tout au contraire l'impie frappé de quelque grand coup faisoit paroître par tous ses discours, & par toutes ses actions, ou de la rage & de la fureur, ou un abbattement & une

une frayeur extreme. Tant il est vrai que la pieté a du pouvoir pour adoucir les maux mémes dont elle n'affranchit pas.

La pieté veut qu'on s'expose au danger de perdre la vie, & qu'on la perde méme en effet dans de certaines occasions. Mais le peché n'a-t-il jamais fait la méme chose, ou pour mieux dire ne l'a-t-il pas fait plus souvent sans comparaison? Qu'on ramasse en effet dans son imagination tous ceux qui depuis la naissance du monde jusqu'à maintenant ont perdu la vie pour la defense de la verité, ou pour avoir fait quelque bonne action. Qu'on ramasse d'un autre côté tous ceux qui sont morts en consequence de quelque peché qu'ils avoient commis, & parce qu'ils l'avoient commis. Qu'on mette ensemble tous les criminels que les Juges ont fait mourir, tous les querelleux & les insolens qui se sont fait tuer, tous les ambitieux qui ont perdu la vie dans des entreprises où ils s'étoient embarqués temerairement, tous ceux qui sont morts à la guerre, s'y étant engagés, non par des motifs honétes, pour le service de leur Prince, ou pour la defense de leur Patrie, mais par paresse, par ambition ou par interét, en un mot tous ceux que le peché a fait mourir de mort naturelle, ou de mort violente. Qu'on en fasse ensuite une juste comparaison. Je suis seur qu'on m'avouëra que les premiers ne sont pas le centiéme, peut-étre pas le milliéme, ou le dix-mil-

liéme des ſeconds.

Enfin la pieté veut que nous ſacrifions nos plus precieux interéts à l'amour & à l'obeïſſance de Dieu. Mais quel eſt l'interét auquel le peché ne nous ordonne de renoncer, & auquel on ne renonce en effet pour lui obeïr ? Il va méme en cela plus loin que la pieté. Car la pieté ne nous oblige à ſacrifier que des interéts temporels. Pour ceux de l'eternité elle ne nous oblige jamais à faire ni en effet, ni dans la preparation de l'eſprit quoi que ce ſoit qui les choque. Mais le peché nous fait renoncer tres-ſouvent aux interéts de la terre, & tousjours à ceux du Ciel, nous rendant malheureux & dans le temps, & dans l'eternité.

Que l'on ajoûte à tout cela les ſatisfactions interieures d'une Ame perſuadée de l'amour de Dieu, & remplie de l'eſperance des biens eternels que Jeſus lui a aquis au prix de ſon Sang. Qu'on ſe repreſente les douceurs de cette paix indicible, qui naît du ſentiment de nôtre reconciliation avec Dieu. Qu'on les compare avec les remords que les ames criminelles ne peuvent s'empécher de ſentir au milieu de leurs brutaux & ſales plaiſirs. Si on le fait on n'aura point de péne à convenir de ce que j'ai dit, que méme ici ſur la terre la condition du pecheur eſt incomparablement plus triſte & plus malheureuſe que celle du juſte.

Cela

Cela posé de la sorte, avec quelle justice s peut-on plaindre de ce que Dieu exige de nous ? Et de quel droit pretend-on qu'il ne puisse pas demander que ses enfans fassent pour lui plaire ce que les impies font tous les jours par des motifs criminels ? Mais pour achever de faire voir toute l'injustice de cette pensée il est bon de la deméler & de l'éclaircir. Qu'entend-on lors qu'on dit qu'il eût été à souhaitter que Dieu eût facilité davantage le salut des hommes ? Voudroit-on qu'il ne leur eût ordonné absolûment rien ? Voudroit-on qu'il eût pris les plus perdus & les plus impies au milieu de leurs plus abominables excés, & qu'il les eût transportés dans la gloire de son Royaume, tous couverts de leurs ordures, & sans aucune preparation ? J'ai de la péne à croire que les plus injustes puissent concevoir de telles pensées, & s'il y en avoit quelqu'un qui en fût capable il ne meriteroit pas qu'on s'amusât à lui en faire sentir l'absurdité. On pourroit se contenter de lui dire que Dieu est trop jaloux de sa Sainteté, & qu'en effet cette haute perfection est trop digne de tout son amour pour y renoncer dans le seul dessein de satisfaire la bizarrerie, ou pour mieux dire l'extravagance de ceux qui le pourroient souhaitter.

Quelle seroit dans cette supposition, non seulement la Sainteté de Dieu, mais encore celle de sa divine Jerusalem, s'il n'y avoit

 point

point d'horreur, point d'excés, qui en fermât l'entrée? Quel feroit méme l'état du monde si Dieu avoit fait entendre que ce fût-là son intention? Peut-on faire une telle supposition, & s'y arréter un moment, sans se representer tout ce qu'il y peut avoir de plus impur, de plus brutal, & de plus affreux? La maniere de vivre des bétes les plus sauvages a-t elle rien de comparable? Et peut-on en trouver l'image ailleurs que parmi les Demons & dans les enfers?

On dira sans doute qu'on n'en demande pas tant. On dira qu'on ne pretend pas que Dieu dût permettre tout, & n'exiger rien, mais qu'on auroit souhaitté que se contentant des devoirs les plus aisés à remplir, par exemple de ceux que j'ai dit que presque tout le monde observe, il nous eût tenus quittes de ceux que j'y ai ajoûtés, & qui font ce qu'il y a dans la pieté de plus difficile à observer. Comme on ne peut douter que s'il eût eu cette condescendance pour la fragilité & pour la foiblesse du genre humain, la pluspart de ceux qui se perdent ne se sauvassent, il semble qu'il étoit digne de sa bonté de se contenter de l'observation de ces premiers devoirs, & de n'y pas ajoûter cette surcharge, qui rend l'acquisition du salut si difficile, que peu s'en faut qu'elle ne soit impossible.

Je réponds que cette objection ne conclut rien si l'on ne suppose que Dieu pouvoit nous dis-

dispenser de l'observation des devoirs dont on se plaint, sans faire rien de contraire à sa Sainteté, & à la droiture de ses voies. Car si on reconoît que ces devoirs sont d'une absoluë & indispensable necessité, & que Dieu ne peut nous en affranchir sans se desavouër soi-méme, on s'engage par-là à confesser qu'il y auroit de l'injustice à exiger de lui ce relâchement.

Peut-on cependant nier que s'il y a quelque chose de sacré & d'immuable dans la Morale ce ne soient les devoirs dont il est question? N'est-il pas de la derniere evidence que non seulement il est juste de les observer, mais encore qu'il y a une injustice positive, & en méme temps sensible & manifeste, à ne le pas faire. Ils se reduisent tous à ceci, c'est qu'on doit preferer Dieu à toutes choses, & que toutes les fois que cet Etre supreme se trouvera en concurrence avec quelqu'une de ses creatures, nous devons renoncer à la creature, & nous attacher au Createur. Mais est-ce là un devoir que, ni la droite raison, ni l'equité naturelle, nous permettent de violer?

Peut-on douter qu'il n'y ait de la justice à aimer davantage ce qui est plus aimable, & à preferer ce qui vaut plus à ce qui vaut moins? Peut-on nier d'un autre côté que Dieu ne soit incomparablement meilleur, & plus excellent, & par conse-

quent plus aimable, que ni aucune des creatures, ni toutes ensemble. Peut-on méme douter qu'il ne soit meilleur & plus excellent, non seulement en soi, & absolûment, mais encore par rapport à nous? Peut-on douter qu'il ne nous soit plus utile, & plus avantageux en tout sens, soit de le posseder, soit de lui plaire, que de posseder tout le reste, & de plaire à quelque autre objet que ce soit?

Rien donc n'est plus juste, rien méme ne l'est d'une maniere plus naturelle, plus immuable, & moins arbitraire, que d'aimer Dieu souverainement, & par dessus tout. Il n'y a par consequent point de devoir dont il fût plus impossible de nous dispenser. Ainsi n'étant pas possible que Dieu le fît, & sa propre sainteté, sans parler maintenant de ses autres perfections, s'y opposant invinciblement, il est clair que comme il y auroit eu de l'injustice à exiger de lui qu'il le fît, il n'y en a pas moins à trouver mauvais qu'il ne l'ait pas fait.

V.

Que Dieu nous a donné de grands secours pour nous mettre en état de faire ce qu'il exige de nous.

CEla étant nous n'avons aucun sujet de nous plaindre de ce que Dieu exige de nous. Nous avons au contraire un juste sujet de le louër & de le benir de ce que n'étant pas possible qu'il nous dispensât de la pratique de ces devoirs, il n'a rien obmis de ce qui pouvoit nous aider le plus efficacement à les remplir, & nous a donné deux grands secours pour cela. L'un est l'interét qu'il nous y fait trouver : L'autre est sa grace qui nous assiste. On sait que cette grace ne sert qu'à cela. Elle a un double effet; l'un qu'elle nous donne la force de faire ce que nous ne ferions jamais de nous mémes; l'autre qu'elle nous donne de le faire avec plaisir, nous faisant aimer nos devoirs, & par ce moyen nous les faisant remplir avec joye. L'Eprit qui en est la source est selon S. Paul un Esprit de force & d'amour. Sa force vient au secours de nôtre foiblesse, & son amour triomphe de nos repugnances & de nos dégoûts. Sa force nous donne l'action, & son amour nous donne la volonté.

On dira peut-étre que cette grace ne nous est pas donnée dans une mesure aussi pléne & aussi abondante qu'elle pourroit l'étre. Je l'avouë. Mais à quoi tient-il que nous n'en recevions davantage? Que faut-il pour cela que la demander avec humilité & avec ardeur? Que faut-il que chercher pour trouver? Que faut-il que heurter à la porte de la misericorde afin qu'on nous ouvre? Que faut-il qu'ouvrir nos cœurs pour les voir promptement remplis? Ne nous plaignons donc que de nous mémes, & n'imputons nôtre foiblesse spirituelle qu'au mépris que nous faisons du secours qui nous pourroit assister.

Mais outre ce premier secours, Dieu nous en donne un second qui n'est pas petit. C'est l'interét qu'il nous fait trouver à faire ce qu'il ordonne. Ceci, je l'avouë, ne change pas la nature de nos devoirs. Il ne diminuë pas la pesanteur de ce joug & de ce fardeau; mais il le contrebalance, si je l'ose dire, ou pour mieux dire l'emporte & l'enleve par un plus grand poids, nous poussant plus fortement à faire ce qu'il exige de nous par les avantages que nous y trouvons, que nous n'en sommes éloignés par l'opposition qui se trouve entre nôtre inclination & nôtre devoir. Quelque difficile, quelque penible que ce devoir nous paroisse, qui peut douter que cette difficulté ne s'évanoüisse, & ne se reduise à rien, dés l'on la compare avec l'interét que nous avons

à

à la vaincre? Quelques efforts qu'il y faille faire, ne les fera-t-on pas sans répugnance dés qu'on sera persuadé qu'il faut les faire ou perir.

D'autant plus que dans cet ordre de choses la difficulté ne consiste pas tant à faire ce que l'on veut, qu'à vouloir ce que l'on doit faire. En matiere de Morale on fait tousjours ce qu'on veut fortement & serieusement, & l'on peut méme dire en un certain sens, que c'est le faire que de le vouloir, parce que c'est, ou principalement, ou uniquement dans le cœur, que la Loi de Dieu s'accomplit. Mais quoi de plus propre à nous faire vouloir les choses que de nous y faire trouver un grand interét? Et quel plus grand interét que celui de nôtre salut?

C'est le fondement de cette pensée si hardie mais aussi si solide de S. Chrysostome, qui soûtient qu'une des plus rares faveurs de Dieu, & une des plus grandes obligations que nous lui ayons, c'est l'enfer. Qui en peut douter, si l'on considere qu'il en est une infinité que la crainte de l'enfer retient, & qui sans cela se porteroient aux derniers excés, & de cette façon perdroient Dieu, ce qui selon les Theologiens est-ce que l'enfer a de plus terrible.

Il ne faut donc pas que cette difficulté nous rebute. On pourroit peut-étre la mettre en quelque consideration s'il ne s'agissoit que de

se procurer un bien leger & de peu de prix, ou de se mettre à couvert d'un mal supportable. Mais lors qu'il s'agit d'eviter le plus grand des maux, l'enfer & la damnation, lors qu'il s'agit de se procurer le bien du monde le plus precieux, le Ciel & l'Eternité, doit-on conter pour rien les plus terribles difficultés, pourveu seulement que ce ne soient pas des impossibilités absoluës?

Il est difficile, disent les impies, de faire tout ce que Jesus Christ exige de nous. Mais il est encore plus difficile de se passer de sa Gloire & de son Royaume. La chair ne s'accommode point de son joug, la chose est certaine. Mais la chair & l'esprit, les sens & la raison, s'accommoderont beaucoup moins encore des feux & des tourmens de l'enfer. Si les travaux inseparables de l'étude de la pieté nous font peur, je consens que l'on y renonce mais à condition qu'en voulant eviter quelques legeres incommodités on n'en trouve pas de plus grandes. Car si en cherchant nos aises & nôtre repos nous nous exposons, non à quelques pénes & à quelques fatigues, mais à des supplices & à des malheurs eternels, ne faut-il pas porter l'aveuglement au dernier excés pour achetter si cherement l'exemption de si peu de chose?

C'est une maxime de bon sens que tout le monde suit constamment, qu'en matiere de maux il faut preferer les plus petits. Choisir

les

les plus grands est une erreur où les plus stupides ne tombent que parce qu'ils n'en apperçoivent pas la grandeur. Suivons cette regle, je ne demande rien davantage. Les soins qu'il faut prendre pour se sauver déplaisent extremement à la chair, qui en peut douter? Ce sont donc en ce sens & à cet égard un mal fâcheux & incommode. Je le veux. Mais les supplices des damnés sont un autre mal encore plus fâcheux, qui oseroit me le contester! Il faut cependant choisir entre ces deux ordres de maux. Il faut de toute necessité prendre les premiers, ou essuyer les seconds. Il n'y a point de milieu, & toute la prudence de la chair qui l'a cherché jusqu'ici l'a cherché inutilement. Qu'on choisisse donc, mais qu'on se souvienne que quelque parti que l'on prenne on aura toute une eternité pour se feliciter, ou pour se repentir de ce choix.

Mais comme je l'ai déja remarqué, personne ne se perd en voulant se perdre. C'est en ne voulant pas assés fortement se sauver. C'est en negligeant d'y travailler avec toute l'ardeur, & toute l'application necessaire pour y reüssir. Que peut-on imaginer cependant de plus injuste que cette negligence? La raison consent qu'on neglige les choses qui ne sont, ni importantes, ni mal-aisées. Mais elle veut qu'on fasse tous ses efforts lors que d'un côté la chose le merite, & que de l'autre il est impossible d'y reüssir en n'y travaillant point de tout son pou-

voir. Ainsi n'y ayant rien de plus important que le salut, rien qui demande plus de soin & d'application que ce grand ouvrage, il est clair qu'il ne sauroit y avoir rien où la negligence merite moins de support.

Il y faut donc mettre tout son temps. Il y faut employer tout ce qu'on a de force & d'activité. Trop heureux encore si nous y pouvons reüssir de cette façon. On dira peut-étre que si cela est il faut donc renoncer à toute sorte d'emplois, & de professions, n'y en ayant point qui ne demandent beaucoup de temps & beaucoup de soin. Mais je n'admets nullement cette consequence. On peut exercer tous les emplois innocens, on peut méme s'y appliquer sans détruire ce que j'ai posé. Tout consiste à bien diriger cette application, & à la faire servir au dessein méme de nous sauver. C'est ce qui ne sera pas mal-aisé pourveu qu'on observe exactement les regles suivantes.

I. Que le desir de reüssir dans les affaires que nous entreprenons, & generalement dans les desseins que nous formons, ne nous porte jamais à faire quoi que ce soit qui mette quelque obstacle au dessein principal, & à l'affaire capitale, qui est celle de nous sauver.

II. Que ce méme desir ne nous fasse jamais perdre aucune occasion de faire quelque bonne œuvre, ou de prendre quelque soin, qui tende directement à avancer l'ouvrage de nôtre salut.

III.

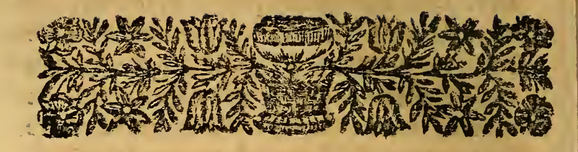
III. Que lors qu'on travaillera aux affaires de la terre, on y travaille avec un esprit de soûmission pour la volonté de Dieu, & dans la veuë d'executer l'arrét qu'il prononça au commencement, lors qu'il condamna nôtre premier pere, & chacun de nous en sa personne, à tremper nôtre pain dans nôtre sueur.

IV. Qu'on se propose une fin legitime de son travail, & qu'on ait dessein d'en employer tout le fruit, non à flatter l'amour propre, non à contenter nôtre chair, mais à servir Dieu, à avancer sa gloire, & à assister nos prochains, ne souhaittant méme de vivre que pour cela.

V. Qu'on attende le succés favorable de ce travail bien moins de son industrie que de la benediction de Dieu, & qu'on soit tousjours resolu à dependre de sa Volonté, & à acquiescer aux ordres de sa Providence, lors méme qu'il lui plaira de ne pas benir nos soins, mais leur donnera des succés contraires à nos desirs.

Pourveu qu'on observe ces regles il n'est pas seulement permis de travailler, il est utile méme de le faire, & rien n'est plus propre à nous conserver dans l'innocence, & à avancer l'ouvrage de nôtre salut.

SECOND



SECOND DISCOURS.

De la Vigilance Chrétienne.

IL y a tres-peu de vertus plus necessaires à l'enfant de Dieu que la Vigilance. Sans elle il ne sauroit eviter ni le peché, ni l'enfer. Il succomberoit à châque moment sous les efforts de ses ennemis spirituels, & il en seroit vaincu avant méme que de se croire attaqué. C'est pourquoi il y a peu de choses que l'Ecriture nous recommande, ni plus souvent, ni plus fortement que ce grand devoir. *Veillez, & priez*, disoit le Sauveur du monde à ses Disciples. * *Soyés sobres & veillés*, nous dit son Apôtre, & la Parabole des Vierges, pour ne point faire d'autres citations, ne tend visiblement qu'à cela.

Cette vertu consiste à étre tousjours attentif, tousjours appliqué, à prendre garde à tout, & principalement à ce qui peut avoir quelque rela-

* *I. Pier. V. 8.*

lation à nôtre salut soit pour le traverser soit pour l'avancer, à se tenir tousjours en état d'agir ou de resister selon les occasions, & à ne souffrir jamais que ces occasions se presentent sans qu'on les remarque & qu'on les embrasse.

Le nom qu'elle porte lui vient de ce qu'un homme endormi n'est en état, ni de travailler pour se procurer ce qui lui seroit necessaire, ni de se défendre contre ceux qui le voudroient attaquer. Dans cet état, ses armes, ses forces, son courage méme, lui sont inutiles, & il n'y a point d'ennemi si foible qui ne soit assés puissant pour le vaincre, point de danger qu'il puisse eviter. C'est l'image du pecheur plongé dans le vice & dans la licence. Mille maux l'assiegent, mille ennemis l'environnent, mille necessités le pressent, & il ne fait rien, ni pour remedier à ces necessités, ni pour resister à ces ennemis, ni pour se garentir de ces maux, également incapable de faire rien pour soi-méme, & de penser méme qu'il doive s'y appliquer. Par la Vigilance au contraire on voit tout, on pourvoit à tout, on remedie à tout, au moins tout autant que nôtre foiblesse nous le peut permettre.

Elle tire sa necessité de la facilité extreme avec laquelle nous tombons dans le peché, & du peché dans la mort. Pour pecher & pour se perdre il n'est pas necessaire d'avoir un dessein formel & positif de le faire. Il suffit de ne faire point d'effort pour s'en empécher. Il suffit

ſuffit de s'endormir, & d'abandonner le ſoin de ſoi-méme Il n'en faut pas davantage pour tomber inſenſiblement dans les plus effroyables excés, dans le plus profond abîme de la damnation. La pente de la nature, nôtre propre foibleſſe, l'adreſſe, la ruſe, & le pouvoir de nos ennemis nous y porteront aſſés. Ainſi pour eviter ce malheur il faut étre tousjours en action, il faut prendre garde à tout, ſe défier de tout, & agir tousjours avec precaution, avec ſoin, & avec diligence.

Cette application a trois principaux objets, les occaſions de faire de bonnes œuvres, qu'il faut embraſſer, pour eviter les pechés d'omiſſion; les tentations qui nous ſont livrées par nos ennemis ſpirituels, & qu'il importe de repouſſer pour ne pas tomber dans des fautes de commiſſion; & le danger d'étre ſurpris par la mort, & enſuite par le jugement, ſans nous étre ſuffiſamment preparés à les recevoir.

I.

De la vigilance par rapport aux occasions qu'on à de faire de bonnes œuvres.

LA pluspart des gens ne content les pechés d'omission pour rien. Il y en a peu qui ne soient frappés des fautes de commission. Il faut étre profane achevé pour ne pas fremir à la veuë d'un parjure, d'un adultere, d'un empoisonnement, d'un assassinat. Mais la simple omission d'un devoir, quelque necessaire qu'il soit, passe facilement sans allarmer personne, & le plus souvent méme sans qu'on s'en apperçoive. C'est pourquoi il n'y a point de doute que cette sorte de pechés ne fasse la plus grande & la plus considerable partie de ces fautes cachés, qui font gemir les plus Saints à l'exemple du Prophete Roi.

Il est certain en effet que quoi que le monde en pense, c'est un malheur extreme que d'y tomber. L'Ecriture ne fait pas de moindres menaces contre cette sorte de pechés que contre les autres. Elle nous asseure que la justice Divine leur prepare à tous les mémes supplices. Que l'on considere seulement cette terrible menace de S. Jean Baptiste : * *La coignée est déja mise à la racine des arbres, & tout arbre*

* *Matt. III.* 10.

qui

qui ne porte point de fruit s'en va étre coupé, & jetté au feu. Tout arbre, dit-il, *qui ne porte point de fruit*. Ce ne ſont pas les méchans arbres, qui portent des fruits pourris, ou méme des fruits venimeux. Ce ſont les arbres ſteriles, qui ne portent aucune eſpece de fruit, ni bon, ni mauvais, ce ſont ceux-là qui doivent s'attendre, ſelon ce Saint Homme, à étre coupés & deracinés par le jugement de Dieu, & en ſuite brûlés eternellement du feu de l'enfer.

Qu'on ſe ſouvienne de méme de la Parabole des talens. Qu'avoit fait ce malheureux ſerviteur qui fut condamné à étre jetté dans les tenebres exterieures, dans ces affreuſes tenebres où il n'y a que pleur & que grincement des dents? Avoit-il diſſipé le talent que ſon Maître lui avoit confié? L'avoit-il employé à ſuborner des aſſaſſins contre lui? S'en étoit-il ſervi à des uſages contraires à ſes interéts? Nullement. Il l'avoit enveloppé dans ſon mouchoir, il l'avoit enfouï ſous la terre, & il pouvoit le lui rendre ſans qu'il y manquât une obole. Voilà tout ſon crime. Ce crime pourtant ſuffit pour lui faire entendre cet épouvantable arrét. *Jettés dehors le ſerviteur inutile.*

Il eſt encore infinîment remarquable que dans cettte admirable Deſcription que Jeſus Chriſt nous fait dans ſon Evangile de la pompe du dernier jour, & lors qu'il vient à parler de la

la Sentence de condamnation qu'il prononcera contre les impies, il ne la fonde que sur des pechés d'omission. Il n'allegue ni leurs injustices, ni leurs violences, ni leurs impuretés, ni leurs blasphemes, ni aucun autre de leurs excés. Il ne parle que de la negligence avec laquelle ils ont fait sa volonté. * *Allés maudits au feu eternel preparé au Diable & à ses Anges. Car j'ai eu faim, & vous ne m'avés point donné à manger. J'ai eu soif, & vous ne m'avés point donné à boire. J'ai été etranger, & vous ne m'avés point recüeilli, malade & en prison, & vous ne m'avés point visité.*

§ S. Paul tout de méme décrivant la severité de ce méme Jugement, dit que Jesus Christ exercera sa vengeance sur ceux qui ne conoissent point Dieu, & qui n'obeïssent point à son Evangile. Il ne dit pas sur ceux qui outragent & qui blasphement leur Createur, qui rejettent son Evangile, & qui persecutent ceux qui l'annoncent & qui le professent, mais seulement sur ceux qui ne conoissent point ce Dieu, & qui n'obeïssent point à cet Evangile, deux pechés d'omission, comme chacun voit. Qui peut douter aprés cela que les pechés de cet ordre ne soient extremement dangereux?

Qu'on ne me dise pas en effet que les pechés de commission le sont beaucoup plus. Car pre-

Matt. 25. § II. Thess. 1.

premierement cela méme n'eſt pas auſſi univerſellement veritable qu'on ſe l'imagine. Ce qui fait l'horreur du peché c'eſt principalement le mépris de l'autorité du Legiſlateur. Et n'eſt-il pas vrai que ce mépris n'eſt pas moins viſible lors qu'on ne fait pas ce que le Legiſlateur avoit commandé, que lors qu'on fait ce qu'il avoit défendu? Celui qui refuſe de donner l'aumône a un povre qu'il peut aſſiſter, a-t-il plus de reſpect pour Dieu qui le lui ordonne, que celui qui ravit à ſon prochain ce qui lui appartient? Cela me paroît aſſés égal, & s'il y a quelque difference elle n'eſt peut-étre pas auſſi grande qu'on pourroit penſer.

Mais je veux qu'il en ſoit autrement. Qu'importe qu'il y ait des pechés plus dangereux que ceux d'omiſſion, ſi ceux d'omiſſion le ſont aſſés pour damner eternellement ceux qui les commettent, & pour leur faire ſouffrir tous les ſupplices & tous les tourmens de l'enfer?

Il eſt cependant certain que l'on commet tous les jours un tres-grand nombre de ces pechés. Les plus regenerés, les plus ſaints mémes, n'en ſont pas exempts. Qui eſt celui d'entr'eux qui fait tout le bien qu'il pourroit & qu'il devroit faire? Qui eſt celui qui n'en laiſſe jamais paſſer aucune occaſion? Ou pour mieux dire, qui eſt celui qui n'en laiſſe paſſer pluſieurs, & qui ne trouve en cela de juſtes

ſu-

ſujets de s'humilier & de s'aneantir devant Dieu?

Je n'ignore pas la maxime des Theologiens. Ils diſent qu'il y a cette grande difference entre les defenſes de la Loi de Dieu, & ſes preceptes affirmatifs, qu'il n'eſt point de moment dans la vie où l'on ne ſoit tenu de deferer aux defenſes, parce qu'en effet, il n'eſt point de moment où il ſoit permis de les violer: Au lieu qu'on n'eſt tenu d'accomplir les preceptes affirmatifs qu'en de certaines occaſions qui ne ſe preſentent que de temps en temps. Cette Doctrine eſt ſolide, & je n'ai garde de la conteſter. Je me contente de dire que ſi ces occaſions ne ſe preſentent pas tousjours, elles ſe preſentent aſſés ſouvent, qu'elles ſont frequentes ſi elles ne ſont pas perpetuelles, & que bien qu'il n'y ait point de moment où tous les preceptes obligent, je ne ſai s'il y en a beaucoup où quelqu'un au moins ne nous impoſe pas la neceſſité de lui obeïr.

Les devoirs que ces preceptes affirmatifs nous preſcrivent ſont en tres-grand nombre. Il y a mille choſes à faire, ſoit pour la gloire & le ſervice de Dieu, ſoit pour l'utilité de nôtre prochain, ſoit pour nôtre propre ſalut. Il y a peu d'actions, il y a peu de choſes, qu'on ne puiſſe employer à l'un ou à l'autre de ces uſages. Il y a peu de momens où l'on n'y puiſſe travailler efficacement. Comme donc il y en a peu où l'on y travaille effectivement, on

peut conclurre delà combien est prodigieux le nombre des pechés dont l'omission de ces devoirs soüille de nôtre vie.

Je demande maintenant si l'on pourroit avoir assés d'yeux pour appercevoir toutes ces differentes occasions que Dieu nous presente de faire des bonnes œuvres? Et si n'en ayant que deux nous ne devons tousjours les tenir ouverts, & regarder sans cesse de tous côtés pour empécher que ces occasions ne se cachent & ne se dérobent?

Personne n'ignore qu'on a tousjours attribué une rapidité extreme à l'occasion. Elle se presente lors qu'on n'y pensoit point, & si on tarde tant soit peu à l'embrasser elle se retire, & s'enfuit, quelquefois méme pour ne revenir jamais. Ce qu'on en dit est tres-veritable pour les affaires de la terre; mais il ne l'est pas moins pour celles du Ciel. L'occasion d'y travailler utilement n'a ni des heures reglées pour venir, ni un certain espace de temps fixé & determiné pour durer, & il arrive souvent qu'elle vient, qu'elle passe, & qu'elle disparoît avant qu'on s'en soit apperceu. Est-il donc jamais permis de dormir? Et ne faut-il pas tousjours tenir la téte levée & les yeux ouverts pour la voir venir, & ensuite pour la prendre du bon côté?

On n'estime point dans le monde ceux qui n'ont pas le talent de savoir profiter des occasions. Un General d'Armée qui ne se prevaut pas

pas du moyen qu'il a de battre son ennemi ; un Medecin qui laisse passer un temps favorable pour donner à son malade ce qu'on appelle les grands remedes ; un Marchand qui perd l'occasion de faire un profit immense ; tous ceux-là, dis-je, entendent tres-mal leur métier, & ils sont au moins bien loin d'y exceller. Pourquoi donc regarderoit-on comme de bons Chrétiens ceux qui font châque jour des fautes semblables, & qui trouvant des momens favorables pour travailler pour l'eternité, les laissent passer & s'évanoüir ?

Mais d'où vient que cette negligence est si ordinaire? L'ignorance y contribuë sans doute beaucoup. Car comment pourroit-on pretendre que ceux qui ne conoissent ni leurs devoirs, ni les occasions où il est indispensablement necessaire de s'en aquitter, ne manquassent jamais à prendre ces occasions lors qu'elles viennent à se presenter ? Mais il faut avouër que la principale cause de ce desordre est la depravation du cœur, l'excés de son attache à la terre, & son indifference pour le salut. Si nous desirions fortement de plaire à Dieu, & de nous sauver, si c'étoit-là nôtre grande affaire, il n'est pas possible que nous ne fussions tousjours en action pour trouver les moyens d'y travailler efficacement. Il n'est pas possible qu'on ne remarquât en nous le méme empressement qu'on y voit pour les interéts de la terre. Mais comme ce soin ne

nous tient presque point au cœur, il ne faut pas s'étonner s'il nous occupe si peu, & si au lieu de la vigilance & de la contention que nous y devrions apporter, on ne voit que langueur & que nonchalance dans nôtre conduite.

Pour se guerir donc de cette langueur il faut se mettre fortement dans l'esprit que nous n'avons point de plus grand, ni de plus pressant interét que celui de plaire à Dieu & de nous sauver, que tous les autres sont legers, ou pour mieux dire ne sont absolûment rien en comparaison de celui-ci, & qu'ainsi il n'est rien qui nous importe davantage que d'y travailler avec le dernier effort. Il faut s'asseurer que la perte d'une bonne œuvre est inestimable, & qu'on ne sauroit prendre de soin plus legitime que celui d'empécher que ce malheur ne nous arrive jamais, ou du moins qu'il ne nous arrive que rarement.

Mais il est bon de savoir qu'on ne manque pas seulement en negligeant les occasions de faire de bonnes œuvres. On manque encore en ne prenant pas ces occasions comme il faut; & c'est méme une chose qui arrive en plusieurs façons. Premierement, il est assés ordinaire de trouver en méme temps l'occasion de faire deux bonnes œuvres, d'en faire méme davantage : Et comme il arrive presque tousjours qu'on n'en peut faire qu'une à la fois, il est bon de savoir quelle est celle qu'on doit preferer.

ferer. C'est ce que les regles suivantes nous apprendront.

I. On doit en premier lieu preferer pour l'ordinaire les meilleures œuvres, & si l'on peut, par exemple, faire du bien au corps & à l'ame du prochain, il faut se hâter davantage pour soulager l'ame que pour assister le corps.

II. Il faut courir tant qu'on peut à ce qui presse le plus, & le preferer à ce qu'on peut differer.

III. Les actions morales vont devant les ceremonielles. C'est une regle que Jesus Christ a observée tres-constamment, comme il paroît par divers endroits de son Evangile.

IV. Les actes de Justice vont devant ceux de Charité, & on doit bien se presser davantage à faire une restitution, par exemple, qu'à faire une aumône.

V. Il faut preferer les devoirs qui naissent des vocations particulieres à ceux qui naissent des obligations generales. Par exemple, deux hommes courent danger de se perdre. Je puis en secourir l'un, & il depend de moi de choisir. Je n'ai point de relation particuliere à l'un, mais je suis chargé de l'autre. Je dois donc donner la preference au second.

En deuxiéme lieu les occasions de faire de bonnes œuvres ont d'ordinaire quelque étenduë qu'on peut partager en divers momens.

Ces momens ne ſont pas également favorables. Il en eſt de ceux où en faiſant un bien je pourrai faire quelque mal. D'autres au contraire où en faiſant du bien à quelqu'un je ne ferai du mal à perſonne. Il en eſt encore où le bien que je ferai ſera plus grand, plus utile, & plus excellent que ſi je le faiſois pluſtôt ou plus tard. Qui peut douter que la Vigilance ne s'occupe d'une façon tres-particuliere à diſtinguer ces momens, & à prendre tousjours le meilleur ?

II.

De la Vigilance par rapport aux pechés de commiſſion.

CEla peut ſuffire à l'égard du premier objet de la Vigilance. Le ſecond comprend tout ce qui peut nous faire tomber dans des pechés poſitifs & de commiſſion, & par conſequent nos inclinations, nos foibleſſes, les tentations qui nous ſont livrées, ſoit par le monde, ſoit par le Demon, les occaſions méme de pecher, les objets de nos paſſions, & generalement tout ce qui contribuë directement ou indirectement, de ſa nature, ou par nôtre faute, à nous jetter dans le crime.

On doit donc, en premier lieu, ſe perſuader

der qu'on est environné d'ennemis, de pieges, & de dangers, qu'il n'est point de moment où l'on ne puisse en étre vaincu, & qu'au reste on n'est jamais plus dangereusement attaqué que lors qu'on s'imagine de ne l'étre point. Ainsi il ne nous est pas permis de rien negliger, pas méme les moindres choses, n'y en ayant point de si petites & de si legeres, qui ne puissent nous faire pecher, & ensuite nous faire rir.

Je ne vois point d'image qui ait plus de rapport avec l'état du Chrétien que celle d'un Gouverneur de quelque Place assiegée. Pour rendre méme cette image plus ressemblante, il faut y ajoûter quelques circonstances qui ne sont pas ordinaires. Il faut s'imaginer que l'ennemi qui assiege cette Place est également hardi, entreprenant, opiniâtre, laborieux, & infatigable, qu'il a d'ailleurs tout ce qu'il lui faut pour faire une attaque vigoureuse, soldats, armes, munitions, machines. Il faut s'imaginer que la Place a de grands defauts, que la Garnison en est foible, que les Habitans sont pour la plûspart mal intentionnés, qu'il y a parmi eux des traîtres qui s'entendent secrettement avec l'ennemi. Il faut s'imaginer que le Gouverneur n'ignore aucune de toutes ces choses, & qu'il sait d'ailleurs que son salut depend de sa resistance, & que comme il sera secouru s'il fait son devoir, il est perdu sans retour s'il se laisse vaincre par sa negligence.

Dans cette ſuppoſition je demande s'il eſt permis à ce Gouverneur de dormir, de joüer, de ſe divertir, & de ſe repoſer ſur d'autres du ſoin des affaires, & de la defenſe de la Place. Je demande s'il y a un ſeul moment, ni dans le jour, ni dans la nuit, où il ne doive étre en action. Je demande s'il y a quoi que ce ſoit de ſi petit qu'il puiſſe innocemment negliger.

C'eſt pourtant l'état où nous nous trouvons. Nôtre Ame eſt une Place aſſiegée, puis qu'il eſt vrai que le Demon l'attaque de toutes ſes forces. On ne peut douter, ni du pouvoir, ni des ruſes, ni de la vigilance, ni de l'opiniâtreté de ce cruel ennemi. On ſait qu'il ſe fait une grande affaire du deſſein de ſe rendre le maître de nôtre cœur, & que par quelque voye qu'il y reüſſiſſe nous ſommes perdus. On ſait qu'il commande à des Puiſſances formidables. On ſait que la pluſpart des hommes, & tous les eſprits malins, lui obeïſſent aveuglement. On ſait qu'il a mille moyens de nous perdre, & que nous n'en avons que peu pour lui reſiſter, que nous ſommes foibles & imprudens, & qu'enfin nôtre propre chair eſt une infidelle qui entre dans ſes interéts, & qui travaille conjointement avec lui à nous perdre. Peut-on aprés cela s'endormir, & ſe plonger dans le relâchement & dans la licence, que par une ſtupidité qui paſſe l'imagination?

C'eſt de quoi l'on ne peut douter. Mais

parce

parce que nôtre esprit se dissipe par la multitude des soins qu'il se donne, & qu'en s'appliquant à trop de choses on n'en fait aucune comme il faudroit, il est bon de savoir à quoi c'est que nous devons faire le plus d'attention. C'est sur quoi l'on pourroit établir plusieurs regles. Pour moi je crois que les principales sont les suivantes.

I. On doit se défier des choses pour lesquelles on se sent le plus de penchant, & c'est de quoi l'on peut donner trois raisons solides. La premiere, que comme nôtre nature est tres-corrompuë, & que sa corruption s'étend generalement à tout, on a lieu de craindre que cette pente que l'on se sent pour de certaines choses, soit, ou un effet, ou méme une partie de cette depravation, & qu'ainsi en s'y laissant aller on affermisse, & on enracine de plus en plus ce qu'il faudroit tâcher d'arracher.

La seconde raison qui justifie cette regle, c'est que comme nos jugemens suivent d'ordinaire nos inclinations, ainsi qu'Aristote méme l'a remarqué, nous avons lieu de croire que si ce qui nous plaît nous paroît innocent, ce n'est pas parce qu'il l'est effectivement, c'est parce qu'il est plus conforme au goût de cette malheureuse chair, dont la prudence est une veritable inimitié contre Dieu, comme l'asseure S. Paul.

Enfin, quand bien ce que nous aimons se-

roit innocent en lui-méme, il pourroit devenir criminel & pernicieux par l'abus que nous en ferions. Nous pourrions nous y attacher avec excés, & cet excés eſt d'autant plus à craindre que la pente de nôtre cœur nous y porte avec plus d'effort & de violence.

Pour toutes ces raiſons donc il eſt juſte de nous défier de tout ce qui nous plaît le plus, & ſi nous n'en concluons pas poſitivement que c'eſt quelque choſe de criminel, nous devons au moins en conclurre qu'il eſt ſuſpect, & par conſequent qu'il eſt juſte de s'en aſſeurer, & d'attendre à en uſer juſqu'à-ce qu'on ait une certitude raiſonnable qu'il eſt innocent.

Par ces mémes raiſons les opinions les plus relâchées doivent nous étre ſuſpectes. Nous devons craindre que ce qui leur donne quelque vrai-ſemblance & quelque couleur, ſoit pluſtôt la conformité qu'elles ont avec la pente de la nature depravée que leur verité. Je ne dis pas que nous devons le croire poſitivement de la ſorte. Je dis ſeulement que nous le devons ſoupçonner, ce qui emporte qu'avant que de les ſuivre il eſt juſte de les examiner avec toute l'exactitude & toute la precaution poſſible.

II. La ſeconde regle qu'on doit obſerver, c'eſt qu'il eſt juſte de ſe défier, & par conſequent de ſe garder autant qu'on le peut, de tout ce qui nous a été funeſte par le paſſé. Ce ſera en effet la marque d'un étourdiſſement ex-

traor-

traordinaire si une telle experience ne nous inspire pas quelque precaution, & si nous allons heurter une seconde fois contre une pierre qui nous a déja fait tomber. On a dit qu'un homme est à plaindre la premiere fois qu'il fait naufrage, mais qu'il ne l'est point à la seconde, parce qu'en effet il ne devroit pas s'étre remis sur la mer aprés étre échappé du danger qu'il y avoit couru. On voit méme que la pluspart des bétes evitent les pieges où elles ont failli d'étre prises, & l'on a toutes les pénes du monde à faire repasser les chevaux dans les endroits où ils se sont enfoncés quelque temps auparavant. Quelle sera donc la stupidité des hommes, si ayant non seulement failli à étre pris en de certaines occasions, mais l'ayant été effectivement, ils ne les evitent pas scrupuleusement dans la suite?

Je sais par experience que le commerce que j'ai eu avec tel & tel débauché m'a fait prendre part à ses excés. Je sais que tels & tels aiment à médire, & bien loin d'avoir la force de les reprendre, je n'ai eu que trop de plaisir à les écouter. Le jeu m'a attiré des querelles, & les pertes que j'y ai faites m'ont causé des chagrins qui n'étoient pas innocens. Ne dois-je pas presumer que les mémes causes produiront tousjours les mémes effets? Et s'il me semble maintenant que j'ai assés de force pour resister à ces tentations, n'avois-je pas alors la méme opinion? Si j'y fus trompé, qui pourra m'as-

ſeurer que je ne le ferai pas à cette fois?

Il eſt donc juſte de profiter de nos propres chutes, & il eſt bon méme de faire un ſemblable uſage de celles des autres. Nous devons craindre, non ſeulement tout ce qui nous a perdus, mais encore tout ce qui a perdu les autres que nous conoiſſons. Il ſuffit à un Pilote de ſavoir que d'autres ont heurté contre quelque écueil pour l'obliger à s'en éloigner. Pourquoi ne nous ſuffiroit-il pas de ſavoir que de certaines choſes ont cauſé la perte d'un, ou de pluſieurs, de nos prochains pour nous en donner de l'averſion?

III. J'ai dit qu'il y avoit des pieges par tout. La choſe eſt certaine. Nul état, nul genre de vie n'en eſt exempt. Mais il eſt vrai auſſi qu'on ne trouve pas par tout les mémes pieges. Châque état, châque genre de vie a les ſiens. Les jeunes gens n'ont pas les mémes dangers à craindre que les vieillards. Les femmes en ont d'autres a eviter que les hommes. Les grands & les petits, les riches & les pauvres, les ſavans & les ignorans ont chacun les leurs. Il y a des tentations inſeparables de l'adverſité, d'autres de la proſperité. Châque profeſſion particuliere a ſes tentations particulieres, comme elle a ſes pechés particuliers, & c'eſt une verité ſi conſtante que perſonne n'en peut douter. Il s'enſuit de-là que chacun doit conoître le plus diſtinctement qu'il pourra tous les perils ſpirituels auſquels

ſon

son sexe, son âge, sa complexion, son genre de vie, l'état de ses affaires & les autres choses semblables l'exposent. Il doit s'en instruire en partie par son experience, & en partie par l'observation des fautes où il voit tomber les autres personnes qui se trouvent à peu prés dans le méme état que lui. S'en étant asseuré il doit prendre tous les soins possibles pour se premunir d'une façon plus particuliere contre cette espece de dangers ausquels il se voit exposé, & quoi qu'il ne lui soit pas permis de se negliger à l'égard d'aucun, il est certain qu'il doit prendre des precautions extraordinaires contre ceux-ci. Il doit se remplir l'esprit des maximes les plus propres à lui faire surmonter cette espece particuliere d'attaques, & chercher en un mot tout ce qui pourra lui étre utile dans ce dessein.

IV. Ce que je viens de dire regarde des états fixes & durables. Mais il y a outre cela de certaines conjonctures particulieres qui ne viennent que rarement, & qui ne durent pas fort long-temps; mais qui ne laissent pas de produire de grands effets, & de faire des impressions tres-vives & tres-profondes dans nôtre cœur. Tels sont les succés heureux ou malheureux de quelque dessein important, des sujets de joye ou d'affliction qu'on n'attendoit pas, certaines affaires qui surviennent de temps en temps, & le reste des choses semblables. Comme il est certain que chacune de ces choses

por-

porte tousjours avec elle quelque tentation particuliere il eſt juſte de regarder tout incontinent à ces tentations, & d'en faire l'objet de ſes premieres & plus ſerieuſes penſées. Il faut les conſiderer de la méme maniere qu'un homme de guerre conſidere un jour de bataille, je veux dire comme une occaſion de ne rien negliger, & de faire ſes derniers efforts.

V. Sur tout on doit raſſembler toutes les forces de ſon eſprit lors qu'il eſt queſtion de choiſir le genre de vie qu'on doit embraſſer. Rien n'eſt plus important que ce choix, & peu de choſes ont plus d'influence ſur le ſalut & la damnation. Combien de perſonnes ne ſe perd-il pas tous les jours dans de certaines profeſſions, & dans de certains genres de vie, qui auroient peu ſe ſauver s'ils s'étoient appliqués à quelqu'autre choſe? Quoi donc de plus juſte que d'y penſer fortement & ſerieuſement avant que de ſe determiner, & que peut-on imaginer de plus brutal & de plus étourdi que le procedé de la pluſpart, qui ſe precipitent dans les emplois ſans y avoir penſé, ou qui, s'ils y penſent ne font aucune attention à ce qui en pourra arriver par rapport à leur ſalut, & ſe bornent uniquement aux vains interéts de cette miſerable vie?

Pour ſe conduire judicieuſement en ces occaſions, il faudroit s'attacher principalement à conſiderer ſi le genre de vie qu'on a deſſein d'embraſſer facilitera ou traverſera le grand deſ-

ſein

sein qu'on doit avoir formé déja auparavant de plaire à Dieu, & de se sauver. Il faut pour cet effet le considerer en premier lieu absolûment en lui-méme, & en suite par rapport à nous. Il est certain en effet qu'il est des genres de vie tres-dangereux en eux-mémes, & de leur nature, & par rapport à qui que ce soit. Tels sont les grands emplois, tel est le grand commerce du monde, tel est le repos qui degenere en oisiveté. Quelle multitude de pieges & de tentations n'y a-t-il pas dans chacune de ces choses ? Et où sont ceux qui ne doivent trembler lors qu'ils pensent serieusement qu'ils vont s'y exposer ?

Il en est d'autres qui ne sont pas si dangereux en eux-mémes, mais qui ne laissent pas de l'étre pour de certaines personnes, qui ont precisement le temperament, les inclinations, & le caractere d'esprit qui donne le plus de prise aux tentations particulieres qui sont attachées à cette sorte d'états ou d'emplois. Il faut donc prendre garde si cet état, ou cet emploi dont il s'agit, nous convient par cette raison, & s'il n'y a pas quelque chose dans nôtre cœur qui fera que quoi qu'on s'en puisse aquitter avec quelque honneur selon le monde, on ne sauroit le faire sans risquer extremement son salut.

VI. On sait qu'il y a trois principaux ordres de pechés de commission, les pechés d'action, les pechés de parole, & les pechés de

penſée. Chacun de ces trois ordres demande une attention particuliere pour les eviter, les uns parce qu'ils ſont grands, les autres parce qu'il eſt aiſé d'y tomber. Les pechés d'action ſont d'ordinaire les plus atroces. Quel fond de malice & de depravation ne faut-il pas avoir dans le cœur pour en former le deſſein, pour y perſiſter pendant quelque temps, & pour l'executer enfin, ſans que pendant tout ce temps la crainte de Dieu, & les oppoſitions de la conſcience ſoient capables de nous retenir? Il eſt certain auſſi que cette ſorte de pechés ſont aſſés rares dans la vie des veritables enfans de Dieu, & que lors qu'ils ſont aſſés malheureux pour en commettre quelqu'un il leur faut tant de larmes, tant de ſoûpirs, & tant de travaux pour en détruire tous les effets, & pour ſe remettre dans l'état d'où ils ſont déchus, que ce malheur méme leur inſpire de la precaution, & les empéche d'y retomber de long-temps, & le plus ſouvent méme de leur vie. Quel ſoin donc n'eſt-il pas juſte que l'on ait pour les prevenir, & ne doit-on pas avoir les yeux eternellement ouverts pour tout ce qui a quelque efficace particuliere pour nous y jetter?

Les pechés de parole ſont de beaucoup plus ordinaires que ceux d'action. Je ne parle pas de tous ſans exception. Car enfin les blaſphémes, les faux ſermens, les calomnies, & les autres ſemblables horreurs, ne cedent en rien aux plus grands pechés d'action, & ne ſont pas moins

moins incompatibles avec la qualité de fidelle & d'enfant de Dieu. Je parle de quelques autres pechés de parole, qui font moins atroces & plus communs, des menfonges qui n'intereffent perfonne, des railleries un peu fortes, des difcours qui n'ont pas toute la douceur neceffaire, des paroles libres, & generalement des difcours vains & inutiles. Tout cela eft criminel felon la Morale de l'Evangile. Tout cela neantmoins eft tel, qu'il eft extremement difficile de l'eviter, & qu'à moins que de prendre des precautions infinies il eft comme impoffible de n'y pas tomber. Cette confideration donc doit nous porter à redoubler nos foins, & par confequent à parler fi peu, & à pefer fi bien nos paroles, que nous puiffions efperer de n'en proferer point de criminelles.

Je dis la méme chofe des penfées. Il eft encore plus aifé de pecher de ce côté-là que du côté du difcours, & d'autant plus aifé que l'efprit va plus vîte que la langue. C'eft un éclair qui dans un moment va de l'un des bouts du Ciel jufqu'à l'autre. C'eft une fource de penfées qui ne tarit point. Parmi ce nombre infini de penfées combien n'y en a-t-il pas de vaines, d'inutiles, & d'indignes de nous occuper? Combien encore de foles & d'extravagantes? Combien de mauvaifes & de criminelles? On a dit, & on a eu raifon de le dire, que le plus fage pafferoit pour fou fi l'on

voyoit

voyoit toutes ses pensées. Ne peut-on pas ajoûter que dans cette méme supposition de la visibilité des pensées, le plus grand Saint passeroit pour un scelerat? Ces pensées qui naissent dans nôtre esprit d'une maniere si impreveuë, ont leur venin particulier qui déplaît à Dieu, & qui fait obstacle à nôtre salut. N'est-il pas donc juste de prendre d'autant plus de soin de les étouffer qu'il est aisé, à moins que de cela, qu'elles s'y forment & s'y affermissent.

VII. Il y a une autre precaution à prendre; & il importe extremement de ne la pas negliger. C'est que lors qu'il s'agit d'eviter un peché auquel quelque tentation nous porte, il ne faut pas s'arréter à ce peché méme, il en faut encore considerer attentivement les suites. Il est fort rare qu'un peché marche seul. Les embarras où chacun nous jette, le desir méme de le cacher, & cent autres choses, font tres-souvent que châque peché nous jette dans plusieurs pechés, & qu'on tombe d'abîme en abîme, sans qu'on puisse, ni s'arréter, ni se relever. David ne pensoit d'abord qu'à un adultere. Mais pour cacher cet adultere il falut venir à un homicide, & pour cacher cet homicide il falut une trahison. Son fils Salomon épousa des femmes idolâtres contre la defense de la Loi de Dieu. Qu'en arriva-t-il? C'est qu'il tomba lui-méme dans l'idolâtrie. Chacun a peu éprouver la méme chose. Par con-

consequent, lors qu'on est sollicité à commettre un peché il faut en étouffer le desir, non seulement par la consideration de l'horreur de ce peché méme, mais encore par la consideration des autres pechés que celui-ci pourroit entraîner. Il faut prevoir toutes les suites fâcheuses qu'il peut avoir, & se souvenir qu'il est plus aisé de se mettre entre les mains du Demon, que de s'en tirer. S'il est une fois le maître de nôtre cœur il nous conduira bien plus loin que nous ne pensons, & il ne faut pas s'imaginer qu'il nous soit facile de donner de bornes à sa tyrannie.

VIII. Mais ce n'est pas tout que de ne pas tomber dans le peché méme qu'on nous propose. Il faut rejetter encore tout ce qui nous y conduit. Les preparations les plus éloignées nous doivent donner de l'horreur, & ce n'est rien qu'elles soient innocentes en elles-mémes. Il suffit qu'elles puissent nous conduire au mal, & que ce soient autant de degrés pour nous y élever. J'ai déja dit que rien n'a tant de rapport à l'état où nous nous trouvons que celui d'une Place que l'on assiege. Ceux qui la defendent, s'ils savent bien leur métier, ne se contentent pas de tâcher de conserver le corps de la Place. Ils en defendent les dehors les plus avancés. Ils ménagent jusqu'à un pouce de terre, & l'ennemi n'est jamais si éloigné qu'ils ne tâchent de l'éloiguer encore davantage. Ils ont raison. Car les dehors étant une

fois emportés, le corps de la Place ne sauroit tenir. Il faut observer la méme maxime si on veut resister efficacement au Demon. Il faut repousser ses attaques quelque éloignées, & quelque indirectes qu'elles paroissent. Il faut lui refuser tout ce qu'il demande, quoi que ce qu'il demande paroisse innocent. Il faut considerer qu'ayant une fois obtenu ce qui paroît innocent il trouveroit le moyen de nous engager à ne lui pas refuser ce qui est criminel, & qu'il vaut bien mieux de rompre d'abord avec lui que de lui laisser prendre le moindre avantage.

IX. Enfin, la derniere maxime de la Vigilance que je toucherai pour ce coup, c'est qu'il y a incomparablement moins de mal à prendre quelque precaution inutile, qu'à manquer à quelqu'une de necessaire. D'où il est aisé de conclurre que l'excés de precaution n'est pas à beaucoup prés aussi dangereux que le defaut. Le defaut peut operer nôtre perte, au lieu que l'excés ne fera tout au plus que nous fatiguer inutilement. Je ne saurois méme croire que cet excés puisse étre inutile. Comme il ne peut venir que du bon principe, je veux dire d'un desir violent d'étre à Dieu, & de ne s'en separer jamais, je suis persuadé que quand bien il ne nous profiteroit pas par lui-méme, il nous deviendra tres-utile par le soin que Dieu prendra de recompenser celui que nous aurons pris de nous attacher à lui.

Mais

Mais quoi qu'on puisse prendre des precautions inutiles il n'est pourtant pas permis d'en prendre de criminelles. Il ne faut jamais eviter un mal par un autre mal, non pas méme un plus grand par un plus petit. La méme Loi qui nous defend de faire du mal afin qu'il en arrive du bien, nous defend de faire du mal pour empécher qu'il n'en arrive quelqu'autre mal. Je sai qu'entre deux maux il faut preferer le plus petit. Mais cela n'a lieu que lors qu'il en faut necessairement prendre l'un. Car si on peut les laisser & les eviter tous deux, qui peut douter que ce ne soit le meilleur? C'est pourtant ce qui arrive tousjours sur le sujet des pechés. Il n'y en a point de necessaire & d'inevitable, & Dieu ne permet jamais qu'on se trouve dans l'obligation de l'offenser & de violer sa Loi.

III.

III.

De la Vigilance par rapport au danger que nous courons tous d'étre ſurpris par la mort.

IL ne me reſte plus qu'à parler du dernier ſoin de la Vigilance. C'eſt celui de n'étre point ſurpris par la mort. L'Ecriture nous recommande tres-ſouvent cette vertu par rapport à ce ſeul objet, & cela ſans doute avec beaucoup de raiſon. C'eſt ce que pluſieurs choſes juſtifient tres-evidemment. La premiere & la principale, c'eſt la grandeur du danger auquel on s'expoſe en ſe laiſſant ſurprendre à la mort. Qu'en arrive-t-il? C'eſt qu'on eſt perdu ſans retour. Tous les autres maux ont quelque remede. On revient de tout. Mais on ne revient point de ceci. Si la mort nous enleve avant que nous ſoyons preparés à la recevoir, tout ce que nous pourrons faire aprés cela ne nous ſervira de rien. La douleur, je dis, la douleur la plus vive, la plus forte, & la plus ſincere, les prieres les plus enflammées, les ſoins les plus appliqués, & les efforts les plus grands; tout cela, bien loin de nous empécher de perir, ne rendra nôtre perte ni plus douce, ni moins accablante. Qu'on

Qu'on se represente donc tout le malheur des damnés, toute la rigueur, & toute l'eternité des maux qu'ils endurent, & qu'on voye ensuite si ce malheur ne merite pas qu'on fasse quelque chose pour l'eviter. Les precautions ne sont blâmables que lors qu'elles ne tendent qu'à eviter des maux moins fâcheux que les fatigues méme qu'elles causent. Mais c'est ce qui ne peut avoir lieu dans nôtre sujet. Les plus grands soins de la Vigilance sont assés petits. Mais le mal qu'ils font eviter est un mal qui n'a point de bornes.

Mais ce malheur n'est pas seulement grand & redoutable en lui-méme. Il peut encore arriver tres-facilement. La vie n'a point de moment où elle ne puisse étre terminée. On peut mourir dans tous les jours de l'année, & à toutes les heures de ces jours. On ne sait, d'ailleurs, ni quelle de ces heures, ni quel de ces jours doit finir les nôtres. Les plus éclairés ne l'ignorent pas moins que les plus stupides. Quoi donc de plus aisé que de s'y tromper!

Encore si nous pouvions ignorer ceci, si nous pouvions douter de l'impossibilité qu'il y a, soit à eviter la mort, soit à la prevoir avec certitude, l'erreur où cette ignorance nous jetteroit seroit en quelque façon supportable. Mais quelle excuse pouvons nous avoir étant sans cesse avertis de l'une & de l'autre de ces deux choses par tout ce que l'on nous dit, &

par

par tout ce que nous voyons arriver, & ce qu'il y a de considerable, en étant méme tres-persuadés? Car qui doute ni s'il doit mourir, ni si le tems de sa mort lui est inconu?

Chacun de nous a veu mille fois des personnes tres-robustes & tres-vigoureuses, emportées par des accidens impreveus, qui bien loin de leur donner le temps necessaire pour se convertir, leur donnoient à péne celui d'y penser. Quelle certitude avons nous que ce qui est arrivé à tant d'autres ne nous arrivera pas? Et n'en ayant point de certitude, quelle est nôtre imprudence, si nous demeurons volontairement dans un état, où la mort ne sauroit nous prendre sans nous jetter dans l'enfer?

Lors que j'ai pressé par cette consideration des pecheurs engagés dans de mauvaises habitudes, ils m'ont tous fait la méme réponse. Ils m'ont dit qu'ils avoient beaucoup de confiance en la misericorde de Dieu, & qu'ils s'asseuroient qu'elle ne les laisseroit pas mourir sans leur donner le temps & le moyen de se convertir, & d'avoir recours à sa grace. Comme plusieurs m'ont dit ceci, je ne doute pas qu'il n'y en ait une infinité qui le pensent, & en effet de quel calme pourroit-on jouïr si on ne s'étourdissoit par cette pensée, ou par quelque autre semblable? Il n'y aura donc point de mal à s'arréter un moment à l'examiner.

Il y auroit plufieurs reflexions à faire fur ce fujet. On en pourra méme toucher quelqu'une au Difcours fuivant. Ici je me contenterai d'en indiquer deux qui font decifives. La premiere qu'on fe trompe dangereufement & groffierement fi l'on s'imagine qu'il nous foit permis de nous attendre de la mifericorde de Dieu tout ce qui nous viendra dans l'efprit. Pour fe promettre folidement & judicieufement quelque chofe de la part de Dieu, il faut que Dieu fe foit obligé dans fa parole à nous l'accorder. A moins que de cela la confiance avec laquelle nous nous y attendons eft une confiance vaine & temeraire, ou pour mieux dire fole & infenfée.

Que diroit-on d'un homme qui s'affeureroit que Dieu le difpenfera de la neceffité de mourir, comme il en a difpenfé Enoch & Elie, ou qu'il lui donnera l'empire de la Chine, ou de l'Indoftan? Ne le traiteroit-on pas de vifionnaire & d'extravagant? Et n'auroit-on pas raifon de le faire, parce qu'en effet il s'affeureroit que Dieu doit faire en fa faveur une chofe qu'il n'a jamais dit qu'il fera pour qui que ce foit?

C'eft là neantmoins la confiance de ceux dont je parle. Ils s'affeurent que Dieu ne permettra pas qu'ils foient furpris par la mort. Mais eft-ce là une chofe qu'il leur ait promife? Quand eft-ce qu'il s'eft obligé de leur accorder une telle grace? Qu'ils nous produi-

ſent l'endroit de l'Ecriture où ils en ont leu la promeſſe, ou qu'ils avouënt qu'il n'y a rien de moins ſage, & de plus vain, que leur confiance.

Mais ce n'eſt pas tout. Il n'eſt pas ſeulement certain que leur confiance n'a aucun fondement, & que Dieu n'a rien dit qui ſoit propre à la faire naître. Il eſt certain en deuxiéme lieu qu'il a declaré expreſſement & formellement le contraire. Il nous a avertis mille fois que nous ſerons ſurpris par la mort. Il a dit qu'il viendra à nous comme le larron dans la nuit à l'heure qu'on ne l'attend point. Il a dit que ſa venuë nous ſurprendra comme un piege. Il a fondé ſur cette declaration le precepte de la Vigilance, diſant, *Veillés, car vous ne ſavés à quelle heure doit venir vôtre Seigneur. Mais ſachés cela que ſi le pere de famille ſavoit à quelle veille de la nuit le larron devroit venir, il veilleroit, & ne laiſſeroit point percer ſa maiſon. Pourtant vous auſſi ſoyés prêts, car à l'heure que vous ne penſerés point le Fils de l'homme viendra.* Matt. XXIV. 42. 43. 44.

Cela poſé je demande s'il y peut avoir une extravagance pareille à celle de s'attendre poſitivement que Dieu faſſe pour nous le contraire de ce qu'il a dit qu'il fera. Je demande ſi la confiance peut, ou doit étre contraire à la foi, ou ſi la foi peut étre contraire à la parole de Dieu. Qu'on s'attende à ce que Dieu

Dieu a promis, j'y consens. Mais s'attendre au contraire de ce qu'il a declaré c'est à mon sens quelque chose d'insupportable.

Mais donnons à ces gens-là tout ce qu'ils pretendent. Imaginons nous qu'ils aient le privilege de ne pouvoir mourir de mort soudaine, & impreveuë. S'ensuit-il qu'ils doivent se negliger à cet égard-là? Ne faut-il que prevoir la mort, qu'en savoir méme le moment, pour mourir de la mort des justes? Qu'on auroit d'autres pensées si on savoit combien il est rare que ceux-là mémes qui meurent de mort naturelle, & avec le libre usage de leur raison, meurent au Seigneur!

C'est ici, si je ne me trompe, la principale source de l'erreur. On s'imagine que pour bien mourir il ne faut autre chose que mourir en invoquant le nom de Dieu, & en implorant sa misericorde. Erreur deplorable, & formellement condamnée par ces paroles du Fils de Dieu, *Chacun qui me dit, Seigneur, Seigneur, n'entrera pas au royaume des cieux mais celui qui fait la volonté de mon Pere, qui est aux cieux.* Matt. VII. 21. Et par celles-ci. *Mettés péne d'entrer par la porte étroite, car je vous dis que plusieurs tâcheront d'entrer, & ne pourront.* Luc. XIII. 14.)

De quoi sert-il d'implorer la misericorde de Dieu, si cette priere ne part d'un cœur veritablement converti, ce qu'il ne sera jamais s'il n'aime Dieu souverainement & par dessus

tout? De quoi sert-il d'avoir quelque douleur des pechés que l'on a commis, si on ne les deteste veritablement, & si on n'est prét à y renoncer sincerement & de bonne foi?

C'est ce qui est absolûment necessaire. Mais une telle conversion est-ce un ouvrage qui ne demande que quelques momens? Y a-t-il trop de toute la vie, soit pour le conduire à sa perfection, soit pour se mettre en état d'avoir lieu de se rendre témoignage qu'on a fait à cet égard ce qu'on doit?

Mais c'est ce que j'ai fait voir plus distinctement & dans ma *Morale abregée*, & dans ma *mort des justes*. Ici je me contente de dire que la consideration de la mort nous oblige à nous tenir tousjours sur nos gardes, & à nous mettre dans un tel état qu'en quelque moment que l'on meure on meure en la grace & en l'amour de Dieu. Il faut faire, il faut eviter, tout ce que nous voudrions avoir fait & evité si la mort venoit un moment aprés. Je ne sai que ce seul moyen pour ne pas tomber dans le malheur dont je parle, & je suis méme persuadé qu'il n'y en a point d'autre.

On dira, peut-étre, qu'il seroit bon de le pratiquer, mais que la pratique en est difficile. J'avouë qu'elle l'est: Mais je soûtiens aussi qu'elle est necessaire, & que cette necessité est si pressante, que quand méme la difficulté seroit incomparablement plus grande qu'elle ne

l'est, il ne faudroit pas laisser de la surmonter Il ne s'agit pas de moins que d'eviter toute une eternité de misere, & de se procurer toute une eternité de bonheur. Pour reüssir dans un tel dessein, y peut-il rien avoir de trop difficile ?





TROISIE'ME DISCOURS.

De quelques Circonstances qui aggravent l'horreur des pechés, & qu'il est bon de peser, soit pour les eviter, soit pour en avoir plus de douleur lors qu'on s'en repent.

IL importe extremement de conoître la grandeur particuliere de châque peché. Car outre que cette consideration doit redoubler nôtre vigilance, elle est encore tres-utile à exciter & à augmenter la douleur qu'on en doit avoir lors qu'on s'en repent. Car qui peut douter que l'on ne doive les detester à proportion que l'on est convaincu de leur atrocité? Il est cependant certain que l'atrocité particuliere de châque peché ne depend pas seulement de ce qui est essenciel à son espece, mais aussi des circonstances qui l'accompagnent, & c'est-là une chose dont tous les Theologiens & tous les Philosophes conviennent. Mais comme ces circonstances sont en grand nombre, &

qu'elles

qu'elles peuvent étre combinées presque à l'infini, il faudroit faire de gros volumes si l'on ne vouloit rien omettre de ce qu'on pourroit dire sur ce sujet. Cela fera que je me contenterai de toucher quelques-unes de ces Circonstances, choisissant celles qui me paroîtront, d'un côté les plus generales, & de l'autre les plus importantes.

PREMIERE CIRCONSTANCE AGGRAVANTE.

Pecher avec une conoissance distincte de ce que l'on fait.

PArmi toutes les circonstances qui peuvent augmenter le mal qu'il y a dans châque peché, je n'en vois gueres de plus terrible que la conoissance qu'on a de ce que l'on fait. Lors qu'on peche par ignorance on ne manque jamais à s'excuser là-dessus. On dit qu'on est plus à plaindre qu'à blâmer. On soûtient que si l'esprit s'est trompé, la volonté a été droite & innocente, & que comme le crime est principalement dans la volonté, on n'est presque point responsable des fautes qui viennent de quelque erreur. Mais lors qu'on est parfaitement bien instruit de son devoir, & de l'opposition qui se trouve entre ce devoir & ce que l'on fait, on n'a point d'excuse, ni bonne, ni mauvaise, & il faut necessairement qu'on avouë que ce qui a jetté dans le crime c'est une malice desesperée.

Mais pour éclaircir un peu tout ceci, qui est tres-important, il faut premierement remarquer qu'il y a trois divers ordres d'ignorance, qui peuvent tous contribuer quelque chose à nous faire manquer à nôtre devoir, l'ignorance invincible, l'ignorance crasse, & l'ignorance affectée. L'ignorance invincible consiste à ne pas savoir ce qu'il étoit impossible qu'on seût, quelque soin qu'on eût peu prendre pour s'en instruire. L'ignorance crasse consiste à ne pas savoir ce que l'on auroit peu conoître si l'on avoit fait ce que l'on pouvoir, & que l'on devoit, pour s'en informer: Mais comme on a negligé de faire les recherches auxquelles on étoit obligé, on est demeuré dans une ignorance blâmable, qu'on ne doit imputer qu'à sa nonchalance. Enfin l'ignorance affectée, qu'on appelle aussi ignorance malicieuse, consiste à ne pas savoir ce qu'on a souhaitté d'ignorer, lors qu'on ferme volontairement les yeux à la verité, & qu'on craint de la conoître de peur d'étre contraint de la suivre.

On convient que cette derniere espece d'ignorance ne diminuë en rien l'horreur du peché, & l'on n'excederoit peut-étre pas si l'on soûtenoit qu'au lieu de la diminuer elle l'augmente. Car enfin cette haine qu'on a pour la verité, cette rebellion à la lumiere, comme parle l'Ecriture sainte, est quelque chose de si criminel & de si brutal que rien ne sauroit l'é-

tre.

tre davantage. On aime les tenebres, c'est à dire qu'on recherche ce qu'on devroit fuïr & eviter de toute sa force. On hait & on apprehende la verité, la chose du monde la plus aimable, l'unique trésor de l'esprit, & la directrice fidelle de nôtre vie.

Cet excés neantmoins est plus ordinaire qu'on ne s'imagine. Combien n'en voit-on pas tous les jours qui cherchent à se tromper sur les matieres de la Religion? Combien qui lisent nos raisons avec un desir secret de les trouver fausses, & qui au contraire n'examinent celles du parti opposé qu'avec un penchant violent à leur attribuer plus de force & de vrai-semblance qu'elles n'en ont? En un mot, combien n'en voit-on pas, qui voulant se tromper, se trompent enfin en effet, & font autant d'exemples sensibles & éclattans de cette terrible verité qu'un * grand Apôtre nous apprend, que lors qu'un homme n'a point d'amour pour la verité, Dieu lui envoye une efficace d'erreur, qui fait qu'il croit au mensonge.

Je dis la méme chose de la Morale. On en voit une infinité qui entendant dire de certaines verités qui les incommodent sont bien aises de n'y pas penser, & bien loin de prier ceux qui leur parlent de les éclaircir davantage, les interrompent, & les mettent sur d'autres matieres. Ils disent qu'ils ne veulent point se

* *II. Thess. II.* 10. 11.

remplir l'eſprit de ſcrupules, au lieu qu'ils devroient dire qu'ils ne veulent pas conoître la verité de peur de perdre cette fauſſe paix, ce calme trompeur qui les méne doucement & mollement dans l'enfer.

C'eſt donc une miſerable excuſe que cette troiſiéme ignorance, qu'on nomme affectée. Il n'en eſt pas de méme de la premiere, que l'on appelle invincible. Si ce nom lui convient veritablement, & à la lettre, elle ne diminuë pas ſeulement le peché, elle l'ôte abſolûment & ſans reſerve, non ſeulement lors que cette ignorance regarde le fait, mais méme lors qu'elle concerne le droit. Car enfin, quelle obligation pouvons-nous avoir à obſerver une Loi, que non ſeulement nous ne conoiſſons point, mais qu'il eſt impoſſible que nous conoiſſions? N'eſt-ce pas pour cette raiſon qu'on tient communement que les Loix ne commencent d'obliger que lors qu'elles ſont publiées?

Ce qu'il y a de conſtant ſur ce ſujet c'eſt, en premier lieu, qu'il eſt incomparablement plus ordinaire d'errer invinciblement ſur le fait, que ſur le droit, le droit, au moins le Divin, qui eſt le ſeul dont il s'agit, étant tout autrement aiſé à conoître que divers faits, ſur leſquels la verité eſt ſouvent cachée. Il eſt encore plus aiſé d'errer invinciblement ſur le Droit Divin poſitif, que ſur le Droit naturel. En effet, le premier qui depend uni-

que-

quement de la volonté libre & independante du Legiſlateur, ne peut étre conu ſi le Legiſlateur ne s'explique. Mais comme il a mis les ſemences & les fondemens du ſecond dans l'ame de tous les hommes, on ne peut en ignorer les decisions ſans avoir étouffé criminellement ces ſemences, & détruit ces fondemens, comme S. Paul le fait voir dans le commencement de ſon Epître aux Romains.

Il ne me reſte plus à parler que de l'ignorance craſſe, & qui vient de pareſſe, & de negligence. Il y a deux choſes conſtantes ſur ſon ſujet. La premiere, qu'elle n'ôte pas abſolûment le peché de l'action qu'elle fait commettre; la ſeconde, qu'elle le diminuë en quelque façon. Car pour le premier, l'ignorance n'ôte le peché qu'en le rendant involontaire. Mais cette ignorance méme dont nous parlons, cette ignorance craſſe, & de negligence, étant volontaire, ſi non expreſſement, directement, & formellement, au moins indirectement, & par conſequence, entant qu'on n'a pas voulu faire ce qu'on pouvoit, & qu'on devoit faire pour l'eviter, il eſt clair qu'elle n'ôte pas le peché, & qu'elle y laiſſe aſſés du libre & du volontaire pour faire que l'on ſoit coupable.

L'autre verité n'eſt pas moins certaine. Celui qui ſe trompe de cette maniere n'eſt pas innocent, il faut l'avouër, mais il n'eſt pas à beaucoup prés auſſi coupable qu'il le ſeroit, ſi

conoiſſant diſtinctement ſon devoir il ne laiſſoit pas de le violer. C'eſt ce que deux Apôtres, S. Pierre & S. Paul, nous apprennent d'une maniere bien nette. Les Juifs qui rejetterent & qui crucifierent le Fils de Dieu, & S. Paul qui perſecuta ſon Egliſe dans les premieres années de ſa vie, pecherent ſans doute par ignorance. Cette ignorance pourtant n'étoit ni affectée, ni invincible. C'étoit une veritable ignorance craſſe, qui ne venoit que de ce qu'ils n'avoient pas cherché la verité avec aſſés de ſoin & de liberté d'eſprit. Cependant S. Pierre l'allegue aux Juifs pour les conſoler, & les empécher de tomber dans le deſeſpoir. * *Freres*, leur dit-il, *je ſai que vous l'avés fait par ignorance.* § S. Paul de méme dit qu'il a obtenu miſericorde, parce que ce qu'il a fait il l'a fait par ignorance. Le ſens de ces deux Apôtres n'eſt pas que cette ignorance excuſât tout à fait les excés qu'elle fit commettre. Ils diſent tres-nettement le contraire. Ils exaggerent ces excés, & témoignent qu'ils leur font horreur. Ils ne veulent pas dire non plus que cette ignorance a merité que Dieu leur fit grace. La grace & le merite ſont deux choſes oppoſées & incompatibles, & les aſſocier c'eſt une veritable contradiction. Leur ſens eſt que ſans cette ignorance ces crimes n'auroient jamais été pardonnés, & que Dieu auroit abandonné ces miſerables à la dureté de leur

* *Act.* III. 17. § I. *Tim.* I. 13.

leur cœur, s'ils l'avoient fermé malicieusement à la lumiere de sa verité.

Il faut ajoûter encore qu'aucune de ces trois especes d'ignorance ne consiste dans un point indivisible, & que chacune d'elles a des degrés, ou pour mieux dire, un tres-grand nombre de degrés, qui font qu'il est mal-aisé de trouver deux hommes dont l'ignorance soit également criminelle. En effet, l'un a plus de talens naturels, & plus de moyens exterieurs pour s'instruire de la verité que l'autre, & chacune de ces deux choses peut se diversifier, & ensuite se combiner, presque à l'infini. C'est pourquoi il est si difficile, ou pour mieux dire si impossible, de prononcer avec certitude sur le salut ou la damnation de ceux qui suivent de fausses Religions. Je parle des Religions qui n'enseignent que des erreurs purement speculatives, & qui ne tirent point à consequence pour la pratique. Pour prononcer là-dessus, il faudroit conoître, non seulement le degré precis de mal qu'il y a dans châque erreur considerée absolûment & en elle-méme, ce qui déja n'est pas trop aisé, mais encore tous les moyens que chacun de ceux qui en sont prevenus a pour conoître la verité, tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il a negligé pour s'instruire, & le degré precis de soin & de negligence qu'il y a apporté. Il faudroit enfin savoir les dernieres bornes qui separent l'exercice de la Justice &

de

de la Misericorde de Dieu à l'égard de l'ignorance du second ordre. Et comme ce sont-là autant de choses que les plus habiles ne conoissent point, il est clair qu'il est impossible de prononcer là-dessus sans une temerité insupportable.

Mais pour revenir à mon sujet, je dis que lors qu'il n'y a aucune de ces trois especes d'ignorance, mais qu'au contraire on sait clairement & distinctement que ce que l'on fait est contraire à la volonté de Dieu, comme en effet cela arrive tres-souvent, & que nonobstant cette conoissance on ne laisse pas de le faire, c'est non seulement une circonstance aggravante, mais le caractere d'une malignité diabolique. Ce que je dis n'est pas une exaggeration. C'est une verité litterale. Car n'est-il pas vrai que lors que les Theologiens veulent rendre quelque raison de cette severité étonnante que Dieu a exercée contre les Demons, leur refusant la grace qu'il nous a accordée, ils n'en trouvent point de plus plausible que de remarquer que les Demons ont peché par pure malice, dans une lumiere tres-vive, & avec une conoissance claire & distincte de leur devoir? N'est-ce pas donc imiter ces Esprits malins, & prendre part à leur crime, que de pecher comme eux en conoissant ce qu'il y a de mauvais en ce que l'on fait?

On appelle communement ces pechés des pechés contre la conscience, & on les regarde

de avec raiſon comme les plus grands & les plus deteſtables de tous. Ils produiſent pluſieurs effets tres-funeſtes, un ſurtout qui eſt épouvantable. C'eſt qu'ils accoûtument inſenſiblement la conſcience à ſouffrir le mal. Ils étouffent ſes cris, ils émouſſent ſes aiguillons, ils éteignent inſenſiblement ſes lumieres. Ils donnoient d'abord l'alarme à la conſcience, & ne pouvoient la vaincre qu'aprés de longs & de difficiles combats. Mais depuis qu'on l'a accoûtumée à ceder, on en triomphe ſans péne, & l'on tombe enfin dans cet état d'endurciſſement, qui eſt le plus aſſeuré caractere de la reprobation, & le dernier degré de la mort de l'ame. Il en eſt en effet de la conſcience comme du goût. Combien n'y a-t-il point de viandes qu'on trouve ameres & deſagreables la premiere fois qu'on en mange, & auſquelles neantmoins on s'accoûtume de telle façon dans la ſuite, qu'on a de la péne à s'en paſſer? Combien n'en voit-on pas de méme qui s'épouvantent de la premiere propoſition de certains pechés, avec leſquels neantmoins ils s'apprivoiſent de telle façon dans la ſuite, qu'ils en font les plus douces & les plus agreables de leurs habitudes?

On peut aiſement comprendre par-là avec quel ſoin on doit eviter cette eſpece particuliere de pechés, & en méme temps quelle douleur ils doivent cauſer à ceux qui ſont aſſés malheureux pour y étre tombés. On peut

voir

voir combien ils demandent de larmes & de ſoûpirs pour étre effacés, ſur tout lors que cette premiere circonſtance ſe trouve jointe à une ſeconde qui n'eſt gueres moins aggravante, & qui l'accompagne ordinairement. C'eſt la deliberation dont je vai parler dans l'article qui ſuit.

SECONDE CIRCONSTANCE.

Pecher aprés avoir eu le temps d'y penſer.

IL y a de certains mouvemens indeliberés qui ſe ſoûlevent ſi promptement dans le cœur, qu'il eſt extremement difficile qu'on ſoit aſſés ſur ſes gardes pour les prevenir. La veuë d'un objet extraordinaire peut étre ſi impreveuë, & faire une impreſſion ſi vive ſur nôtre eſprit, que ſans attendre le moindre examen, ni la plus legere reflexion le cœur prend bruſquement & étourdiment ſon parti, & ſe porte ſans balancer, ſoit à craindre, ſoit à deſirer. Le trouble eſt méme quelquefois ſi grand, qu'on paſſe tout d'un coup à l'action externe à laquelle ce mouvement interieur nous porte. Et c'eſt ainſi qu'il arrive tres-ſouvent aux plus moderés de s'emporter, & de faire quelque choſe de violent, lors qu'on leur fait une injure un peu forte, & à laquelle ils ne s'attendoient pas.

Tout cela ſans doute n'eſt pas innocent.

Nous

Nous devons étre maîtres de nous mémes & de nos passions. Nous devons avoir subjugué de telle maniere la partie brutale & inferieure de l'ame, qu'elle attende à s'ébranler jusqu'à ce qu'elle en ait reçu les ordres de la superieure. Et s'il lui arrive quelquefois de s'échapper, & de prevenir la raison, c'est un signe certain qu'elle n'est pas aussi assujettie qu'elle devroit étre. Ainsi il en est de l'excuse que l'on en prend de méme que de celle qu'on tire de l'ignorance. Elle n'ôte pas tout à fait le crime, mais il faut avouër aussi qu'elle le diminuë d'une maniere tres-considerable.

En effet nous sommes naturellement fragiles, & nous avons tres-peu de force pour faire le bien. Le moyen donc de vaincre le penchant qui nous porte au mal lors que nous n'avons pas le temps de recueillir & de mettre en œuvre ce peu de forces que la grace nous a données? Le moyen qu'on soit tousjours prét pour faire à point nommé tout ce que l'on doit? Le moyen d'étre tousjours si tendu qu'on ne soit jamais surpris? Cela est bon à des Anges, qui ne sont que de purs esprits. Mais les hommes qui sont composés de chair & de sang, & dans les cœurs desquels le peché a jetté de si vives & de si profondes racines, peuvent-ils avec les secours ordinaires aller jusques-là? Au moins doit-on étre surpris de ce que tous n'y vont point?

Mais il n'en est pas de méme des pechés pre-

veus, deliberés, & resolus par avance, & de longue main. Lors que je vois un vindicatif qui ayant reçu quelque injure couve son ressentiment pendant quelques mois, & quelquefois méme pendant des années, cherchant toujours le moyen & les occasions de perdre son ennemi, & n'étant occupé pendant tout ce temps que de cette maligne pensée: Lors que je vois une ame interessée, qui ayant jetté des regards de convoitise sur le bien du prochain qui l'accommoderoit, cherche dans son esprit les moyens de le lui enlever, prepare sourdement ses machines pour y reüssir, & en vient enfin à bout à force de temps & de patience: Lors que je vois un impudique qui tend des pieges à la chasteté des personnes qui ont été assés malheureuses pour allumer ce feu criminel dans son cœur, & que sans se rebuter des resistances qu'il y trouve il s'affermit de plus en plus dans ce malheureux dessein; lors, dis-je, que je vois un de ces pecheurs, je ne puis le regarder que comme un monstre de méchanceté, & comme l'un des esclaves les plus devoüés du Demon.

Quoi! avoir eu le temps de penser à ce que l'on fait, avoir peu peser les raisons qui doivent en détourner, en avoir fait une juste comparaison avec celles qui y portent, s'étre souvenu que Dieu defend ce qu'on se propose de faire, que sa Sainte Loi le condamne, que sa colere s'allumera infailliblement si on le fait, qu'elle

s'armera

s'armera de tout ce qu'elle a de severité, n'avoir pas oublié que Jesus Christ à répandu tout son Sang, & perdu sa Vie autant, si je l'ose dire pour captiver nôtre cœur par ce prodige étonnant de sa tendresse pour nous, que pour desarmer la juste colere de son Pere irrité contre nos excés; savoir, dis-je, toutes ces choses, y penser actuellement, & ne rien relâcher du dessein de faire le mal, il faut l'avouër, c'est le caractere d'une malignité plus qu'humaine, & dont on croiroit que les seuls Demons sont capables si l'on n'en voyoit tous les jours des exemples parmi les pecheurs.

Ce n'est pas la passion qui triomphe de la raison, c'est la raison elle-méme qui est gâtée & possedée de l'amour du monde. Ce n'est pas le mouvement du sang & des esprits animaux. Ce n'est pas l'ébranlement de la machine. C'est un excés de depravation, & un degré de méchanceté, qui s'est rendu maître de l'esprit, qui y a éteint toutes les lumieres naturelles & revelées, qui a subjugé, étouffé, & aneanti la conscience. C'est ce que l'Ecriture appelle le peché regnant, & qu'on doit se representer comme un Tyran redoutable, qui ne souffre rien qui ne lui soit entierement devoüé & assujetti.

Que reste-t-il en effet à une telle ame par où elle puisse tenir à Dieu? Dira-t-on qu'elle l'aime, lors que de sens froid, & de propos deliberé,

beré, elle se porte à l'offenser & à violer sa Loi? Dira t-on qu'elle a de la foi, lors que les verités revelées sont si peu d'effet dans son cœur, qu'elle agit de la méme maniere qu'elle agiroit si elle étoit asseurée que ce ne sont que des fables & des visions? Dira-t-on qu'elle a quelque repentance? Et quelle des parties de la repentance paroît-il dans son procedé? Est-ce l'horreur du peché? Est-ce la douleur de l'avoir commis? Est-ce l'amendement? N'y voit-on pas des mouvemens tout contraires, un amour immense du vice, un mépris sensible de Dieu & de ses Loix, une attache invincible au mal, qui fait que non seulement on le resout, mais qu'on l'execute, & qu'on persiste pendant un espace considerable de temps dans cette funeste disposition?

Troisiéme Circonstance.

Pecher dans l'esperance d'en obtenir le pardon.

IL arrive presque tousjours dans ces occasions une autre chose que je conte pour une nouvelle circonstance, qui fait le méme effet que les precedentes, je veux dire qu'elle aggrave considerablement le peché. C'est que si la conscience n'est pas si absolûment étouffée, qu'elle ne fasse quelque foible opposition au dessein qu'on a de pecher, & ne menace le pecheur de la colere de Dieu, il faut necessai-

re-

rement ou qu'on defere à ses oppositions, ce qui n'arrive pas tousjours, ou qu'on les élude en se disant à soi-méme que Dieu n'est pas inexorable, que sa bonté est infinie, & que pourveu qu'on s'en repente, & qu'on lui en demande pardon dans la suite, on l'obtiendra infailliblement, qu'ainsi il y a tres-peu de danger à commettre le peché dont on trouve l'occasion, & qui d'ailleurs paroît utile & avantageux.

Il n'est que trop vrai que c'est ici la plus ordinaire & la plus dangereuse illusion que nous nous fassions. C'est par là principalement que le Demon & le peché triomphent de nous. Il est cependant étonnant qu'on ne s'apperçoive pas du peu de solidité de cette pensée, ou pour mieux dire du nouveau degré d'horreur qu'elle ajoûte de son chef au peché. Car premierement cette imagination n'est pas moins ordinaire dans les pechés qui engagent à la restitution, & qu'on ne sauroit effacer si l'on ne repare le mal qu'ils ont fait, que dans les autres. Les calomniateurs, les injustes, les ravisseurs, & les autres ordres de pecheurs semblables, se flattent des mémes pensées, & s'en servent comme tous les autres pour éluder les oppositions de leur conscience. Mais considerent-ils bien que cette repentance qui doit effacer le peché qu'ils veulent commettre, emportera necessairement le dédommagement du prochain? Se souviennent-ils qu'en se re-

pentant de leurs calomnies il faudra publier à la face de toute la terre, ou du moins en presence de ceux dans lesprit desquels leurs impostures auront fait quelque impression, que tout ce qu'ils ont dit étoit faux, & que celui qu'ils ont noirci étoit innocent? Prennent-ils garde qu'en s'appropriant le bien du prochain, ou méme en le lui faisant perdre sans en profiter, on s'oblige d'une maniere dont-on ne sauroit s'affranchir, non seulement à lui rendre ce qu'on lui enleve, mais à reparer tous les dommages & toutes les pertes qu'on lui cause par l'injustice qu'on lui fait?

Si on ne pense à rien de tout cela c'est une stupidité insupportable? Et si en y pensant on se resout à remplir tous ces devoirs, quel est le bon sens de cette conduite? Calomnier aujourd'hui pour se des-honorer demain, & pour consentir à passer desormais pour un scelerat. Prendre le bien d'autrui pour le rendre avec usure, & peut-étre pour rendre dix fois plus que l'on n'a pris, quelquefois méme ce qu'on n'a point pris. Quelle extravagance! Enfin, si pensant à toutes ces choses on a dessein de ne rien faire de tel, mais seulement de demander à Dieu le pardon du crime sans le reparer, n'est-on pas bien abominable de s'imaginer qu'une telle demande puisse étre exaucée? Quoi cet usurier, ce voleur public, qui s'est engraissé du sang & de la substance de la veuve & de l'orphelin, n'aura qu'à dire, *j'ai peché*,

pour

pour étre sauvé, retenant tousjours dans ses coffres, & laissant à ses heritiers le fruit de ses crimes? Et où seroit en ce cas la Justice & la Sainteté de Dieu? Où seroit l'horreur qu'il a pour l'iniquité? Où seroit enfin cette droiture inflexible, qui fait une de ses plus hautes perfections, & un des plus justes sujets de sa gloire?

J'ajoûte en deuxiéme lieu une chose qui regarde tous les pecheurs sans exception, de quelque ordre qu'ils puissent étre. C'est que pour ne pas pecher contre le bon sens en raisonnant de la sorte, il faudroit étre asseuré de se repentir avant que de mourir. Car sans cela quelle fureur n'est-ce pas de courir un si terrible hazard pour aussi peu de chose qu'est le motif qui porte à pecher? Où est cependant celui qui est asseuré de se repentir? Quel de tous les hommes peut se promettre d'avoir seulement assés de temps pour cela? Qui peut s'asseurer d'avoir tous les secours interieurs & exterieurs qui sont necessaires pour cet effet? En particulier peut-on conter sur l'assistance d'un Dieu qu'on outrage avec si peu de ménagement? Et doit-on s'asseurer qu'il n'abandonnera pas ceux qui s'abandonnent eux-mémes de cette maniere, & qui ont si peu de soin de leur salut? Ne doit-on pas presumer qu'il laissera aller les choses leur train naturel, & que comme l'endurcissement est la suite ordinaire de cette sorte de crimes, il permettra que ceux

qui

qui les commettent avec si peu de remords tombent enfin dans ce deplorable état ?

Mais voici quelque chose de plus important. Je soûtiens que cette pensée, *je puis pecher puis que Dieu est assés bon pour me pardonner*; je soûtiens, dis-je, que cette pensée est une pensée horrible, & qu'elle découvre un épouvantable fond de méchanceté & de depravation. Qu'on se souvienne seulement que le peché est un outrage qu'on fait à Dieu, & que l'on considere ensuite quelle horreur c'est de trouver dans la bonté de Dieu une raison qui nous determine à lui faire une injure atroce. Quoi, miserable, cette bonté, cette misericorde infinie, qui devroit charmer les plus obstinés, & qui desarmeroit méme les Demons s'ils en pouvoient étre les objets, cette bonté, cette misericorde, ne lui attirera que des outrages de vôtre part ? Quoi si Dieu étoit assés severe pour ne relâcher jamais quoi que ce soit de ses droits, vous ne voudriés pas l'offenser. Et parce qu'il a assés de clemence pour faire grace au pecheurs, vous le voulés outrager ? Quoi s'il étoit moins aimable vous l'aimeriés davantage ? Car qu'est-ce qui le rend plus aimable que sa clemence, que sa bonté ? Et qu'est-ce que pecher que ne l'aimer point ?

Il faut avouër que le peché tourne étrangement les choses, & les fait servir à des usages bien opposés à leur destination naturelle. Dieu

s'est resolu à faire grace aux pecheurs pour les engager plus fortement à l'aimer, & en effet, il faut avouër qu'il n'y a point de moyen au monde plus propre pour reüssir dans ce dessein que l'est celui-ci. Car enfin, quel cœur faut-il avoir pour demeurer insensible à de tels bienfaits? Dieu, qui est si grand & si heureux en lui-méme, qui n'a aucun besoin de pas une de ses creatures, & qui quand méme il ne pourroit pas s'en passer, pourroit en former de tout autrement nobles & excellentes que nous, par un pur mouvement de misericorde se porte à nous relever de nos cheutes, & n'épargne pas pour cela son Fils, mais l'expose à la cruelle mort de la croix. Quel prodige d'amour! Et quelle effroyable stupidité faut-il avoir dans le cœur pour n'en point sentir de reconoissance? Cependant, par le plus étrange & le plus criminel de tous les abus le pecheur trouve en cela une raison, non d'aimer un Dieu si misericordieux & si charitable, non de n'avoir que de l'indifference pour lui, mais de le haïr, mais de l'outrager. Peut-on porter le déreglement plus loin? Et peut-on par consequent imaginer une circonstance plus aggravante?

QUATRIE'ME CIRCONSTANCE.

Petitesse des motifs qui nous font pecher.

J'En trouve une quatriéme dans les motifs qui nous portent ordinairement à offenser Dieu. Il est certain qu'il n'y en peut jamais avoir d'assés grands pour rendre le peché raisonnable. Il faudroit pour cela qu'ils fussent plus grands & plus considerables que ceux qui nous en détournent. Et où en trouvera-t-on de tels? Où trouvera-t-on quoi que ce soit qui surpasse la grandeur, la majesté, & la misericorde de Dieu? Un malheur plus terrible que celui de la damnation? Une felicité plus parfaite que celle du Ciel? Les plus grands biens de la terre, la terre elle-méme, avec tout ce qu'elle a d'honneurs, d'avantages & de plaisirs, ne s'aneantit-elle pas dans cette comparaison?

Aucun motif n'est donc suffisant pour nous porter à offenser Dieu. Mais quoi que cela soit si vrai il ne laisse pas d'étre vrai qu'il y en a de plus insuffisans les uns que les autres. Ou pour mieux dire il y en a de si legers & de si petits, qu'il y a non seulement de l'impieté, mais une extravagance sensible à en étre touché. Rengeons les principaux dans l'ordre le plus naturel.

Le premier & plus grand de tous c'est l'a-

mour de la vie, & l'apprehension de la mort, sur tout d'une mort accompagnée des circonstances qui la peuvent rendre plus affreuse, la honte, la douleur, &c.

Le second, c'est la perte de tout ce qu'on a dans le monde, & le danger de se voir reduit à la bassesse & à la pauvreté, sur tout lors qu'il y a un peu loin de l'état où l'on étoit à celui où l'on tombe

Le troisiéme, est l'esperance certaine d'un bien disproportionné à nôtre naissance, & plus grand sans comparaison que tout ce que nous pourrions nous promettre de nôtre industrie, ou des autres moyens que nous pourrions employer.

Le quatriéme, est un bien commun & ordinaire, un leger profit, une dignité bornée, un plaisir court & passager.

Le premier, le second, & le troisiéme de ces motifs sont assés considerables en eux-mémes, mais ils perdent tout ce qu'ils ont de force lors qu'on les compare avec les motifs opposés. Que sera-ce donc du dernier, qui est si petit en lui-méme, & si peu en état de contrebalancer les raisons que nous avons de ne pas pecher, qu'il faut un aveuglement extreme, & une profanation horrible pour y deferer.

Il est pourtant vrai que les motifs de ce dernier ordre sont les plus communs, & que de cent pechés où les hommes tombent, peu s'en

faut qu'ils n'en causent les quatrevingt-dix-neuf. Il est rare de ne pouvoir eviter la mort, ou la perte de tout son bien que par un peché. Il est rare de pouvoir faire quelque haute & éclattante fortune par un peché seul, méme par plusieurs pechés. Mais il est fort ordinaire de voir que l'on peche pour tres peu de chose. Je dis pour tres peu de chose, non seulement en soi, & dans la verité, c'est ce qui arrive tousjours, mais pour tres-peu de chose, au jugement méme du monde tout aveugle & tout corrompu qu'il est. Or c'est-là ce que j'appelle une circonstance aggravante.

En effet, ceci marque un épouvantable fond de profanation. Il paroît qu'on fait peu d'état de Dieu & de sa volonté, puis qu'un motif si leger est capable de nous porter à faire les choses qui lui déplaisent. Il paroît qu'on ne tient guere à lui puis que si peu de chose nous en separe. S. Paul appelle Esaü profane, parce que pour un miserable repas il renonça à son droit d'aînesse, qui avoit quelque chose de Sacré, y ayant divers avantages spirituels qui y étoient annexés. La petitesse de l'avantage qu'il se procuroit est une des choses à quoi cet Apôtre regarde, & avec raison. Car enfin, plus un avantage est petit, plus il paroît qu'on méprise les choses à quoi on le prefere.

Judas par cette méme raison commit un crime effroyable vendant son bon Maître pour tren-

trente deniers, & c'est là peut-étre une des raisons pour lesquelles Dieu l'abandonna à son desespoir, au lieu qu'il fit grace à S. Pierre. Ces deux Apôtres lui manquerent tous deux de fidelité. L'un le desavoüa, & l'autre le trahit. La faute paroît assés semblable, mais les motifs en étoient extremement differens. S. Pierre renia son Maître par l'apprehension de la mort, le plus grand de tous les motifs purement humains, au lieu que Judas le vendit pour tres-peu de chose. Faut-il aprés cela s'étonner si Jesus Christ abandonna ce traître à ses propres remords, & jetta sur S. Pierre un regard qui lui penetra le cœur, & qui fit coûler de ses yeux ces larmes ameres qui effacerent son crime ?

C'est ce que je voudrois que l'on eût pesé avant que de decider aussi affirmativement qu'on l'a fait qu'il est des pechés veniels par la petitesse de la matiere, par exemple un larcin de deux ou trois sols. On devoit considerer que ces deux ou trois sols ne sont pas seulement la matiere de ce peché, mais qu'ils en sont aussi le motif, & que plus ce motif est petit, plus le mépris qu'on fait de l'autorité du Legislateur dont ce motif fait transgresser les defenses, est criminel. L'erreur vient de ce qu'on ne considere le larcin que par opposition à la charité qu'on doit au prochain, au lieu qu'il faloit aussi le considerer par rapport à Dieu dont il transgresse les Loix. J'avouë qu'au pre-

mier égard moins on derobe, moins on choque la charité. Mais il eſt evident qu'au ſecond, plus ce qui nous porte à deſobeïr à Dieu eſt petit, plus la deſobeïſſance eſt criminelle, plus le mépris que nous faiſons de ſon autorité eſt inexcuſable.

Il importe donc à celui qui entre dans les voyes de la repentance d'examiner un peu les motifs qui l'ont porté à offenſer Dieu, & d'en juger par les regles que j'ai poſées. Pour peu qu'il s'arréte ſur cette penſée il ſera ſurpris de l'excés de ſon aveuglement, qui l'a fait renoncer à l'amour de Dieu, au ſoin de lui plaire, à l'obſervation de ſes Loix, enfin, à ſon propre ſalut pour ſi peu de choſe, qu'aſſeurement tout cela ne meritoit pas de le faire rompre avec le moindre de ſes amis, bien loin de lui donner le droit d'outrager un Dieu ſi grand & ſi redoutable pour les méchans, ſi miſericordieux & ſi liberal pour ceux qui l'honorent.

Je ſuis auſſi perſuadé que cette conſideration eſt une des choſes qui contribuent le plus au deſeſpoir des damnés. Ils ſe portent aux derniers excés de rage & de fureur contre eux-mémes, lors qu'ils viennent à penſer que ce qui les a conduits dans ces triſtes lieux c'eſt l'attache exceſſive qu'ils ont eu pour les biens ſenſibles. Quel a été nôtre aveuglement, diſent-ils, de renoncer au Ciel pour ſi peu de choſe? Pour un miſerable interét, pour un peu de plaiſir

qui s'est évanouï comme un songe, nous souffrons des tourmens qui n'ont point de fin. Où avions nous l'esprit lors que des considerations si legeres nous ont determinés à faire des fautes que nous ne saurions reparer ?

Il est bon de faire de bonne heure de ces reflexions pour s'épargner la douleur de les faire un jour inutilement.

CINQUIE'ME CIRCONSTANCE.

Commettre des pechés qui non seulement offensent Dieu, mais encore causent quelque prejudice au prochain.

VOici encore une circonstance qui aggrave considerablement les pechés. Tous ont ceci de commun qu'ils offensent Dieu, & violent sa Loi. Mais il y en a plusieurs qui ont ceci de particulier qu'outre l'outrage qu'ils font à Dieu, ils font encore du mal au prochain, & lui causent quelque prejudice, plus ou moins considerable selon la nature du peché, & les diverses circonstances qui l'accompagnent. La calomnie lui ravit sa reputation, l'injustice lui enleve son bien, l'homicide lui ôte la vie, le scandale le jette dans le crime, & par consequent le perd pour tousjours. Il est clair que plus le mal est grand, soit par la multitude de ceux qui en souffrent, soit par le prejudice que ce mal

leur fait, plus le peché eſt atroce, & par conſequent plus on le doit eviter, plus il eſt juſte d'en avoir de la douleur lors qu'on s'en repent. C'eſt ce qui ne ſouffre point de difficulté.

Mais ſi cela eſt, quelle eſt donc l'atrocité du ſcandale, qui de ſa nature tend à ravir à nôtre prochain, non ſa reputation, ſes biens, ou ſa vie, mais ſon innocence, & par conſequent ſon ſalut? En effet, le ſcandale conſiſte proprement à donner à nôtre prochain l'occaſion de commettre quelque peché, à l'y faire tomber tout autant que la choſe depend de nous. Ainſi le peché étant le plus grand malheur qui puiſſe arriver à la creature, il eſt clair qu'un peché, qui outre ſa malice particuliere à celle qui vient du ſcandale qu'il donne au prochain a par là méme un degré de malignité qui n'eſt pas commun, & qui merite qu'on y faſſe une reflexion particuliere.

Sur tout, cela a lieu lors que le ſcandale eſt donné par ceux qui avoient une obligation particuliere à édifier les autres par leurs bons exemples. De là vient que les moindres pechés ſont atroces en la perſonne des Paſteurs. Leur vocation les engage à faire tous leurs efforts pour avancer la gloire de Dieu & le ſalut des peuples qui leur ſont commis. Comment donc pourroient-ils s'éloigner plus de leur devoir qu'en travaillant à perdre les hommes, & à flétrir la gloire de Dieu? C'eſt pourtant ce

qu'ils

qu'ils font toutes les fois qu'ils tombent dans quelqu'un de ces desordres grossiers qui ne sont pas méme supportables dans le commun des fidelles. En effet, quelle autre consequence en peuvent tirer ceux qui se reposent sur leur conduite, si ce n'est que ces pechés ne sont pas à beaucoup prés aussi grands que l'on s'imagine, puis que ceux que leur état engage à une pureté exemplaire en font si peu de scrupule. Et ceux qui vivent dans d'autres Communions, & qui n'ont pas assés de lumiere pour juger des choses par elles-mémes, n'ont-ils pas quelque raison d'imputer à la Religion les excés de ceux, qui non seulement la suivent, mais encore l'enseignent aux autres? Tout autant donc qu'il y a de miserables, soit dans l'Eglise, soit hors de l'Eglise, que ces considerations éloignent du chemin du Ciel, tout autant ce Pasteur scandaleux qui leur donne lieu commet d'homicides spirituels, d'autant plus horribles que les corporels, que la mort de l'ame, soit spirituelle, soit eternelle, est plus terrible que la temporelle.

SIXIÉME CIRCONSTANCE.

S'obstiner dans les pechés où l'on est tombé.

JE ne toucherai plus qu'une seule circonstance de nos pechés. C'est l'obstination qu'on y ajoûte lors qu'aprés y étre tombé on y persiste, & on refuse opiniâtrement de s'en relever. Rien n'aggrave davantage l'horreur du crime. En effet les pechés, méme les plus grands en leur genre, ne sont pas tousjours les effets & les caracteres d'une depravation totale. Ils peuvent étre les suites de la fragilité & de la foiblesse de nôtre nature depuis le peché. Mais l'obstination qu'on y ajoûte lors qu'on y persiste volontairement est la preuve d'une depravation extreme; d'où vient ce qu'on dit d'ordinaire que c'est une foiblesse humaine que de pecher, mais que c'est une malignité diabolique que de perseverer dans le crime.

C'est-là pourtant ce qui arrive en plusieurs façons. Il est premierement assés ordinaire de voir qu'aprés étre tombé en quelque faute, & en étant repris, soit par son Pasteur, soit par un ami, soit méme par un ennemi, on ne veut pas convenir qu'on ait failli en faisant ce que l'on a fait, mais on soûtient opiniâtrement qu'on a eu raison de le faire, & que l'action qu'on a faite, & qu'on ne des-

avouë pas, est bonne & loüable, ou au moins innocente. Je ne veux pas nier qu'il n'y puisse avoir quelque bonne foi dans ce procedé. Il est tres-possible que ce soit l'effet d'une erreur, dont on est prevenu de longue main, & qu'ainsi on ne dise que ce que l'on pense. Mais il faut avouër aussi que le plus souvent on ne se defend qu'en parlant contre sa conscience, & qu'on sait, ou du moins qu'on soupçonne, & qu'on apprehende que ce qu'on dit soit contraire à la verité. Presque tousjours on sait bien qu'on est coupable, mais l'orgueil dont on est possedé, ne permet pas de le confesser. Ainsi on ajoûte trois nouveaux crimes au premier, puis qu'on rejette le secours exterieur que Dieu donnoit charitablement pour porter à la repentance, qu'on le rejette par un principe d'orgueil, & qu'enfin on parle contre sa conscience.

II. Il arrive aussi assés souvent qu'aprés étre tombé en quelque faute on prend une foible resolution de s'en corriger, mais comme cette resolution n'est pas à beaucoup prés aussi forte & aussi constante qu'elle devroit étre on la viole à la premiere occasion, & on retombe dans la méme faute. Quelque involontaires que ces recheutes paroissent, elles ne le sont pas assés pour empécher qu'elles n'aggravent l'horreur du peché. On devoit prendre d'autres mesures pour s'en corriger. On devoit se mettre plus fortement dans l'es-

prit l'obligation où l'on eſt de vivre dans l'innocence, & de ne rien negliger de ce qui peut ſervir à reüſſir dans un tel deſſein. Dés-là qu'on ne l'a pas fait, on eſt cenſé avoir voulu le contraire.

Sur tout ceci a lieu lors qu'il y a pluſieurs recheutes de ſuite, & que la premiere eſt ſuivie d'une ſeconde & d'une troiſiéme. En effet chacune de ces recheutes eſt un avertiſſement bien exprés de l'inſuffiſance des ſoins qu'on avoit pris pour les prevenir, & par conſequent de l'obligation où l'on étoit d'en prendre de plus efficaces. Il paroît qu'on n'a pas profité de cet avertiſſement, & qu'ainſi la recheute qui le ſuit eſt tres-volontaire.

Ceci encore a lieu principalement lors qu'on ne retombe dans le crime que parce qu'on n'a pas voulu en fuir les occaſions. On ſait par experience le pouvoir qu'ont ces occaſions pour nous porter à pecher. On ne laiſſe pas de les rechercher, ou quoi qu'il en ſoit au moins on ne les fuit pas. N'eſt-ce pas là faire voir manifeſtement qu'on ne peche que parce qu'on veut pecher, puis que c'eſt vouloir l'effet que de vouloir la cauſe qui le produit?

III. L'obſtination eſt encore plus viſible & plus criminelle lors qu'aprés avoir peché, & n'ignorant pas qu'on ne l'ait fait, on ne prend pas la reſolution de s'en corriger, quoi qu'on ne ſe reſolve pas poſitivement de per-

severer dans le crime. Ce troisiéme degré ajoûte visiblement quelque chose au precedent. Dans le precedent on veut ne pas pecher, ce qui est quelque chose, quoi que ce ne soit pas assés, parce que cette volonté n'est pas aussi forte, & aussi determinée qu'elle devroit étre. Mais ceux dont je parle presentement n'ont aucune volonté, ni forte, ni foible, de se corriger. Ils portent donc le crime beaucoup plus loin que les precedens.

IV. Mais le comble & la consommation du mal est visible dans le procedé de ceux, qui non seulement ne prennent aucune resolution de se corriger, mais se resolvent positivement de ne le pas faire. Par exemple ils ont été outragés par quelque ennemi, & non seulement ils ne lui pardonnent point l'outrage qu'ils en ont receu, mais ils prennent la resolution desesperée, ou de ne lui pardonner jamais, ou de ne le faire qu'aprés avoir assouvi leur ressentiment par une cruelle vengeance. Ils possedent injustement le bien du prochain qu'ils lui ont enlevé, & non seulement ils ne le lui restituent point, quoi qu'ils le peussent, & que leur conscience les en sollicite, mais ils sont determinés à ne le pas faire. Ils sont engagés dans des commerces d'impureté, & ils sont fortement resolus de les faire encore durer. Ils professent une Religion de la fausseté de laquelle ils sont convaincus,

vaincus, & ils n'ont aucun deſſein de l'abandonner. Que pourroit-on ajoûter à une telle obſtination, & que peut-on imaginer de plus horrible & de plus affreux?

CONCLUSION.

VOilà donc juſqu'à ſix circonſtances qui aggravent les crimes. Chacune, comme on l'a peu voir, produit cet effet. Chacune y ajoûte un degré particulier d'horreur & d'atrocité, qui n'eſt peut-étre pas moindre que celui qui vient de la nature méme de châque peché. Que ſera-ce donc lors que deux, ou pluſieurs de ces circonſtances ſe trouvent enſemble? Que ſera-ce lors qu'on les y trouve toutes, comme cela n'arrive que trop ſouvent? N'eſt-ce pas une multiplication de mal qui approche de l'infini? Et pourroit-on étre trop exact à deméler, & enſuite à peſer toutes ces circonſtances, & tout ce que chacune d'elles contient de mal?

Si l'on en uſoit de la ſorte, & que lors qu'il ſe preſente un peché à commettre on ſe donnât le loiſir de le conſiderer attentivement, & de faire une analyſe exacte de tout ce qu'il a de contraire à la volonté de Dieu & à nôtre devoir, on en commettroit ſans doute beaucoup moins que l'on n'en commet. Ceux qui nous paroiſſent les plus ſupportables nous feroient horreur, & les tentations qui triomphent avec tant

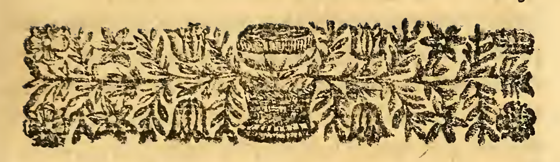
tant de facilité de nôtre resolution auroient de la péne seulement à nous ébranler.

Si d'ailleurs, lors qu'on a été assés malheureux pour en commettre quelqu'un on le tournoit de tous les côtés pour l'examiner sur ces mémes regles, on en comprendroit mieux la grandeur, on le detesteroit tout autrement qu'on ne fait, & la repentance qu'on en auroit ne seroit pas aussi disproportionnée à ce qu'elle devroit étre pour étre utile, qu'elle l'est ordinairement.

Voici en effet une observation que je crois importante. La douleur, qui est la premiere partie de la repentance, doit étre en quelque sorte proportionnée à l'atrocité du peché, & si elle est foible & legere dans le temps que le peché est fort grand, il lui servira peu d'étre sincere. Peut-il tomber dans lesprit de qui que ce soit que David ait oublié de demander pardon à Dieu de son adultere & de son homicide jusqu'à-ce que Nathan lui en vint faire les reproches qu'on trouve dans l'Histoire Sainte? Quoi ce Prince qui s'étoit imposé la loi de prier Dieu trois fois châque jour, aura passé un si long-temps sans faire un seul acte de devotion? Et s'il en a fait quelqu'un il ne se sera pas avisé de mettre dans ses prieres un seul article sur deux pechés de cette importance. Cela se peut-il? Et se peut-il tout de méme qu'il ait reflé-chi sur ses pechés, & qu'il en ait demandé le pardon à Dieu sans en avoir la moindre douleur?

leur? Pour moi je ne ſaurois me le perſuader.

Je tiens pour conſtant que David ne tarda pas ſi long-temps à implorer la miſericorde de Dieu, & à ſentir quelque repentance & quelque douleur, mais une douleur & une repentance trop legeres pour étre acceptées aprés deux excés auſſi terribles que ceux qu'il avoit commis. C'eſt pourquoi Dieu ne s'en contenta pas. Cette repentance & cette douleur, ces prieres & ces devotions ne furent contées pour rien, & Dieu lui fit faire les mémes reproches & les mémes menaces qu'il lui auroit fait s'il eût été abſolûment obſtiné & impenitent. D'où je conclus qu'il importe, non ſeulement de ſe repentir, mais encore de donner à la repentance le degré precis de vehemence qu'elle doit avoir, ce qu'on ne ſauroit faire à moins que de conoître le degré d'atrocité du crime dont on ſe repent, & par conſequent ſans en peſer bien les circonſtances.



QUATRIÉME DISCOURS.

De la Prudence Chrétienne.

UNe des plus éclatantes preuves de la Divinité de la Religion Chrétienne est la ſublimité admirable de ſa Morale. On ſait que la Morale eſt de toutes les parties de la Philoſophie celle qu'on a toujours cultivée avec le plus de ſoin, & ce qu'il y a de conſiderable, avec le plus de ſuccés. On ſait méme que toutes les Sectes en ont fait leur principal, & en effet, rien ne paroît ſi achevé que ce qu'Ariſtote, Epicure, Ciceron, Seneque, Epictete, & quelques autres ont écrit ſur ce ſujet, & ceux qui ſe moquent de la Phyſique, & des autres Ouvrages de ces grands hommes, ne peuvent s'empécher d'avoir de l'eſtime pour leur Morale.

Il ſe trouve pourtant que cette Morale eſt baſſe, groſſiere, & extravagante, au prix de celle

celle qu'un petit nombre de pécheurs ont apprise sur les bords des lacs de la Galilée, & qu'ils ont ensuite préchée par tout l'Univers. Ces hommes grossiers, qui n'avoient jamais manié que leurs barques & leurs filets, ont fait des découvertes admirables dans cette Science. Ils ont trouvé la source du mal qu'on avoit essayé si vainement de guerir. Ils ont indiqué les remedes les plus infaillibles pour arracher ce mal jusqu'à la racine, & ce qu'il y a de considerable, ils ont porté si haut toutes les vertus, qu'elles ne different gueres moins des vertus communes, que les vertus communes different des vices.

C'est ce qu'il me seroit aisé de faire voir sur la pluspart de ces vertus, & peut-étre l'entreprendrai-je quelqu'autrefois. Pour ce coup je me contenterai de le montrer sur le sujet de la Prudence. On sait combien cette vertu est estimée, méme dans le monde. On sait qu'elle veneration on a pour ceux qui ont la reputation de la posseder dans un degré un peu éminent. Cependant je soûtiens que cette vertu, telle qu'elle est dans l'idée que la Philosophie & la Politique en donnent, & telle qu'on la conçoit ordinairement dans le monde n'est rien au prix de cette Prudence Chrétienne, dont l'Evangile contient les maximes, & que les plus simples des enfans de Dieu peuvent posseder.

On n'aura point de repugnance à me l'a-

vouër

voüer si je puis établir clairement deux choses: L'une, que la Prudence Chrétienne n'a aucun des défauts de la Prudence humaine: L'autre, que non seulement elle en a toutes les perfections, mais qu'elle les éleve à un degré incomparablement plus éminent que tout ce qu'on a peu, je ne dirai pas trouver, mais chercher méme jusqu'ici. J'espere cependant de prouver fortement ces deux verités.

I.

Defauts de la Prudence humaine.

JE commence par la premiere, & je remarque d'abord que la Prudence humaine a cinq grands defauts, qui font voir qu'elle ne merite pas toute l'estime & toute l'admiration que l'on a pour elle. Elle est comme incompatible avec la sincerité. Elle est tres-difficile à aquerir, irresoluë dans ses projets, incertaine dans ses maximes, & souvent malheureuse dans ses succés.

Ce sont-là autant de verités certaines & indubitables, car pour la premiere, la Prudence ne fait ses plus grands coups que par deux moyens, en cachant ses desseins, & en découvrant ceux des autres. Et le moyen de faire

faire ni l'une, ni l'autre de ces deux choses, sur tout de les faire tousjours, constamment, & ordinairement, sans blesser la sincerité? Le moyen de cacher ses intentions, & d'arracher les secrets des autres en ne disant que ce que l'on pense? N'a-t-on pas assés de péne à le faire avec le secours méme du mensonge & de la dissimulation? Qu'on ne me dise pas en effet que le silence suffit pour cela. Premierement, le silence ne peut servir tout au plus qu'à cacher nos propres pensées, & il est assés inutile pour penetrer dans le secret de ceux avec qui l'on traite, sur tout lors que ceux avec qui l'on traite ont eux-mémes quelque habileté. Mais j'ajoûte que le silence ne cache méme nos pensées que fort imparfaitement. Le silence a sa signification, comme le discours, & cela est si vrai qu'on a fait des regles pour determiner cette signification, & l'on en trouve méme quelques-unes dans les Collections du Droit Canonique. De sorte qu'il est de certaines occasions où c'est découvrir ce qu'on veut cacher que de ne rien dire, & par consequent un homme sincere n'est nullement en état de porter la Prudence humaine aussi loin que ceux qui ne font pas difficulté de mentir. C'est pourquoi la plufpart des Politiques le permettent dans les occasions où l'interét de l'Etat le demande necessairement, & Platon méme qui étoit si sage & si moderé, ne s'éloigne pas de cette pensée.

Que

Que l'on considere aprés cela ce que c'est qu'une vertu sans probité, sans sincerité, & sans bonne foi, qui ment & qui trompe dans les occasions, & qui n'ayant égard qu'à son interét met indignement sous les piés toutes les Loix de la nature & de la grace, & tous les Droits Divins & humains. Que l'on considere méme de quel usage peut étre cette habileté qu'on nous vante tant, & qui par cette seule maxime perd jusqu'aux moyens mémes de tromper. Car qui peut se fier à ceux qui tiennent qu'il leur est permis de ne pas dire la verité, & qui sera jamais trompé par ceux dont on se défie?

Voilà donc déja un defaut terrible. Le second l'est à la verité un peu moins, mais il ne laisse pas d'étre bien fâcheux. C'est que la Prudence est tres-difficile à aquerir. Il faut tant de choses pour faire un homme prudent, qu'il est extremement rare de les rencontrer ensemble. Il faut que la nature, l'art & le hazard méme s'accordent en quelque façon pour cela. Il faut une heureuse naissance, une application sans relâche, & des occasions qui donnent le moyen de faire valoir les talens que l'on a reçûs. Il faut du côté de la nature un esprit vif & penetrant, qui découvre d'une seule veuë tout ce qui peut arriver; un esprit fecond, qui fournisse à point nommé des moyens, des expediens, des remedes, des biais, des accommodemens,

des adouciſſemens, des pretextes, ſelon le beſoin qu'on en peut avoir: Un eſprit juſte, qui entre les divers moyens, expediens, remedes, biais, accommodemens, adouciſſemens, pretextes qui ſe preſentent ſache choiſir preciſement les meilleurs: Un eſprit ſolide qui ne ſe laiſſe point éblouïr par les apparences, ni par les fauſſes lueurs: Un eſprit vaſte, que la multitude des objets qu'il faut embraſſer ne confonde point: Un eſprit grand & elevé, qui ſache mépriſer de petits interéts lors qu'ils ſont obſtacle à d'autres plus grands: Un eſprit ferme, que ni les difficultés, ni la grandeur du travail, ni ſa longueur, ne rebutent point, & que les évenemens les plus impreveus & les ſuccés mémes les plus triſtes, ne deconcertent jamais. Il faut outre tout cela de l'experience. Car enfin, les affaires ont tant de faces differentes, & il y a tant de replis dans le cœur des hommes avec qui il faut traiter, qu'à moins que d'un long uſage, il n'eſt point de genie ſi heureux qui n'y ſoit trompé & qui ne prenne quelquefois les choſes du mauvais côté. En un mot, il faut quantité de choſes dont la pluſpart ne dependent nullement de nous, & qui ſont, ou des preſens de la nature, ou des effets du hazard. Que feront donc ceux à qui la nature ou le hazard a refuſé l'un ou l'autre de ces avantages? Que feront ceux qui n'ont aucun des ſecours neceſſaires pour cultiver ce

qu'ils

qu'ils peuvent en avoir reçu? Que feront par consequent la pluspart des hommes, car à péne en voit-on un seul entre mille qui ait tout ce qu'il faut, je ne dis pas pour étre prudent, mais pour le pouvoir devenir? Qu'ils s'appliquent de toute leur force. Qu'ils ne negligent rien de ce qui dependra d'eux. Il est certain qu'ils n'y sauroient reüssir.

L'un a un esprit court, qui ne sauroit voir à deux pas de lui, l'autre un esprit confus, qui broüille les choses les plus differentes, le troisiéme, un esprit faux qui ne prend jamais les choses du bon côté. Il y a des esprits superficiels, qui ne sauroient penetrer dans le fond des choses; des esprits legers, qui ne peuvent poursuivre un dessein, & des opiniâtres, qui ne sauroient le quitter. Il y a des étourdis qui se precipitent, & des irresolus qui ne se determinent jamais. On en voit qui outrent tout en bien & en mal. Il y en a qui ne voyent pas dans les choses ce qui y est, & d'autres qui y voyent ce qui n'y est point. Le moyen de corriger ces defauts s'ils sont naturels? Et le moyen de faire un homme prudent sans les corriger?

Voilà quelque chose de bien fâcheux, mais ce n'est pas tout. Imaginons nous un homme qui ait reçu de la nature, de l'éducation, & de l'occasion, tout ce qu'il lui faut pour se rendre habile. Imaginons nous qu'il le soit effectivement. Il aura toutes les pénes du mon-

monde à se resoudre sur des affaires qui seront tant soit peu importantes, & delicates. Plus méme il sera habile, plus il y trouvera de difficulté. Les petits esprits qui ne voyent pas la centiéme partie de ce qui peut arriver, se determinent d'abord, & ne sont jamais embarrassés sur quoi que ce soit. Mais ceux qui sont veritablement éclairés découvrent tant de raisons pour & contre, & voyent tant d'inconveniens de tous les côtés, ces raisons mémes & ces inconveniens ont tant d'égalité, qu'ils ne savent de quel côté se determiner. Il leur semble qu'ils ne voient jamais assés clair dans aucune affaire, & de-là vient la timidité qui accompagne ordinairement la Prudence. Car comme les personnes habiles conoissent plus distinctement que les autres tout ce qu'ils hazardent, & tout ce qui peut arriver si le parti qu'ils prennent n'est pas le meilleur, ils n'en prennent jamais aucun qu'en tremblant.

Ce troisiéme defaut de la Prudence humaine vient du quatriéme. C'est qu'elle n'a point de maximes certaines & infaillibles. Il n'y en a point de si constante qu'on ne puisse combattre, & par des maximes contraires, & par des exemples incontestables. Il est ordinaire de reüssir en les méprisant, & d'avoir de mauvais succés en les observant, ce qui vient de deux causes principales. La premiere est la multitude infinie des circonstances qui diver-

si-

sifient les actions & les occasions, & qui fait qu'à péne est-il possible d'en trouver deux qui soient absolûment semblables. Il n'en faut qu'une pour changer une affaire du blanc au noir, & pour rendre pernicieux ce qui paroissoit necessaire. Le moyen cependant de s'asseurer qu'on les conoît toutes ? Ne se peut-il pas qu'il y en ait quelqu'une que nous ignorons, & qui sera une exception à toutes les regles que nous aurons établies ?

L'autre cause de cet effet est la bizarrerie de l'esprit humain, qui se conduit souvent bien plus par caprice que par raison. On sauroit souvent ce qu'on devroit faire si l'on savoit ce que les autres feront, car de-là dépend la decision de la pluspart des affaires. Mais le moyen de savoir avec certitude ce que feront des gens qui le plus souvent ne savent ni ce qu'ils doivent faire, ni ce qu'ils font?

De-là vient que la Prudence la plus consommée n'est jamais seure de reüssir. Comment le seroit-elle en effet si les regles qu'elle suit ne sont pas certaines, & si au lieu de la conduire elles l'égarent ? Aussi a-t-on veu mille fois échouër des desseins tres-judicieument concertés, & conduits avec la derniere regularité. Tant il est vrai que pour reüssir il faut quelque chose de plus que la Prudence. Il faut un concours de choses exterieures qui ne sont pas en nôtre pouvoir. Il

faut du bonheur en un mot, & il n'eſt pas ſans exemple que les plus fous reüſſiſſent quelquefois mieux que les plus habiles. Il arrive méme qu'on ſe perd par des voyes qui ſelon toutes les apparences devroient avancer, & qu'on s'avance au contraire par des moyens qui devroient perdre ſi les regles étoient infaillibles.

Je ne fais qu'indiquer ces choſes, qui en effet ne demandent pas de plus grands diſcours, tant elles ſont certaines & inconteſtables. Je me contenterai d'en conclurre qu'une vertu qui a tant de defauts, & des defauts ſi grands & ſi eſſenciels, eſt une vertu bien petite & peu digne des éloges qu'on lui donne, & de l'eſtime qu'on en fait, cette eſtime, & ces éloges n'appartiennent de droit qu'à la Prudence Chrétienne, qui bien loin d'avoir aucun de ces cinq defauts à toutes les perfections qui leur ſont oppoſées.

II.

La Prudence Chrétienne n'a aucun des defauts qu'on vient d'indiquer.

PRemierement, elle n'a aucune opposition avec la sincerité & la bonne foi. Tout au contraire cette bonne foi & cette sincerité sont essencielles à la Prudence Chrétienne n'y ayant rien qui fasse mieux reüssir son grand dessein qui est celui de plaire à Dieu, & de se sauver. C'est pourquoy Jesus Christ veut qu'on joigne toute la simplicité de la colombe à la prudence du serpent, & il est certain en effet qu'on ne sera jamais veritablement prudent si on n'est sincere. On pourra bien étre fin & rusé? Mais la ruse & la finesse ne sont que les singes de la Prudence. Elles peuvent contrefaire quelqu'une de ses démarches, mais elles ne sauroient l'imiter en tout.

En deuxiéme lieu, la Prudence Chrétienne est tout autrement aisée à aquerir que l'humaine. Il ne faut pour cela, ni tous les dons de la nature, ni tous les raffinemens de l'art, qui font les prudens de la terre. Les plus simples, les plus ignorans, peuvent non seulement l'aquerir, mais l'aquerir au

plus haut degré. Un tres-petit nombre de maximes claires, aiſées, & connuës de tout le monde, ſuffiſent pour aller incomparablement plus loin que ces habiles & ces prudens de la terre qu'on écoute comme des oracles & qu'on regarde comme des hommes d'une autre eſpece que ceux du commun.

On n'aura point de péne à comprendre cette verité, ſi l'on conſidere que la Prudence Chrétienne eſt au fond la méme choſe que la pieté. Je n'entends en effet par cette Prudence aucune autre choſe que l'adreſſe de l'homme de bien à eviter tout ce qui le pourroit éloigner de Dieu, & à employer, & à mettre en œuvre tout ce qui nous peut approcher de lui. Et cette adreſſe qu'eſt-elle autre choſe que la pieté?

Auſſi voyons-nous que l'Ecriture Sainte nous dit, tantôt que la crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe, tantôt qu'elle en eſt la perfection & le plus haut point. Il eſt donc tout auſſi facile d'étre veritablement prudent, qu'il l'eſt d'étre homme de bien, ainſi tous les hommes, méme les plus ſimples & les plus groſſiers, pouvant devenir gens de bien, pourveu qu'ils le veüillent fortement & ſerieuſement, il eſt clair par-là méme qu'ils peuvent parvenir au plus haut point de la veritable Prudence; au lieu que quel-

ques

ques efforts qu'ils y fissent ils ne sauroient jamais aquerir celle qui fait le partage & l'admiration des mondains?

Qu'on juge de ce que je dis par l'évenement. Combien ne voit-on pas tous les jours de gens qu'on tâche de rendre habiles, qu'on charge de preceptes & de maximes, qu'on instruit avec tout le soin dont on se peut aviser, qui y travaillent eux-mémes de toute leur force, & qui avec cela demeurent tousjours stupides & étourdis? Tant il est vrai que pour se rendre habile il faut quelque chose de plus que de le vouloir. Mais à-t-on jamais veu depuis la naissance du monde jusqu'à maintenant qu'un homme ait souhaitté fortement &, serieusement d'étre homme de bien, & qu'il y ait travaillé avec application & avec soin, je dis avec la méme application & le méme soin qu'on employe ordinairement pour se rendre habile, & qu'il ne le soit point devenu? C'est ce qu'on ne vit jamais. Par consequent la Prudence Chrétienne, qui est dans le fond la méme chose que la pieté, est incomparablement plus aisée à aquerir que la Prudence mondaine, & ce second avantage ne souffre point de difficulté.

Le troisiéme n'est pas moins sensible. La Prudence Chrétienne est tout autrement hardie & determiné que celle du monde. Elle prend d'abord son parti, & il est assés rare

qu'elle delibere. Cette difference vient d'une autre, qui eſt conſiderable. C'eſt que la Prudence humaine a pour but les évenemens qui ſont incertains, au lieu que la Prudence Chrétienne s'attache aux devoirs qui ſont immuables. Un homme habile ſelon le monde ſe propoſe principalement de reüſſir, & quelque ſoin qu'il y prenne, il n'eſt pas ſeur de le faire. Il a tousjours lieu de craindre que ce qu'il employe dans ce deſſein faſſe un effet tout contraire à ſon intention. De là viennent ſes doutes, ſes irreſolutions, ſes incertitudes. Mais un homme de bien ne compte pour rien, ni un ſuccés heureux par des moyens criminels, ni un mauvais ſuccés lors qu'on à fait ce qu'on devoit pour en avoir un plus favorable. Ainſi ne ſe mettant point en péne des évenemens, & en laiſſant la direction aux ſoins de la Providence, il ſe réduit à choiſir les moyens les plus innocens & les plus conformes à la volonté de Dieu. Et comme ceci, n'a preſque point de difficulté, & que le plus ſouvent il n'y en a pas tant ſoit peu, il eſt aiſé de comprendre qu'elle ſe determine d'abord & ſans heſiter.

On dira peut-étre que la Prudence Chrétienne regarde auſſi aux évenemes, au moins au ſalut pour y parvenir, & à la damnation pour l'eviter. Je l'avouë. Mais j'ajoûte que ces évenemens ſont tout auſſi certains

tains que les devoirs mémes, puis qu'ils dependent necessairement de l'observation ou de l'inobservation des devoirs. Par consequent cette exception confirme la regle, bien loin de la renverser.

L'effet dont je parle vient encore d'une autre cause. C'est que comme les inconveniens que la Prudence humaine apprehende sont de méme nature que les avantages qu'elle cherche, & que les uns & les autres sont également temporels, souvent méme assés égaux, & dans une espece d'equilibre, il est aisé de comprendre que la crainte des uns, & l'esperance des autres doit tenir l'esprit dans une irresolution qui l'empéche de prendre parti. Mais les inconveniens que la Prudence Chrétienne compare avec les avantages qui la font agir, sont non seulement beaucoup moindres que ces avantages, mais tellement moindres, qu'ils sont hors de toute comparaison. Les avantages sont spirituels & eternels, & les inconveniens sont presque tousjours temporels, attachés au corps, & renfermés dans le court espace de cette vie. Faut-il aprés cela s'étonner si l'on ne balance point entre des objets qui ont si peu de proportion, & si on se determine d'abord & sans hesiter?

La quatriéme difference est encore plus considerable que la troisiéme. Les maximes de la Prudence Chrétienne sont incompara-

blement plus seures & plus infaillibles que celle de Prudence humaine. Ces dernieres sont tres-souvent dementies par l'experience, & tout ce qu'on peut pretendre de plus favorable c'est qu'il est un peu plus ordinaire de voir qu'on rencontre en les suivant qu'en s'en éloignant. Combien de fois, par exemple, n'a-t-on pas manqué de grandes affaires en suivant ces maximes, qui passent pour les plus constantes : *Dans les choses douteuses il faut se tenir tousjours au plus seur. Des causes semblables produiront des effets semblables. Les autres feront ce que nous ferions si nous étions en leur place. Ceux avec qui nous avons des affaires à déméler feront ce que leur interét demande qu'ils fassent. Il ne faut point faire jouër de machines dont on ne puisse, en cas de besoin, arréter l'effet.* Y a t-il personne qui n'ait dans sa memoire cent exemples contraires à ces maximes, qui sont neanmoins celles que la Prudence humaine suit le plus souvent?

Dans les choses douteuses il faut se tenir tousjours au plus seur. La maxime est bonne, mais si on s'y tient tousjours on ne fera jamais rien de grand. Pour reussir dans les grands desseins il faut necessairement hazarder beaucoup. A combien de dangers ne se sont pas exposés ceux qu'on regarde comme des Heros. Alexandre se seroit-il rendu maître de l'Asie, & Cesar auroit il subjugué

gué Rome & tout l'Empire, s'ils se fussent obstinés à ne rien risquer.

Des causes semblables produiront des effets semblables. C'est ce qui arrive souvent, mais non pas tousjours. Les causes les plus semblables produisent quelquefois des effets contraires. Qu'on lise le premier chapitre de Montagne. On y verra des exemples de ce que je dis.

Les autres feront ce que nous ferions si nous étions en leur place. Cette regle seroit certaine, si tant ceux qui la suivent, que ceux à l'égard desquels on s'en sert, étoient sages. Mais si les uns ou les autres, si méme ni les uns, ni les autres ne le sont pas, on pourra facilement y étre trompé. Car pourquoi faut-il croire, ni qu'un sage se conduira comme un fou, ni qu'un fou fera ce qu'un sage feroit en sa place, ni que deux fous agiront de méme façon.

Ceux avec qui nous avons des affaires à déméler feront ce que leur interét demande qu'ils fassent. Cela seroit vrai, si d'un côté on ne suivoit point d'autre regle que l'interét, & si d'un autre côté cet interét étoit tousjours si évident que personne n'ignorât le sien. Mais combien ne voit on pas de personnes qui se conduisent, non par leur interét, mais par leur passion, par leur vanité, par leur caprice, par leur paresse, &c. Combien d'ailleurs

qui ne conoiſſent pas leur interét, & qui ſe trompent à cet égard, comme à tout autre?

Il ne faut point faire jouer de machine dont-on ne puiſſe en cas de beſoin arréter l'effet. Cette maxime eſt bonne lors qu'on a des machines de tous ordres qu'on peut employer, & qu'on a la liberté de choiſir & de mettre en œuvre celles qu'on croit les meilleures. Mais que fera-t-on lors qu'on n'en a que de celles dont on n'eſt pas maître, comme il arrive tres-ſouvent? Sur tout que fera-t-on lors qu'il en faut neceſſairement employer quelqu'une?

Ces maximes donc ſont tres-incertaines, & il y a peut-étre autant d'exemples de ceux qui ont reüſſi en les mépriſant, qu'en les obſervant. Mais il n'en eſt pas de méme des maximes de la Prudence Chrétienne. Elles ne ſont pas ſeulement plus ſeures que celles de la Prudence mondaine. Elles ſont abſolûment infaillibles, & il n'y a point d'exemple qui faſſe voir qu'elles ayent trompé. Parcourons quelques-unes de ces maximes; au moins celles que nous n'avons pas touchées en parlant de la Vigilance. Car comme ces deux vertus ont beaucoup de conformité, elles ont diverſes choſes qui leur ſont communes, & quoi qu'il en ſoit elles ſuivent les mémes maximes.

Voici la premiere, *Il ne faut jamais prefe-*

rer

rer, ni un plus petit bien à un plus grand, ni un plus grand mal à un plus petit. Rien n'est plus clair, rien n'est moins contesté que cette maxime. Cependant la Prudence Chrétienne ne consiste presque qu'à l'observer. Quelle faute, en effet, pourroit-on commettre si l'on preferoit tousjours le Createur à la creature, le Ciel à la terre, le bien spirituel au bien temporel, & ce qui peut étre utile pour le salut à ce qui peut servir à toute autre chose? Pourquoi peche-t-on que parce que par la plus grossiere de toutes les erreurs on s'imagine qu'il y a des maux plus grands que le crime & des biens plus solides que la pieté?

La seconde maxime est une suite & un éclaircissement de la precedente. Elle porte que *le plus grand de tous les interéts de la terre doit ceder au moindre de ceux du Ciel.* Sur cette maxime le Christianisme veut qu'on perde plustôt la vie, c'est à dire le plus grand & le plus excellent de tous les biens temporels, que de commettre le moindre peché. C'est elle qui a fait les Martyrs. Ils ont preferé la mort, la mort méme la plus cruelle, à des actions indifferentes de leur nature, mais qui pouvoient étre regardées comme un desaveu de la verité. Et ils ont eu raison d'en juger ainsi. Car le moindre peché pouvant nous bannir du Ciel, & nous jetter dans l'enfer, il est clair que ni le desir de conserver nôtre vie, ni aucun autre semblable motif,

n'eſt pas aſſés fort pour meriter de nous porter à le commettre.

La troiſiéme maxime a beaucoup de conformité avec la ſeconde. Elle porte que *le plus grand de tous les malheurs eſt celui de reüſſir dans ſes deſſeins aux dépens de ſon innocence.* C'étoit le ſentiment de David. Dieu lui avoit donné le Royaume d'Iſraël. Il l'avoit méme fait Sacrer par le Miniſtere de ſon Prophete. Mais il faloit attendre la mort de Saül pour en prendre la poſſeſſion. Cependant Saül ſe met en mauvaiſe humeur contre lui. Il veut le perdre. Il leve des Troupes pour le pourſuivre. Il ne neglige rien pour s'en aſſeurer. Mais quoi qu'en le pourſuivant Saül méme tombe deux diverſes fois entre les mains de David, & qu'ainſi il ſoit aiſé à David non ſeulement de ſe défaire ſans aucun danger d'un ſi redoutable ennemi, mais encore de terminer une longue & funeſte guerre, & de monter ſur le Trône pour l'occuper avec plus de gloire que ſon Predeceſſeur, il aime mieux s'expoſer à de nouveaux dangers & à de nouvelles miſeres que de le tuër. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que je mette la main ſur ſon Oinct.*

C'eſt s'égarer que de ne pas aller à Dieu, quelqu'autre part que l'on aille, & par quelque chemin qu'on y aille. Dans le monde on eſt quelquefois heureux de ne pas aller à ſon but. On alloit peut-étre où il ne faloit pas aller,

ou

oubien on trouve en chemin quelque chose de mieux que ce qu'on cherchoit. Mais qu'on trouve tout, & qu'on perde Dieu, on ne peut étre que miserable.

Si l'on veut eviter les pechés, il en faut fuir les occasions. Cette maxime est fondée sur l'excés de nôtre fragilité. Nous avons une pente extreme pour le mal. Nous y tombons tres-souvent au milieu méme des choses qui nous appuyent, & qui nous devroient soûtenir. Que sera-ce donc lors que nous nous serons jettés temerairement dans le danger? En effet, sur quoi contons nous? Est-ce sur nos propres forces? si cela est, nous sommes déja vaincus. L'orgueil nous a déja soûmis à nôtre ennemi. *Celui qui presume*, dit S. Augustin, *est défait avant que d'avoir combattu.* Est ce sur le secours de Dieu? si cela est nous ne sommes pas seulement tentés, nous entreprenons encore de tenter Dieu. Quoi qu'il en soit, & quelle que puisse étre nôtre pensée, nous devons craindre l'effet de la menace du Sage, *celui qui aime le danger, y perira.*

Il ne faut jamais s'exposer à un danger, non seulement sans necessité, mais sans une necessité plus pressante que le danger n'est à craindre, en sorte que toutes choses pesées & balancées, il se trouve qu'il y a moins de mal a s'exposer au danger qu'à l'eviter. C'est une maxime qu'on viole toutes les fois que l'on peche car en pe-

chant

chant on s'expose au plus grand de tous les dangers, je veux dire à celui de se perdre eternellement. Et qu'elle necessité y peut-il avoir qu'on puisse mettre en parallele avec ce danger? La plus pressante qu'on ait jamais veuë est celle où les Martyrs se sont trouvés lors qu'ils n'ont peu eviter la mort qu'en desavoüant la verité. Mais qu'étoit le mal auquel ils s'exposoient au prix de celui dont ils se mettoient à couvert? Qu'étoit la mort temporelle, qui ne pouvoit les faire souffrir que quelques momens, au prix de la mort eternelle, à laquelle ils s'assujettissoient en abandonnant la profession de la verité.

Ce sont-là des maximes constantes & infaillibles, & l'on peut s'asseurer qu'on ne manquera jamais en les suivant exactement, comme on manque souvent en observant celles de la Prudence mondaine. Il y a bien plus, c'est que les maximes mémes, qui sont incertaines lors que la Prudence humaine les suit, deviennent certaines & asseurées entre les mains de la Prudence Chrétienne. Ceci paroît surprenant, mais il est tres-veritable, & il est aisé de le justifier par plusieurs exemples.

J'ai déja remarqué qu'une des maximes de la Prudence mondaine, c'est que *dans les choses douteuses il faut se tenir tousjours au plus seur.* La maxime est bonne, mais elle n'est pas infaillible. Mille gens ont peri pour ne la pas suivre, mais aussi on a bien manqué de gran-

grandes affaires pour s'y étre attaché. Il n'y a que la Prudence Chrétienne qui ne s'y trompe jamais. Le plus seur est ce qui est le plus agreable à Dieu & le plus propre à avancer le salut. Peut-on manquer jamais en s'y attachant par preferance à toute autre chose?

Des causes semblables produiront des effets semblables. Cela arrive souvent dans le monde, mais il n'y arrive pas tousjours, & l'on voit souvent le contraire. Mais dans les choses du Ciel cette maxime à plus de certitude. Un peché offense Dieu. Donc un autre peché l'offensera. Une bonne œuvre lui est agreable. Donc une autre bonne œuvre ne lui déplaira pas. Un tel, & un tel se sont perdus par l'impenitence, par la vanité, par la débauche, un tel & un tel se sont sauvés par l'humilité & par l'abnegation. Donc la méme chose m'arrivera si je me conduis comme eux. Ce sont-là des consequences certaines & infaillibles?

Il ne faut pas renvoyer à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui. C'est encore une des meilleures maximes des Sages du monde. Mais combien de fois n'est-il pas arrivé qu'on s'est bien trouvé de n'avoir pas fait ce qu'on pouvoit faire? Combien de fois n'a-t-on pas trouvé quelque chose de mieux, qu'on auroit perdu? Mais sur le sujet du salut cette maxime ne trompe jamais. On ne perd jamais rien en y travaillant avec trop de soin, d'empresse-

pressement, & de diligence. On ne sauroit se hâter par trop, mais il est facile de trop attendre.

Les Anciens ont dit qu'*il faut se garder de pecher avec un hameçon d'or*; cela veut dire qu'en tâchant de gagner & d'aquerir quelque chose il ne faut pas s'exposer au risque d'en perdre quelqu'autre qui vaille plus. Mais qui tombe plus visiblement dans ce defaut, que ceux qui passent pour les plus sages, & qui perdent ce qu'ils ont de plus precieux, leur temps, leur soin, leur application, les consumant à se procurer des biens temporels? Ce temps, ce soin, cette application, étoient des choses tres-precieuses, puisqu'elles pouvoient servir à leur salut, c'est à dire à l'acquisition d'un bien d'un prix infini, quel est donc le bon sens de ceux qui les dissipent aprés des biens perissables?

Il est donc vrai que non seulement la Prudence Chrétienne à des maximes plus seures que celles de la Prudence mondaine, mais qu'elle trouve méme le moyen de rendre infaillibles celles qui étoient les moins asseurées, qui peut douter aprés cela qu'elle ne soit incomparablement plus heureuse dans ses projets? La prudence humaine, comme je l'ai déja remarqué, échouë, tres-souvent, quoi qu'elle n'ait rien à se reprocher. Mais la Prudence Chrétienne reüssit tousjours infailliblement. Elle cherche à plaire à Dieu. El-

le deſire de le poſſeder, & elle obtient toujours l'une & l'autre. Peut-on douter aprés tout ce que je viens de dire qu'elle n'ait le méme avantage ſur la Prudence du monde, que la Prudence du monde a ſur l'imprudence & ſur la ſtupidité?

III.

La Prudence Chrétienne va incomaprablement plus loin que l'humaine.

C'Eſt de quoi on ſera convaincu encore fortement ſi l'on conſidere que la Prudence Chrétienne n'eſt pas ſeulement exempte de ces defauts, dont on vient de voir qu'il eſt impoſſible d'affranchir la Prudence humaine, mais qu'outre cela elle va incomparablement plus loin que celle-ci, & remplit plus exactement l'idée que chacun ſe forme de cette vertu, & que la Philoſophie méme nous en donne.

Pour n'en pas douter il faut ſeulement remarquer que non ſeulement ſelon tous les Philoſophes, mais méme ſelon tous les hommes, le dernier effort de la Prudence c'eſt de faire exactement ces trois choſes. La premiere de choiſir un but excellent, & digne de

de nous occuper. La seconde de trouver & de mettre en œuvre, les moyens les plus propres à nous conduire à ce but. La troisiéme de prevoir & de surmonter, ou quoi qu'il en soit d'eviter, & de détourner, les obstacles qui nous pourroient traverser.

Je soûtiens qu'il n'y a que la Prudence Chrétienne qui fasse exactement ces trois choses, & que l'humaine quelque consommée qu'elle soit, ne fait jamais rien qui en approche. Un but pour meriter de terminer tous nos soins doit avoir trois qualités principales. Il doit étre excellent & en état de payer les pénes où sa recherche nous engagera. Car si ce n'étoit qu'un faux bien, ou méme qu'un bien leger, & de peu prix, quand méme ce seroit un bien veritable, ce ne seroit pas la péne de faire de grands efforts pour nous l'aquerir. Ce doit étre d'ailleurs un bien necessaire. Car si on peut s'en passer, quelque excellent qu'il soit en soi-méme la Prudence ne permettra pas de se donner beaucoup de péne, & s'exposer à des risques tant soit peu considerables pour y parvenir. Enfin il faut que ce soit un bien qu'on puisse esperer de se procurer en y travaillant. Car si nos efforts devoient étre vains & inutiles, quelque excellent que ce bien peût étre en soi-méme il y auroit de la folie à le rechercher.

Il

Il est évident que le but de la Prudence Chrétienne possede ces trois qualités. Il est premierement excellent, ou pour mieux dire il est infiniment excellent, & aucun autre ne peut entrer en comparaison avec celui-ci. Car que peut-on comparer avec le salut, qui emporte la remission des pechés, l'exemption de l'enfer, & de la mort eternelle, l'amour de Dieu, l'immortalité du corps, & la gloire eternelle du corps & de l'ame dans le Paradis? C'est la pourtant la fin que la Prudence Chrétienne propose à nos soins. En pourroit-on imaginer une autre qui fut aussi digne de terminer nos desirs?

C'est d'ailleurs un bien necessaire, & dont il est impossible de se passer. Car si on n'est souverainement heureux on sera infinîment miserable. Il n'y a point de milieu entre la parfaite felicité & le dernier malheur.

Enfin c'est un bien qu'on peut se procurer avec le secours de la grace, qui n'est jamais refusé à pas un de ceux qui le demandent avec zele & avec humilité. Il a par consequent les trois qualités qu'on peut souhaitter.

Mais il n'en est pas de méme du but de la Prudence mondaine. Il manque tousjours de l'une ou de l'autre de ces qualités, & quelquefois méme de toutes ensemble.

Lors

Lors méme qu'il les possede en quelque maniere, c'est dans un degré qui n'approche ce point de la perfection où on les voit dans ce qui fait agir la veritable Prudence des Saints.

Qu'est-ce que la Prudence mondaine peut faire de plus grand & de plus avantageux ? Elle peut nous attirer quelque estime, & quelque reputation dans le monde. Elle peut nous élever à quelque dignité, & à quelque degré de grandeur. Elle peut nous procurer quelque peu de bien, & ensuite quelque repos, & quelque douceur dans la vie. Voilà tout ce qu'elle peut faire de plus grand. Encore a-t-on plus d'exemples de son impuissance à procurer ces choses, que de de son pouvoir. Mais qu'est-ce tout cela au prix des biens que la Prudence Chrétienne procure infailleblement à ceux qui en observent les regles avec quelque soin. Qu'est tout cela au prix du salut ? Tout cela est remfermé dans le court espace de cette vie, & le salut consiste en la possession des biens éternels.

D'ailleurs combien ne voit-on de personnes qui se passent de tous ces biens temporels, & qui n'en sont, ni moins heureux, ni moins satisfaits ?

Enfin il est incomparblement plus aisé de parvenir à la possession du bonheur aprés lequel la Prudence Chrétienne soûpire, que de parvenir aux grandeurs humaines, dont le

de-

desir fait agir les sages mondains. On peut s'en convaincre par cette consideration, sans parler des autres qu'il seroit aisé d'y ajoûter. C'est qu'on n'a jamais veu personne, qui ait travaillé sincerement & de bonne foi à se sauver, & qui n'y ait reussi ; au lieu qu'on voit châque jour une infinité de personnes, qui ne negligent rien pour s'avancer dans le monde, & qui avec quelque soin qu'ils y travaillent n'y travaillent qu'inutilement.

Il y a donc une difference infinie entre la Prudence Chrétienne & l'humaine à l'égard du but qu'elles se proposent. Elle n'est pas moindre pour les moyens. Ceux dont la Prudence Chrétienne se sert sont absolûment infaillibles, au lieu que ceux de la Prudence humaine manquent tres-souvent.

Enfin la Prudence humaine ne fait rien pour surmonter les plus grands de tous les obtables qui l'empéchent de reüssir, je veux dire la Providence de Dieu, qui se plait à renverser ses projets. Au contraire la Prudence Chrétienne prend tousjours les moyens les plus seurs, & les plus propres à ses desseins, la vigilance, le soin de pratiquer toutes les vertus, & de faire toute sorte de bonnes œuvres. Elle s'asseure d'ailleurs du secours & de la faveur de Dieu, non seulement par le soin qu'elle prend de lui plaire & de le servir, mais encore par des prieres ferventes & reïterées.

Tout cela ne prouve t-il pas que la Prudence Chrétienne va incomparablement plus loin que l'humaine, & fait d'une tout autre maniere ce qu'elle entreprend. Il ne sera pourtant pas inutile de le confirmer par quelques considerations un peu plus particulieres, & prises des precautions dont la Prudence fait le plus d'état.

Un de ses plus grands soins c'est de conoître distinctement tous nos interéts, & de savoir même au juste le rang où il les faut placer, quel est le premier, quel est le second, quel est le troisiéme. L'un & l'autre est necessaire. Car si nous avons des interéts que nous ignorions, il peut arriver tres-facilement que nous les negligerons, & que nous perdrons l'occasion de nous procurer des biens utiles & avantageux. Nous pourrons méme agir contre ces interéts inconus, & nous faire par ce moyen du tort & du prejudice sans le savoir. Si d'ailleurs conoissant tous nos interéts nous mettons devant celui qui va aprés, nous nous priverons d'un plus grand bien, en lui refusant les soins que nous donnerons à de plus petits. Il importe donc de savoir de combien l'un est plus grand, l'autre plus petit, pour donner à chacun le degré precis de soin & d'application qu'il merite.

Mais faut-il attendre cette precision & cette exatitude de la Prudence mondaine qui ne conoît point d'autre interét que ceux de la terre

terre, & qui quand méme elle pourroit avoir quelque soupçon de ceux du ciel les placeroit bien bas au dessous des premiers? N'est-ce pas par cette raison que S. Paul disoit que *la Prudence de la chair est inimitée contre Dieu*, & que S. Jaques l'appelloit une Prudence *terrienne, sensuelle, & diabolique?*

C'est aussi l'effet d'une haute Prudence de ne pas entreprendre trop de choses à la fois, parce qu'en effet on court autrement le danger de ne réüssir à pas une. Il faut savoir mépriser de certains avantages qui semblent s'offrir, pour n'en pas perdre de plus grands, que l'on se peut procurer, & il n'est peut-étre rien ou la force de l'esprit se fasse mieux remarquer. Mais quel autre que le Chrétien fait observer exactement cette regle ? Lui seul fait mépriser les interéts de la terre lors qu'ils sont contraires à ceux du Ciel. Lui seul fait reserver ses soins & ses forces à ce qui merite de l'occuper. Tous les autres, quelque sages que le vulgaire ignorant les croye, font le contraire. Ils ressemblent à Marthe, à qui le Sauveur du monde disoit, *Marthe, tu te travailles aprés beaucoup de choses, mais une seule est necessaire.*

Il est encore du devoir de la Prudence de voir venir, & d'embrasser à propos, les occasions de travailler à nous procurer quelque avantage que nous n'avons pas, & à nous conserver ceux que nous avons. Manquer à cela

cela c'eſt faire voir, ou qu'on n'a point du tout de Prudence, ou qu'on n'en à que tres-peu c'eſt auſſi à quoi le veritable Chrétien ne manque jamais, & ce que j'ai dit en traitant de la vigilance le prouve invinciblement. Mais nul autre que le Chrétien ne le fait. Car enfin, quelles occaſions plus favorables pourroit-on avoir de travailler pour ſoi-méme que celles qui donnent le moyen de faire de bonnes œuvres? Le Chrétien ſeul ſait les embraſſer. Les autres quelque habiles qu'ils ſoient pour le monde, les negligent, ou quoi qu'il en ſoit les laiſſent paſſer. Peut-on douter aprés cela que la Prudence des premiers ne ſoit tout autrement exquiſe que celle des ſeconds?

C'eſt encore une des occupations de la Prudence de tâcher de découvrir tous les malheurs ſoit grands, ſoit petits, qui peuvent nous arriver, & enſuite de les détourner abſolûment ſi cela ſe peut, ou tout au moins de les éloigner, & de les diminuer autant qu'on pourra. C'eſt à quoi la Prudence Chrétienne rëüſſit admirablement. Elle prevoit les malheurs qui nous menacent, ſoit dans le temps, ſoit dans l'eternité, nos propres pechés, la colere de Dieu qu'ils irritent, ſes châtimens temporels, ſa condamnation, & ſa punition eternelle. Elle apperçoit tres-diſtinctement ce que ces malheurs ont de redoutable, & ce qu'il y a d'admirable elle les

previent. Les mondains au contraire, sans en excepter ceux qui passent pour les plus habiles, n'ont point d'yeux pour appercevoir tous ces grands objets, bien loin d'avoir l'adresse & la precaution necessaire pour les éloigner.

Un homme prudent tâche de n'avoir point d'ennemi, parce qu'il sait qu'il n'y en a point de si foible qui ne puisse nuire, & qu'en effet, il est incomparablement plus aisé de faire du mal que du bien. Mais lors qu'il ne peut empécher qu'il n'ait des ennemis, comme en effet la chose n'est pas possible, il prend garde à leur donner le moins de prise qu'il pourra, & c'est ici l'une des fonctions les plus essencielles de la Prudence.

La Chrétienne s'applique encore avec un soin tres-particulier à l'une & à l'autre de ces deux choses. Non seulement l'enfant de Dieu tâche de n'avoir point d'ennemi, mais il n'en a point du tout en un certain sens, puis qu'il n'y a personne qu'il n'aime. Pour ceux qui le haïssent injustement il fait ce qu'il peut pour les adoucir, non par foiblesse, & par des veuës basses de timidité & d'interét, mais par un effort de charité & de tendresse pour eux, étant beaucoup plus touché du mal qu'ils se font à eux-mémes que de celui qui lui en pourroit arriver. Par ce principe il évite tout ce qui pourroit nourrir & fortifier leur aversion. Mais le principal objet de

sa precaution c'est le mal qui lui peut venir de ses ennemis spirituels. Il ne neglige rien de ce qui lui peut servir à repousser leurs attaques. Sur tout il prend garde à ne faire quoi que ce soit qui leur donne le moyen de prendre quelque avantage sur lui.

La Prudence profite de tout, méme de ses fautes, & de ses mauvais succés. Elle en devient plus precautionnée, & trouve le moyen non seulement de se relever de ses cheutes, mais aussi de les faire servir à s'élever encore plus haut. Cela paroît difficile, & l'est en effet. Neantmoins la Prudence humaine le fait quelquefois, & la Chrétienne presque tousjours. Les afflictions les plus sensibles la purifient, les mauvais succés de ses plus justes desseins lui apprennent à se soûmettre à la volonté de Dieu. Et quoi que les pechés soient de leur nature infinîment pernicieux ils servent par accident à l'humilier, à redoubler ses precautions, & à lui faire prendre tous les soins necessaires pour s'affermir de telle sorte dans la pieté qu'elle n'ait plus à craindre des malheurs semblables?

Enfin le dernier soin de la Prudence est celui de bien peser nos paroles, & de prendre garde qu'il ne nous en échappe jamais aucune dont nous puissions avoir lieu de nous repentir. Comme il est mal-aisé que cela n'arrive & qu'en effet on manque tres-souvent, & tres-facilement de ce côté-là, les person-

nes

nes fages prennent des precautions extraordinaires contre cette forte de dangers. Ils n'ouvrent jamais la bouche qu'aprés avoir examiné toutes les confequences qu'on peut tirer de ce qu'ils vont dire, & generalement tout le bien & le mal qui en peut naître, foit pour eux-mémes, foit pour les autres. D'où vient que d'ordinaire ils parlent tres-peu?

Cette precaution eft jufte, mais l'enfant de Dieu la porte encore plus loin. En effet, la Prudence humaine ne regarde qu'au bien & au mal que nos paroles peuvent operer par rapport à la vie prefente, & à fes interéts, qui font fi bornés. Mais la Prudence Chrétienne, qui ne neglige pas ces interéts mémes, quoi qu'elle ne les mette qu'à leur jufte prix, regarde principalement à ce que nos difcours peuvent operer par rapport à la gloire de Dieu, à l'édification du prochain, & à nôtre propre falut. De-là vient que des difcours, qui feroient affés indifferens felon les maximes de la Prudence humaine, font fouvent criminels felon les maximes de la Prudence Chrétienne & Evangelique. Témoin les paroles inutiles dont le Sauveur du monde nous apprend qu'il nous faudra rendre compte.

IV.

Réponse à une objection.

ON ne peut donc nier que la Prudence Chrétienne ne soit incomparablement plus parfaite & plus sublime en son genre que la mondaine. Ce n'est pas tout. On ne peut nier que le plus simple, que le plus grossier des enfans de Dieu n'ait sans comparaison plus de veritable Prudence que ceux qui passent pour les plus habiles parmi les mondains.

Il semble neantmoins tout d'un coup que Jesus Christ dit le contraire, lors qu'il asseure Luc. XVI. 8. que *les enfans de ce siecle sont plus prudens en leur generation que les enfans de lumiere.* Mais il est certain que ces paroles n'ont rien d'opposé à ce que je viens de prouver.

Pour s'en convaincre il faut remarquer que Jesus Christ ne dit pas absolûment & sans restriction, que les enfans de ce siecle sont plus prudens que les enfans de lumiere, mais seulement qu'ils le sont *en leur generation*, c'est à dire par rapport aux affaires qui les occupent, car ce terme est quelquefois employé dans l'Ecriture en ce sens, comme les Interpretes l'ont remarqué. Ainsi tout ce que Je-

sus

ſus Chriſt dit, c'eſt qu'à l'égard des affaires de la terre les mondains ont plus de Prudence que les fidelles.

J'ajoûte en deuxiéme lieu que cette maxime de Jeſus Chriſt reduite à ce ſens, & reſtrainte de cette maniere, ne contient pas une regle ſi conſtante & ſi perpetuelle, qu'elle ne ſouffre aucune exception. L'experience de tous les jours fait voir le contraire. On voit châque jour des enfans de ce ſiecle tres-imprudens & tres-étourdis, méme à l'égard de la terre, & de ſes vains interéts. Ce que Jeſus Chriſt dit ſur ce ſujet n'a lieu qu'à l'ordinaire, & le plus ſouvent, non plus qu'un grand nombre d'autres maximes qu'on trouve dans l'Ecriture. Combien par exemple ne voit-on pas d'exceptions à la regle que Dieu poſe dans le Decalogue, diſant qu'*il punit l'iniquité des peres ſur les enfans juſqu'à la troiſiéme & quatriéme generation?* Je dis la méme choſe de la maxime de Malachie, *Le fils honore le Pere, & le ſerviteur ſon Seigneur,* & de celle de S. Paul, *Les peres theſauriſent pour leurs enfans, non pas les enfans pour leurs peres.*

Enfin je remarque que ce que Jeſus Chriſt dit dans les paroles qu'on nous oppoſe peut avoir deux ſens. On peut entendre que les mondains ont plus de Prudence que les fidelles pour les affaires de la terre. On peut entendre que les mondains ont plus de Prudence pour les affaires de la terre, que les fidelles n'en

ont pour celles du Ciel. Ces deux ſens ſont tres-veritables, & ni l'un, ni l'autre n'a rien d'oppoſé à ce que je ſoûtiens dans tout ce Diſcours.

Il eſt premierement certain que les hommes du monde entendent mieux les affaires de la terre que les fidelles. Ceci méme n'eſt pas ſurprenant. Les mondains ne s'occupent qu'à cela ſeul. Ils s'y appliquent de toute leur force. C'eſt le perpetuel objet de leur cœur & de leur eſprit. Faut-il aprés cela s'étonner s'ils l'entendent, & s'ils ſont inſtruits de ce qui les y peut faire réüſſir? Au contraire les enfans de Dieu mépriſent ces vaines occupations, ou quoi qu'il en ſoit n'en font pas le méme état que les autres. Il eſt donc tres-naturel de penſer que les premiers y raffinent tout autrement que les ſeconds, & ce ſeroit quelque choſe de bien étonnant ſi le contraire arrivoit.

Il eſt certain en deuxiéme lieu, & c'eſt ici, ſi je ne me trompe, la veritable penſée de nôtre Sauveur, il eſt dis-je, certain que les enfans du ſiecle ont ordinairement & communement plus d'habileté, plus de lumiere, plus d'ouverture, & d'application pour les affaires de la terre, que les Chrétiens n'en ont pour celles du Ciel. La raiſon en eſt que comme je viens de le remarquer, les premiers ſe portent de tout leur poids à rechercher les biens terreſtres & temporels, & à étudier les

moyens

moyens de les aquerir. La pente de la nature, l'habitude, l'éducation, le mauvais exemple, concourent à les y appliquer fortement & sans relâche. Mais il n'en est pas même des enfans de Dieu. Comme leur sanctification est fort imparfaite pendant tout le temps qu'ils sont sur la terre, il n'est nullement étrange qu'ils travaillent à leur salut avec moins d'ardeur & d'empressement que les mondains n'en ont pour les objets de leurs passions. Ainsi on ne doit point avoir de péne à se persuader que les premiers reüssisent plus heureusement à s'élever dans le monde, que les secondsà s'avancer dans la voie du ciel.

En un mot tout ce que Jesus Christ dit c'est que les mondains ont plus de Prudence humaine que les Chrétiens n'ont de Prudence Chrétienne, ce qui n'empéche nullement que la Prudence Chrétiennene soit en elle-méme, & comme on parle communement, en son genre, incomparablement plus parfaite & plus excellente que la terrienne.

Cela méme n'empéche pas que le plus petit degré de Prudence Chrétienne ne soit incomparablement plus utile que le plus haut point de la Prudence mondaine. Car enfin le plus haut point de la Prudence mondaine n'empéchera pas celui qui le possede de perir eternellement, au lieu que le plus bas degré de la Prudence Chrétienne procure infailliblement le salut.

Enfin tout cela n'empéche pas qu'au lieu que la Prudence Chrétienne, méme sans l'humaine, est une veritable Prudence, & soûtient admirablement toute la gloire de ce grand nom, comme ce que j'ai dit jusqu'ici l'a fait assés voir, l'humaine sans la Chrétienne ne soit une veritable folie, & ne porte la stupidité & l'extravagance au dernier excés. N'est-ce pas en effet porter la stupidité & l'extravagance à un excés auquel il est impossible de rien ajoûter, que de voir tout le deluge de la colere de Dieu prét à fondre sur sa téte sans rien faire pour s'en garentir? que provoquer méme châque jour cette redoutable colere par de nouveaux attentats? que de pouvoir se rendre eternellement heureux, & de ne rien faire dans ce dessein? enfin que de preferer à des soins si justes & si legitimes, mille vains & inutiles amusemens, tels que sont dans cette comparaison les occupations ordinaires des hommes du monde? N'est-ce pas là cependant ce qu'on peut dire de tous les pecheurs sans excepter ceux qui passent pour les plus habiles?

CONCLUSION.

De tout cela je conclus que la Prudence Chrétienne ayant de si grands avantages sur la mondaine, il est étonnant que tant de gens s'appliquant de toute leur force à se procurer la seconde, il y en ait si peu qui s'étudient

à s'aquerir la premiere. Comment se peut-il qu'on se neglige si effroyablement à cet égard-là? Et n'est-il pas juste qu'au moins ceux qui font cette reflexion ne se contentent pas de la faire, mais tâchent d'en profiter s'attachant fortement à cette importante étude?

On demandera peut-étre ce qu'il faut faire pour y reüssir. Mais comme ce discours est déja un peu long je me contenterai de dire en un mot qu'on reüssira infailliblement dans ce grand dessein, pourveu seulement qu'on fasse trois choses.

La premiere qu'on s'adresse à Dieu, la source & le principe de toute sorte de biens, & particulierement de celui-ci. Qu'on la lui demande avec humilité, avec ardeur, & avec perseverance.

C'est le moyen de l'obtenir infailliblement, témoin ce que dit S. Jaques. *Si quelqu'un manque de sagesse qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous liberalement, & ne la reproche point & elle leur sera donnée.*

II. Qu'on se persuade fortement les verités du salut. Qu'on n'en doute non plus que de ce qu'on voit de ses propres yeux. Si on en vient à bout on n'aura point de péne à les prendre pour regle de ses actions ce qui fait seul la perfection & le comble de la sagesse.

III. Qu'on aime Dieu & qu'on le craigne. Cela seul suffit. Car comme David & Salomon nous l'asseurent, *le commencement*, ou comme d'autres le traduisent, la consommation, & le plus haut point *de la sagesse c'est la crainte du Seigneur.*





CINQUIÉME DISCOURS.

De la Condeſcendance Chrétienne.

LA Prudence Chrétienne, dont on a parlé dans le Diſcours precedent, n'a point de fonction plus ordinaire, ni peut-étre plus delicate, que celle de donner de juſtes bornes à la Condeſcendance que nous devons avoir pour nos freres. Cette Condeſcendance eſt un des plus conſiderables effets de la charité, & par conſequent un des plus indiſpenſables devoirs du Chrétien. Mais comme il eſt aiſé de n'en avoir pas aſſés, il ne l'eſt pas moins d'en avoir plus qu'il ne faudroit, & rien n'eſt plus difficile que de trouver ce juſte milieu qui eſt également éloigné du trop, & du trop peu. Car outre que l'interét & le faux zele nous font en cela de terribles illuſions, la choſe eſt d'elle-méme aſſés difficile.

Il faut bien qu'elle le ſoit puis qu'on en juge ſi diverſement. On ne s'accorde jamais là-deſſus. L'un appelle une fermeté neceſſaire ce qui paroît à l'autre une dureté inſupportable, & il n'eſt rien de plus ordinaire que de voir qu'une méme action paſſe parmi les uns pour l'effet d'une Condeſcendance Chrétienne, & parmi les autres pour la marque d'une complaiſance lâche & criminelle. Les plus éclairés méme peuvent s'y tromper, & c'eſt de quoi l'on ne peut douter ſi l'on conſidere les conteſtations que cela ſeul excita parmi les Apôtres. Ces hommes ſi ſaints, & ſi remplis de l'Eſprit de Dieu, eurent des pénes terribles à s'accorder ſur ce ſujet. Il s'agiſſoit de ſavoir juſqu'où il faloit porter la Condeſcendance qu'on devoit avoir pour les Juifs, qui d'un côté paroiſſoient extremement attachés aux ceremonies de Moïſe, & de l'autre étoient fort éloignés de s'unir avec les Gentils. Ce que S. Paul faiſoit ne paroiſſoit pas aſſés indulgent à S. Pierre, & ce que S. Pierre pratiquoit ſembloit exceſſif à S. Paul. L'Aſſemblée méme de Jeruſalem ne ſe tint, à parler proprement, que pour cela, & les diſputes qui ſelon le témoignage de S. Luc partagerent les eſprits avant qu'on peût convenir de la deciſion qu'on fit dans la ſuite, font aſſés voir que la matiere ne manquoit pas de difficultés, & qu'ainſi il n'eſt pas aiſé de ſavoir juſqu'où la Condeſcendance Chrétienne doit aller, & où elle doit s'arréter.

On

On comprend par-là qu'il seroit à souhaitter qu'on peut ôter ces difficultés, mais il semble aussi qu'il y ait de la temerité à l'entreprendre, & qu'il faudroit pour cela s'imaginer de voir plus clair dans cette matiere que les Apôtres. Mais comme ces Apôtres mémes ont applani ces difficultés aprés les avoir excitées, & nous ont donné dans leurs Saints Escrits les principales decisions que nous devons suivre, & divers principes qui nous peuvent servir à en former de semblables, & à determiner ce qu'ils n'ont pas traité si expressement, il est clair qu'on peut entreprendre sans temerité de donner quelque jour à cette matiere. C'est aussi ce qu'on se propose de faire dans ce Discours.

I.

Que nous devons avoir de la Condescendance pour nos freres.

S'Il étoit permis à l'enfant de Dieu de ne travailler que pour son salut, la Condescendance Chrétienne lui seroit assés inutile. Dans cette supposition il pourroit dire tout ce qu'il pense, & faire tout ce qui lui paroît raisonnable, sans se mettre en péne de ce que les autres en penseront. Mais à qui est-il permis d'igno-

gnorer que nous devons étre aussi soigneux du salut de nôtre prochain que du nôtre méme? Nous devons d'un côté travailler de toutes nos forces à l'avancer, & de l'autre nous garder avec tout le soin possible d'y mettre le moindre obstacle. C'est pourquoi, lors que nous jugeons qu'une verité que nous allons dire, ou une action que nous allons faire, & que je suppose innocente de sa nature, éloignera nôtre prochain de la voye du Ciel, ou l'empéchera méme de s'y avancer, il est de nôtre devoir de taire cette verité, & d'omettre cette action, & la Loi de la charité change de telle façon la nature de l'une & de l'autre, que d'innocentes & d'utiles qu'elles étoient originairement, elle les fait devenir mauvaises & pernicieuses.

Le cas que je pose n'est pas un cas impossible. Ce n'est pas méme un cas extraordinaire. C'est une chose qu'on voit tous les jours. Comme on juge des choses beaucoup moins par lumiere que par prevention, il n'est point de verité si constante qui ne paroisse insupportable à des esprits imbus d'un sentiment opposé. D'où il arrive que lors que l'on s'apperçoit que cette verité qu'on ne peut souffrir est liée avec quelqu'autre verité plus importante dont on est un peu plus instruit, l'aversion qu'on a pour la premiere a plus de pouvoir pour faire rejetter la seconde, que l'attache qu'on avoit pour la seconde n'en a pour faire recevoir la premiere.

Lors

Lors qu'on trouve des esprits ainsi disposés, faut-il leur aller proposer indiscrettement ces verités qui les choquent? Faut-il s'empresser à leur faire voir la liaison qu'elles ont avec celles qui sont plus conformes à leurs sentimens? Ne seroit-ce pas le moyen infaillible de gâter tout? Et n'est-il pas bien plus à propos de taire pour un temps ces verités odieuses, & moins necessaires, jusqu'à-ce qu'on ait affermi ces esprits flottans dans la persuasion des autres verités plus utiles & plus importantes, qu'ils commencent déja de goûter, & qui outre leur utilité & leur efficace particuliere, pourront servir dans la suite à leur faire recevoir celles-là méme qu'ils ne peuvent encore souffrir.

Je dis la méme chose des actions. Il en est de tres-innocentes qui paroissent, non seulement criminelles, mais abominables, à des esprits preoccupés de certaines opinions, & qu'on ne sauroit faire en leur presence sans les porter à des excés extremement dangereux. Si ces actions innocentes ne sont pas d'ailleurs necessaires, n'est-il pas de la Charité Chrétienne de les omettre, au moins pour un temps, & ne doit-on pas regarder comme un grand malheur d'étre la cause, méme innocente, de la perte d'une personne dont les interéts nous doivent étre si chers?

En un mot, toutes les fois que ce que nous avons dessein de dire, ou de faire, peut met-

tre quelque obstacle au salut de nôtre prochain il ne nous est permis, ni de le dire, ni de le faire, s'il n'y a d'ailleurs quelqu'autre raison plus forte qui nous y oblige. C'est-là ce qu'on appelle la Condescendance Chrétienne, qui n'est autre chose qu'un heureux mélange de Prudence & de Charité, qui fait eviter tout ce qui peut causer quelque prejudice à nôtre prochain, & qui trouve tousjours les moyens les plus propres pour empécher que ses maux n'augmentent lors qu'on ne les peut guerir tout à fait. C'est une humeur douce & accommodante, qui fait supporter ce qu'elle ne peut corriger, & qui travaille méme plus efficacement à le corriger en le supportant, que le zele indiscret en tâchant de l'arracher mal à propos & à contre-temps.

Cette vertu trouve de la matiere pour s'exercer dans toutes sortes de choses, mais sur tout dans la Religion. C'est-là principalement ce qui l'occupe, mais c'est en cela aussi qu'elle trouve les plus grandes difficultés. En effet, il n'y a pas beaucoup de danger à se contraindre dans les choses qui ne regardent que la vie civile, mais rien n'est plus delicat que la Religion. Rien n'est plus aisé que de la blesser, & il y a de grandes precautions à observer pour ne les pas faire. Cela fera que je ne m'attacherai qu'à cette seule fonction de la Condescendance Chrétienne, & j'en ferai d'autant moins de difficulté, que ce que je dirai sur ce sujet

pourra s'appliquer sans péne à tous les autres de quelque nature qu'ils soient.

Je dis donc, que pour accomplir la Loi de Jesus Christ, qui est une Loi d'amour & de charité, il faut necessairement s'accommoder à la foiblesse de nos prochains, & nous garder de dire & de faire mal à propos devant eux des choses qui puissent leur inspirer de l'aversion pour la verité, quelque innocentes que ces choses soient en elles-mémes. Nous devons agir avec eux comme on agit avec les malades & avec les enfans, à qui l'on ne donne point de certaines viandes qui seroient bonnes pour d'autres, lors qu'on voit qu'ils ne les sauroient digerer.

C'est ce que Jesus Christ a pratiqué tres-exactement pendant tout le cours de sa vie. Il a caché à ses Apôtres méme plusieurs verités importantes, parce qu'il voyoit qu'elles ne serviroient qu'à ébranler leur foi. Témoin ce qu'il leur disoit un jour: * *J'ai à vous dire beaucoup de choses, mais vous ne les pouvés porter maintenant.* Ainsi il ne leur parla que tard du dessein qu'il avoit de souffrir la mort. Il leur parla tres-peu de la nature spirituelle de son regne: Et lors qu'on lui vint demander les * didrachmes, il avertit ses Apôtres qu'il seroit fondé à les refuser, mais il ajoûta qu'il étoit resolu à les payer pour ne scandaliser personne. Ses

* *Jean.* XVI. 12. § *Matt.* XVII. 25. 26. & 27.

Ses Apôtres imiterent parfaitement son exemple. Il y avoit un tres-grand nombre de Juifs qui avoient quelque disposition à embrasser l'Evangile, mais ils étoient terriblement entétés des ceremonies de Moïse, que Jesus Christ avoit abrogées. Tous ceux qui les negligeoient leur paroissoient des impies, & s'ils étoient Juifs de naissance ils les consideroient comme de veritables Apostats. Que faire dans ces occasions? Faloit-il se prevaloir de la liberté que Jesus Christ avoit procurée à ceux qui croiroient en lui? Faloit-il violer sans scrupule les Loix de Moïse? Quand les Apôtres l'auroient fait ils n'auroient fait autre chose qu'user de leurs droits. Mais s'ils l'avoient fait aussi ils auroient éloigné pour tousjours les Juifs de la verité. Ils les auroient empéchés d'en écouter les Predicateurs, ils auroient mis un obstacle invincible à leur conversion. Cela fit qu'ils ne firent aucun scrupule d'observer eux-mémes toutes les ceremonies de l'Ancienne Loi. Ainsi S. Paul circoncit Timothée. Ainsi il se fit raser la téte à Cenchrée parce qu'il avoit un vœu. Ainsi il contribua avec quelques autres à Jerusalem pour offrir quelque Sacrifice.

Ils firent bien plus. Ils obligerent les autres fideles à les imiter. Ils ordonnerent dans l'assemblée de Jerusalem que les Gentils méme, qu'on ne pouvoit assujettir à tout le joug de la Loi, s'abstinssent au moins des choses étouffées & du sang. Et outre cela, ils ne

per-

perdirent point d'occasion de dire qu'il faut eviter tout ce qui peut scandaliser les infirmes. Qu'on lise tout le chapitre 14. & le commencement du 15. de l'Epître aux Romains. On verra que tout ce que S. Paul y dit ne tend qu'à cela. *Je sais, dit-il, & suis persuadé par le Seigneur Jesus que rien n'est soüillé de soi-méme. Mais si ton frere est contristé pour la viande tu ne chemines plus selon la charité. Ne détruis point par la viande celui pour lequel Christ est mort. Il est bon de ne manger point de chair, & de ne boire point de vin, & de ne rien faire en quoi ton frere choppe ou se scandalise, ou soit affoibli.* De méme * aux Corinthiens: *Si quelqu'un te voit, toi qui as de la conoissance, étre à table au Temple des Idoles, la conscience de celui qui est foible ne sera-t-elle pas induite à manger des choses sacrifiées à l'Idole? Et ainsi ton frere qui est foible, pour lequel Christ est mort, perira par ta conoissance. Or quand vous pechés ainsi contre vos freres, & blessés leur conscience qui est foible, vous pechés contre Christ. Pour cette cause si la viande scandalise mon frere, je ne mangerai jamais de chair, de peur que je ne scandalise mon frere.*

Voici encore ce qu'il dit sur ce sujet dans le chapitre suivant. *Quoi que je sois en liberté à l'égard de tous, je me suis assujetti à tous afin de gagner plus de personnes. Je me suis fait aux Juifs comme Juif, afin de gagner les Juifs;*

* *I. Cor. VIII.* 10.

à ceux qui ſont ſous la Loi comme ſi j'étois ſous la Loi, afin de gagner ceux qui ſont ſous la Loi; à ceux qui ſont ſans Loi comme ſi j'étois ſans Loi, afin de gagner ceux qui ſont ſans Loi. Je me ſuis fait comme foible aux foibles, afin de gagner les foibles. Je me ſuis fait toutes choſes à tous, afin qu'abſolûment j'en ſauve quelques-uns.

Je pourrois ajoûter un grand nombre d'endroits ſemblables. Mais ceux-là ſuffiſent pour mettre cette verité dans ſon jour. Elle eſt d'ailleurs aſſés evidente ſi l'on s'arréte à la conſiderer dans une idée un peu generale. Car qui peut douter qu'il ne ſoit bon de faire tout ce que l'on peut pour faciliter le ſalut de nos prochains? Qui peut douter qu'il n'y ait de la juſtice à s'abſtenir des choſes les plus permiſes, & à renoncer à des droits certains & inconteſtables, lors qu'on ne peut s'en prevaloir ſans éloigner nos freres du chemin du Ciel? Quelle charité a-t-on ſi on le refuſe? Et qu'eſt-on ſi on n'a point de charité?

Qu'on explique comme l'on voudra le ſouhait de S. Paul, qui deſiroit d'étre fait anathéme pour ſes freres. Qu'on choiſiſſe le ſens le plus foible qu'on puiſſe donner à ſes paroles. On verra que la charité portoit cet Apôtre à quelque choſe de bien plus difficile & de bien plus grand que tout ce que la Condeſcendance Chrétienne exige de nous. Que l'on conſidere encore ce que dit S. Jean, que nous devons étre

être préts à perdre la vie pour le salut de nos freres. Aprés cela on ne soupçonnera point que ce soit faire trop pour eux que de faire ce que je viens d'indiquer.

II.

Que la Condescendance que nous devons avoir pour nos freres n'est pas infinie. Regles generales qui font voir jusqu'où elles doit s'étendre.

ON ne peut donc pas contester cette verité. Mais est-ce-là une regle generale & sans exception ? N'est-il donc jamais permis de dire ou de faire des choses dont on a lieu de croire que quelque foible sera choqué ? Il l'est sans difficulté, & ce seroit une Loi bien dure s'il faloit toujours se regler sur le goût des autres. Il ne faudroit jamais dire la verité, ou du moins il ne faudroit la dire presque jamais. Car il n'est rien de plus rare que de voir qu'elle ne choque personne. Il faudroit s'abstenir des meilleures choses. Car en est-il de si bonnes dont quelqu'un ne se scandalise?

Aussi ce méme S. Paul, qui a porté si loin les droits de la Condescendance Chrétienne, s'est

s'eſt conduit tout autrement en diverſes occaſions. Il declare dans ſon Epître aux Galates qu'il n'avoit pas cedé, pas méme un moment, aux faux freres qui s'étoient gliſſés parmi les Chrétiens pour tendre des pieges à leur liberté, & que quelque inſtance qu'ils en peuſſent faire, il ne voulut point ſouffrir que Tite fût circoncis. Il reſiſta méme en face à S. Pierre, qui molliſſoit un peu ſur cela. Et quoi que les Juifs & que les Gentils euſſent tant d'averſion pour la croix de Jeſus Chriſt, il ne ceſſa jamais de la précher aux uns & aux autres comme le chef-d'œuvre de la ſageſſe & de la puiſſance de Dieu.

Il y a donc des occaſions où il faut uſer de Condeſcendance, & d'autres où il ne le faut pas. Mais qu'elles ſont ces occaſions? C'eſt à quoi toute la difficulté ſe reduit. Je crois qu'on la peut ôter par les reflexions ſuivantes.

Premierement, on doit prendre garde à ne ſe faire point d'illuſion, imputant à une Condeſcendance charitable ce qui dans le fond eſt l'effet d'une complaiſance baſſe & intereſſée. Voici ce que c'eſt. On ſe trouve avec des perſonnes puiſſantes qu'on veut ménager, parce que quelque interét temporel le demande de la ſorte. On voit que leur dire de certaines verités dont on eſt perſuadé, & faire en leur preſence de certaines choſes que l'on croit juſtes, c'eſt le moyen de les aigrir contre nous, & on

on ne le veut pas, parce qu'on apprehende de leur déplaire, & de perdre des avantages purement temporels qu'on se promet de leur bonne volonté. C'est à quoi la cupidité ne peut consentir. Qu'arrive-t-il donc ? On prend le parti de taire ces verités que l'on croit solides, & de ne pas faires ces choses qu'on estime justes & raisonnables. Et parce qu'on n'est pas bien aise de sentir les reproches que la conscience en fait, on tâche de se tromper par le beau pretexte de la Condescendance Chrétienne. On se dit à soi-méme, & on tâche de faire comprendre aux autres, qu'on n'en use de la sorte que pour ne pas éloigner ces personne de la verité ou de la pieté, quoi que dans le fond on ne se conduise que par des veuës purement temporelles, & par des considerations de chair & de sang.

Si l'on a tant soit peu de bonne foi on conviendra avec moi de deux choses sur ce sujet. La premiere, que c'est à ce principe qu'il faut imputer la plupart des effets de nôtre Condescendance, & que la cupidité y a incomparablement plus de part que la charité. On n'en disconviendra pas si l'on considere qui sont ceux pour lesquels on en use de cette façon. En effet, qui sont ceux qu'on apprehende le plus de choquer ? Sont-ce des povres, des petits, & des miserables ? Ne sont-ce pas plustôt les grands & les puissans de la terre, & generalement ceux de qui nôtre repos & nôtre fortu-

ne

ne dependent? Qu'on voye encore ce qu'on craint le plus, ou le mal qu'on eſt en état de faire à celui qu'on craintde choquer, ou celui que nous apprehendons qui nous arrive à nous-mémes. Qu'on faſſe quelque attention à toutes ces choſes. On verra que ce que nous imputons à la Charité, ne vient d'ordinaire que d'un attachement exceſſif à nôtre interét.

La ſeconde choſe que j'eſpere qu'on ne me conteſtera pas ſur ce ſujet, c'eſt qu'il n'y a rien de plus lâche, ni de moins Chrétien que ce procedé. On trahit les interéts dela verité & de la pieté. On les abandonne par des veuës baſſes & honteuſes, & enſuite on tâche de faire comprendre aux autres, & de ſe perſuader à ſoi-méme, qu'on n'agit que par des principes de charité. Cela veut dire qu'on ajoûte tout ce que l'hypocriſie a de plus deteſtable, à ce qu'il y a de plus honteux dans la lâcheté.

Il faut donc prendre garde à ne ſe pas faire une ſi dangereuſe illuſions. Mais ce n'eſt pas tout. Il importe de faire attention à une autre choſe. C'eſt qu'on ſe trompe ſi l'on s'imagine que ce qui fait de la péne à la Condeſcendance Chrétienne, & ce qu'elle tâche avec tant de ſoin d'eviter, ce ſoit le malheur de déplaire à ceux qu'on ſouhaitte de ménager. Ce n'eſt pas cela. Ce qui lui fait peur c'eſt de mettre quelque obſtacle à leur ſalut. C'eſt de leur inſpirer du dégoût pour la verité. C'eſt d'étre cauſe qu'ils la haïſſent, ou qu'ils faſſent

quel-

quelqu'autre chose qui leur ferme la porte du Ciel. Voilà ce qui lui paroît un grand mal. Voilà ce qu'elle craint tousjours, & qu'elle tâche tousjours d'eviter. Le reste n'est rien en comparaison, & il est méme de certaines occasions où rien ne convient mieux, si non à la Condescendance elle méme, au moins à la Charité qui en est le principe, que de s'étudier à troubler & à inquieter nos freres, parce qu'en effet il leur importe extremement d'étre troublés & inquietés, & de perdre ce repos funeste dont il jouïssent.

Imaginons-nous un orgueilleux preoccupé d'une grande idée de ses perfections. Qui peut douter que tout ce qu'on lui dira pour le détromper ne lui paroisse insupportable? Faut-il pour cela le laisser dans cette erreur, qui fait un obstacle si terrible à son salut? Et vaut-il mieux de le laisser perir en l'abandonnant à l'illusion qui le flatte, que de le sauver par des moyens qui ne lui seront pas agreables?

Imaginons-nous un pecheur plongé dans la securité & dans la licence. Faut-il douter qu'il ne se fâche si on le vient menacer du juste Jugement de Dieu? N'est il pas certain qu'un objet de la nature de celui ci ne lui plaira point. Il ne faut pas cependant laisser pour cela de le lui mettre devant les yeux. Que l'on considere en effet de quelle maniere les Saints se sont conduits dans ces occasions. Que l'on pren-

ne garde à ce que S. Pierre & S. Etienne dirent aux Juifs qui venoient de crucifier Jesus Christ. Que l'on voye la force avec laquelle ces Saints hommes leur reprocherent le crime horrible qu'ils avoient commis. On verra clairement par-là qu'il est quelquefois permis de dire des choses dures & fâcheuses, & par consequent que la charité doit avoir un tout autre but que celui de ne pas déplaire à nos prochains. Le plus excellent qu'elle puisse se proposer c'est sans difficulté leur salut, qu'elle a dessein d'avancer, si elle le peut, ou tout au moins de ne le point traverser, & ce n'est que par rapport à cela que les choses lui paroissent bonnes ou mauvaises, utiles ou pernicieuses.

Lors donc qu'on s'imagine d'avoir une occasion d'exercer la Condescendance Chrétienne, il faut voir si on ne se trompe pas en cela. Il faut voir si effectivement il y a du danger qu'en usant de la liberté que le Seigneur Jesus nous a aquise, nous fassions quelque prejudice à ceux qui s'en choqueront. Mais cela méme ne suffit pas. Il faut voir qu'elle est leur veritable disposition. Dans tous les endroits où S. Paul nous recommande la Condescendance Chrétienne il dit expressement, ou du moins il insinuë, que ceux à l'égard de qui l'on en doit user sont des foibles. * *Nous devons*, dit-il, *nous qui sommes forts, supporter les in-*

* *Rom. XV. 1.*

infirmités des foibles. Ton frere qui est foible perira par ta conoissance. Quand vous pechés ainsi contre vos freres, & que vous blessés leur conscience, qui est foible, vous pechés contre Jesus Christ. Ceci est important, & il n'y a peut-étre rien qui donne plus de jour à cette matiere.

En effet, quels sont ces foibles que S. Paul entend. Ce sont visiblement ceux qui conoissent déja une partie considerable de la verité, & dont on a lieu d'esperer qu'avec le temps, & peu à peu, ils viendront à la conoître dans toute son étenduë. Ce sont en deuxiéme lieu ceux qui ne la conoissant pas encore sont tres-disposés à la conoître, & qui pour me servir de l'expression du Sauveur du monde, ne sont pas loin du Royaume des Cieux. Ce sont encore de certaines consciences tendres, remplies de scrupules, dont il seroit à desirer quelles peussent s'affranchir mais qui n'en sont travaillées que parce que manquant de lumiere elles ont beaucoup de crainte de Dieu.

Ce sont-là les foibles dont S. Paul nous parle. Car pour ce qui regarde les ennemis declarés de la verité, les opiniâtres, & les entétés, pour ce qui regarde encore les impies de profession, les méchans & les vicieux, & generalement ceux qui ne donnent aucune esperance d'amandement, ceux mémes qui n'en donnent pas une esperance prochaine, il est

clair que ce ne sont pas des foibles qu'il faille épargner, mais des puissans ausquels il faut resister. Ce ne sont pas des freres que nous devions conserver, mais des ennemis qu'il est necessaire de combattre.

Qu'on voye, en effet, de quelle maniere Jesus Christ & S. Paul en ont usé avec ces gens-là. Qu'on voye, par exemple, de quelle maniere le Fils de Dieu a traité les Scribes & les Pharisiens, ces ennemis declarés de l'Evangile. Bien loin de les menager il leur a dit les choses du monde les plus dures, & les plus propres à les aigrir. Témoin tant de vives censures, & tant de sanglans reproches qu'il leur fait en diverses occasions. Témoin encore cette espece d'anathéme, ce *Malheur* qu'il prononce si souvent contr'eux. S. Paul, de méme, qui prenoit tant de formes differentes pour s'accommoder aux infirmes, ne laissoit pas de se roidir, & de faire paroître toute la force & toute la fermeté Apostolique lors qu'il avoit en téte quelqu'un de ces faux freres qui dressoient des embuches à la liberté des fidelles, & ne leur cedoit pas un moment, comme il le declare lui-méme aux Galates.

Avant donc que de se resoudre à pratiquer la Condescendance Chrétienne, il faut examiner avec soin si ceux à l'égard de qui on a quelque desir d'en user sont effectivement foibles, s'ils ont quelque chose de bon dans l'ame, & quelque disposition à embrasser la verité & la

pieté

pieté dans toute leur étenduë. Car si cela n'étoit pas, si au lieu d'une telle disposition on avoit lieu de croire qu'ils ont une égale aversion pour toutes les parties de la verité, & pour toutes les loix de la pieté, il est clair qu'il n'y a point de Condescendance à pratiquer avec eux, & qu'au contraire on est appellé à mettre en œuvre tout ce qu'on a de force & de fermeté pour leur resister

Il y a une quatriéme reflexion à faire qui a beaucoup de conformité avec la precedente. C'est qu'il importe d'examiner si la supression d'une verité odieuse, ou l'omission d'une action permise & innocente ne fera pas un effet aussi fâcheux dans l'esprit de ceux-là mémes qu'on veut ménager, qu'une confession ouverte de cette verité, ou que la pratique de cette chose permise. Car si cela étoit, & s'il y avoit des inconveniens à craindre de tous côtés, il ne faudroit pas se determiner d'abord en faveur de la Condescendance, & il y auroit bien d'autres reflexions à faire, comme on le verra dans la suite.

La veritable occasion de pratiquer la Condescendance, c'est lors que le silence & l'omission ne peuvent point faire de mauvais effet. Alors, je l'avouë, il faut y avoir recours. Mais lors que l'une ou l'autre de ces deux choses peut nuire, il est clair que la pratiquer n'est autre chose qu'eviter un mal par un autre mal, & quelquefois méme se jetter dans

un mal plus grand pour ne pas tomber dans un plus petit.

Si dans de certaines occasions je soûtiens des verités odieuses, je cours danger de choquer ceux à qui je parle, parce que je sais qu'ils sont prevenus contre ces verités. Mais aussi si je me tais j'ai lieu de croire qu'on imputera mon silence, ou à la honte que j'ai de ces verités, ou à la foiblesse des raisons que je puis employer pour les soûtenir.

Si je combats des erreurs dont ceux à qui je parle sont prevenus je les soûleverai contre moi. Mais aussi si je les laisse passer sans rien dire, si méme en parlant je les extenuë, & m'empresse à dire qu'elles sont legeres & suportables, je prevois qu'on en conclurra que ce ne sont pas des erreurs, & qu'on prendra tous mes adoucissemens pour autant d'aveus du contraire de ce que je pense.

Si je fais une chose permise, ceux qui la croyent mauvaise en seront scandalisés. Mais aussi si je ne la fais pas ils se confirmeront dans la fausse opinion qu'ils ont qu'elle est criminelle.

Voilà donc du mal de part & d'autre. Voilà des dangers par tout. Que faut-il faire dans ces occasions? Il faut voir premierement s'il n'y a pas quelque biais ou quelque milieu qui donne le moyen d'eviter l'un & l'autre de ces deux maux que l'on apprehende. Car si cela est qui peut douter qu'il ne faille le prendre? Qui peut méme douter qu'il ne soit bon de

le

le chercher, & que ce ne soit ici l'une des plus delicates occasions d'exercer la Prudence Chrétienne & Evangelique?

Il faut voir en deuxiéme lieu si au defaut de ces biais & de ces milieux, qui en effet ne se trouvent pas tousjours on ne peut pas faire une autre chose qui en approche. C'est de prendre des devants contre les deux inconveniens que l'on apprehende, & de travailler également pour les prevenir l'un & l'autre. Cela se peut quelquefois, & lors qu'on le peut il n'y a point de doute qu'il ne soit bon de le pratiquer.

Mais si ni l'un, ni l'autre de ces expediens ne peut avoir lieu, & s'il faut de toute necessité tomber dans l'un des dangers que l'on apprehende, il n'y a point de doute qu'il ne faille preferer le moindre, ou pour mieux dire eviter le plus grand.

Il est vrai qu'il n'est pas tousjours aisé de decider lequel est le plus grand ou le plus petit. Mais on trouvera quelque secours pour cela dans les regles suivantes. I. Le mal qu'on nomme Physique ou temporel, quelque grand qu'il soit, n'est jamais comparable au plus petit mal moral ou spirituel. Cela veut dire que c'est un plus grand malheur de commettre le moindre de tous les pechés, que de souffrir le plus cruel de tous les supplices. II. S'il s'agit de choisir entre deux pechés, dont l'un doive étre commis par mon prochain, & l'autre par moi, je dois moins craindre le premier

que le ſecond, & je dois laiſſer pecher mon prochain ſi je ne le puis empécher qu'en pechant moi-méme, quand méme le peché que je pourrois épargner à mon prochain ſeroit incomparablement plus grand que celui qu'il me faudroit faire pour cet effet. Car comme il n'eſt jamais permis de faire du mal afin qu'il en arrive du bien, il l'eſt tout auſſi peu de faire un mal pour empécher qu'il n'arrive quelque autre mal. III. S'il s'agit de choiſir entre deux pechés où l'on apprehende que le prochain tombe, il faut prendre garde à trois choſes. La premiere eſt le plus ou le moins de probabilité qu'il y a que nôtre prochain tombera dans l'un ou dans l'autre. Car ſi cette probabilité eſt inégale, il n'eſt pas probable, mais il eſt certain qu'il faut ſe determiner en faveur de la plus petite. La ſeconde choſe à laquelle il faut regarder, c'eſt l'atrocité méme du peché. Car ſi l'un de ces pechés où l'on apprehende que le prochain tombe, eſt plus grand que l'autre, il eſt clair qu'il faut s'appliquer ſur tout à lui faire eviter le plus grand. Enfin, il faut prendre garde aux ſujets qu'on a de preſumer que le prochain ſe relevera pluſtôt, ou plus tard de l'un de ces pechés que de l'autre. Car il eſt certain que toutes choſes étant égales, il faut s'appliquer davantage à eviter ce qui peut avoir des ſuites plus fâcheuſes. Je ne m'arréte point à prouver ces regles. Elles ſont ſi evidentes qu'on ne les ſauroient conteſter.

Les

Les reflexions que je viens de faire me conduisent à une cinquiéme, qui est tres-importante. C'est que d'ordinaire on ne se porte à user de Condescendance que parce qu'on ne regarde qu'à une seule personne, ou à un seul ordre de personnes qu'on apprehende de scandaliser en usant de ses droits. Il est cependant certain que cela ne suffit pas. Il faut voir si ce qu'on fait pour ne pas scandaliser un de nos prochains n'en scandalisera pas un autre, dont le salut doit nous étre autant ou plus cher que celui du premier. Car si cela est il n'est pas à beaucoup prés aussi seur qu'on se l'imagine, que ce soit une occasion d'exercer la Condescendance.

Ce fut-là precisement la faute de S. Pierre. Il craignit de choquer les Juifs en conversant avec les Gentils. Mais en se separant des Gentils il ne choqua pas moins ces Gentils, dont il quittoit la communion, qu'il choquoit les Juifs en la recherchant, & ainsi il ne tâchoit de plaire aux uns qu'en déplaisant aux autres.

C'est aussi ce que font la pluspart de ceux qui portent leur Condescendance trop loin. Ils apprehendent de scandaliser ceux qui ne sont pas de leur Communion, & ils scandalisent en effet leur propres freres, ne remediant de cette maniere à un mal que par un autre mal.

Mais dira-t-on, que faut-il faire en ces occasions? Il faut observer la pluspart des regles que j'ai touchées dans la reflexion precedente,

& y ajoûter celles-ci. 1. Il y a bien moins de mal à ne ſcandaliſer qu'une perſonne, qu'à en ſcandaliſer deux, ou pluſieurs. 2. Si de deux perſonnes qui auront conoiſſance de ce que je fais il faut neceſſairement que j'en ſcandaliſe l'une, & que l'une me ſoit plus proche que l'autre, ſoit ſpirituellement, ſoit temporellement, je dois eviter pluſtôt ce qui peut choquer celui qui m'eſt plus proche, que ce qui peut ſcandaliſer celui qui l'eſt moins. 3. Si je n'ai pas plus de liaiſon avec l'un qu'avec l'autre, je dois preferer les interéts de celui des deux à qui ce que je dirois ou ferois pourroit faire plus de mal. 4. S'il y a méme en cela de l'égalité je dois ſuivre la verité & la raiſon, & faire ce que je ferois ſi je ne ſcandaliſois perſonne, ſoit en faiſant ce qui ſe preſente à faire ſoit en l'ommettant. En effet, les deux ſcandales mettent les choſes dans l'équilibre, & c'eſt aux raiſons que l'on a d'ailleurs pour agir ou pour n'agir pas à faire pancher la balance.

S. Pierre n'eut égard qu'à la ſeconde de ces regles. Il crut qu'il ne devoit regarder qu'aux Juifs, ſoit parce qu'il étoit Juif lui-méme, ſoit parce qu'il étoit Apôtre des Juifs. Mais il viola les trois autres, ſur tout la premiere. Car ſon action tendoit à éloigner de la verité bien plus de perſonnes qu'elle n'y en pouvoit attirer. Il faiſoit d'ailleurs un prejudice irreparable aux Gentils, leur fermant pour toujours la porte de l'Egliſe, & s'il faiſoit quel-

que bien aux Juifs en ne leur mettant pas devant les yeux une chose qui leur faisoit de la péne, il leur faisoit un grand mal en les confirmant dans l'erreur dont ils étoient prevenus sur le sujet de la necessité des ceremonies. Enfin, si toutes choses eussent été égales il eût falu se determiner pour ceux qui avoient raison dans le fond, & c'est ce que S. Pierre ne faisoit pas, puis que les Gentils étoient fondés à ne pas observer la Loi ceremonielle, & que les Juifs ne l'étoient point à refuser de converser avec ceux qui ne la vouloient pas observer.

III.

Regles particulieres.

TOut ce que j'ai dit jusqu'ici appartient également aux deux manieres generales de pratiquer la Condescendance, qui consistent d'un côté à taire ce qu'on pourroit dire, & à omettre ce qu'on pourroit faire, & de l'autre a dire & à faire, ce qu'on ne diroit ou ne feroit pas sans cela. Mais il est bon de faire encore quelque reflexion sur chacune en particulier.

Pour la premiere, on comprend sans péne que tout ce que la Condescendance peut faire de plus fort sur le sujet de la verité, c'est de la taire. Car pour la nier, ou pour la combat-

tre, c'eſt ce qui n'eſt jamais permis, non pas méme quand on pourroit par ce moyen ſauver tout le monde. Cela au reſte n'a pas lieu ſeulement ſur le ſujet de la verité ſalutaire. Il n'y a point de verité de quelque nature, & de quelque ordre qu'elle ſoit, legere ou importante, naturelle ou revelée, qu'il ſoit permis de deſavoüer pour quelque raiſon que ce ſoit, puis qu'on ne ſauroit la deſavouër ſans mentir, & que mentir eſt un mal qu'il n'eſt jamais permis de faire, non pas méme afin qu'il arrive du bien.

Ainſi tout ce qu'on peut faire de plus ſur le ſujet de la verité, c'eſt de la taire en de certaines occaſions. Encore faut-il voir ſi l'on peut la dire en uſant de tous les ménagemens & de tous les adouciſſemens dont on ſe pourra aviſer. Il eſt certain qu'il y a tres peu d'occaſions où cela ne ſuffiſe. La pluſpart des hommes ſont bien plus choqués des manieres ſeches, rudes, & deſagreables de ceux qui leur propoſent la verité, que de la verité elle-méme, & cette verité n'eſt jamais ſi contraire aux prejugés de ceux à qui on parle, qu'on ne puiſſe trouver le moyen de la leur propoſer ſans les irriter, pourveu qu'on ait quelque adreſſe & quelque douceur.

C'eſt de quoi l'on ne ſauroit donner un plus grand exemple que la maniere en laquelle S. Paul propoſe la rejection des Juifs dans ſon Epitre aux Romains. C'étoit en ce temps-là

la verité du monde la plus odieuse. S. Paul neantmoins l'exprime assés nettement. Mais il l'adoucit aussi de telle sorte que bien loin d'en étre choqué on en est attendri. Qu'on lise ce qu'il en dit, & l'on sera contraint d'avouër que la charité n'est pas moins ingenieuse que la cupidité à trouver des adoucissemens pour tout ce qu'il y peut avoir de plus rude.

Lors qu'on peut trouver ce secret il n'y a point de doute qu'on ne le doive employer. Car il est tousjours beau de soûtenir les interéts de la verité, sur tout d'une verité aussi Sainte & aussi Divine qu'est celle que la Religion enseigne. Mais imaginons nous que cela ne se puisse point, & qu'il n'y ait point de milieu entre le silence, & la necessité de scandaliser quelqu'un. Il reste à examiner l'importance de la verité à laquelle on peut rendre témoignage. Car si c'est une de ces verités capitales, qu'on ne peut, ni combattre, ni ignorer méme sans se perdre, il faut la publier hautement, quand méme toute la terre devroit s'en scandaliser. Et c'est ce que S. Paul observe exactement, comme il paroît par ce que j'ai déja remarqué. Rien ne choquoit tant, soit les Juifs, soit les Gentils de son temps, que le Mystere de la Croix. Mais comme il n'y a rien de plus necessaire pour le salut que la foi explicite de ce grand Mystere. S. Paul ne s'arréta pas pour cela, & malgré le scandale des Juifs, & le mépris des Gentils, il s'obstina saintement à ne pré-

cher aux uns & aux autres que Jesus Christ crucifié.

Il n'y a qu'un cas où il soit permis de taire ces verités capitales. C'est lors qu'on prevoit que ceux à qui on les devroit proposer bien loin de les embrasser se mettront en fureur, soit contre ces verités mémes, contre lesquelles ils vomiront des blasphémes, soit contre ceux qui les leur proposeront, les persecutant & les outrageant. Alors la Prudence veut qu'on se taise, & Jesus Christ le permet par ces paroles celebres, * *Ne donnés point les choses Saintes aux chiens, & ne jettés point les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent à leurs piés, & que se tournant vers vous ils ne vous dechirent.*

Hors de-là il ne faut pas laisser de publier ces grandes verités *en temps & hors temps*, comme parle S. Paul. Imaginons nous méme qu'il s'agisse d'une verité qui ne paroisse pas si importante en elle-méme, mais qui soit necessaire à celui avec qui on se trouve par rapport à quelque disposition, ou à quelque conjoncture particuliere où il se trouve. Il est certain que cela se peut. Cela posé il est clair encore qu'il faut la lui proposer en faisant en méme temps ce qu'on peut pour l'obliger à la recevoir.

Mais lors qu'il s'agit de certaines verités dont la conoissance n'est pas necessaire, il est

* *Matt. VII. 6.*

bon

bon de les supprimer si l'on voit que bien loin de produire quelque bon effet en les soûtenant on n'en pourra produire que de fâcheux. En effet, rien n'est plus irregulier que la conduite de ceux qui sans aucune necessité s'empressent à dire de certaines choses tres-veritables en elles-mémes, mais aussi tres-propres à choquer ceux qui ne les comprennent pas, & que leur prevention empéche d'en bien juger.

Je fremis toutes les fois que je pense au conte terrible qu'auront à rendre certains Docteurs, qui s'étant mis dans la téte que quelques sentimens communement reçus dans l'Eglise n'étoient pas veritables, n'ont fait aucun scrupule de les combattre publiquement & avec éclat, quoi qu'ils fussent tres-fortement convaincus, & qu'ils avoüassent méme dans les occasions, que ces sentimens n'avoient rien qui fit obstacle au salut, & qu'ils ne peussent douter que ce qu'ils faisoient pour les attaquer ne deût exciter mille troubles, & ébranler la foi des verités les plus importantes. Je pourrois faire voir que ces sentimens étoient beaucoup mieux appuyés que ces Docteurs ne s'imaginoient, & qu'il y avoit tres-peu de solidité dans tout ce qu'ils disoient pour les combattre. Mais je me contenterai de soûtenir que quand méme ils auroient eu raison dans le fond, ils n'auroient pas laissé d'avoir grand tort de faire naître tant de scandales pour des choses qui selon eux-mémes étoient de peu d'im-

d'importance. Je voudrois ſeulement qu'ils euſſent medité avec quelque ſoin cette parole terrible du Fils de Dieu qui m'a fait trembler une infinité de fois en ma vie, *Malheur à celui par qui ſcandale avient.*

Cela ſuffira ſur le ſujet de ce qu'on peut taire. A l'égard de ce qu'on peut omettre il faut remarquer qu'il eſt trois ordres d'actions, les bonnes, les mauvaiſes, & les indifferentes. J'entends par les bonnes toutes celles que Dieu a commandées, de quelque nature que ſoient les Loix qu'il en a données. J'entends par les mauvaiſes toutes celles qu'il a defenduës, & par les indifferentes toutes celles qu'il a laiſſées à nôtre liberté ſans nous en donner ni commandement, ni defenſe.

Pour les mauvaiſes il n'eſt jamais permis de les faire, & il n'y a point de raiſon aſſés forte pour nous y engager. Ni nôtre interét, ni celui de nos prochains, non pas méme celui de leur ſalut, ne ſuffit pas pour cela. Car il n'eſt jamais permis de faire du mal, non pas méme afin qu'il en arrive du bien.

Il n'en eſt pas de méme des bonnes œuvres. Il y a ſur leur ſujet une diſtinction importante à faire. On ſait qu'il y a cette difference entre les defenſes de Dieu & ſes preceptes affirmatifs, qu'il n'y a point de moment dans la vie où ſes defenſes ne lient de telle ſorte qu'il n'eſt jamais permis de faire ce qu'elles condamnent. Au contraire les preceptes affirmatifs

n'o-

n'obligent qu'en de certaines occasions. Ainsi il n'est jamais permis de tuër, de dérober, de mentir. Mais on n'est pas tenu de donner l'aumône, de prier Dieu, & d'écouter sa parole à tous les momens. Il suffit de le faire lors qu'on en a l'occasion. Cette occasion méme a quelque étenduë, & comprend quelquefois, non seulement des momens, mais méme des jours.

Imaginons nous donc qu'on peut faire quelque bonne œuvre, mais qui choquera ceux qui la verront. Il faut voir si elle se peut differer sans violer le precepte qui nous y oblige. Si cela est il est bon d'attendre quelques momens, puis qu'en agissant ainsi on remplit le precepte & on ne blesse point la charité. Mais si le precepte presse, il faut le remplir, & ne faire point d'état du scandale injuste qu'on en pourra prendre. C'est ce que le Fils de Dieu pratiquoit ordinairement. Il guerissoit les malades le jour du Sabbat, quoi qu'il n'ignorât pas que les Juifs, sur tout les Scribes & les Pharisiens le trouvoient mauvais.

Mais la plus ordinaire occasion d'user de Condescendance, c'est la pratique des choses indifferentes, & qui sont tellement permises qu'elles ne sont point commandées. Ce sont-là principalement celles dont il se faut abstenir lors qu'on ne les peut pratiquer sans scandaliser le prochain. C'est aussi par rapport à cet ordre de choses que S. Paul disoit, * *Toutes*

* *I. Cor. X. 23.*

choſes me ſont licites, mais toutes choſes ne ſont pas expedientes. Toutes choſes me ſont licites, mais toutes choſes n'édifient point. Il ſeroit méme facile de faire voir que toutes les preuves que cet Apôtre a données de ſa Condeſcendance Chrétienne, il les a données ſur des choſes indifferentes. Il ſemble donc qu'il y auroit quantité de choſes à dire ſur ce ſujet. Mais comme toutes les queſtions que l'on pourroit faire là-deſſus ſe trouvent éclaircies par les reflexions generales qu'on vient de faire dans ce Diſcours, il n'eſt pas neceſſaire de s'y arréter davantage.

Je dis la méme choſe de ce que la Condeſcendance Chrétienne nous oblige à dire. Tous les ſcrupules qu'on pourroit avoir là-deſſus ſe trouvent levés par les remarques que je viens de faire. Il n'en eſt pas de méme de ce que cette vertu nous oblige à faire, ce qui fait le dernier ordre des choſes où la Condeſcendance paroît. Il eſt certain que comme on doit omettre celles qui pourroient ſcandaliſer le prochain, on doit faire, au moins ordinairement, toutes celles dont l'omiſſion pourroit produire le méme effet. Il en faut ſeulement excepter celles qui étant indifferentes de leur nature ſont employées par un uſage public à en ſignifier de mauvaiſes. Il eſt certain qu'il n'y a point de raiſon qui puiſſe nous autoriſer à les pratiquer, au moins dans des circonſtances qui donnent lieu de les conſiderer comme ſignes.

Jetter

Jetter quelques grains d'encens dans le feu est sans doute quelque chose d'indifferent, & lors qu'on le fait dans le seul dessein de se parfumer, & dans des occasions où personne ne peut douter qu'on n'ait uniquement cette intention, il est certain qu'il n'y a point de mal à le faire. Mais comme les anciens Payens n'exigeoient que cela seul pour témoigner que l'on abjuroit le Christianisme, il est clair qu'on ne pouvoit le faire innocemment dans les circonstances où l'on avoit lieu de croire qu'on le faisoit dans cette intention.

J'ajoûte que l'innocence de cette sorte d'actions ne depend pas seulement de l'intention de celui qui les fait, mais aussi de l'intention de celui qui les exige. J'avouë qu'une action indifferente devient mauvaise lors qu'elle est faite avec une mauvaise intention. Mais elle n'est pas innocente, quoi que faite avec une bonne intention, si celui qui l'exige en a une mauvaise. Les premiers Chrétiens ne faisoient aucune difficulté de saluër les Statuës des Empereurs qu'on trouvoit dans les coins des ruës, quoi qu'ils refusassent de rendre un semblable honneur à celles des fausses Divinités, parce qu'ils regardoient la premiere de ces actions comme un honneur civil que des Sujets doivent à leur Prince, & la seconde comme un acte d'idolatrie. Julien l'Apostat pour les embarrasser s'avisa de cette ruse, qu'il fit mettre la Statuë de quelque faux Dieu tout auprés de

toute

toutes les siennes, esperant que si les Chrétiens continuoient de saluër ses Statuës, on pourroit dire qu'ils saluoient aussi celles des faux Dieux, & que s'ils le refusoient on auroit quelque pretexte de les punir comme des gens qui refusoient à leur Prince un honneur que personne ne lui contestoit. Les Chrétiens aimerent beaucoup mieux s'exposer à cette derniere accusation toute injuste qu'elle étoit, que de donner le moindre soupçon qu'ils adoroient des Idoles. Ils passoient donc devant ces Statuës sans les saluër, & ils avoient raison de le faire. Car ils ne pouvoient douter que l'intention de Julien ne fût de les engager à des actions qu'il peût interpreter comme des demonstrations d'idolâtrie.

C'est sur ce fondement que nos Synodes Nationnaux de France defendirent autrefois si étroitement d'ôter le chapeau lors qu'on rencontroit sur la ruë un Prétre qui portoit l'Hostie à quelque malade. Plusieurs s'imaginoient qu'ils le pouvoient faire innocemment en dirigeant leur intention à rendre cet honneur au Prétre. Mais comme l'intention de ceux qui vouloient nous y obliger étoit de faire rendre cet honneur à l'Hostie, & non pas au Prétre, c'est avec raison que nos Synodes s'y opposoient.

Il ne suffit pas méme d'avoir égard à l'intention de ceux qui exigent cette sorte d'actions. Il faut regarder encore au jugement que d'autres

tres en pourront faire. Car s'il y en a qui s'en scandalisent on est obligé à s'en abstenir. C'est la decision de S. Paul. * *Si quelque infidelle vous invite, & si vous y voulés aller, mangés de tout ce qui est mis devant vous sans vous en enquerir pour la conscience. Mais si quelqu'un vous dit, cela est sacrifié aux Idoles, n'en mangés point à cause de celui qui vous en a avertis, & à cause de la conscience, je dis la conscience, non la tienne, mais celle de l'autre.*

Je pourrois appliquer ces principes à bien des choses dont on dispute. Mais comme je ne saurois le faire sans tomber dans le malheur que je tâche de faire eviter, qui est celui de choquer quelqu'un de mes freres, j'espere qu'on ne trouvera pas mauvais que je m'en abstienne.

* *I. Cor. X. 27. & 28.*





SIXIE'ME DISCOURS.

De l'Intention.

IL n'eſt peut-étre rien qui contribuë davantage à rendre les actions bonnes ou mauvaiſes que l'Intention avec laquelle on les fait. On commet une infinité de pechés, qui ne ſont pechés que par-là, & qui ſeroient tout autant d'actions de vertu ſi on les faiſoit par de bons motifs. Ainſi ce n'eſt pas peu de choſe que de bien diriger l'Intention, & quoi que cet art ſoit tres-décrié par l'abus que les nouveaux Caſuiſtes en font pour autoriſer les plus grands excés, il n'eſt pas à dire que la choſe en elle-méme ne ſoit de la derniere importance pour la conduite de nôtre vie. Elle l'eſt d'autant plus que la pluſpart de nos peuples ſont prevenus de diverſes erreurs ſur cette matiere, dont il eſt bon de faire conoître la fauſſeté & le venin. C'eſt ce

que

que je me propose de faire dans ce Discours.

I.

Qu'il faut avoir de bonnes intentions dans tout ce qu'on fait. Quelles sont les bonnes intentions.

L'Intention n'est proprement autre chose que cet acte de nôtre esprit, qui destine ce que l'on va faire à une fin qu'on se propose. En effet, il est naturel à l'homme d'avoir une fin dans tout ce qu'il fait. Agir au hazard, & sans savoir, ni ce qu'on fait, ni pourquoi on le fait, c'est ne pas agir en homme, mais en béte, c'est au moins ne suivre ni les regles de la sagesse, ni les lumieres de la raison. La raison, & la sagesse qui en est la plus heureuse assiette, & la plus haute perfection, veulent également qu'on ait quelque but dans tout ce qu'on fait. Mais ce n'est pas tout. Ce but doit étre digne de nos soins & de nos desirs. Il doit étre veritablement utile & avantageux, & s'il est nuisible, s'il est criminel, si c'est méme quelque chose de vil, de leger, & de méprisable, qui ne vaille pas la péne qu'on se donne pour y parvenir, il est clair qu'il n'est nullement legitime, & que c'est agir avec beau-

beaucoup d'irregularité que de se le proposer pour fin de ses actions.

C'est pourtant ce qui n'arrive que trop souvent. La pluspart du temps nous courons aprés des objets defendus, souvent aprés des choses nuisibles, & presque tousjours aprés des choses qui ne meritent pas de nous occuper. Quel est le principe secret de la plusport de nos actions? C'est ou la vanité, ou l'interét, ou le dessein de nous procurer du plaisir, ou la malignité, ou le desir de vangeance. Qu'on retranche de la vie des hommes toutes les actions qui viennent de l'un ou de l'autre de ces motifs. Ce qui restera se reduira à si peu de chose, que ce ne sera presque rien.

Il est pourtant vrai que la pluspart de ces motifs sont tres-criminels. La vanité, la malignité, & la vangeance le sont essentiellement. L'interét & le plaisir le sont d'ordinaire, & personne n'ignore combien ces deux motifs causent de pechés. Par-là méme ils sont pernicieux, puisqu'ils nous attirent la haine & la colere de Dieu, & sont un terrible obstacle à nôtre salut. Ils remplissent nôtre vie de trouble & d'inquietude, & nous causent mille pénes, & mille sujets de douleur. Enfin, le peu qu'il y peut avoir d'utilité dans les moins mauvaises de toutes ces choses ne merite pas que nous nous donnions tant soit peu de péne pour nous les procurer.

J'avouë que nos actions ne sont pas fort con-

considerables en elles mémes. Mais il est vrai aussi qu'à considerer l'usage que l'on en peut faire elles sont en quelque sorte d'un prix infini. Ne peuvent elles pas nous sauver, & nous aquerir le Ciel? Pouvant donc étre employées si utilement il est juste de les ménager, & de n'en étre pas aussi prodigues que nous le sommes lors que nous les consumons aprés les choses dont il s'agit.

Qu'y a-t-il, par exemple, de plus ridicule que de se géner comme on fait pour s'attirer l'estime, le respect, & l'approbation du reste des hommes? C'est le veritable principe de la plufpart de nos actions. C'est ce qui nous occupe sans cesse. Triste & miserable occupation! Car premierement, il est tres-difficile, & presque impossible d'y reüssir. Il y a trop de malignité dans le cœur de ceux dont nous recherchons l'estime pour pouvoir esperer raisonnablement qu'ils nous l'accordent. La plufpart sont trop prevenus contre nous. Ils ont méme trop d'interét à nous traverser dans nos pretentions pour nous laisser croire qu'ils nous y assistent. En effet, ils pretendent aussi bien que nous à cette méme estime que nous recherchons, & ils sont d'ailleurs preoccupés de cette pensée qu'il en est de l'estime comme du reste des choses, où chacun a d'autant moins de part, qu'il faut les partager avec plus de coucurrens: Ce qui fait que les plus avides d'honneur & de gloire sont d'ordinaire les plus

malins, parce qu'en effet, ils regardent tous les autres commes des rivaux importuns qui viennent leur enlever ce qui leur appartient.

L'approbation universelle est donc la pierre philosophale, que tant de gens cherchent, & que personne ne trouva jamais. Mais je veux qu'on la trouve. Je veux qu'on soit estimé. Qu'est tout cela dans le fond? L'estime d'un tas de personnes que nous méprisons, le jugement avantageux que des aveugles, des ignorans, des injustes peuvent prononcer en nôtre faveur, est-ce une chose qui merite qu'on s'en mette en péne? Je dis bien plus. Quel grand bien nous fait l'approbation des plus éclairés? Nous rend-elle dans le fond ni plus loüables, ni plus heureux? Je sais bien en quoi consiste ce sel qui nous y fait trouver tant de goût. C'est qu'elle flatte agreablement nôtre orgueil, c'est qu'elle nourrit & berce cet amour propre qui nous possede. Elle nous confirme dans l'opinion avantageuse que nous avons de nous mémes en nous faisant remarquer que ceux qui passent pour les plus habiles & pour les meilleurs conoisseurs en jugent de méme que nous. Mais bien loin que ceci justifie l'état que nous faisons de l'approbation des autres, rien n'en découvre si clairement le venin, l'orgueil que nous cherchons à nourrir & à fortifier par-là étant le plus grand de tous nos defauts, celui que Dieu regarde avec le plus d'aversion, & qui fait le plus grand obstacle à nôtre salut.

Je

Je pourrois dire la méme chose du plaisir & de l'interét. Mais comme ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matiere, je me contenterai de remarquer que tous ces divers motifs que j'ai indiqués ont ceci de commun qu'ils tirent leur origine de l'amour propre, je dis de cet amour propre aveugle & dereglé, qui ne s'occupe qu'à rechercher de faux biens, & qui ne prend pas méme les meilleures routes pour les trouver. En effet, on comprend sans péne que l'attache qu'on a pour la vaine gloire, pour l'interét, pour le plaisir, que la malignité & le desir de vangeance ne sont que les branches de cet arbre dont l'amour propre est le tronc.

Il est donc vrai que par tous ces divers motifs l'homme agit, ou du moins pretend agir pour lui-méme, & qu'il s'établit lui-méme sa derniere fin. Ce n'est pas tout. Comme il tâche de faire servir tout à ses usages, de profiter de tout, de gagner sur tout, il ne tient pas à lui qu'il ne soit la derniere fin de toutes choses. Mais cela est-il supportable? Est-il juste que ce ver de terre s'approprie une qualité qui n'appartient qu'à Dieu seul? Qui ne sait que comme Dieu est le premier principe de toutes choses il en est aussi la derniere fin. *De lui, par lui, & pour lui sont toutes choses*, nous dit son Apôtre. L'homme, comme le reste des creatures, n'a été fait que pour lui. Pourquoi donc doit-il sortir du rang de simple moyen où Dieu l'a mis lors qu'il l'a creé, pour

ſe mettre en la place de Dieu lui-méme, cette place qui ne lui appartient point, & qu'il ne ſauroit remplir ?

Il eſt, aprés cela, facile de voir quelles ſont les bonnes & les mauvaiſes Intentions. Les bonnes ſont celles qui ont Dieu pour but. Par conſequent tout ce qui tend à lui plaire & à lui obeïr, tout ce qui ſert à nous unir à lui, & méme à lui unir le reſte des hommes, par conſequent tout ce qui eſt utile à nôtre ſalut, & au ſalut de nos prochains, tout cela, dis-je, fait tout autant de bonnes Intentions, qui doivent étre le principe & le motif de tout ce qu'il nous arrive de faire.

Au contraire, les mauvaiſes Intentions ſont celles qui ne tendent à Dieu, ni mediatement, ni immediatement. D'où il eſt aiſé de conclurre qu'elles ſont toutes bonnes ou mauvaiſes, & qu'il n'y en a point d'indifferentes. Car ou elles tendent à Dieu, & ſi cela eſt elles ſont bonnes, ou elles tendent ailleurs, & par-là elles ſont neceſſairement mauvaiſes.

Voyons maintenant quelles ſont les actions que les bonnes Intentions doivent diriger. Il en eſt de trois ordres, de bonnes, de mauvaiſes, & d'indifferentes, dont les premieres ſont commandées de Dieu, les ſecondes ſont defenduës, & les troiſiémes laiſſées à nôtre liberté ſans commandement ni defenſe.

II.

Quelle est l'Intention avec laquelle il faut faire les bonnes actions.

LEs bonnes actions doivent necessairement étre faites par de bons motifs. Quelque excellentes qu'elles soient en elles-mémes & de leur nature, elles deviennent tres-criminelles dés qu'on les fait avec de mauvaises Intentions. Qui ne sait, par exemple, ce que Jesus Christ dit dans l'Evangile sur le sujet des Phariziens, qui n'observoient tant de jeûnes, & ne faisoient tant d'aumônes & tant de prieres que pour s'attirer l'estime & l'admiration du peuple? Peut-on imaginer quoi que ce soit de plus fort que les reproches & les menaces qu'il leur adresse sur ce sujet?

Lors donc qu'il se presente des occasions de faire quelque bonne œuvre, il ne faut pas se contenter de la faire, mais il faut prendre tous les soins possibles pour empécher que rien ne lui manque. Il faut prendre garde qu'il ne s'y méle aucun de ces defauts qui en alterent ordinairement la bonté. Sur tout il faut regarder à l'Intention dans laquelle nous la faisons. Il ne suffit pas que cette Intention ne soit pas mauvaise. Il faut qu'elle soit bonne & loüable. C'est à dire, comme je l'ai déja remarqué,

marqué, que nous devons regarder à Dieu, ſoit en ſouhaittant d'avancer ſa gloire, ſoit en deſirant de nous approcher de lui, ou d'en approcher nos prochains.

C'eſt ſur ce fondement que S. Auguſtin & ſes Diſciples ont ſoûtenu que les infidelles ne ſauroient faire de bonnes œuvres. En effet s'il eſt eſſentiel à une bonne œuvre d'avoir Dieu pour derniere fin, comment ſeroit-il poſſible que celles des infidelles fuſſent veritablement bonnes, n'ayant aucune conoiſſance, ni du vrai Dieu, ni de l'obligation où nous ſommes de lui rapporter ce que nous faiſons. Et comme d'ailleurs l'homme n'agit jamais ſans ſe propoſer quelque fin, bonne ou mauvaiſe, & qu'il n'y en a de bonne que Dieu ſeul, il faut de neceſſité qu'ils en euſſent une mauvaiſe, & qu'ainſi leurs œuvres, non ſeulement ne fuſſent pas bonnes, mais fuſſent de veritables pechés. C'eſt-là auſſi ce que S. Auguſtin a conſtamment ſoûtenu, & & c'eſt ce que Janſenius a prouvé invinciblement par un grand nombre de paſſages formels de ce Pere, & des plus celebres de ſes Diſciples. *Janſ. de ſtatu nat. lapſ. lib.* 4. *per totum.*

C'eſt par-là encore qu'on peut faire voir la fauſſeté de cette diſtinction celebre, d'une double bonté, la Morale, & la Theologique. On dit qu'à la verité une œuvre ne ſauroit étre bonne Theologiquement, ni

conſe-

consequemment étre utile pour le salut, si elle n'a Dieu pour fin, & son amour pour principe. Mais on soûtient qu'encore qu'on ne pense point à Dieu, qu'encore méme qu'on ne le conoisse point, on peut faire des actions veritablement bonnes, mais qui ne le seront que Moralement.

Ce que je viens de dire fait voir le contraire. En effet quelle est l'Intention de ceux qui font ces actions qu'on pretend étre bonnes Moralement? Quelle est la derniere fin qu'ils se proposent? Est-ce Dieu méme? Si cela est ces actions sont bonnes Theologiquement. Est-ce quelque creature? Si cela est elles ne sont bonnes, ni Theologiquement, ni Moralement, n'y ayant point de creature, quelle qu'elle soit, qui soit la fin legitime de nos actions, qui méme ne les rende mauvaises & criminelles lors qu'elle soûtient à leur égard cette qualité.

Il faut donc de necessité regarder à Dieu dans nos actions pour les rendre veritablement bonnes & conformes à nôtre devoir. Mais ce n'est pas tout. Il faut regarder à Dieu comme à nôtre unique & derniere fin. En effet si rapportant nos actions à Dieu nous rapportions Dieu à quelque autre chose, ce seroit un renversement qui rendroit nos actions mauvaises. Ce seroit faire de Dieu une fin subalterne & subordonnée à une autre fin, ce qui ne peut étre que criminel.

C'eſt par cette raiſon que ni la crainte ſervile, ni cet amour de Dieu, qu'on appelle amour d'interét, ne rend pas bonnes les actions qui partent de ce principe. En effet ces deux mouvemens ſont des ſuites neceſſaires & immediates de l'amour propre, & l'amour propre fait de nous mémes nôtre derniere & unique fin. On craint d'éprouver la colere & la vengeance de Dieu, parce qu'on s'aime ſoi-méme. On ſouhaitte encore de le poſſeder, parce qu'on veut étre heureux en le poſſedant. Ainſi on fait de Dieu un moyen, & on ſe regarde ſoi-méme comme la fin à laquelle ce moyen conduit, ce qui, comme on vient de le dire, eſt inſupportable.

Il faut donc que le mouvement par lequel nous rapportons nos actions à Dieu ſoit, non un mouvement reflechi, & qui revienne à nous, mais un mouvement direct, & qui ſe termine à lui, ſans aller plus loin, & ſans ſe détourner d'aucun côté. En un mot il faut un amour de bien-veillance, & abſolûment deſintereſſé. Ce doit étre là le principe des bonnes œuvres.

III.

Avec quelle Intention on doit faire les actions indifferentes.

JE dis la même chose des actions indifferentes. Une bonne Intention y est necessaire, non à la verité pour les laisser dans l'indifference qui leur est naturelle, mais pour les rendre bonnes, & même pour les empêcher de devenir mauvaises. Il est certain en effet qu'une bonne Intention peut rendre bonne une action indifferente de sa nature. Par exemple, c'est une chose indifferente de marcher, & d'entrer dans une maison. Mais si j'y vai par un principe de zele ou de charité, pour y instruire un ignorant, pour y consoler un affligé, ou pour y assister un miserable, cette action qui étoit indifferente de sa nature deviendra bonne par la bonté de mon Intention, comme au contraire elle deviendra mauvaise si je vai dans cette maison pour y dérober, ou pour calomnier mon prochain.

Cela étant, je soûtiens qu'il n'est point d'action si indifferente de sa nature qui ne puisse devenir loüable étant faite à propos, & par une bonne Intention, & par consequent il est facile de voir combien Dieu nous a donné de moyens pour nous sanctifier, & pour nous

avancer dans la voye du Ciel. Sans parler des autres, il nous en a donné tout autant qu'il y a d'actions indifferentes que nous pouvons rendre bonnes en les faisant par de bons principes. C'est à dire, qu'il y en a une infinité. Car qui ne sait la multitude innombrable de cette sorte d'actions? Qui ne sait qu'elles occupent, non pas les trois quarts de la vie, mais la vie presque toute entiere? Par consequent ce moyen tout seul suffit à sanctifier toute nôtre vie, & à en faire la vie d'un enfant de Dieu.

Qu'un artisan se propose pour but de son travail, non de gagner ce qu'il lui faut pour fournir à ses débauches, mais de se procurer ce qui lui est necessaire pour élever sa famille, & pour se mettre en état d'assister les povres. Qu'un homme de lettres s'applique à l'étude, non pour satisfaire sa curiosité, & pour flatter son orgueil, mais pour conoître la verité, & pour se mettre en état de la faire conoître aux autres. Qu'un Magistrat soit assidu à faire sa Charge, non pour s'enrichir & pour se faire honorer, mais pour proteger l'innocence, & pour rendre les peuples heureux. Que chacun dans sa profession ait des veuës semblables, & travaille pour de bonnes fins. Tout ce qu'il fera deviendra saint, loüable, agreable à Dieu, tout ce qu'il fera avancera considerablement son salut.

Quelle est donc l'imprudence de ceux qui par cette seule omission perdent la meilleure

partie de leur vie, & se mettent hors d'état d'en pouvoir rendre compte à Dieu en son jugement? Que lui répondront-ils en effet, lors qu'il leur demandera quel usage ils ont fait de tant de moyens qu'il leur avoit mis entre les mains pour les faire servir à sa gloire & à leur salut? Que se répondront-ils à eux-mémes, lors qu'ouvrant tout d'un coup les yeux à leur intérét ils se reprocheront de l'avoir si honteusement negligé, & de n'avoir rien fait pour eux, lors qu'ils y pouvoient travailler si utilement? Tant de pénes, tant de fatigues qu'ils ont essuyées, & dont ils pouvoient faire un si bon usage, seront autant de pénes & de fatigues perduës, & ne leur serviront qu'à les confondre & à les accabler.

Mais que dis-je? Non seulement on ne gagne rien en n'agissant pas par de bonnes Intentions, on se perd par-là, & on offense Dieu. Car c'est une verité indubitable qu'il suffit qu'une action n'ait pas une bonne fin non seulement pour n'étre pas bonne, mais pour étre mauvaise, & digne de blâme. C'est la doctrine constante de S. Augustin. * *Tout ce que l'homme*, dit-il, *fait de bien, & qu'il ne fait pas en veuë de ce que la veritable sagesse prescrit, quelque bon qu'il paroisse au dehors, est un peché pour cela méme qu'on ne le fait pas pour une bonne fin. Ipso non recto fine peccatum est.*

Le fondement de cette Doctrine est ce que

* *Aug. Cont. Jul. lib. 4. cap. 3.*

j'ai déja remarqué dans un autre endroit, qu'il n'y a que la gloire de Dieu qui soit la derniere fin legitime de toutes choses. Tout ce qui ne tend pas à ce but s'égare necessairement, & par consequent merite beaucoup plus de blâme que de loüange. Pour agir donc regulierement il faut se proposer cette fin. C'est S. Paul * qui nous l'apprend nettement. *Soit*, dit-il, *que vous mangiés, soit que vous beuviés, ou que vous fassiés quelqu'autre chose, faites le tout à la gloire de Dieu.* Par consequent boire, manger, faire quelqu'autre chose quelle qu'elle soit, & ne la pas faire pour la gloire de Dieu, c'est pecher, puis que c'est ne pas donner à ses actions une fin qu'elles doivent necessairement avoir, & leur en donner une qu'il seroit juste qu'elles n'eussent point, c'est dérober à Dieu ce qui lui appartient legitimement, & donner à la creature ce qu'il faloit reserver au seul Createur.

Quelle effroyable multitude de crimes vient-il de l'omission de ce seul devoir? Toute la vie n'est qu'un tissu d'actions indifferentes de leur nature. On veille, on dort, on travaille, on fait travailler, on mange, on se promene, on voyage, on écrit, on lit, on fait des visites, on en reçoit, on parle, on raisonne, on fait cent autres choses semblables qui ne sont d'elles-mémes ni commandées, ni defenduës par la Loi de Dieu. On ne fait gueres que cela seul,

* I. Cor. 10.

ſeul, & qui retrancheroit cette ſorte d'actions de la vie n'y laiſſeroit preſque rien. Mais dans quelle veuë les fait-on ? Quelle eſt la fin que l'on s'y propoſe ? Eſt-ce la gloire de Dieu ? Eſt-ce le deſir de lui plaire ? Le plus ſouvent, ou pour mieux dire preſque tousjours, on regarde ailleurs, & on ne ſe ſouvient pas ſeulement qu'il faille penſer à Dieu. Ce ne ſont donc que des égaremens perpetuels, ce ne ſont que des pechés, qui nous rendent coupables devant Dieu, & qui nous jettent dans le danger d'éprouver eternellement ſa vengeance.

C'eſt un deſordre qu'on ne ſauroit aſſés deplorer. Il ne faudroit, comme je l'ai deja dit, que donner une fin legitime à toute la maſſe de nos actions. Il ne faudroit que les diriger à la gloire de Dieu pour les rendre bonnes, & pour les mettre en état de lui plaire, & d'étre utiles à nôtre ſalut. Au lieu de cela nous en faiſons une deſtination qui les rend toutes mauvaiſes & criminelles, & fait qu'elles ne ſont propres qu'à provoquer la colere de Dieu, & à nous rendre eternellement miſerables. Peut-on imaginer un aveuglement plus prodigieux ?

Mais, dira-t-on, faut-il donc eternellement penſer à cela? Je réponds que quand méme il le faudroit de la ſorte nous ne devrions pas le trouver mauvais. Mais en effet la choſe n'eſt pas neceſſaire. Il ſuffit d'y penſer de temps en temps, & ſur tout lors qu'on forme quelque

nou-

nouveau deſſein. Il ſuffit de ne revoquer jamais ces deſtinations que nous faiſons de nôtre travail par d'autres actes contraires. Pourveu que cela ſoit, le premier projet ſubſiſte tousjours, & ſon influence ſe répand ſur chacune des actions particulieres qui nous occupent.

Il y a cependant quelque precautions à obſerver dans ce que je dis. La premiere, qu'il faut étre bien aſſeuré que l'action qu'on pretend ſanctifier par une bonne Intention eſt tout au moins indifferente de ſa nature. Car comme nous les verrons dans la ſuite, ſi elle étoit mauvaiſe une bonne Intention n'y pourroit étre que mal appliquée. Et c'eſt ici, pour le dire en paſſant, la principale ſource des égaremens des Caſuiſtes ſur ce qu'ils appellent la direction de l'Intention. Ils preſuppoſent que de certaines actions ſont indifferentes, & ſur ce fondement ils ſoûtiennent qu'on peut les faire avec de bonnes Intentions. Mais comme en effet ces actions ſont mauvaiſes, l'Intention ne les ſauroit rendre bonnes.

Par exemple, un homme outragé veut tuër ſon ennemi, & on le lui permet pourveu qu'il dirige bien ſon Intention, & qu'il ait deſſein, non de ſe vanger, mais de recouvrer ſon honneur. On preſupoſe que tuër eſt une action indifferente de ſa nature, ſous pretexte qu'elle eſt innocente dans une guerre juſte, & à l'égard d'un criminel qu'un Juge condamne à per-

perdre la vie. Mais fi cette action eft indifferente dans cette idée generale, elle ne l'eft pas dans les circonftances particulieres où l'on la permet. On tuë alors de fon autorité privée, ce qui ne fe peut fans pecher. Ainfi l'action n'étant point indifferente, on ne peut la faire avec une bonne Intention.

La feconde precaution qu'il faut obferver, c'eft que l'Intention qui conduit cette action indifferente doit étre certainement bonne. Car fi elle eft mauvaife elle gâtera l'action au lieu de la rectifier. C'eft pourtant ce qu'on peut remarquer dans la decifion que je viens de rapporter. Car enfin, cet honneur qu'on veut recouvrer en tuant celui par qui l'on eft outragé, eft un faux honneur, qui confifte dans la reputation de ne rien fouffrir, c'eft à dire, d'étre un tres-mauvais Chrétien; rien n'étant plus effenciel à un veritable Chrétien que la charité, la douceur, & la patience.

Je dis la méme chofe d'une decifion femblable. Un Ecclefiaftique fouhaitte un Benefice que le Collateur ne veut lui donner que pour de l'argent. Un Cafuifte commode lui donne le moyen de le faire fans Simonie. C'eft en dirigeant fon Intention, & lui confeillant de donner la fomme qu'on lui demande, non comme le prix du Benefice, mais comme un motif qui porte le Collateur à le lui donner. On prefupofe que donnner de l'argent pour fervir de motif à conferer un Benefice, eft le donner

avec

avec un Intention innocente, & on se trompe. C'est une Intention Simoniaque, & la veritable Simonie ne consiste proprement qu'en cela. Quelle apparence que Simon lui méme pensât à aucune autre chose qu'à obtenir de S. Pierre qu'il lui donnât le pouvoir de conferer le S. Esprit par l'imposition de ses mains! Et d'ailleurs s'il faloit avoir d'autres pensées pour étre Simoniaque, le moyen de convaincre personne de l'étre? Le moyen par consequent de punir ceux qui commettent ce grand peché?

En troisiéme lieu, ces actions indifferentes aux quelles, on applique de bonnes Intentions doivent étre propres à conduire à la fin à laquelle cette Intention les destine. Car si elles n'y servoit de rien il seroit riducule de les faire dans ce dessein. Je dis bien plus. Quand méme ces actions seroient des moyens propres à conduire à la fin prochaine & immediate que l'on se propose, si d'ailleurs elles sont contraires à la fin derniere & principale que l'on doit avoir, je veux dire à l'avancement de la gloire de Dieu, & au desir de lui plaire, il faut les omettre & s'en abstenir.

Enfin, il faut remarquer que c'est un renversement terrible de commencer par resoudre l'action, & aprés l'avoir resoluë chercher dans son esprit une Intention que l'on y puisse appliquer. L'ordre de la nature selon tous les Philosophes est de commencer par l'Intention, de se proposer d'abord une bonne fin, & cela fait,
de

de chercher les moyens les plus propres pour y parvenir. Cet ordre est d'autant plus raisonnable que la bonté des moyens ne consistant que dans l'utilité qu'il ont pour nous conduire à la fin, il est impossible des les bien choisir sans regarder à cette fin, & par consequent sans se l'étre déja proposée. Agir autrement c'est une temerité extreme, & s'exposer à un danger inevitable de faire de mauvais choix.

C'est encore une remarque qu'on peut appliquer aux deux decisions que j'ai rapportées. Les personnes à qui on les donne ne deliberent pas pour savoir s'il faut rechercher un Benefice qu'on ne peut avoir que pour de l'argent, ni s'il faut tuër cet homme qui a donné un soufflet. C'est une resolution qu'ils ont déja prise. Mais il cherchent des Intentions pour faire innocement l'un & l'autre. Quoi de plus irregulier? Il faloit commencer par un dessein sincere de plaire à Dieu, & de se sauver. Il faloit ensuite chercher les moyens de reüssir dans ce dessein. Tenant cette voye on ne s'avisera jamais d'acheter des Benefices, ni de tuër les gens, n'y ayant point d'esprit si déreglé qui puisse s'imaginer qu'acheter des Benefices, & tuër des Chrétiens soient des moyens propres à se procurer l'amour de Dieu, & à avancer son salut.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois permis de changer cet ordre. On le peut, & on le doit méme lors que la resolution est prise, & qu'il

qu'il n'eſt pas poſſible de la changer, comme lors qu'on a embraſſé un genre de vie qu'on ne peut quitter. Alors il faut ſe reduire à tâcher d'en faire le meilleur uſage que l'on pourra, & reparer de cette maniere la faute qu'on a faite en ſe determinant temerairement.

IV.

De l'Intention par rapport aux actions mauvaiſes.

IL ne me reſte plus qu'à conſiderer le pouvoir des bonnes Intentions par rapport aux actions mauvaiſes. La pluſpart de ceux qui n'ont pas fait une étude particuliere de la Theologie s'imaginent que l'efficace d'une bonne Intention eſt telle, qu'elle peut rectifier le deſordre qui ſe trouve dans l'action. Ils ne peuvent ſe perſuader qu'il y ait du mal à faire un petit peché qui peut produire quelque bon effet, & lors qu'on leur dit, par exemple, qu'il ne faut jamais mentir, non pas méme pour ſauver la vie à un homme, & que quelque innocent & quelque vertueux que cet homme ſoit, quelque obligation méme qu'on lui ait, il vaut mieux le laiſſer perir, que de le tirer du danger par un menſonge purement officieux, & qui ne faſſe du mal à perſonne,

ils

ils regardent cette verité comme une de ces maximes outrées, qui ne sont bonnes qu'à jetter les gens dans le desespoir, & qu'à leur inspirer de l'aversion pour la Religion Chrétienne.

Comme cette erreur est dangereuse, & qu'elle est d'ailleurs fort commune, il ne sera pas mal d'en faire voir la fausseté le plus distinctement qu'on pourra, & de montrer combien elle est opposée aux maximes de l'Evangile.

C'est d'abord un grand prejugé contr'elle que tous les Theologiens de toutes les Sectes s'accordent pour la combattre. On sait de quelle maniere ces Theologiens s'éloignent les uns des autres. On sait qu'il n'est rien de si constant que quelqu'un d'entr'eux n'ait entrepris de détruire & de renverser. On sait en particulier avec quelle hardiesse les nouveaux Casuistes ont corrompu la Morale de Jesus Christ, & jusqu'où ils ont porté leurs relâchemens. On sait qu'ils ont autorisé les plus grands excés, & qu'à péne est-il aucun crime qu'ils n'ayént trouvé le moyen de faire paroître innocent. Ils avouënt tous neantmoins qu'il ne faut jamais faire du mal dans un bon dessein, & qu'en particulier il n'y a point de cas où il soit permis de mentir. J'en ai consulté plusieurs sur cette matiere. Je me suis particulierement attaché aux plus relâchés, tels que sont ordinairement les Jesuites. Mais j'ai trouvé qu'ils s'accordent tous, sans en excepter Sanchez, ni Escobar, à reconoître cette verité.

J'ai bien trouvé dans leurs Livres diverſes decisions qui ſemblent preſuppoſer le contraire, comme ce que j'ai déja rapporté ſur le ſujet de la Simonie & de l'homicide, qu'ils s'imaginent de juſtifier par une direction d'Intention. Mais, en effet, ils ne ſe portent à ces excés que parce qu'ils preſuppoſent fauſſement que ces actions ſont indifferentes de leur nature, & qu'il n'y a que l'Intention qui les puiſſe rendre bonnes ou mauvaiſes.

J'en ai trouvé encore qui diſent que ce n'eſt qu'un peché veniel à un Religieux de calomnier ceux qui tâchent de le décrier, ou de décrier tout ſon Ordre. Mais je n'en ai point veu qui ayent ſoûtenu poſitivement que la choſe eſt permiſe & innocente.

Enfin, j'en ai trouvé pluſieurs qui approuvent les équivoques & les reſervations mentales. Mais pour ce qui regarde les menſonges avoüés & reconus pour tels, je n'ai veu perſonne qui les ſoûtint, dans quelque deſſein, & avec quelque Intention qu'on les puiſſe dire. N'eſt-ce pas une forte preſomption que la choſe doit étre bien evidente, puis que cette ſorte de gens, qui conteſtent tout, n'ont oſé douter de ceci?

L'autorité de S. Auguſtin fait un ſecond prejugé en faveur de ce ſentiment. On ſait que l'antiquité n'a point eu de Theologien de la force de ce grand homme, ce qui fait que les Docteurs ont tant de deference pour ſes pen-

pensées, & se font un honneur de marcher sur ses pas, & de s'attacher à ses decisions. Il a cependant traité cette matiere avec beaucoup de soin & d'exactitude dans ses deux Ouvrages contre le mensonge. Il a decidé en general que quoi qu'il importe beaucoup de savoir pour quelle cause, à quelle fin, & avec quelle Intention on fait ce qu'on fait, il n'est jamais permis de faire des choses qui sont constamment mauvaises pour quelque cause, à quelque fin, & avec quelque Intention que ce soit. Il a recherché en particulier tous les cas où l'on pourroit s'imaginer le plus vrai-semblablement que l'on peut mentir, & il a fait voir qu'il n'y en a pas un où il soit permis de le faire. Il soûtient qu'il faut s'en garder quoiqu'on ne puisse autrement conserver ses biens, sa reputation, ou sa vie, la vie, les biens, ou la reputation du prochain. Il donne en particulier trois decisions qui font voir combien il étoit ferme sur ce sentiment. La premiere, que si tout le genre humain devoit étre exterminé, & qu'il fût possible de le sauver par un mensonge, il faudroit eviter le mensonge, & laisser perir tout le genre humain. La seconde, que lors qu'en disant un mensonge on peut empécher un ou plusieurs de nos prochains de pecher, il vaut mieux les laisser pecher que de mentir. La troisiéme, que lors qu'en mentant on peut empécher un de nos prochains d'étre damné eternellement, comme il est aisé d'imaginer plusieurs

plusieurs cas où la chose seroit tres-possible dans les principes de S. Augustin, il vaut mieux le laisser perir, que de le sauver aux dépens de la verité. Il n'est pas possible d'aller plus loin, ni de dire rien de plus fort sur ce sujet : Ainsi l'on ne peut douter que ce grand homme qui s'est expliqué de la sorte ne fût tres éloigné de croire qu'on peût faire le mal avec de bonnes intentions.

Mais ce ne sont-là que des prejugés. Voici quelque chose de plus convaincant. C'est la decision nette, precise, & formelle du grand S. Paul. * *Mais plustot*, dit-il, *selon que nous sommes blâmés, & selon que quelques-uns asseurent que nous disons, que ne faisons-nous des maux afin qu'il en arrive du bien ? Desquels la condamnation est juste.* Qu'on fasse tomber cette condamnation sur ce qu'on voudra, ou sur ceux qui debitent cette maxime, qu'on peut faire du mal afin qu'il en arrive du bien, ou sur ceux qui l'imputent mal à propos, soit aux Apôtres, soit aux Chrétiens, c'est une preuve convaincante que la maxime doit étre fausse, puis que si elle étoit veritable on ne pourroit condamner avec justice ni ceux qui l'enseignent eux-mémes, ni ceux qui l'attribuent aux Defenseurs de la verité.

Que si la maxime est fausse nôtre question est vuidée. Il n'est pas permis de faire du mal afin

*Rom. III. 8.

afin qu'il en arrive du bien. Il n'est donc pas permis de faire des choses que Dieu a defenduës quoi qu'on les fasse avec de bonnes Intentions. Car n'est-ce pas avoir de bonnes Intentions que de desirer qu'il en arrive du bien? Rien donc n'est plus net que cette decision.

Ce que Jesus Christ dit à ses Apôtres que le temps viendra auquel ceux-mémes qui les feront mourir croiront faire service à Dieu, fait voir encore la méme chose. Car enfin, servir Dieu & avancer son Regne est une excellente chose. Par consequent agir dans ce dessein c'est avoir la meilleure Intention qu'il soit possible d'imaginer. Si donc il ne faloit qu'une bonne Intention pour justifier une action mauvaise, il ne faudroit que ceci pour faire mourir innocement les Predicateurs de la verité. C'est neantmoins ce que Jesus Christ ne dit point. Il ne dit pas que ceux qui feront mourir ses Disciples rendront effectivement du service à Dieu, mais seulement qu'ils croiront lui en rendre, ce qui emporte visiblement qu'ils se tromperont.

L'exemple de S. Paul éclaicit admirablement tout ceci. Il étoit prevenu de l'erreur dont Jesus Christ parle. Il s'imaginoit d'avancer considerablement la gloire de Dieu en persecutant les Chrétiens. Il declare lui-méme qu'il ne les persecutoit que par un mouvement de zele. *Quand au zele*, dit-il, *persecutant l'Eglise*. Voilà donc une tres-bonne Inten-

tention. Mais cette Intention suffit-elle pour le justifier? Qu'on s'en rapporte à ce qu'il en dit lui-méme en divers endroits de ses saints Ecrits. Il exaggere par tout ses emportemens & reconoît qu'il a merité les supplices les plus rigoureux, & que si aprés de tels excés Dieu lui a fait grace, c'est la preuve du monde la plus éclattante des merveilles de sa clemence & de sa misericorde infinie. * *J'étois*, dit-il, *un blasphemateur, un persecuteur, & un oppresseur, mais misericorde m'a été faite afin que Jesus Christ montrât en moi le premier toute clemence pour un exemplaire à ceux qui viendroient à croire en lui à vie eternelle.*

Le Roi Saül auroit mieux fait s'il avoit reconu sa faute comme S. Paul, que de chercher, comme § l'Histoire Sainte l'asseure, à s'excuser sur son Intention. Dieu lui avoit commandé d'executer l'anathéme prononcé long-temps auparavant contre les Amalekites, d'exterminer absolûment tout ce peuple, & de n'épargner pas méme le bétail. Saül neantmoins touché d'un faux zele, & d'une fausse compassion, épargna le Roi Agag, & reserva une partie du plus beau bétail pour en faire un Sacrifice à Dieu, qu'il vouloit remercier d'une si belle victoire. *Le peuple*, dit-il à Samuël, *le peuple a pris des bœufs, & des brebis pour les sacrifier à l'Eternel ton Dieu en Guilgal.* Voilà une tres-bonne Intention. Mais

*I. Tim. I. § I. Sam. 15.

Mais qu'est-ce que le Prophete répond ? *L'Eternel*, dit-il, *prend-il plaisir aux holocaustes & aux sacrifices comme à ce qu'on obeïsse à sa voix? Voici, obeïr vaut mieux que sacrifice, & se rendre attentif vaut mieux que graisse de moutons. Car c'est peché de devinement que rebellion. D'autant donc que tu as rejetté la parole de l'Eternel, il t'a aussi rejetté afin que tu ne sois plus Roi.*

On dira peut-étre que Saül mentoit, & que ce n'étoit pas son Intention de sacrifier à Dieu ce bétail, mais de le retenir pour lui-méme, & d'en profiter. Mais outre qu'il n'est pas permis d'imputer à qui que ce soit des crimes dont on ne peut pas les convaincre, il doit nous suffire que Samuël ne lui reproche point de mentir, & ne rejette pas son excuse comme contraire à la verité, mais seulement comme insuffisante pour sa justification. Il ne nie pas que Saül n'ait eu l'Intention qu'il dit, mais il lui soûtient que cette Intention ne lui sert de rien, parce que le sacrifice quelque excellent qu'il soit n'est nullement comparable à l'obeïssance, & qu'il vaut mieux se tenir soûmis à la volonté de Dieu, en faisant ce qu'il nous ordonne, que de pretendre de nous en dispenser sous quelque pretexte, & pour quelque dessein que ce soit.

Je ne saurois laisser cet exemple sans y faire encore deux reflexions. La premiere, que le commandement que Saül viola étoit un com-

comandement positif & ceremoniel. L'ordre qu'il reçut d'exterminer les Amalekites n'étoit pas une de ces Loix naturelles, dont Dieu ne dispense jamais personne, & qui sont fondées sur la justice des devoirs méme qu'elles prescrivent. C'étoit une Loi arbitraire, & qui tiroit toute sa force de la volonté libre & independante du Legislateur. Si donc il n'est pas permis de violer méme ces sortes de Loix pour de bonnes Intentions, comment sera-il permis de manquer à celles qui sont de droit naturel, telles que sont la plupart de celles dont Dieu a chargé les Chrétiens, & telle qu'est en particulier celle qui defend le mensonge?

La seconde reflexion que je fais sur ceci, c'est que la réponse de Samuël, & la rigueur avec laquelle Dieu méme traite Saül pour le punir de sa desobeïssance, font bien voir que rien n'est plus faux que ce qu'on nous dit qu'une bonne Intention peut rendre veniels des pechés qui seroient mortels sans cela. Si cela étoit Saül n'auroit peché que veniellement. Mais Samuël en jugeoit d'une autre maniere traitant sa desobeïssance de Magie & d'Idolatrie, & Dieu méme, qui pour cette seule raison le rejette, & le dépoüille de sa dignité, fait voir qu'il regarde son action comme un grand peché, non pas comme une faute venielle.

Mais voici un autre exemple qui a quelque chose encore de plus éclattant. Dieu avoit de-

fendu à tout autre qu'aux Sacrificateurs de toucher l'Arche, ce glorieux Symbole de sa presence *. Lors que David la fit transporter à Jerusalem, on la mit sur un chariot, qui étoit conduit par Huza. Ce chariot étant venu à un endroit glissant fut sur le point de verser, ce qui ne pouvoit arriver sans que l'Arche tombât à terre, & par consequent sans un grand scandale. Huza frappé de la crainte de ce scandale, avança sa main, & soûtint l'Arche & le chariot. Son Intention étoit bonne, qui en peut douter? Dieu cependant ne se paya pas de la bonté de son Intention. Il le fit mourir sur le champ, & fit voir clairement par-là que lors qu'on a sa Loi il n'y a point d'autre parti à prendre que de s'y conformer le plus exactement que l'on peut. Si cette preuve n'est demonstrative, je ne sai où l'on en pourra trouver pour quoi que ce soit.

V.

Que ce qu'on vient de dire est plus conforme à la droite raison qu'il ne paroît d'abord.

J'Avouë que ceci paroît un peu dur lors qu'on n'y regarde pas d'assés prés. Mais en

* II. Sam. 6.

effet, si l'on y fait quelque attention, on verra que cette Doctrine n'a rien que de raisonnable. Premierement, c'est une maxime constante dans la Morale qu'il y a cette difference entre le bien & le mal, qu'un seul defaut suffit pour faire le mal, au lieu que plusieurs perfections ne suffisent pas pour faire le bien s'il y en manque une seule. Le mal est d'une nature si contagieuse, qu'il gâte & infecte tout ce qu'il touche, & le bien au contraire d'une nature si delicate, que le plus petit defaut le détruit. Que toutes les parties du corps, à la reserve d'une seule, soient en bon état, on ne pourra pas dire qu'on se porte bien, & le desordre de l'une de ces parties aura plus de pouvoir pour rendre un homme malade, que l'état favorable de toutes les autres pour le rendre sain. Qu'une action tout de méme ait non seulement une des conditions qui lui sont necessaires pour étre bonne, mais plusieurs. Ce n'est rien s'il y en manque une seule. L'absence de cette seule fera plus d'effet que la presence de toutes les autres.

Il est pourtant vrai que l'Intention n'est qu'une de ces conditions. Il y en a plusieurs autres qui ne sont pas moins necessaires. Par exemple, la conformité de l'action à la Loi de Dieu, la maniere en laquelle on agit, la promptitude en de certaines actions, en d'autres la perseverance, l'ardeur avec laquelle on

s'y

s'y porte, & cent autres choses semblables dont le defaut ne sauroient étre couvert par l'Intention.

D'ailleurs, faire du mal avec une bonne Intention c'est faire voir qu'on a une tres petite idée de l sagesse & de la puissance de Dieu. C'est presupposer que Dieu ne sauroit faire reüssir les choses à sa gloire, & selon sa volonté si nos crimes ne viennent à son secours. Il faut avancer cette gloire tant que l'on pourra, je l'avouë. Mais c'est en se tenant dans les bornes que sa Loi nous prescrit. Car violer sa Loi pour avancer sa gloire c'est un dereglement d'autant plus étrange, que l'observation de la Loi de Dieu est de toutes les choses du monde celle qui est la plus propre à avancer sa gloire, & qu'au contraire rien ne l'obscurcit au point que la transgression de cette Loi.

C'est ce qui paroît en particulier dans l'occasion où l'on se permet le plus ordinairement d'agir selon ce principe, je veux dire en tâchant de defendre & de soûtenir la Religion qu'on professe, & de la faire triompher de ce qu'on regarde comme des erreurs. Ce dessein paroît si beau qu'on croit tout permis pour y reüssir. Mais que ce procedé est injurieux à la puissance de Dieu! Croit-on donc cette puissance si bornée qu'elle manque de moyens pour faire conoître sa verité, & que sans nos excés il lui faille abandonner un dessein que l'on presuppose qu'il a fort à cœur? Et ne

ſait-on pas que tout lui eſt aiſé, & qu'il ne lui faut que vouloir les choſes les plus difficiles pour faire qu'elles s'executent ?

D'ailleurs, ſommes-nous bien aſſeurés que les interéts de la gloire de Dieu demandent que ſa verité ſoit conuë dans un tel Royaume, ou dans une telle Province? Quoi, ne ſavons-nous pas que tout ce que Dieu fait il le fait pour ſa gloire, méme pour ſa plus grande gloire! Pouvons nous douter que ſa gloire ne ſoit avancée lors qu'il transporte le chandelier de ſon lieu, pour me ſervir des termes de l'Ecriture, c'eſt à dire lors qu'il laiſſe éteindre quelque part la lumiere de ſa conoiſſance, auſſi bien que lors qu'il l'y allume ? Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il procure lui eſt glorieux. Mais tantôt il veut étre glorifié d'une façon, & tantôt d'une autre. Et comme nous ne ſavons pas dans châque occaſion quelle eſt la maniere particuliere en laquelle il veut étre glorifié, nous devons craindre de nous oppoſer à ſes deſſeins en ſuivant nos caprices & nos fantaiſies. Nous devons apprehender de lui ôter la gloire qu'il cherche en lui donnant celle qu'il rejette & qu'il ne veut point.

Pour nous conduire regulierement il faut nous propoſer pour but, non en general la gloire de Dieu, mais en particulier la gloire qui eſt l'objet preſent de ſa volonté. C'eſt la ſeule que nous devons tâcher de lui procurer. Que ſi l'on me demande par quel moyen on pour-

pourra conoître une chose qui paroît si fort élevée au dessus de nôtre petite capacité, je répondrai que cela n'est pas à beaucoup prés aussi difficile qu'il paroît d'abord. Dieu a tousjours ses voyes pour faire conoître sa volonté aux hommes. Il ne se sert plus pour cela des revelations immediates, comme il faisoit assés souvent dans les premiers temps. Il a deux autres voyes qui sont plus communes & plus ordinaires. L'une c'est l'evenement, car tout ce qui arrive est conforme à sa maniere à la volonté de Dieu. L'autre consiste dans les ouvertures que sa Providence nous fait pour de certaines choses, à quoi l'on peut dire qu'elle nous appelle par les conjonctures particulieres où elle nous met, & rien n'est plus propre que cette voye à nous faire conoître sa volonté.

En effet lors que Dieu a conduit de telle sorte les choses, & nous a mis dans un tel état, qu'il faut necessairement, ou que nous pechions, ou que pour nous empécher, de le faire nous nous resolvions, soit à souffrir quelque mal fâcheux & incommode soit à faire quelque chose pour laquelle nous avons de la repugnance nous devons tenir pour certain que Dieu nous appelle à souffrir ce mal, ou à faire cette action desagreable, & que c'est là sa volonté.

Plusieurs sont en péne de savoir si Dieu les appelle au Martyre. Mais il peuvent s'en asseurer fort facilement la par voye que j'indi-

que. Peuvent-ils eviter la perſecution ſans commettre le moindre peché, ſans deſavouër la verité, ſans ceſſer méme de la confeſſer dans les occaſions où l'interét de la gloire de Dieu, & le bien de nôtre prochain le demandent? Si cela eſt, ils peuvent s'aſſeurer que Dieu ne les appelle point au Martyre. Mais ſi les choſes ſont dans un tel état qu'on ne puiſſe eviter la mort que par un peché, quelque petit qu'il paroiſſe, & de quelque nature qu'il ſoit, on ne doit point douter qu'on ne ſoit appellé à ſouffrir, & l'on doit regarder la ſituation où l'on ſe trouve comme une vocation expreſſe, & comme une voix tres-intelligible de la Providence qui nous fait conoître ſa volonté,

Je dis la méme choſe ſur mon ſujet. Je ſuis en péne de ſavoir par quelle voye Dieu veut que j'avance ſa gloire dans les occurences où je me trouve. Pour m'en aſſeurer, je n'ai qu'à conſiderer quelle de ces voyes eſt la plus innocente. Car s'il en eſt quelqu'une de criminelle, je puis tenir pour certain que ce n'eſt pas celle que Dieu veut que je ſuive preſentement, quoi que rien n'empéche que dans d'autres occurrences, où cette voye, qui eſt maintenant criminelle par des circonſtances que je n'en puis ſeparer, deviendra innocente par l'abſence de quelqu'une de ces circonſtances, je ne puiſſe, & je ne doive méme l'embraſſer.

Ce fut ainſi que David raiſonna dans la caverne de Henguedi. Il ne doutoit pas qu'il

ne

ne fût plus propre que Saül à occuper le Trône d'Israël, puis que Dieu lui-méme le lui avoit fait entendre. Il ne doutoit pas que dés qu'il y seroit monté il n'y travaillât d'une tout autre maniere à avancer la gloire de Dieu, & à procurer la felicité de ses peuples. Il lui étoit aisé de se mettre en la place de Saül. Il ne faloit pour cela que le tuër, comme il le pouvoit sans danger. Il sembloit que la Providence le lui eût mis entre les mains dans ce dessein, & que ce fût mal répondre à ses Intentions que de laisser passer une si belle occasion de terminer cette longue guerre, & de se mettre en état de faire les grandes choses qu'on vit dans la suite. C'est de quoi il n'auroit pas douté si ce moyen eût été innocent. Mais comme il étoit criminel il ne peut se persuader qu'il fût dans l'ordre de Dieu, & conforme à sa volonté, & il aima mieux s'exposer lui-méme à de nouvelles traverses, & laisser les affaires publiques dans la confusion où la mauvaise administration de Saül les avoit jettées, que d'y remedier par une voye qui ne lui paroissoit pas approuvée de Dieu.

C'est ainsi que nous devrions tousjours raisonner. Nous devrions nous persuader que Dieu ne veut pas que nous fassions ce que nous ne pouvons faire sans l'offenser, & d'ailleurs il seroit juste de considerer que sa benediction est tout autrement necessaire que nos efforts pour faire reüssir les choses d'une maniere qui

ſoit tant ſoit peu avantageuſe. Pouvons-nous cependant nous imaginer que nos crimes ſoient des moyens fort propres à attirer la faveur & la benediction de Dieu ? Ne devons-nous pas pluſtôt craindre qu'ils irritent ſa colere, & qu'il confonde des penſées ſi contraires à ſes volontés !

Qu'on s'ôte donc ces vaines imaginations de l'eſprit, & qu'on ſe perſuade que la meilleure de toutes les Intentions eſt celle de faire la volonté de Dieu, & de ſe tenir exactement dans les bornes qu'il nous a preſcrites. Qu'on ſe contente de faire ſon devoir, & qu'on laiſſe le choix des evenemens à la diſpoſition de la Providence.





SEPTIE'ME
DISCOURS.

De la necessité d'agir & de se conduire consequemment.

ON pardonne sans péne aux plus grands genies de s'étre trompés, mais on ne pardonne pas méme aux plus petits de se contredire. Ne tomber jamais dans aucune erreur est une perfection qui passe la portée de l'esprit de l'homme, & qu'on n'exige de qui que ce soit. Mais il n'est personne qui ne soit tenu de savoir ce qu'il dit & ce qu'il pense, & comme on fait voir qu'on ne le sait pas lors qu'on dit des choses qui se choquent & qui se détruisent les unes les autres, c'est avec raison que ce desordre est estimé si honteux & si flétrissant.

Il faut cependant remarquer que ce defaut ne consiste pas seulement à dire des choses incompatibles. Il consiste encore à en faire d'op-

posées, & c'est-là une espece de contradiction réelle, qui n'est pas moins insupportable que la verbale.

Il y doit avoir de la liaison & de la correspondance, non seulement entre les diverses parties du discours, mais encore entre les diverses actions de la vie. Ces actions prises ensemble doivent faire un Systéme suivi & lié. Elles doivent s'aider & se secourir les unes les autres, & tendre toutes ensemble à un méme but. Si au lieu de cela il se trouve que l'on détruit par les unes ce qu'on a élevé par les autres, on tombe dans un déreglement qui ne sauroit étre ni plus grossier, ni plus contraire au bon sens. *Si je rétablis de nouveau les choses que j'ai détruites, je me rends moi-méme prevaricateur*, disoit en ce sens l'Apôtre S. Paul *

La sagesse est un principe d'uniformité & de constance, & rien ne lui est plus opposé que cette legereté qui passe dans un moment d'un contraire à l'autre. La pieté n'en est pas moins éloignée que la sagesse. S. Jaques remarque § que l'*homme double de cœur*, ou comme d'autres traduisent, l'*homme qui a l'esprit partagé, est inconstant en toutes ses voyes.* Le Prophete Elie faisoit un reproche semblable aux Israëlites de son temps. *Jusques à quand*, leur disoit-il †, *clocherés vous des deux côtés? Si l'Eternel est Dieu suivés-le, mais si c'est Bahal suivés-le.* C'est pourquoi, lors que Dieu pro-

* *Gal.* XI. 18. § *Jaq.* I. 8. † I. *Rois.* XVIII. 21.

promet § à ses enfans de leur donner un seul cœur & un seul chemin, il est des Theologiens qui l'entendent, non de la concorde, mais de cette uniformité de conduite, qui fait qu'on agit tousjours par un méme principe, & qu'on suit une méme regle dans tout ce qu'on fait.

L'esprit conçoit tres-peu de pensées, le cœur ne sent presque point de mouvement, & l'on ne fait peut-étre point d'action exterieure qui ne fasse naître quelque engagement pour la suite, & qui n'ait quelque relation de conformité ou d'opposition avec les engagemens precedens. C'est dans la parfaite correspondance qui se trouve entre ce qu'on fait & ce qu'on s'oblige à faire, que consiste tout l'ordre, & toute la regularité de la vie.

Il faut pourtant avouër que rien n'est plus rare que cette regularité de conduite, rien plus ordinaire que le defaut qui lui est opposé. Il y a tres-peu de gens dans le monde dont la vie ne soit un composé d'actions contraires les unes aux autres, & à qui l'on ne puisse appliquer ce mot du Poëte.

Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto.

Je suis méme persuadé que c'est proprement en cela que consiste cette bizarrerie, qui rend la plus part des personnes si ridicules, & qui les expose sans cesse à la censure, au mépris, & aux moqueries de ceux qui y sont

§ *Jer.* XXXII, 39.

attention. De ſorte que j'aurois un tres-vaſte champ ſi je voulois indiquer tout ce qu'il y a à cet égard-là de blâmable & d'irregulier dans la conduite des hommes. Mais comme la pluſpart de ces deſordres choquent beaucoup plus la Morale humaine & Philoſophique, que je n'entreprends pas d'éclaircir, que la Morale Chrétienne & ſurnaturelle, dans les bornes de laquelle j'ai reſolu de me renfermer, je ne toucherai pour ce coup que ce que le defaut dont je parle a de contraire aux preceptes de Jeſus Chriſt: Ou pour mieux dire je n'en toucherai qu'une partie, car il n'eſt pas juſte d'oublier que ce Diſcours, non plus que les autres qui compoſent cet Ouvrage, n'eſt qu'un ſimple Eſſai, non pas un traité complet.

I. Lors qu'on ſe perſuade quelque choſe, ſoit vraye, ſoit fauſſe, on s'oblige à agir conformement à cette perſuaſion. Rien n'eſt ſi naturel que de ſuivre ſes propres lumieres, & de ſe conduire par ce que l'on ſait, ou méme par ce que l'on penſe. Rien n'eſt ſi ordinaire, ſoit dans la vie naturelle, ſoit dans la vie civile. Les bétes méme n'en uſent pas d'une autre maniere, & on ne les voit jamais aller contre la direction de leurs ſens.

Il n'y a que les pecheurs qui ſe croyent diſpenſés de cette obligation naturelle. J'en excepte à la verité les profanes, dont il faut avoüer que le Syſtéme eſt tout autrement ſuivi-

que

que celui des autres pecheurs, & qui ne croyant rien ne se génent jamais, & ne suivent point d'autre loi que l'inclination aveugle de la nature. Je ne parle que du commun des pecheurs, qui croyent en quelque maniere toutes les verités qu'on leur préche, & ne s'avisent jamais de les revoquer en doute, qui trouvent méme fort mauvais que les impies les contestent, & qui cependant demeurent tousjours esclaves du vice & de leurs passions.

Je soûtiens que rien n'est moins suivi que leur conduite. Car enfin, il ne leur arrive jamais de pecher qu'ils n'agissent directement contre leurs lumieres, & ne fassent un desaveu réel & inconteftable de leur creance. Ils pechent, & savent que le peché est non seulement la chose du monde la plus injuste, & la plus digne d'étre detestée, mais encore la chose du monde la plus pernicieuse, & la plus contraire à leur veritable interét. Ils pechent sans vouloir se perdre, quoi qu'ils sachent que rien ne les peut perdre que le peché. Ils pechent pour se procurer des avantages, dont ils font profession de croire qu'ils n'ont point du tout de solidité.

Quel est le vindicatif qui ne sache qu'en se vengeant il met Dieu méme dans le parti de son ennemi, qu'il s'attire la haine de ce redoutable Juge, & qu'il ne sauroit faire de si leger prejudice à celui qui l'a offensé, qu'il ne s'en fasse à lui-méme d'irreparables? Quel est l'in-
juste

juſte qui ne ſache que s'il fait le moindre tort à ſon frere ſans le reparer, il eſt abſolûment impoſſible que ſa faute lui ſoit jamais pardonnée. Quel eſt l'avare qui ne ſache que les biens de la terre ne valent pas ceux du Ciel? Quel eſt l'orgueilleux qui ne ſoit tres-perſuadé que la vanité l'expoſe & à la haine de Dieu, & au mépris des hommes?

Quoi donc de plus opposé que ce qu'ils penſent & ce qu'ils font? Et ce qui reſulte de l'un & de l'autre n'eſt-ce pas une contradiction inexplicable, un cahos plus confus & plus broüillé que celui des Poëtes, où le chaud & le froid, le ſec & l'humide ſe trouvoient enſemble?

II. On dira, peut-étre, que ces gens-là font voir clairement par leurs actions qu'ils ne croyent pas ces verités qui ſont ſi contraires à leur conduite, & que c'eſt dans cette incredulité que conſiſte l'injuſtice & l'irregularité de leur procedé. Mais quel eſt l'objet de leur incredulité? Eſt-ce tout l'Evangile ſans exception? N'y a-t-il aucune de ſes verités qu'ils admettent? Si cela eſt j'avouë qu'ils ne tombent pas dans le defaut particulier que je viens de leur reprocher, mais il eſt vrai auſſi qu'ils tombent dans un autre tout ſemblable, & qui n'eſt pas moindre. Car enfin, s'ils ne croyent rien, pourquoi font-ils profeſſion de croire? Pourquoi blâment-ils ceux qui ne croyent point? Pourquoi les deteſtent-ils, comme ils font? Pourquoi font-ils aucune fonction de

la

la Religion? Pourquoi s'abstiennent-ils de plusieurs pechés ausquels l'inclination de la nature les porte? D'où viennent leurs desirs, leurs craintes, & leurs esperances? D'où viennent les remords qui les dechirent aprés le peché? Car enfin, on voit toutes ces choses dans ceux dont je parle, & que j'ai déja distingués des profanes & des impies, soit découverts, soit cachés. Cela tout seul ne fait-il pas voir avec la derniere evidence qu'ils se contredisent, & que leur conduite n'a rien de suivi?

III. Ce n'est pas cela, dira-t-on. Ces gens-là croyent en quelque façon les verités speculatives de l'Evangile. Ils admettent ses dogmes & ses mysteres, mais ils ne croyent point ces verités practiques, qui sont la regle immediate des actions. Je veux que cela soit. Dans cette supposition ils ne peuvent point se laver de la faute dont je les accuse, & c'est une verité incontestable qu'agissant de la sorte ils n'agissent point consequemment. Est-ce agir de cette maniere, que d'admettre une partie des verités que Dieu nous revele, & de rejetter les autres? Si Dieu les a toutes revelées, s'il les a toutes marquées de son sceau, si ce sceau est également visible & reconoissable dans les unes & dans les autres, pourquoi ne les pas recevoir toutes également? Pourquoi mettre une si grande difference entre des choses si semblables? Si l'autorité de Dieu, si la certitude infaillible de son témoignage, doit captiver

nôtre

nôtre esprit sur le sujet des verités dogmatiques, pourquoi cette méme autorité, & ce méme témoignage, ne nous imposeront-ils une semblable necessité à l'égard des verités de practique? Sur tout si l'on considere que ces verités practiques sont revelées avec une tout autre clarté que les dogmatiques, ce qui fait que les dogmatiques sont si contestées, au lieu que tout le monde convient des practiques.

IV. Mais j'ajoûte en deuxiéme lieu que quoi que l'on puisse dire, ceux dont je parle croyent en quelque façon ces verités méme qu'ils choquent par leur conduite. Ils en ont quelque persuasion, comme il paroît, non seulement en ce qu'ils ne les rejettent jamais, ni interieurement, ni exterieurement, lors qu'elles leur sont proposées, comme elles le sont tous les jours, non seulement en ce qu'ils ne les violent jamais sans quelques remords, mais principalement en ce qu'ils les suivent, & qu'ils les observent exactement en diverses occasions. Comme je l'ai déja remarqué, ils s'abstiennent de plusieurs pechés, méme de pechés utiles & agreables. Ils pratiquent plusieurs devoirs génans & incommodes. Ils se contraignent en plusieurs façons, & font diverses violences à la nature. Ils font tout cela, non pas tant pour étre estimés du monde, que pour plaire à Dieu, & pour suivre les mouvemens de leur conscience. Car s'il ne faloit mettre au rang des pecheurs,

cheurs, & effacer de l'ordre des enfans de Dieu, que ceux qui ne font conscience de rien, le nombre des élus seroit tout autrement grand que celui des reprouvés, & la voye étroite qui méne à la vie seroit incomparablement plus battuë que la voye large qui conduit à la mort.

Ceux dont il s'agit ont donc quelque persuasion de ces verités pratiques dont j'ai parlé. Mais si cela est que ne les observent-ils tousjours & sans exception? Pourquoi les violent-ils sur le sujet des pechés particuliers dont ils sont esclaves? Ces pechés dont ils sont esclaves ne sont-ils pas aussi contraires à ces verités que les autres dont ils s'abstiennent? N'ont-ils pas la méme opposition à la volonté de Dieu & à leur devoir? S'ils en sont persuadés, pourquoi les violent-ils lors qu'ils pechent? Et s'ils s'en moquent, pourquoi y deferent-ils en une infinité d'occasions? N'est-ce pas-là une inégalité ridicule & insupportable?

V. Mais cette inégalité ne paroît pas seulement à l'égard de ces verités Divines & revelées. Elle paroît encore sur le sujet des maximes méme de bon sens, que la raison toute pure apprend aux plus grossiers & aux plus barbares de tous les hommes, & sur lesquelles ils reglent tous leur conduite. Les pecheurs eux-mémes les observent regulierement dans la vie naturelle, & dans la vie civile. Cependant ils

ils les violent tous les jours dans la vie religieuse.

Ces maximes dont je parle sont les suivantes. *Qu'il faut tousjours preferer un bien plus grand à un plus petit, & tout au contraire un mal plus petit à un plus grand. Qu'il faut preferer le certain à l'incertain. Qu'il ne faut jamais s'exposer à un danger sans necessité, & méme sans une necessité égale & proportionnée au mal que le danger peut causer. Qu'on doit se priver d'un petit bien lors qu'en le perdant on en peut aquerir un plus grand. Qu'on doit de méme s'exposer à un petit mal pour en eviter un plus rude. Qu'il faut se défier de ceux qui nous ont trompés. Qu'on peut quelquefois risquer de petits interéts, mais qu'on ne doit jamais hazarder le principal.*

Ce sont-là des regles que nous observons tous les jours, & la pluspart ne les violent presque jamais, ou s'ils y manquent, ce n'est pas qu'ils les croyent fausses, c'est qu'ils ne les appliquent pas comme il faut. Mais dans la vie religieuse il n'est personne qui les observe. En effet, si on les observoit exactement on ne pecheroit jamais, n'y ayant point de peché qui ne soit une infraction visible de l'une ou de l'autre de ces maximes, ou pour mieux dire de toutes ensemble. Car enfin, toutes les fois que l'on peche on prefere la creature au Createur, la terre au Ciel, le temps à l'eternité, un plaisir d'un moment à une felicité immense

&

& infinie. Toutes les fois que l'on peche on sacrifie le salut, le plus infaillible de tous les biens, à des avantages qu'on ne possedera peut-étre jamais, ou quoi qu'il en soit qu'on peut perdre un moment aprés les avoir aquis. Toutes les fois que l'on peche on s'expose sans necessité au plus grand de tous les dangers, qui est celui d'offenser Dieu, & d'étre eternellement l'objet de sa haine. Toutes les fois que l'on peche on se procure un tres-petit bien en se privant d'un autre, ou pour mieux dire, de plusieurs autres, incomparablement plus grands, l'innocence, la tranquilité de l'esprit, le repos de la conscience, l'amour de Dieu, sa grace & sa gloire. Toutes les fois que l'on peche on se fie au monde dont on a été mille fois trompé. Toutes les fois que l'on peche on hazarde son plus grand & plus precieux interét, qui est sans difficulté celui du salut.

Ce que je viens de dire est si veritable, que pour faire un Chrétien il ne seroit peut-étre pas necessaire de le charger de nouveaux preceptes, & de lui faire, soit apprendre, soit pratiquer de nouvelles regles. Il suffiroit qu'il observât exactement dans la vie religieuse les maximes les plus communes & les plus triviales qu'il observe dans la vie civile, que le sens commun dicte à tous les hommes sans étude & sans reflexion, & dont on voit des vestiges dans les actions mémes des animaux.

Quoi qu'il en soit, ceux dont je me plains ob-

observent scrupuleusement toutes ces maximes en une infinité d'occasions où il importe tres-peu de les observer, & où les fautes que l'on peut faire en les negligeant sont assés legeres, & peuvent étre reparées tres-facilement; au lieu qu'ils les violent dans la grande affaire de leur salut, qu'on ne peut manquer sans se perdre. N'est-ce pas-là une inégalité insupportable? Que peut-on dire pour excuser une conduite si ridicule? Si ces maximes sont seures, pourquoi s'en depart-on si souvent? Et si elles sont fausses, pourquoi les observe-t-on tous les jours? Avant que d'en faire les regles de nôtre conduite il faloit les examiner avec soin. Si aprés un examen serieux & appliqué on les trouve fausses, il ne faut jamais les suivre, mais en chercher de plus seures. Si tout au contraire on les trouve solides & infaillibles, il ne s'en faut jamais departir. Mais les suivre & les violer dans un méme jour, & peut-étre dans tous les jours de la vie, c'est quelque chose de si bizarre qu'on n'y comprend rien.

VI. Les considerations que je viens de toucher étoient toutes prises de la correspondance qu'il y doit avoir entre nos pensées & nos actions. Il en est d'autres que l'on peut prendre de la liaison qui doit se trouver entre ces mémes actions, & les mouvemens de nos cœurs. On a remarqué dans un autre endroit qu'il y a tousjours de la subordination dans ces mouvemens, qu'il y a tousjours un principe dominant, une

cause

cause generale & universelle, qui determine les autres, qui les remuë, les conduit, & les fait agir. Cela n'est pas mal, & pourveu que ce principe soit tel qu'il doit étre, il n'y a rien en cela qui ne soit dans l'ordre & dans le bon sens. Le desordre ne consiste pas en ce qu'il y a un tel principe, mais d'un côté, en ce que ce n'est pas celui qui devroit remplir cette plâce, & de l'autre, en ce qu'on agit quelquefois contre l'impulsion de celui qui l'occupe veritablement.

Pour bien faire, il faudroit que ce principe dominant fût l'amour de Dieu, & il l'est méme en un sens dans tous ses enfans. Dans les autres c'est l'amour d'eux-mémes, & rien n'a tant de part dans toute la masse de leurs actions. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner lequel des deux est le plus legitime. Je dis seulement que quel que ce soit des deux que l'on établisse, il faudroit tousjours agir suivant son impression, & d'une maniere conforme aux mouvemens qu'il inspire. Cependant on voit souvent le contraire.

Toutes les fois que l'on peche on agit d'une maniere directement opposée à l'amour de Dieu. L'amour de Dieu nous porte naturellement à lui obeïr, à faire sa volonté, à tâcher de lui plaire, & méme de lui ressembler. Cependant on fait le contraire. On lui desobeït, on lui déplaît, on efface sa Divine image que le S. Esprit avoit tracée dans nos cœurs,

&

obſervent ſcrupuleuſement toutes ces maximes en une infinité d'occaſions où il importe tres-peu de les obſerver, & où les fautes que l'on peut faire en les negligeant ſont aſſés legeres, & peuvent étre reparées tres-facilement; au lieu qu'ils les violent dans la grande affaire de leur ſalut, qu'on ne peut manquer ſans ſe perdre. N'eſt-ce pas-là une inégalité inſupportable? Que peut-on dire pour excuſer une conduite ſi ridicule? Si ces maximes ſont ſeures, pourquoi s'en depart-on ſi ſouvent? Et ſi elles ſont fauſſes, pourquoi les obſerve-t-on tous les jours? Avant que d'en faire les regles de nôtre conduite il faloit les examiner avec ſoin. Si aprés un examen ſerieux & appliqué on les trouve fauſſes, il ne faut jamais les ſuivre, mais en chercher de plus ſeures. Si tout au contraire on les trouve ſolides & infaillibles, il ne s'en faut jamais departir. Mais les ſuivre & les violer dans un méme jour, & peut-étre dans tous les jours de la vie, c'eſt quelque choſe de ſi bizarre qu'on n'y comprend rien.

VI. Les conſiderations que je viens de toucher étoient toutes priſes de la correſpondance qu'il y doit avoir entre nos penſées & nos actions. Il en eſt d'autres que l'on peut prendre de la liaiſon qui doit ſe trouver entre ces mémes actions, & les mouvemens de nos cœurs. On a remarqué dans un autre endroit qu'il y a tousjours de la ſubordination dans ces mouvemens, qu'il y a tousjours un principe dominant, une cauſe

cause generale & universelle, qui determine les autres, qui les remuë, les conduit, & les fait agir. Cela n'est pas mal, & pourveu que ce principe soit tel qu'il doit étre, il n'y a rien en cela qui ne soit dans l'ordre & dans le bon sens. Le desordre ne consiste pas en ce qu'il y a un tel principe, mais d'un côté, en ce que ce n'est pas celui qui devroit remplir cette place, & de l'autre, en ce qu'on agit quelquefois contre l'impulsion de celui qui l'occupe veritablement.

Pour bien faire, il faudroit que ce principe dominant fût l'amour de Dieu, & il l'est méme en un sens dans tous ses enfans. Dans les autres c'est l'amour d'eux-mémes, & rien n'a tant de part dans toute la masse de leurs actions. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner lequel des deux est le plus legitime. Je dis seulement que quel que ce soit des deux que l'on établisse, il faudroit tousjours agir suivant son impression, & d'une maniere conforme aux mouvemens qu'il inspire. Cependant on voit souvent le contraire.

Toutes les fois que l'on peche on agit d'une maniere directement opposée à l'amour de Dieu. L'amour de Dieu nous porte naturellement à lui obeïr, à faire sa volonté, à tâcher de lui plaire, & méme de lui ressembler. Cependant on fait le contraire. On lui desobeït, on lui déplaît, on efface sa Divine image que le S. Esprit avoit tracée dans nos cœurs,

&

& on met en ſa place la reſſemblance affreuſe du Demon, ſa malice, ſa rebellion, ſon impureté.

Ceci eſt deplorable, mais il n'eſt pas ſurprenant. L'amour de Dieu n'eſt pas ſi abſolu, méme dans les juſtes, qu'il n'y ait tousjours d'autres principes qui les partagent. Mais il n'en eſt pas de méme de l'amour propre dans les pecheurs. Ils en ſont abſolûment poſſedés, & il n'y a rien en eux qui ne ſoit ſoûmis à ce premier & plus inamiſſible de nos ſentimens. Cependant, il n'eſt que trop ordinaire de voir qu'on agit d'une maniere directement oppoſée à la maniere en laquelle l'amour propre voudroit qu'on agit.

L'inclination la plus naturelle & la plus immediate de l'amour propre, c'eſt celle qui nous porte à ſouhaitter & à rechercher le bonheur, à fuir & à eviter la miſere. Que fait-on cependant toutes les fois que l'on peche? On ſe ferme la porte du Ciel, on rejette outrageuſement les ſoins charitables que Dieu prenoit pour nous rendre heureux, on ſe prive de ſa protection & de ſon amour, on ſe rejette entre les bras du Demon, le plus dangereux & le plus implacable de nos ennemis, on ſe precipite brutalement dans l'abîme. Agir de la ſorte eſt-ce s'aimer ſoi-méme? Eſt-ce au moins ſe conduire par cet amour? N'eſt-ce pas le choquer directement & de front?

VII. Il eſt malaiſé de pecher plus groſſierement

ment contre le bon sens qu'en formant des desseins directement opposés, qu'en y persistant, qu'en travaillant en méme temps à les faire reüssir les uns & les autres. Agir de la sorte, c'est travailler en méme temps à les avancer & à les traverser, c'est faire & défaire une méme chose, conduite si insensée, que peu s'en faut qu'elle ne paroisse impossible. Cependant, elle n'est pas seulement possible, elle est tres-commune, & il est tres-peu de pecheurs qui n'en fournissent l'exemple.

La pluspart forment des desseins contraires, & se proposent tout à la fois deux diverses fins, deux fins opposées & incompatibles, voulant en méme temps se sauver, & joüir de tous les avantages, & de tous les plaisirs de la terre. On a déja remarqué dans un autre endroit, que quoi qu'il n'y ait dans le monde que trop de profanes, il y en a incomparablement moins que de ces demi-Chrétiens, qui bien loin de renoncer positivement au salut, ont un desir veritable, & méme beaucoup d'esperance d'y parvenir, & font diverses choses pour cet effet. Ils se proposent donc cette fin, mais ce n'est pas la seule qu'ils se proposent. Ils veulent encore plus fortement contenter leurs passions. Il veulent s'enrichir, s'avancer, se faire honorer, goûter les plaisir des sens, & posseder en un mot tout ce qui fait le partage des hommes du monde.

Cela tout seul ne fait-il pas voir le déregle-

& de distractions, & en méme temps si peu d'actions saintes, & de mouvemens de foi, de pieté, & de charité, qu'il n'y a presque point de comparaison à faire entre ces deux ordres de choses, & que les bonnes œuvres sont autant au dessous des pechés, que les pechés devroient étre au dessous des bonnes œuvres.

Mais sans nous arréter à cela, peut-on me nier que ceux dont je parle ne commettent divers pechés, & que s'ils font quelquefois leur devoir, ou pour mieux dire s'ils semblent le faire, ils n'y manquent aussi tres-souvent? Mais en user ainsi est-ce agir consequemment? N'est-ce pas travailler en méme temps à bâtir & à ruïner? N'est-ce pas condamner par ce qu'on fait dans le present, une bonne partie de ce qu'on a fait par le passé? Et si l'on a raison de faire ce que l'on fait, peut-on nier qu'on n'eût tort lors que l'on faisoit le contraire? En un mot, un prevenu qui se contredit ne donne pas plus de prise à son adversaire, que nous en donnons au Demon nôtre accusateur par une conduite si inégale.

Lors qu'on se propose une fin on s'oblige tacitement, mais fortement, & indispensablement, à deux choses, à ne rien negliger de ce qui peut y conduire, & à ne rien faire qui en puisse éloigner. Car qu'y peut il avoir de plus insensé que de vouloir fortement & serieusement une chose, & ne pas vouloir ce qui est ab-

absolûment necessaire pour l'obtenir? Quoi de plus extravagant encore, que de vouloir cette méme chose, & de faire tout cequ'il faut pour ne l'avoir point? N'est-ce pas la vouloir & ne la pas vouloir à la fois? N'est-ce pas une espece de contradiction ridicule & insupportable?

Quel est donc le bon sens des pecheurs, lesquels voulant se sauver refusent opiniâtrement de pratiquer tout ce qu'il y peut avoir de plus necessaire pour cet effet, & font au contraire tout ce qui ne peut servir qu'à les perdre? Ainsi à cet égard leur conduite n'a rien qui se suive. Elle n'est pas plus reguliere par rapport à l'autre dessein dont j'ai parlé, & qui leur tient tout autrement au cœur que le precedent. Ils aiment le monde, & ses biens trompeurs. Ils veulent les posseder à quelque prix que ce soit, & cependant ils s'avisent de faire profession de la verité dans les lieux où elle n'est soufferte qu'avec péne. Ils s'appliquent à l'observation de certains devoirs assés génans, & assés incommodes pour des gens disposés comme on les suppose, & laissent passer plusieurs occasions de commettre des crimes utiles & agreables, y renonçant par cette seule raison que ce sont des crimes, & par la crainte d'offenser Dieu & de se damner.

Si cela leur fait de la péne, que ne font-ils donc tout ce qu'il faut pour ne pas déplaire à Dieu, & pour eviter l'Enfer? Que n'arra-

chent-ils de leur cœur cet amour déreglé des biens perissables, cette attache injuste aux vains objets de leurs passions? Que ne pratiquent-ils tout ce que la pieté nous prescrit? Et s'il font ceder le desir de plaire à Dieu & de se sauver à celui de posseder ces biens trompeurs qu'ils adorent, pourquoi perdent-ils aucune occasion de les aquerir, & que ne se défont-ils des scrupules qui les retiennent & les incommodent?

Les profanes sont sans doute bien abominables. La depravation de leur cœur ne sauroit aller plus loin qu'elle va. Mais il faut avouër que leur esprit a quelque droiture qu'on ne voit pas dans ceux dont je parle. Ils veulent goûter les douceurs & les plaisirs de la vie. Ils n'en veulent laisser passer aucune occasion. Cela est brutal, qui en peut douter? Mais cela posé n'ont-ils pas quelque espece de raison de renoncer absolûment à la pieté, de se défaire de tout ce qu'ils regardent comme des scrupules, & de s'ôter de l'esprit toutes les pensées de l'eternité, qui sans les rendre meilleurs ne serviroient qu'à les inquieter? Agissant de la sorte, n'agissent-ils pas plus consequemment que ceux qui ayant dans le fond le méme dessein ne laissent pas de prendre de temps en temps quelque miserable soin de leur salut, qui sans les y faire reüssir, ne sert qu'à leur faire perdre ce qu'ils cherchent principalement & par dessus tout?

Il y a sans doute bien de l'imprudence, & bien

bien de l'aveuglement, à balancer entre Dieu & le monde, mais il y en a encore bien davantage à rompre avec tous les deux, comme font ceux dont nous parlons. En effet, par leur profession & par leurs scrupules ils perdent la faveur du monde, & par le refus qu'ils font de se donner tout entiers à Dieu ils se privent de son amour. Ils perdent tout voulant avoir tout. Ils se rendent miserables dans le temps, & plus miserables encore dans l'eternité.

Les profanes renoncent à l'eternité, mais au moins il gagnent en quelque sorte le temps. Au contraire, ceux dont il s'agit perdent également l'un & l'autre. Pourroient-ils donc se conduire plus étourdiment?

IX. L'irregularité de cette conduite n'a jamais paru d'une maniere plus sensible, qu'elle paroît depuis quelque temps. On a veu un tres-grand nombre de personnes, qui pouvoient vivre doucement & tranquillement chés eux, jouïssant de leurs biens & de leurs emplois, & possedant sans trouble tous les avantages où leur naissance leur permettoit de pretendre. Ils n'avoient pour cela qu'à abjurer leur Religion, & ils ont mieux aimé perdre tout, se separer pour tousjours de leurs amis, de leurs femmes, & de leurs enfans, s'exposer à la necessité de passer leur vie parmi les incommodités de l'exil, & courir méme le danger des galeres ou de la potence, que de commettre ce seul peché. Mais venant de

donner cette grande preuve de leur zele, & du desir qu'ils avoient de se sauver, persistant méme dans cette resolution, & n'ayant pas la moindre tentation de l'abandonner, ils ne laissent pas d'étre aussi orgueilleux, aussi vindacatifs, aussi emportés, aussi médisans aussi impurs, aussi débauchés, & pour tout dire en un mot aussi esclaves de leurs passions, que ceux qui n'ont fait aucun scrupule d'abandonner leur Religion, & de trahir leur conscience.

C'est-là une de ces choses qu'on ne comprend point, & qu'on croiroit impossibles, si l'on n'en voyoit tous le jours des exemples, qui ne sont que trop éclattans. Qui ne croiroit en voyant tout ce que ces gens ont fait & souffert, qu'ils aiment veritablement Dieu, & qu'ils ont un desir sincere de se sauver? Cependant s'ils aiment Dieu, pourquoi l'offensent-ils? S'ils le preferent de bonne foi à toutes choses, comment lui peuvent-ils preferer les objets de leurs passions, & les lui preferer constamment, & perseveramment, par des pechés d'habitude, d'où ils ne reviennent jamais, & où il retombent à tout moment? S'ils veulent serieusement se sauver, pourquoi font-ils cent choses, dont l'Ecriture Sainte dit si souvent & si fortement qu'aucun de ceux qui les pratiquent n'entrera dans la royaume des Cieux? Pourquoi ont-ils abandonné leurs biens & leur repos s'ils vouloient se perdre? Et

pour-

pourquoi persistent-ils dans leurs vices s'ils ont un desir sincere de se sauver?

A voir la conduite de ces gens-là, on diroit qu'ils croyent avec l'Eglise Romaine que nos bonnes œuvres peuvent satisfaire pour nos pechés, & qu'ils s'imaginent que les sacrifices qu'ils ont faits, & qu'ils font tous le jours à Dieu en souffrant quelque chose pour sa verité, effacent les outrages qu'ils lui font par les pechés qu'ils commettent. Mais outre que l'Eglise Romaine elle-méme ne le croit qu'avec bien des ristrictions, qui détruisent absolûment l'imagination dont je parle, outre cela, dis-je, ne seroit-il pas bien étrange qu'on n'eût refusé de faire profession de la Religion Romaine, que pour embrasser l'une de ses plus grossieres & plus insupportables erreurs?

Mais en effet, ce n'est pas là leur pensée. Leur erreur consiste en ce qu'ils se sont accoûtumés à regarder avec horreur de certains pechés, & que la pente que la nature leur donne pour quelques autres leur inspire une espece de complaisance pour ces derniers, qui les leur fait trouver supportables. De-là vient qu'ils surmontent les plus fortes tentations qui tendent à leur faire commettre les excés de ce premier ordre, & tombent presque sans scrupule dans ceux du second.

Ils devroient considerer qu'il y a tel peché qui leur paroît leger, & qui ne laisse pas d'étre insupportable en lui-méme, & aux yeux de

Dieu. Qu'y a-t-il, par exemple, que Dieu deteſte plus que l'orgueil ? Et qu'y a-t-il dont la pluſpart ſe faſſent moins de reproches? On fremit à la ſimple penſée d'un aſſaſſinat, & on compte pour rien une médiſance, quoi qu'on faſſe profeſſion de croire que la reputation que la médiſance flétrit, eſt quelque choſe de plus precieux que la vie. On regarde comme un grand peché le deſaveu des verités les plus ſpeculatives de l'Evangile, lors méme qu'on ne le fait que par des paroles, & on regarde comme rien l'abnegation réelle de toute la Morale de Jeſus Chriſt qu'on fait par le vice.

Sur tout on devroit prendre garde qu'il importe peu de ſavoir quels pechés ſont plus ou moins grands, lors qu'on ſait qu'ils ferment tous égalcment la porte du Ciel. Que ce ſoit par l'Apoſtaſie, par la vanité, par la médiſance, ou par la débauche que l'on ſe perde, qu'importe, ſi effectivement on ſe perd? Peut-on cependant douter qu'on ne ſe perde par quel que ce ſoit de tous ces pechés, lors qu'on ne prend pas le ſoin de s'en corriger? N'eſt-ce pas une choſe que l'Ecriture Ste. a mille fois decidée?

Ceux dont je parle pourroit peut-étre ſe deſabuſer, s'ils vouloient comprendre ce qu'on leur a déja dit dans le commencement de ce Volume, & qu'on eſpere de prouver plus evidemment dans un autre, que pour plaire à Dieu, & pour ſe ſauver il faut neceſſairement l'aimer plus que tout, & par deſſus tout,

&

& qu'à moins que de remplir ce devoir capital & essentiel, on ne sauroit ni se mettre en état de grace, ni avoir aucun droit à la possession de la gloire. Mais peuvent-ils se vanter de remplir ce devoir? Ils diront peut-étre qu'ils ont fait voir par ce qu'ils ont fait, qu'ils aiment plus Dieu que leur vie, que leurs biens, & que leurs enfans. Je veux que cela soit. Mais ceux d'entr'eux dont l'orgueil est si insupportable, l'aiment-ils plus que leur gloire? Les vindicatifs l'aiment-ils plus que leurs ressentimens? Les débauchés le preferent-ils à leur plaisir? C'est ce qu'on ne peut dire. Ils preferent donc quelque chose à Dieu. Par consequent ils ne sont ni ses enfans, ni ses serviteurs, puis que pour soûtenir ces deux qualités il faut perferer Dieu, non à quelque chose, mais à toutes choses.

X. Ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir que les pecheurs prennent tres-mal leurs mesures pour reüssir dans le dessein general de se sauver. Mais ils ne sont pas plus heureux, ou plus judicieux en ce qu'ils font pour reüssir dans les desseins particuliers qu'ils conçoivent. Ils employent des moyens, qui bien loin de les approcher de leur but, les en éloignent. Quel est par exemple le but de l'orgueil? On veut étre estimé, aimé, respecté. Dans cette pensée on fait tout ce qu'on peut pour persuader les autres de sa naissance, de son merite, de

ſon eſprit, & des autres qualités par leſquelles on pretend ſe faire valoir. Mais eſt-ce là la voye qu'il faut prendre pour reüſſir dans un tel deſſein? N'eſt-ce pas preciſement le contraire? Car qu'y a-t-il de plus propre à attirer le mépris, la haine, & l'averſion generale que la vanité? Faut-il avoir beaucoup d'experience, ni un grand uſage du monde pour avoir remarqué que les plus grands ſcelerats, les voleurs des grands chemins, les empoiſonneurs, ne ſont pas à beaucoup prés, ni auſſi mépriſés, ni auſſi haïs, que les orgueilleux? Il n'eſt pas méme difficile d'en découvrir la raiſon. Premierement, les autres pechés peuvent étre plus pernicieux à la ſocieté, mais ils ne ſauroient étre plus ridicules. Par conſequent, quand méme on les haïroit davantage, on ne les mépriſeroit pas à beaucoup prés tant. Mais j'ajoûte qu'on les haït moins. Les plus grands ſcelerats ne ſont du mal qu'à peu de perſonnes. Les autres n'ont point d'interét perſonnel & particulier à les haïr. Mais l'orgueilleux eſt un ennemi public, qui veut s'approprier à lui ſeul l'honneur & l'eſtime à laquelle chacun pretend auſſi bien que lui.

Ce n'eſt donc pas par l'orgueil qu'on reüſſit dans le deſſein de ſe faire aimer, & de ſe faire eſtimer. C'eſt bien pluſtôt par la modeſtie. Par conſequent, rien n'eſt plus mal conceu que le deſſein de ceux qui ſe laiſſent conduire par ce grand defaut. Les médiſans ne reüſſiſſent pas

mieux,

mieux, & leurs projets ne sont pas plus judicieux. Ils ne s'empressent à ruïner la reputation des autres que pour établir la leur. Mais bien loin de reüssir dans ce dessein, ils font conoître leur malignité, & s'attirent toute l'horreur qu'ils meritent.

Les intemperans recherchent le plaisir, mais à force de le rechercher ils abregent leur vie, ruïnent leur santé, & s'attirent de tres-cruelles maladies, & de tres-vives douleurs.

Les vindicatifs ne repoussent les injures qu'on leur fait que pour se rendre redoutables, & pour empécher qu'on ne les offense plus. Cependant, le plus souvent en se vangeant ils se perdent, & se jettent dans des malheurs incomparablement plus grands que ceux qu'ils vouloient eviter.

Est-il quoi que ce soit de plus ordinaire que de voir qu'on se ruïne par avarice, & qu'on gâte ses affaires, tantôt en ne voulant pas faire des dépenses utiles & necessaires, & tantôt en s'empressant trop à faire de grands profits? Combien de fois a-t-on perdu sa fortune par ambition? Combien de fois est-on tombé dans la derniere bassesse en voulant s'élever trop haut? N'est-il pas arrivé mille fois que la peur a fait perir des gens qui se seroient sauvés avec un peu de hardiesse.

Ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir clairement que rien n'est moins suivi, & plus mal lié que la vie des hommes. Leurs actions sont contrai-

traires les unes aux autres, & toutes ensemble aux lumieres de leur esprit, & aux mouvemens de leur cœur. Bien loin d'étre d'accord avec les autres ils ne le sont pas avec eux-mémes, & il n'est pas necessaire de comparer leur jeunesse avec leur vieillesse pour trouver de la diversité dans leur conduite. Il n'est point de moment où cette conduite ne rassemble des contrarietés.

D'où vient tout cela dira-t-on peut-étre, & quelle est la cause d'un effet si bizarre & si surprenant? Je suis persuadé qu'on en pourroit alleguer plusieurs, mais je croi que voici les plus efficaces. La premiere, que quoi que l'homme soit essentiellement raisonnable, il est assés rare qu'il se conduise par la raison. C'est la passion qui le fait agir le plus souvent, & presque tousjours. C'est au moins ce qui arrive à la plus-part des hommes, qui n'ayant pris aucun soin de se rendre maîtres de leurs passions en sont devenus les esclaves, & ne sont plus en état de leur resister. Cela fait que non seulement les grands objets, mais les choses mémes les plus legeres, leur causent d'assés grands transports pour éblouïr leur raison, & pour les porter à juger des choses, non selon ce qu'elles sont en elles-mémes, mais selon que la passion les leur represente.

On sait pourtant que ces passions sont en grand nombre. On sait qu'elles sont contraires les unes aux autres. On sait combien l'a-

mour est opposé à la haine, la crainte à l'esperance, le desir à l'aversion. On sait méme la difference qu'il y a entre celles qui ne sont pas opposées, & personne n'ignore ce qui distingue l'amour, par exemple, du desir, & de l'esperance. D'ailleurs on comprend que chacune de ces passions peut avoir plusieurs objets differens. Cela fait qu'à péne les sens nous font appercevoir quoi que ce soit, à péne l'imagination ou la memoire nous font penser à aucune chose qui n'excite dans nôtre cœur quelqu'un de ces mouvemens. Ainsi ceux qui s'y abandonnent, comme font ordinairement la pluspart des hommes, sont presque tousjours agités, & mémes agités bien diversement. Aujourd'hui ce sera le desir qui les fera agir, demain ils seront retenus par la crainte. Aujourd'hui ils courront aprés un objet, demain aprés un autre. En un mot, un vaisseau abandonné à la violence des vents & des flots, sans pilote & sans gouvernail, ne change pas plus souvent de route, que le pecheur assujetti à la tyrannie de ses passions. Faut-il aprés cela s'étonner si sa conduite est si peu suivie, & si ce qu'il fait a si peu de regularité & de liaison?

Pour agir judicieusement il faudroit se demander de temps en temps à soi-méme pourquoi on est dans le monde, ce qu'on pretend y faire, à quoi on veut s'y occuper. Si l'on se faisoit cette demande, quelque distrait & dissipé que l'on soit, on ne tarderoit pas long-temps

à

à se répondre, qu'on n'y est, ni pour se divertir, ni pour s'enrichir, ni pour se procurer des emplois, qu'on y est pour servir Dieu, & pour se mettre en état de le posseder eternellement. On demeureroit convaincu que c'est là le seul dessein qu'on puisse former raisonnablement, & qu'il n'y a point de comparaison à faire de celui-ci avec tous les autres. Cela posé, on jugeroit avec raison qu'on ne sauroit s'appliquer ni avec trop d'ardeur, ni avec trop de perseverance, à faire reüssir ce grand & important dessein, on ne penseroit qu'à cela, on ne travailleroit qu'à cela, & quelque innocent, quelque agreable, quelque utile méme que peut paroître tout ce qui pourroit nous distraire de cette premiere, & plus necessaire occupation, on le rejetteroit avec horreur. Enfin toutes nos actions adressées à cette unique fin, & partant toutes d'un méme principe, seroient plus uniformes qu'elles ne sont, & auroient toutes une connexion admirable les unes avec les autres.

Mais c'est ce qui n'arrive point. La pluspart agissent au hazard, sans dessein & sans deliberation, selon que la passion, ou l'impulsion des autres les determinent. Ceux qui ont quelque veuë se prescrivent l'usage qu'ils doivent faire de quelques heures, ou de quelques jours, tout au plus de quelques années. Mais presque personne ne pense au but general de toute la vie, bien loin de l'employer effectivement

vement comme l'on devroit.

C'est là, si je ne me trompe, la premiere cause de l'irregularité de nôtre conduite. La seconde consiste en ce qu'on ne fait point de reflexion sur cette irregularité méme. Nôtre esprit se repend incessamment sur les objets exterieurs. Nous pensons à tout, excepté à nous-mémes. Si nous examinions nôtre propre conduite comme nous examinons celle des autres, si nous en jugions par les lumieres du bon sens & de la raison, nous ne tarderions pas long-temps à nous appercevoir combien peu elle est judicieuse. Nous en aurions honte, nous la changerions. Mais combien peu y en a-t-il qui s'avisent de s'observer eux-mémes, & de faire des reflexions serieuses sur tout ce qu'ils font?

Enfin, la derniere, & peut-étre la principale cause de ce desordre, c'est qu'on n'a presque point de foi. On ne rejette pas positivement les verités du salut, il faut l'avoüer. On ne se dit pas determinement à soi-méme qu'il n'est pas vrai que Dieu les ait revelées, moins encore que ce qu'il a revelé puisse n'étre pas asseuré. Mais la persuasion qu'on en a est si foible, si legere, & si chancelante, l'esprit en est si peu penetré, on s'arréte à des idées si confuses & si generales, & on entre si peu dans le détail de ce qui y est contenu, on y fait enfin si peu d'attention, que c'est presque la méme chose que si l'on ne le croyoit point du tout.

Ainsi,

Ainſi, le veritable moyen de remedier à ce grand deſordre, ſeroit à mon ſens de s'imprimer profondement dans l'eſprit la certitude immuable des verités revelées, & l'obligation où nous ſommes d'en étre plus fortement perſuadés que de ce que nous voyons de nos propres yeux. Ce ſeroit enſuite de s'accoûtumer à ſuivre ces lumieres dans les moindres choſes, à juger de tout par la foi, à ſe conduire par la foi, à vivre en un mot de la foi, en ſorte que cette vertu ne fut pas une qualité oiſive, cachée, & releguée dans un coin de l'ame, où elle demeurât ſans action & ſans mouvement, mais un principe general & univerſel, qui ſe mélât à tout, qui dirigeât tout, & qui ne laiſſât rien échapper, ni à nos eſprits, ni à nos cœurs, ni à nos bouches, ni à nos mains, qui ne fût conforme à ce qu'elle enſeigne. Ce ſeroit alors que cette unité qui eſt ſi eſſentielle à la foi ſe répandroit ſur toute la vie qu'elle conduiroit, & que nous ſerions tous ſemblables en toutes choſes & à nos prochains, & à nous-mémes.



HUITIEME DISCOURS.

De la Retraite.

IL ne faut, ni beaucoup de penetration, ni beaucoup d'application d'esprit pour s'appercevoir que l'homme a été fait pour la societé. Cette societé se forme & se conserve par la parole, & l'homme a de lui-méme tout ce qu'il faut pour parler & pour entendre parler. Mais ce n'est pas tout. Il a des inclinations tres-conformes à cette destination, & il est tres-peu de personnes qui n'aiment la compagnie, & à qui la solitude ne soit ennuyeuse, & insupportable.

Cependant, comme le peché a fait que les choses les plus naturelles, & méme les plus utiles à l'homme innocent, deviennent les plus pernicieuses à ce méme homme depuis qu'il est criminel, il est arrivé que rien ne contribuë plus à nous perdre que cette pente que

nous avons pour la societé, & que rien au contraire ne nous eſt plus utile que la Retraite, qui choque ſi fortement nos inclinations. C'eſt ce que je me propoſe de faire voir dans ce Diſcours.

Mais comme il y en a pluſieurs qui ont porté trop loin la neceſſité & les bornes mémes de la Retraite, aprés en avoir étalé les utilités, je tâcherai de faire conoître juſqu'où on la doit porter, & quand c'eſt qu'il eſt permis, ou méme qu'il eſt neceſſaire d'en ſortir pour rentrer dans le commerce & la societé.

La Retraite a trois principaux avantages qui doivent la faire eſtimer de tous ceux qui ont un deſir ſincere de ſe ſauver. Elle arréte & previent nos diſſipations en nous donnant le moyen de nous recueillir. Elle nous preſerve de la contagion qui eſt inſeparable du grand commerce du monde. Elle nous procure tous les biens du ſilence, & nous met à couvert des dangers auſquels on s'expoſe en parlant trop, comme on fait ordinairement. Ce ſont-là trois choſes qui meritent qu'on s'applique à les éclaircir.

I.

Premiere utilité de la Retraite. Elle nous empéche de nous dissiper.

JE dis premierement, que le commerce qu'on a avec le monde n'est propre qu'à nous dissiper, & j'entens par cette dissipation dont je parle, ce grand nombre de vaines occupations qui consument tout nôtre temps, qui épuisent toute nôtre activité, & qui nous appliquant à des objets inutiles, nous empéchent de travailler à des choses plus necessaires, & particulierement à la grande & importante affaire de nôtre salut.

On a peu recueillir souvent de ce que j'ai dit dans les Discours precedens qu'il est difficile de se sauver, & que pour reüssir dans ce grand dessein, il faut travailler d'un côté avec la derniere contention, & de l'autre, avec une perseverance qui ne se lasse ni ne se rebute jamais. J'ai fait voir qu'il faut étre incessamment en action pour s'opposer aux inclinations de la nature depravée, qui nous portent au mal de tout nôtre poids, & aux efforts perpetuels d'une infinité d'ennemis qui travaillent continuellement à nous perdre. J'ai fait voir que pour peu qu'on se relâche on se perd, puis qu'on

qu'on s'abandonne par-là à la pente qui nous entraîne avec rapidité dans le precipice,

Mais si tout cela est veritable, comme il ne l'est que trop, que peut-on imaginer de plus pernicieux que ces dissipations perpetuelles où nous vivons? Qu'on prenne le soin de separer tout le temps qu'on employe à travailler pour le Ciel, de celui que d'autres occupations nous enlevent. Que l'on compare ensuite ces deux portions de la vie l'une avec l'autre. On sera épouvanté de leur inégalité & de leur disproportion.

Le sommeil, les repas, les visites, les divertissemens, les affaires, l'oisiveté, emportent, non une partie de la vie, mais absolûment la vie toute entiere de la pluspart des hommes, & presque toute la vie des autres, qui ne donnent à leur salut qu'un tres-petit nombre de momens, & qui consument des années entieres aprés d'autres choses. Il y a méme cette difference entre ce peu de momens qu'on donne au dessein de travailler à se sauver, & tout ce que l'on perd ailleurs, que lors qu'on s'occupe du reste des choses on y est tout entier, on ne fait que cela, on ne pense qu'à cela, au lieu qu'en travaillant au salut on n'y travaille que foiblement & languissamment, on n'y pense méme qu'avec distraction, parce qu'en effet, les vains fantômes dont on s'est rempli l'imagination pendant la plus grande partie de la vie reviennent dans

ces

ces momens-mémes qu'on croyoit donner à des choses plus importantes, & occupent presque entierement l'esprit. De sorte que ces momens-mémes ne sont pas exempts de dissipation.

Ainsi, toute la vie n'est autre chose qu'un tissu d'amusemens, qu'un amas de distractions, qu'une application sans relâche à ce qu'il faudroit negliger, & qu'une negligence perpetuelle de la seule chose qui meriteroit de nous occuper depuis la naissance jusqu'à la mort. Ainsi l'on se perd, car le moyen de ne se pas perdre lors qu'on ne fait pas pour se sauver la centiéme partie de ce qui seroit necessaire pour cet effet.

Les dissipations font deux effets que j'ai déja indiqués, mais qu'il est bon de marquer plus distinctement. Elles emportent nôtre temps, & elles épuisent nos forces. Nôtre temps est court, & c'est de quoi nous savons nous plaindre. Mais s'il est court il le faudroit ménager. Cependant, ou le prodigue par les dissipations qui l'enlevent. Nos forces de méme sont tres-petites; le sentiment méme nous en convainc. Nous n'en avons que peu, & nous consumons ce peu aprés des choses vaines & inutiles. Comment, aprés tout cela, nous resteroit il, ni assés de force, ni assés de temps pour nous sauver, puis qu'à péne le pourrions nous en ne travaillant qu'à cela, & en y employant d'un côté toute nôtre vie, & de l'au-

tre,

tre, tout ce que nous pouvons avoir de vigueur & d'activité?

Qu'on juge par-là s'il y a beaucoup de solidité dans la réponse de ceux, qui lors qu'on leur reproche l'attache qu'ils ont à leurs divertissemens, s'imaginent de se bien defendre en soûtenant que ce sont des divertissemens innocens. Je n'examine pas maintenant si ce qu'ils disent est veritable. On pourroit, peut-étre, leur faire voir le contraire, mais la chose n'est pas de ce lieu. Je n'examine pas si ces divertissemens, quoi qu'innocens en eux-mémes ne sont pas des causes, ou tout au moins des occasions de pecher, soit pour eux-mémes, soit pour les autres. C'est encore une consideration qui n'est pas à negliger, mais qui n'est pas de mon sujet. Je veux que ce qu'ils disent soit veritable, & qu'il le soit méme en tout sens. Je veux que ces divertissemens ne soient criminels, ni dans leur usage, ni dans leurs suites. C'est tout ce qu'ils peuvent pretendre. Mais n'est-ce pas assés qu'ils nous divertissent, c'est à dire, qu'ils nous detournent de nos veritables & legitimes occupations? N'est-ce pas assés qu'ils nous empéchent de travailler à nôtre salut? Ne compte-t-on cela pour rien? Pour moi je soûtiens qu'il faudroit le compter pour tout.

C'est donc un grand malheur que celui d'étre dissipé. On l'est cependant presque tout le temps qu'on est avec les autres. Car quoi de

plus rare que de voir qu'on y soit pour travailler à e sauver? Quoi de plus ordinaire que de voir qu'on n'y est que pour des affaires, pour des plaisirs, ou pour eviter l'ennui de la solitude?

La Retraite au contraire nous donne le moyen de nous recueillir, & par consequent de faire deux choses également difficiles & necessaires, l'une de conoître distinctement l'état present de nôtre ame, l'autre d'en reformer les déreglemens, & de fortifier ce que la grace y a mis de dispositions pour le bien.

Nous vivons pour la plupart dans une perpetuelle ignorance de nôtre état. Il y a dans nôtre cœur mille secrettes inclinations, mille foiblesses differentes, dont les autres apperçoivent quelque partie, mais que nous ignorons presque absolûment. Nous ne savons quel est le principal motif de nos actions. Nous ne savons ni ce que nous cherchons, ni pourquoi nous le cherchons, & quoi que tout cela se passe au dedans de nous, nous en sommes tout aussi peu instruits que des choses les plus éloignées.

Qu'il seroit utile à tous les hommes sans exception de se bien observer, de se bien étudier eux-mémes, & de savoir certainement & distinctement tout ce qui se passe en leur cœur! Qu'il leur importoit de n'avoir aucune pente, aucune sensibilité, aucun goût, aucune aversion particuliere qu'ils ne conussent! Qu'il seroit necessaire d'entrer dans le dernier détail

de ces choſes, & de ne laiſſer rien quelque petit qu'il ſoit qu'on ne penetrât ! Outre que des maux conus ſont d'ordinaire à demi guéris, outre cela, dis-je, cette conoiſſance toute ſeule ſeroit un moyen preſque infaillible pour s'en affranchir, car ces ſentimens ont tous quelque choſe de ſi bas & de ſi honteux, qui eſt difficile qu'on n'en rougît, & qu'on ne s'en corrigeât pas d'abord ſi on ne trouvoit le moyen de ſe les cacher & de ſe les deguiſer à ſoi-méme.

Il ſeroit donc utile de ſe conoître. Mais le moyen de ſe conoître ſans s'étudier? Qui ne ſait combien nôtre cœur a de replis, de détours, & d'obſcurités? Qui conoît d'ailleurs les illuſions de l'amour propre? Jugeons de nous par les autres. Nous conoiſſons une infinité de perſonnes qui s'imaginent d'étre exempts de certains defauts, qui non ſeulement ſe trouvent en eux, mais qui s'y trouvent au plus haut degré. Nous deplorons leur aveuglement. Mais ne doutons pas qu'ils ne deplorent à leur tour le nôtre, & que nous ne leur paroiſſions auſſi ridicules qu'ils nous le paroiſſent.

Ainſi, c'eſt quelque choſe de tres-difficile que de ſe conoître, je dis méme en prenant tout le ſoin poſſible pour y reüſſir. Que ſera-ce donc ſi on ne s'y applique que legerement? & le moyen de s'y appliquer fortement & conſtamment que dans la Retraite? Quand on eſt avec les autres on eſt trop occupé de ce qu'on entend & de ce qu'on voit. Nôtre ame eſt, ſi je l'o-

se dire, toute hors de nous, & c'est beaucoup de la pouvoir refléchir & concentrer en nous mémes dans la solitude.

En effet, cette occupation n'est gueres moins dégoûtante que salutaire. Nous avous une repugnance extréme à penser à nous, & comme l'experience nous convainc assés de cette verité, on ne s'est point appliqué à la prouver, on s'est seulement occupé à rechercher la cause de cet effet, qui est tout d'un coup assés surprenant. Car comme il est également naturel de penser à ce que l'on aime & d'en parler, il semble que comme nous nous aimons avec tant d'excés, & que nous avons taut de plaisir à parler de nous, nous en devrions avoir beaucoup à y penser.

Cependant on voit le contraire. Nous avons une péne extréme à refléchir sur nous-mémes, & c'est dequoi l'on a donné une raison qui me paroît fort solide. C'est qu'il est difficile de se considerer attentivement soi-méme, sans y appercevoir de tres-grands defauts, & par consequent sans étre tenté de se mépriser, que l'orgueil à qui ce mépris est insuportable, & qui est cependant le maître de nôtre cœur, nous fait rechercher avec empressement d'autres occupations, qui quelques desagreables qu'elles soient en elles-mémes, le sont beaucoup moins que la veuë de nos manquemens.

Il ne faut donc esperer de vaincre ces repugnances sans de grands efforts. Et où pou-

vóns-nous faire ces efforts que dansla Retraite, où rien ne nous empéche de recueillir nos forces, au lieu que par tout ailleurs on trouve tant de choses qui les partagent? Il faut méme que cette Retraite soit un peu longue. Car outre qu'il y a tant de choses à deméler pour se bien conoître, que quelque temps qu'on donne à cette recherche on ne lui en donne jamais assés, outre cela, dis-je, les impressions que les objets exterieurs ont fait sur nos esprits sont si vives & si profondes, & les fantômes en reviennent si opiniâtrement dans l'imagination lors méme qu'on tâche de les éloigner, qu'il faut beaucoup de temps pour y reüssir, & pour se mettre en état de penser un peu fortement à soi-méme. Ainsi on ne sauroit en venir à bout si on ne prend pour cela que quelques momens, & si on ne s'y applique qu'en revenant du tumulte, & de l'embaras du monde où on est plongé.

Mais aussi si l'on prend des espaces considerables de temps pour se recueillir, si l'on s'y applique serieusement & de bonne foi, on sera surpris des progrés qu'on fera dans la conoissance de soi-méme. On y découvrira châque jour de nouveaux manquemens & de nouvelles foiblesses, par consequent de nouveaux sujets de s'humilier, & une nouvelle matiere pour travailler. Et voilà encore à quoi la Retraite nous peut étre utile. Car où peut-on travailler plus efficacement à se corriger, que

dans

dans un lieu où on est moins distrait, & où rien ne partage, ni nos forces, ni nôtre attention? Où peut-on esperer de guerir plus facilement ses anciennes playes, que dans un lieu où l'on n'est pas en danger d'en recevoir de nouvelles? Dans ce tumulte du monde on est assés occupé du soin de repousser les attaques qui nous sont livrées part la pluspart des objets qui frappent nos sens, & ce n'est pas trop de tout le repos & de tout le silence de la Retraite pour reüssir dans le dessein deremedier à nos anciens maux.

II.

Seconde utilité de la Retraite. Elle nous met à couvert des dangers auxquels on est exposé dans le commerce du monde.

MAis ce n'est pas tout que de se guerir. Aprés avoir recouvert la santé il faut penser à la conserver, & se souvenir tousjours que les premieres maladies ne sont pas à beaucoup prés aussi dangereuses que les recheutes. Il faut par consequent eviter tout ce qui les pourroit causer, & c'est encore à quoi la Retraite est extremement utile, car comme je l'ai déja dit, son second usage c'est de nous

preserver de la contagion à laquelle on s'expose dans le commerce du monde.

Il ne faut étre ni bigot, ni misantrope, pour demeurer convaincu que le monde est dans un état pitoyable. Le debordement y est extréme, & si l'on en voit peu qui se rendent coupables de tous les pechés sans exception, il est certain au moins qu'il n'est point de peché quelque abominable qu'il soit, qu'on ne voye commettre à un tres-grand nombre de personnes. On voit, par tout, je l'avouë, beaucoup d'entétement & de faux zele, mais presque point de sanctification & de pieté. C'est de quoi tout le monde se plaint, & par malheur ces plaintes ne sont que trop veritables.

Cela étant, que peut faire l'homme de bien dans le monde que s'y corrompre? Et qui peut douter qu'il ne soit pour le moins aussi difficile de se conserver dans l'innocence en vivant dans un monde si dépravé, que de demeurer sain dans des lieux infects, où l'on ne respire que de mauvais air? Premierement, il y a du danger à voir trop souvent le crime. On s'y accoûtume insensiblement, & l'on vient peu à peu à n'en étre plus si choqué qu'on l'étoit d'abord. On le regarde comme quelque chose de supportable, ce qui est déja une disposition prochaine à le commettre dés qu'on en sera pressé un peu fortement.

Sur tout, cela arrive lors que ce crime est commis par ceux qu'on estime le plus. Car alors

alors cette estime se repand en quelque maniere sur les crimes-mémes qu'on leur voit commettre, & l'on se persuade sans péne qu'ils ne doivent pas étre aussi grands que d'autres veulent le faire comprendre, puis que des personnes si universellement approuvées n'en sont pas exemptes.

Il y a d'ailleurs dans le fond de la nature une secrette pente pour l'imitation. On se porte naturellement à faire ce qu'on voit que les autres font. Non seulement les enfans apprennent de cette façon à parler, mais les personnes faites prennent le style, les manieres, les habits de ceux avec qui elles vivent, & il faut se tenir sur ses gardes, & se faire de la violence pour s'en empécher. Comment donc pourroit-on ne pas devenir méchant lors qu'on est tousjours avec des méchans, puis qu'on n'y est déja que trop porté par la depravation de la nature, & se peut-il que cette pente aidée & fortifiée de toute l'autorité de l'exemple, ne triomphe d'une vertu qui est encore bien loin d'étre consommée.

Ce n'est pas tout. On se remplit dans le monde de fausses maximes. On y entend dire si souvent qu'il est glorieux de se vanger, de s'élever, de s'agrandir, on y voit si universellement estimer la fausse valeur, la fausse gloire, les richesses, la duplicité, & cent autres choses qui ne valent pas mieux, qu'on vient enfin à se persuader que ce sont des biens excellens, qui

meritent qu'on n'épargne rien pour les aquerir, & chacun comprend assés de soi-méme qu'il n'en faut pas davantage pour nous faire perdre nôtre innocence, & pour nous porter méme aux derniers excés.

Il faut ajoûter à toutes ces choses les tentations perpetuelles auxquelles on s'expose pour peu que l'on entre dans le commerce du monde. Ce ne sont de tous côtés que des pieges & de embuches où nôtre innocence court mille dangers. Tantôt un discours flatteur attaque nôtre humilité: Tantôt un mépris, ou un outrage réel ou apparent nous inspire de la colere, de la haine, & du desir de vangeance. Souvent on nous tient des discours si libres, ou si malins, que nous ne pouvons ni les laisser passer sans offenser Dieu, ni les reprimer sans fâcher ceux qui nous parlent, & sans attirer leur ressentiment, ce qu'on n'est pas bien aise de faire. Quelquefois nous sommes pressés de découvrir de certaines choses qu'il nous importe de tenir cachées, & on nous fait des interrogations si pressantes que nous ne savons nous en debarrasser sans mentir. En un mot, l'homme de bien ne sauroit guéres quitter sa maison sans s'exposer à quelque danger de perdre son innocence.

Un soldat qui monte sur une bréche, & qui va essuyer le fer & le feu de toute une garnison resoluë à la bien defendre, ne fait pas d'ordinaire une action plus hazardeuse par rapport à la

vie

vie presente, que celle que fait tres-souvent un homme qui sort de sa maison, & qui se va méler dans le monde par rapport à l'eternité. Il va soûtenir les attaques d'un plus grand nombre d'ennemis. à Il va recevoir leurs coups. Il court danger d'en étre percé, & s'il est assés malheureux pour l'étre, il est tres-possible qu'il n'en guerira jamais.

D'où vient donc qu'il n'est point de soldat quelque brave ou quelque brutal qu'il puisse étre, qui ne soit émeu, & n'ait le cœur serré lors qu'il va l'assaut, où il ne risque que cette vie miserable qu'il fait profession d'estimer si peu, & que non seulement un ou deux pecheurs, mais generalement tous les hommes, sans excepter méme les gens de bien, ont l'esprit si tranquille lors qu'il vont s'exposer à des dangers incomparablement plus grands? D'où vient qu'ils montent de sang froid & sans émotion à cette espece d'assauts? La cause n'en est pas obscure. C'est qu'ils ne savent pas à quoi ils s'exposent, & que leur ignorance les empéchant d'appervoir le danger qu'ils courent, les empéche en méme temps d'en étre effrayés.

Mais cette ignorance elle-méme ne tient-elle pas du prodige? Combien ont-ils fait d'épreuves de ce danger? Combien de fois leur est-il arrivé de se retirer dans leur maison tous couverts de playes mortelles que le Demon leur avoit faites depuis leur départ? Je sai qu'il en

plusieurs qu'ils n'ont point senties. Mais il est impossible qu'ils n'en ayent senti quelqu'une. Comment donc se peut-il que leur propre experience ne les rende pas plus timides, sans parler maintenant des autres moyens qu'ils ont de conoître le danger auquel ils vont s'exposer?

Quoi qu'il en soit, rien n'est plus dangereux que la société, & par consequent il n'est gueres d'asile plus seur, ni plus inviolable que la Retraite. On y est & moins attaqué, & plus secouru. On y trouve & moins de tentations a vaincre, & plus de facilité à les repousser. On n'est retenu ni par la fausse honte, ni par la complaisance, ni par la crainte des hommes, ni par la pluspart des autres considerations, qui nous empéchent si souvent de remplir des devoirs que nous n'ignorons pas. On peut implorer le secours de Dieu. On peut se remplir l'esprit de maximes solides, dont la lumiere nous éclairera dans tout le cours de la vie. On peut s'affermir dans l'amour de Dieu, & dans la pratique des vertus, & se mettre en état d'avoir moins à craindre lors qu'on sera appellé à essuyer quelque tentation.

III.

III.

Troisiéme utilité de la Retraite. Elle nous procure tous les avantages du silence.

OUtre ces utilités generales, la Retraite en a encore une plus particuliere, mais considerable. C'est qu'elle nous procure tous les biens du silence, qui convient si bien à l'humilité & à la modestie, ces deux qualités si essentiellles à l'enfant de Dieu, & qui d'ailleurs nous met à couvert de ce grand nombre de pechés où l'on tombe, soit en parlant trop, soit en ne parlant pas assés, soit en parlant mal, & dont il est si difficile de se garder, que S. Jaques asseure qu'un homme qui les evite est parvenu à la perfection.

Rien en effet, n'est plus ordinaire que ces trois ordres de pechés. Trois vertus differentes entreprennent de corriger le premier. La Prudence s'occuppe à empécher qu'on ne découvre ce qu'il nous importe de tenir caché, & qu'il ne nous échappe de dire des choses qui peuvent nous nuire, & nous causer quelque prejudice. L'honnéteté civile prend garde à ce qu'on ne choque personne, & qu'on ne se rende ni incommode, ni importun par des discours desagreables, ni méme par de longs

difcours. Mais la Vigilance Chrétienne va plus avant. Elle retranche abfolûment tous les difcours inutiles, & qui ne font pas propres à produire quelque bon effet. Car enfin perfonne n'ignore cette parole terrible du Fils de Dieu. *Il nous faudra rendre compte, méme d'une parole inutile.*

Je ne croi pas qu'il y ait dans tous le refte de l'Ecriture un autre mot auffi propre que celui-ci à nous effrayer. Car enfin, combien échappe-t-il, je ne dirai pas de paroles, mais de difcours vains & inutiles aux plus retenus? Et fi châque parole perduë eft un peché particulier, de quelle multitude, bon Dieu! de quelle effroyable quantité de crimes fommes nous chargés?

Cependant la chofe eft certaine. Jefus Chrift l'affeure, & lors qu'il parle il n'eft permis, ni de contredire, ni de douter. On peche, on offenfe Dieu, on hazarde fon falut par une fimple parole inutile. Qu'eft-ce donc que le commerce du monde qu'une tentation perpetuelle? Car enfin le moyen d'y étre un moment fans étre en danger de commettre un de ces pechés. Le moyen de conduire de telle forte fa langue, qu'il ne lui échappe jamais un feul mot qui n'ait quelque utilité?

Quand la Retraite ne nous apporteroit point d'autre avantage que celui de nous garantir contre ce danger, cela feul nous en devroit donner une grande idée. Ce n'eft pas cependant

dant le seul bien qu'elle nous procure. Il en est un second qui n'est pas moins grand. On ne peche pas seulement lors qu'on parle trop, mais aussi lors qu'on ne parle pas assés. Le silence est quelquefois criminel, ou pour mieux dire il l'est tres-souvent. Car enfin il y a une infinité d'occasions où les interéts de la gloire de Dieu, & l'utilité du prochain veulent que l'on parle, & où cependant on ne l'ose faire, soit par la crainte de choquer ceux qu'il faut contredire, & reprendre méme quelquefois, soit par l'apprehension de passer pour bigot ou pour hypocrite. Tous ceux qui conoissent un peu leur devoir, & qui ont quelque delicatesse de conscience savent que c'est ici l'un des plus ordinaires reproches qu'ils ont à se faire, & l'un des plus justes sujets qu'ils ayent de gemir & de s'humilier devant Dieu.

Voilà donc encore un second ordre de pechés dont la Retraite nous met à couvert. Car comme on n'y tombe que parce qu'on se tait dans les occasions qu'on a de parler, & que ces occasions ne se presentent d'ordinaire que dans le commerce de la societé, il est extremement rare qu'un homme retiré peche pour se taire, parce qu'il n'est pas ordinaire qu'il se trouve dans l'obligation de parler. Mais le troisiéme ordre de pechés que la Retraite nous fait eviter est beaucoup plus considerable que le precedent, car il comprend tous les pechés où l'on tombe en parlant mal, c'est à dire, non

seule-

ſeulement une infinité de pechés particuliers, mais plusieurs eſpeces de pechés, les blaſphémes, les faux ſermens, les ſermens inutiles, les ſermens temeraires, les paroles ſales, les médiſances, les calomnies, les rapports indiſcrets, les injures, les railleries piquantes, les termes de mépris, les flatteries, les menſonges, les jugemens temeraires, & generalement tous les diſcours qui choquent la Verité, la Religion, la Charité, & la Pureté.

On dira peut-étre que la Retraite ſerviroit de peu à un homme ſujet à la pluſpart de ces pechés, & que s'il ne les evite que parce qu'il n'a pas l'occaſion de les commettre, ſon innocence ne vaut gueres mieux que les pechés mémes où il ne tombe point. Je l'avouë. Mais outre qu'il eſt de certaines occaſions, & des tentations ſi violentes & ſi impreveuës pour ces pechés mémes, que les plus juſtes ont lieu de craindre d'y ſuccomber, il importe de remarquer que chacun de ces pechés a divers degrés, & que comme il faut étre abandonné de Dieu pour les commettre dans un certain degré, il faut auſſi une grace bien particuliere pour ne les pas commettre dans un autre. Par exemple, il faut étre bien méchant pour confirmer par un ſerment une choſe qu'on ſait étre fauſſe, ou pour inventer malicieuſement un faux crime dont on accuſera un innocent. Mais ne peut-il pas arriver qu'un homme qui a de la probité & de la conſcience atteſte une choſe fauſſe,

qu'il

qu'il croit veritable, mais qu'il ne croit telle que parce qu'il n'a pas pris toutes les precautions necessaires pour s'en asseurer? Ne peut-il pas de cette maniere se rendre coupable & d'un faux serment, & d'une calomnie, quoi qu'il soit incapable de commettre ni l'un, ni l'autre de ces pechés par pure malice, & en sachant avec certitude qu'il les commet?

Il n'y a donc aucun de ces pechés contre lesquels les plus justes ne doivent se precautionner. Mais il en est quelques-uns où ils ne tombent que trop souvent. En est-il aucun à qui il n'arrive jamais de blesser la verité, si ce n'est pas malicieusement, & dans le dessein de nuire au prochain, au moins par cette espece de mensonge qu'on nomme officieux, & si ce n'est pas en disant des choses qu'on sait étre fausses, au moins en disant de celles dont on n'est pas seur qu'elles soient veritables? En est-il aucun à qui il ne soit jamais arrivé de faire quelque jugement temeraire, quelque rapport indiscret, quelque raillerie un peu forte? En est-il qui n'ait jamais ni flatté tant soit peu, ni choqué le moins du monde aucun de ses freres.

J'ai de la péne à croire qu'il y en ait un seul. Mais si cela est, à combien de dangers n'est-on pas exposé dans le commerce du monde, où il est difficile de ne pas tomber dans quelqu'un, ou pour mieux dire dans plusieurs de ces manquemens? Et que peut-on imaginer de plus uti-

utile que la Retraite, où l'on est heureusement à couvert de tous ces dangers?

Plusieurs l'ont appellée un port tranquille & asseuré, & je ne voi point d'épithete qui lui convienne mieux que celle-ci. Le commerce du monde est une mer d'une tres-vaste étenduë, semée d'écueils, agitée sans cesse de mille tempétes, & fâmeuse par une infinité de naufrages. Rien n'est plus ordinaire que d'y perir, rien plus difficile que de s'y sauver. Mais ce que cette mer a d'avantageux, c'est qu'elle n'a point d'endroit si écarté d'où l'on ne puisse gagner le port en peu de momens, puis qu'il n'y a, ni aucun lieu dans le monde, ni aucun moment dans la vie, où l'on ne puisse trouver la Retraite.

IV.

Des bornes qu'il faut donner à la Retraite.

MAis en quoi consiste cette Retraite? Ce n'est en premier lieu ni un Couvent, ni un Hermitage. Les Hermites portent leur Retraite trop loin, comme on le comprendra par la suite de ce Discours, & ceux qui se disent Moines, & qui se vantent d'étre separés du monde, ne le sont pas en effet. Car outre qu'ils vivent

en

en Communauté, ils sont aussi mélés que qui que ce soit dans les intrigues des affaires les plus seculieres, & personne n'est plus avant plongé dans le monde que ces gens-là.

Je passe méme plus avant. Je soûtiens que la Retraite n'est pas un genre de vie affecté à quelque Ordre particulier de Chrétiens. C'est l'état de tous les veritables Chrétiens quels qu'ils soient. Ils doivent tous se retirer & se separer du monde le plus qu'ils pourront, chacun selon son emploi & sa vocation. Et de-là vient que l'Ecriture ne contient point de precepte particulier pour les solitaires, comme elle n'en manqueroit pas si ces solitaires étoient un Ordre particulier de Chrétiens. Elle en a pour tous les autres Ordres sans exception. Elle en a pour les Princes & pour les sujets, pour les Pasteurs & pour les Troupeaux, pour les maris & pour les femmes, pour les peres & pour les enfans, pour les maîtres & pour les serviteurs, pour les jeunes & pour les vieux. Elle en a pour les Magistrats, pour les soldats, pour les peagers méme. Pourquoi negligeroit-elle les solitaires si non seulement ils faisoient un Ordre particulier de Chrétiens, mais l'Ordre le plus exquis, & le plus considerable de tous, la plus pure portion de l'Eglise, la fleur & l'élite des enfans de Dieu.

Cela fait voir, ce me semble, que tous les fidelles sans exception sont appellés à la Retraite. Il est cependant impossible qu'ils y demeurent tous

tous en tout temps. Il faut par consequent y mettre des restrictions qui donnent le moyen de la pratiquer. Premierement, on comprend assés qu'il est plus aisé & moins dangereux, de ne pas rechercher ceux qui ne pensent point à nous, que de fuïr ou de repousser ceux qui nous recherchent. Il est assés difficile de nous défaire de ceux qui viennent à nous sans les choquer, ce que nous devons eviter avec tout le soin possible, non pas tant par un principe de civilité, & d'honéteté mondaine, que par un mouvement de charité, le plus saint, & le plus indispensable de nos devoirs. D'autant plus qu'il est tres-possible qu'ils nous recherchent parce qu'ils ont besoin de nous, & que nous pouvons leur faire du bien, ce qu'il ne nous est pas permis de leur refuser.

On comprend encore qu'on ne doit pas s'éloigner également de toute sorte de personnes quelles qu'elles soient. Comme le commerce des méchans est tout autrement dangereux que celui des gens de bien, il n'est pas à beaucoup prés aussi necessaire d'eviter les derniers, qu'il l'est de fuïr ces premiers. C'est pourquoi David qui proteste dans un de ses Pseaumes * qu'il est resolu de chasser d'auprés de lui les fourbes, les malins, & les orgueilleux, declare là-méme qu'il y veut appeller des gens de bien, & de probité : & dans un autre endroit † il asseure qu'il

*Ps. 101. † Ps. 119.

qu'il frequente ceux qui craignent Dieu, & qui gardent ses Commandemens. Par consequent, lors que nous trouvons des personnes de pieté, avec qui nous esperons de profiter, soit pour l'instruction de nos esprits, soit pour la consolation de nos cœurs, soit pour la direction & la reformation de nôtre vie, il nous est permis de les rechercher, pourveu que l'on se souvienne qu'il n'est personne avec qui nous ne devions étre sur nos gardes, n'y en ayant aucun dont le commerce ne puisse étre l'occasion de quelque peché.

En gros, la Retraite n'est pas un état où le fidelle puisse, ou doive demeurer dans tous les momens de la vie. C'est son élement, je l'avouë. C'est le lieu de son repos. Mais il doit le quitter lors que Dieu lui en presente les occasions. Ces occasions mémes sont assés frequentes, & il en est au moins quatre qui sont tres-communes.

La premiere c'est la necessité d'assister aux Assemblées de l'Eglise pour y invoquer le nom de Dieu, pour y chanter ses Loüanges, pour y écouter sa Parole, & pour y participer à ses Sacremens. Il n'y a ni Retraite, ni quoi que ce soit, qui nous puisse dispenser de la pratique de ce devoir, que l'Ecriture recommande tres-expressement, & il y auroit de l'orgueil, pour ne pas dire de l'extravagance, à s'imaginer de travailler plus utilement, soit à servir Dieu, soit à avancer nôtre salut, dans la solitude que

dans

dans la societé sainte de ses enfans.

La seconde, c'est lors que nous avons besoin du secours des autres. Il y auroit de la folie à mourir de faim plustôt que d'aller achetter ou demander du pain à ceux qui en ont. Mais l'extravagance seroit encore plus insupportable si l'on aimoit mieux laisser mourir spirituellement son ame faute d'instruction, de consolation, de conseil, ou de quelque secours de cet Ordre, que d'abandonner sa Retraite pour l'aller demander à ceux qui le peuvent donner.

En troisiéme lieu, on doit se méler parmi le reste des hommes toutes les fois qu'on a lieu de se persuader qu'en le faisant on pourra travailler efficacement à avancer la gloire de Dieu, comme cela se peut en plusieurs façons que chacun peut imaginer, & qu'il n'est pas necessaire de designer en particulier. Le zele pour la gloire de Dieu, pour la defense & l'éclaircissement de sa verité, pour l'avancement de son Regne, pour l'observation de ses Loix, doit étre la premiere & la plus forte de nos passions, & les occasions d'y travailler ne se doivent jamais presenter que nous ne les embrassions avec chaleur.

Enfin, toutes les fois qu'on a le moyen de faire quelque bien, soit spirituel, soit temporel, à ses freres, il y faut courir, & si l'on ne le fait, on fait voir clairement qu'on n'a point de charité, & par consequent, qu'on n'a rien,

les

les qualités qui paroissent les plus éclattantes n'ayant aucune utilité, ni aucune solidité sans cette vertu.

Je ne dis rien des affaires temporelles, des necessités de la vie, des professions & des emplois qu'on exerce. Ce sont, je l'avouë, des raisons suffisantes pour nous tirer de la solitude. Mais ce ne sont pas des raisons distinctes de celles que j'ai touchées. Si nous nous y appliquons saintement & innocemment nous les rapporterons ailleurs, à la gloire de Dieu, au bien de nos freres, ou à nôtre propre salut. Nous n'y travaillerons que dans cette veuë. Car comme on la veu dans le Discours precedent, il n'y a point d'autre but qu'il nous soit permis de nous proposer.

Je ne croi donc pas qu'il y ait d'autres occasions qui nous dispensent de la Retraite que celles que j'ai indiquées. Mais aussi celles-là sont tres-legitimes: Et toutes les fois qu'elles se sont presentées, les plus grands Saints dont l'Ecriture nous propose les actions pour nous servir de modelles, les Patriarches, les Prophetes, les Apôtres, les Martyrs, & ce qui est incomparablement davantage, Jesus Christ lui-méme, en un mot, tout ce qu'il y a jamais eu de plus pur & de plus accompli dans le monde, n'a fait aucun scrupule de se joindre au reste des hommes, & de se méler parmi eux.

Il faut seulement remarquer qu'on se trompe tres-souvent dans le discernement de ces oc-

casions, & qu'on s'imagine de les voir là où elles ne sont pas. Il ne suffit pas d'appercevoir quelque desordre pour croire qu'on doit travailler à le reformer. Il ne suffit pas de voir quelque necessité du prochain pour se persuader qu'on doit y pourvoir. Il faut premierement que nous ayons quelque pouvoir & quelque vocation pour cela, & d'ailleurs il faut avoir quelque esperance d'y reüssir. En effet le mal est quelquefois si grand que les remedes ne servent qu'à l'irriter & qu'à l'augmenter. C'est pourquoi il est des occasions où le zele méme fait rechercher la Retraite & la solitude pour y gemir en secret des maux qu'on ne peut guerir. Ainsi lors que Dieu demanda au Prophete Elie pourquoi il s'étoit retiré dans le desert, ce saint homme n'en allegua point d'autre raison que le zele dont son cœur brûloit. * *J'ai été*, dit-il, *émeu à jalousie pour l'Eternel des armées, d'autant que les enfans d'Israël ont delaissé ton Alliance.*

Ceux qui sont engagés dans l'erreur & dans l'ignorance auroient un besoin extreme de conoître la verité. Ils sont cependant quelquefois si mal disposés à la recevoir qu'il y auroit de l'imprudence à leur en parler. Et c'est dans ces occasions qu'il faut pratiquer le precepte de Jesus Christ, § *Ne donnés point les choses saintes aux chiens, & ne jettés point les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent*

* *I. Rois. XIX.* 10. § *Matt. VII. 6.*

lent à leurs piés, & que se jettant sur vous ils ne vous déchirent.

Ceux qui commettent quelque faute auroient besoin d'en étre repris par tous ceux qui en ont conoissance. Il faut aussi les en reprendre lors qu'on le peut. Mais il y a de certaines gens qu'on ne sauroit reprendre, sur tout en de certaines occasions, sans les jetter dans des excés & dans des emportemens incomparablement plus grands que ceux dont on les voudroit censurer, & alors la charité méme que l'on a pour eux oblige à se taire.

Enfin il est des occasions où nôtre prochain auroit à la verité besoin de nôtre secours, mais où nous ne pouvons nous mettre en état de le lui donner sans nous exposer nous-mémes à un danger pareil à celui dont nous voulons le tirer. On a lieu par exemple d'esperer qu'allant en de certains lieux, & frequentant de certaines personnes on fera quelque chose pour leur salut. Mais on a d'un autre côté tout autant de sujet de craindre qu'ils nous entraîneront dans leurs desordres, que nous en avons d'esperer de les en tirer. Dans ces occasions il est hors de doute qu'on doit penser premierement à soi-méme, & ne pas risquer son propre salut pour travailler à celui d'autrui.

C'est de quoi l'on ne peut douter si l'on fait attention à deux choses, qui sont également constantes. L'une qu'absolûment parlant nous devons preferer nos propres interéts à ceux du

pro-

prochain, comme j'eſpere de l'expliquer plus diſtinctement dans un autre endroit. Par conſequent, lors qu'il s'agit d'expoſer nôtre ſalut & celui de nôtre prochain, à un méme peril, chacun de ſon côté doit le fuïr de tout ſon pouvoir, & ce ſeroit une charité tres-mal entenduë de s'y jetter pour en mettre ſon frere à couvert.

L'autre verité qui n'eſt pas moins conſtante, que la premiere, c'eſt qu'en gros il ne faut jamais faire du mal afin qu'il en arrive du bien, & qu'il n'eſt jamais permis de commettre un peché quelque petit qu'il ſoit pour faire que nôtre prochain en evite un autre, quand méme cet autre ſeroit incomparablement plus grand. Ainſi n'y ayant que les pechés qui puiſſent traverſer, ſoit nôtre ſalut, ſoit le ſalut du prochain, il eſt clair que nous ne devons jamais riſquer nôtre propre ſalut en nous expoſant au danger de commettre quelque peché, par l'eſperance de detourner un danger ſemblable de la téte de nôtre frere.

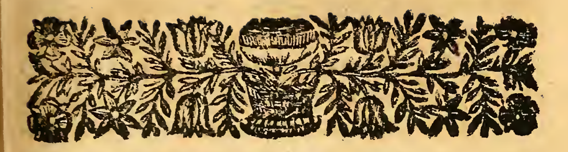
Il paroît par tout ce que je viens de dire que la vie du Chrétien n'eſt ni une ſolitude perpetuelle, ni un commerce ſans interruption. C'eſt un mélange & un composé de ces deux élemens de la vie, reduits à un juſte temperament par les loix de la charité & du veritable interét, qui s'accordent ſi heureuſement entre-elles. Le Chrétien eſt ſeul lors qu'il peut ſe diſ-

dispenser d'étre avec les autres. Il est avec les autres lors qu'il ne lui est pas permis d'étre seul. Il travaille pour lui, mais c'est sans negliger son prochain. Il travaille pour son prochain, mais c'est sans abandonner le soin qu'il doit avoir de lui-méme.

Que si l'on veut comparer ces deux états l'un avec l'autre, je croi qu'on ne hazarde rien à soûtenir que la Retraite a quelque chose de plus naturel & de plus conforme à l'esprit du veritable Chrétien que la societé. L'Esprit du Christianisme est un esprit de silence, de recueillement, d'abnegation, de mortification, & d'humilité, & l'on voit assés la liaison & la convenance de toutes ces choses avec la Retraite. D'ailleurs les raisons qu'on a de chercher le monde & la societé se presentent plus rarement sans comparaison que celles qui nous obligent à l'eviter. On peut dire méme que comme il faut avoir des raisons pour parler, mais il n'en faut point avoir pour se taire, il faut de méme quelque necessité particuliere pour étre appellé à se méler avec le monde, mais il n'en faut aucune pour s'en separer. Enfin, la Retraite est ordinairement plus seure & plus avantageuse que la societé, au moins dans cet état de peché & de corruption où nous nous trouvons, & tout ce que j'ai dit jusqu'ici l'a fait voir assés clairement, ce me semble. Par consequent, on ne peut douter qu'il ne soit

plus naturel de trouver l'enfant de Dieu dans ſon cabinet que dans le grand monde, & qu'il ne ſoit plus ſouvent avec Dieu & avec lui-méme qu'avec les autres.





NEUVIEME DISCOURS.

De la Conoissance de soi-méme.

I.

Qu'il importe de se conoître.

DAns le Discours precedent j'ai dit quelque chose de la necessité de se conoître soi-méme, & de savoir precisement quel est le veritable état de son cœur. Mais comme je n'en ai parlé qu'incidemment, & par rapport à un autre sujet, il sera bon de nous y arréter un peu plus, d'autant plus qu'il y a dans la Morale Chrétienne tres-peu de choses plus importantes que celle-ci.

On peut se conoître soi-méme en deux differentes manieres; par rapport à ce qu'on a de commun avec tous les autres hommes, & par rapport à ce qu'on a de plus personnel. Cette premiere conoissance de soi-méme est assés utile, & il est bon de savoir la nature, les proprietés, l'origine, les devoirs, les avanta-

ges, & les imperfections de l'homme. Mais comme les livres sont tous remplis de reflexions sur chacune de ces choses, mon dessein n'est pas de m'y arréter maintenant. Je ne veux parler que de l'obligation où nous sommes de conoître ce que nous avons de plus personnel, nos inclinations, nos goûts, nos aversions, nos foiblesses, nos mœurs, nos coûtumes, & cela non par rapport au monde & à ses interéts, mais par rapport à Dieu & au salut, pour savoir par ce moyen si nous sommes dans la voye du Ciel, ou dans le chemin de l'Enfer, & quels progrés nous pouvons avoir fait dans l'une ou dans l'autre de ces deux routes.

Cette conoissance est tres-importante, & c'est un fort grand malheur, non seulement de s'y tromper, mais méme de n'en rien savoir. Le moyen, premierement, de se corriger de ses defauts & de ses foiblesses si on les ignore, ou si on les prend pour des perfections? Quelle apparence y a-t-il qu'on travaille à se procurer ce qu'on s'imagine de posseder, ni qu'on tâche de se relever d'un abîme d'où l'on se figure d'étre sorti? Etre d'ailleurs du nombre des enfans de Dieu, & se mettre dans l'esprit que l'on ne l'est pas, c'est passer sa vie dans l'état du monde le plus accablant. Car qu'est-ce que ne souffre pas un cœur qui en effet aime Dieu, & qui s'imagine d'étre l'objet de sa haine & de sa vangeance?

Je

Je dis bien plus. Je soûtiens que le doute méme sur ce sujet a quelque chose d'insupportable, & je ne comprends pas comment il est possible d'y demeurer sans tomber dans le desespoir. Quelle affreuse incertitude! Entendre sans cesse parler de l'Enfer & du Paradis, y penser quelquefois, concevoir en quelque façon ce que c'est, étre au moins asseuré que l'un est un lieu de supplices, & de tourmens infinis, & l'autre un sejour de gloire, de felicité, & de satisfaction, & ne savoir lequel des deux on doit avoir en partage. Etre eternellement balancé entre l'esperance & la crainte. Savoir qu'on doit necessairement craindre ou esperer, & ne pouvoir se determiner pour l'un ni pour l'autre. N'est-ce pas l'état du monde le plus génant.

Rien donc n'est plus important que de savoir avec certitude le veritable état où l'on est. Mais peut-on trouver le moyen de s'en asseurer? Il y a sur cela deux erreurs extremes. Les uns disent qu'il est absolûment impossible de se conoître avec certitude. Les autres s'imaginent que c'est la chose du monde la plus aisée. Mais il est certain qu'ils se trompent tous.

Il est premierement hors de doute qu'on peut se conoître. Si on ne le pouvoit S. Paul nous auroit-il dit, * *Examinés-vous vous-mémes si vous étes en la foi. Eprouvés-vous vous-mémes. Ne vous reconoissés-vous point*

* 2. Cor. XIII. 5.

vous-mémes, ſavoir que Jeſus Chriſt eſt en vous? ſi ce n'eſt qu'en quelque ſorte vous fuſſiés reprouvés. Eſt-il concevable que cet Apôtre eût voulu nous engager dans un travail inutile, & nous obliger à chercher une choſe qu'on ne peut trouver? Mais auſſi d'un autre côté le grand nombre de ceux qui ſe trompent ſur ce ſujet fait bien voir que la verité n'y a pas toute l'evidence que quelques autres s'imaginent.

Ce qu'on peut dire de plus certain, c'eſt qu'on peut reduire tous les hommes à trois divers ordres. Le premier eſt de ceux dont la pieté a quelque choſe d'éminent & de diſtingué. Le ſecond, de ceux dont la méchanceté & la depravation eſt extreme. Le troiſiéme enfin, comprend ceux qui ne ſont ni bons, ni méchans que mediocrement, & dans la vie deſquels l'on peut remarquer des veſtiges de quelques vertus, & des caracteres de quelques vices. Ceux du premier & du ſecond ordre peuvent ſe conoître ſans péne. Mais ceux du troiſiéme y trouveront de plus grandes difficultés.

Ces difficultés viennent de trois ſources. La premiere eſt la nature de la choſe méme. Car enfin, l'état des moins méchans des reprouvés, & celui des moins avancés des éleus, quoi que differens dans le fond, ſont neantmoins ſi ſemblables, ou pour mieux dire la difference en eſt telle, qu'il y a bien des choſes qui paſſent

pour

pour imperceptibles, & qui ne sont pas de beaucoup plus difficiles à appercevoir.

La seconde cause de ces difficultés est la repugnance que tous les hommes du monde ont à s'observer & à s'étudier eux-mémes. On a des pénes horribles à s'y resoudre, & plus encore à s'y appliquer, ce qui fait aussi que presque personne ne s'y applique, & que la vie se passe sans y penser que legerement.

La troisiéme est le pouvoir de l'amour propre, qui nous fait de perpetuelles illusions, grossissant nos perfections jusqu'à l'infini, & nous en donnant méme que nous n'avons pas, extenuant & aneantissant nos defauts, & portant méme quelquefois les choses jusqu'à cet excés que de nous persuader que nous possedons de certaines vertus, dans le temps que bien loin de les posseder nous avons les vices contraires.

Ce qu'il y a de constant & de consolant, c'est que ces obstacles ne sont pas si grands qu'on ne puisse les surmonter, & pourveu qu'on s'y prenne comme il faut on peut esperer d'y reüssir. J'ai dessein de marquer dans ce Discours la methode que je croi la plus seure pour y travailler avec succés.

II.

Ce qu'on doit faire pour se conoître.

PErsonne ne peut douter qu'il ne faille commencer par implorer le secours de Dieu, & qu'on ne doive le lui demander avec toute l'ardeur, & toute l'humilité dont on est capable. Que peut-on faire sans ce secours? Et qu'y a-t-il de si aisé qui n'excede les forces & le pouvoir de nôtre miserable nature? De nous-mémes nous sommes incapables de penser seulement une bonne chose, dit un Saint Apôtre. Comment donc pourrions-nous, je ne dirai pas resoudre, mais entreprendre, mais achever, un travail aussi difficile qu'est celui de se conoître soi-méme, si Dieu ne nous assiste dans ce dessein? Et comment pouvons-nous esperer qu'il le fasse, si nous ne daignons pas le lui demander?

Il faut donc commencer par-là, & il faut méme que cette priere ait toutes les qualités que je marquerai dans un autre endroit. Mais tout cela ne suffit pas, & comme la demande que nous faisons à Dieu du pain quotidien ne nous dispense pas de l'obligation où nous sommes de travailler à l'aquerir, il ne faut pas de méme s'arréter à le prier qu'il nous fasse conoî-

noître le fond de nos cœurs, il faut travailler de toutes nos forces à penetrer dans cet abîme.

Ce travail méme doit avoir deux differentes qualités. Il doit étre violent & opiniâtre. Il faut premierement, beaucoup d'application & beaucoup d'effort, & c'eft une grande erreur de s'imaginer qu'il ne faille que quelque legere reflexion pour y reüffir. C'eft une affaire trop difficile pour ne pas demander toute la contention de nôtre efprit, & il y a tant de chofes à examiner, tant de confufions à deméler, tant d'illufions à diffiper, que fi l'on ne fe recueille & ne s'applique de toute fa force il eft certain qu'on ne fauroit en venir à bout.

La raifon en eft, qu'on ne fe conoît pas tant par fentiment que par reflexion. S'il ne faloit que favoir fi on a quelque foi, quelque repentance, quelque crainte de Dieu, ou quelque autre de ces mouvemens femblables, le feul fentiment fuffiroit pour nous en inftruire, & c'eft en ce fens que Saint Auguftin difoit que perfonne n'a rien qui lui foit plus conu que fa propre foi. Mais ce n'eft pas de quoi il s'agit. Il s'agit de favoir fi cette foi, fi cette repentance, fi cette crainte de Dieu, fi toutes les autres difpofitions du méme ordre, font la foi, la repentance, la crainte de Dieu, & les autres difpofitions des veritables Chrétiens, fi ce font les effets de la grace fanctifiante & regenerante, ou de fimples vices deguifés par les divers tours de nôtre amour propre. Pour

s'asseurer de ceci il faut quelque chose de plus que du sentiment. Il faut de la reflexion, non seulement sur ce que nous sentons en nous-mémes, mais encore sur ce que nous faisons dans les occasions. Et comme ce que nous faisons dans les occasions est mélé de bien & de mal, il faut faire une juste comparaison de tout ce bien & de tout ce mal, & peser exactement toutes les consequences qu'on peut tirer de l'un & de l'autre.

Il faut méme y revenir plusieurs fois de suite. Car outre qu'une seule recherche, quelque appliquée qu'elle soit, ne sauroit nous découvrir tout ce qu'il nous importe de savoir, il est encore certain que nous changeons à tout moment d'inclinations & de goûts, & par consequent il faut s'observer long-temps pour trouver quelque chose de fixe, & pour découvrir le principe general de nôtre conduite, & le sentiment secret qui domine dans nôtre cœur.

Il faut tout au moins s'examiner par rapport à un espace considerable de temps, & ne se pas contenter de regarder à l'état où l'on se trouve dans le moment que l'on s'examine, mais considerer celui où l'on se trouve depuis quelque temps. En effet, si l'on se borne à un moment on court danger d'y étre trompé, & de juger ou trop avantageusement, ou trop desavantageusement de soi-méme. La vie de l'enfant de Dieu n'est pas si uniforme que tous

les

les momens en soient absolûment semblables. Il y en a de ceux où l'esprit triomphe glorieusement de la chair, d'autres au contraire où la chair n'a que trop d'avantages sur l'esprit. Les pecheurs mémes ne sont pas également pecheurs en tout temps, & comme les plus furieux ont d'ordinaire quelque intervalle lucide, les plus insignes scelerats ont de temps en temps des momens où ils paroissent assés gens de bien. Ainsi à n'en juger que par ces momens on s'y tromperoit.

Il est certain méme qu'il n'y a point de moment où tout le bien & le mal qui est dans nôtre cœur se puisse manifester. L'un & l'autre se découvre principalement par les actions, & les actions ne se produisent que dans les occasions, qui ne reviennent que de temps en temps. Il faut méme que ces occasions ayent quelque chose d'un peu pressant pour donner lieu de juger des dispositions interieures en considerant si on les embrasse, ou si on les laisse passer. On ne sauroit donc se conoître à moins que de s'examiner par rapport à un espace de temps assés grand pour renfermer un nombre considerable de cette sorte d'occasions, & par consequent par rapport à un espace de temps qui ait quelque étenduë.

J'avouë que tout cela augmente les difficultés de cet examen, & par consequent fortifie la repugnance horrible que nous avons à nous y appliquer. Mais il faut tâcher de vaincre

cette repugnance par la conſideration de la neceſſité indiſpenſable de cet examen. Il faut ſe repreſenter quel malheur c'eſt de ne ſe pas conoître, & conſiderer d'ailleurs qu'il n'eſt pas difficile, mais abſolûment impoſſible de ſe conoître ſans s'étudier avec la derniere application.

Pour en venir plus facilement à bout, je voudrois qu'on ne ſe contentât pas de ſe reſoudre d'une maniere vague & generale à s'y appliquer quelquefois, ni méme à s'y appliquer ſouvent. Chacun peut avoir appris par ſon experience combien il eſt ordinaire que cette ſorte de reſolutions s'évanouïſſent & demeurent ſans execution. Il faut quelque choſe de plus determiné & de moins abſtrait. Il faut s'impoſer la neceſſité d'y travailler pendant tant de jours, & à telles & telles heures. Il faut s'y obliger expreſſement & formellement par la plus forte reſolution qu'on en puiſſe prendre.

III.

Lors qu'on s'examine il faut pencher plustôt du côté de la severité que du côté de l'indulgence.

LOrs qu'on s'y apliquera il faut prendre un certain esprit de severité, de soupçon, & de défiance, qui nous donne plus de pente à nous condamner qu'à nous absoudre, & qui nous éloigne un peu plus du danger de nous flatter que de celui de nous faire tort. Deux choses font voir la necessité de cet avis. La premiere est, le panchant naturel que tous les hommes ont à se flatter. C'est l'effet immediat & necessaire de l'amour propre, c'est à à dire du sentiment le plus general, le plus violent, & le plus inamissible de nôtre cœur. Comme nous nous aimons tous avec excés, & qu'il est naturel à toutes les passions de chercher, non seulement à s'entretenir, mais encore à croître, & à se forttifier nous ne negligeons rien de ce qui peut confirmer l'opinion avantageuse que nous avons de nous-mémes, & l'on doit tenir pour certain que tout ce qui peut servir à cela sera tousjours receu avec un prejugé favorable qui nous disposera secrettement à le croire, & que tout au contraire, ce qui peut nous des-

abuser

abuſer nous trouvera preparés à le rejetter. Le moyen donc de ſe bien conoître ſi l'on ne ſe défie de ſoi-méme, & ſi l'on ne tâche de corriger par un petit excés de ſeverité volontaire, l'excés naturel de l'inclination qui nous porte à juger favorablement de nous.

L'autre conſideration qui juſtifie cet avis, c'eſt que l'erreur qui nous perſuade que nous avons plus de merite que nous n'en avons en effet eſt incomparablement plus dangereuſe que la contraire. Quand nous aurons un peu plus mauvaiſe opinion de nous-mémes qu'il ne nous ſeroit permis de l'avoir, qu'en arrivera-t-il? C'eſt que nous travaillerons avec un peu plus de ſoin à nous corriger que nous n'aurions fait. C'eſt le pis qui en peut arriver. Heureux inconvenient, & qui merite peu qu'on l'evite! Je ne croi pas en effet que cette penſée jette perſonne dans le deſeſpoir. Ce n'eſt là nullement un danger qu'on ait lieu de craindre dans nôtre ſiecle. La ſecurité, la profanation, l'impieté font aujourd'hui le caractere le plus commun, & la route la plus battuë qui méne à l'Enfer. Ainſi l'avis que je donne n'eſt guere en état de produire de mauvais effets, au lieu qu'il en peut produire un tres-grand nombre d'avantageux. Tout au contraire l'erreur oppoſée, qui conſiſte à s'imaginer qu'on eſt dans un meilleur état qu'on n'eſt en effet, eſt infinîment pernicieuſe, puis qu'elle nous ôte juſqu'à la penſée de nous corriger.

Lors

IV.

Lors qu'on s'examine il ne faut pas s'arréter à des idées vagues & confuses.

VOici encore un autre avis qui est tres-important. Ce qui contribuë le plus à nous empécher de nous conoître c'est une malheureuse coûtume que nous avons prise de nous arréter à des idées vagues, confuses, & generales, sans entrer dans aucun détail, & sans descendre à quoi que ce soit de precis. Nous mélons ensemble le vrai & le faux, & de cette maniere nous recevons absolûment ce qui n'est vrai qu'à certains égards, & nous ne laissons pas d'en tirer à nôtre avantage des conclusions aussi precises que si le principe d'où nous les tirons étoit veritable dans toute son étenduë.

C'est ce qui paroîtra plus clairement par un exemple. Il est assés ordinaire aux plus grands pecheurs de se faire quelque reproche. Mais il leur est ordinaire aussi de s'étourdir eux-mémes en se disant, je suis pecheur, il est vrai, mais Dieu est misericordieux. Par consequent, je dois croire qu'il me fera grace. Ce raisonnement est pitoyable. Son illusion consiste unique-

quement en ce qu'on s'arréte à une idée fort confuse & fort generale, qui méle le vrai avec le faux. Dieu est misericordieux, dit-on. Mais comment entend-on qu'il l'est? S'imagine-t-on qu'il l'est assés pour faire grace à toute sorte de pecheurs sans exception, méme aux impenitens, méme aux incredules? On n'est pas assés extravagant pour cela. Entend-on donc qu'il est assés misericordieux pour pardonner aux fidelles & aux repentans? Tout aussi peu. Si on l'entendoit de la sorte on verroit tout le ridicule de ce faux raisonnement. Car y a-t-il d'esprit assés dereglé pour raisonner de cette maniere? Dieu est assés misericordieux pour pardonner aux croyans & aux repentans. Donc il me pardonnera quoi que je ne croye, ni ne me repente point? Comment donc l'entend-t-on? On ne descend point dans ce détail. On ne distingue point ces deux sens. On les méle ensemble, & on se dit simplement que Dieu est misericordieux, pour pouvoir ensuite se dire qu'on peut pretendre à sa grace.

Il en est d'autres qui font quelque pas de plus, & qui demélant cette équivoque ne laissent pas d'en former une autre, qui fait un semblable effet. Il est vrai, disent-ils, que la misericorde de Dieu ne va pas jusqu'à cet excés que de faire grace aux incredules & aux impenitans. Il ne pardonnera qu'à ceux qui croyent & qui se repentent. Mais il est vrai aussi que

je croi, & que je me repens. Il est donc certain que je ne perirai point. Autre confusion. Car ce qu'on dit que Dieu pardonnera aux croyans & aux repentans est bien vague. Il y a une double foi, & une double repentance. Une foi vive, & une foi morte. Une repentance sincere & veritable, & une repentance fausse & inutile. Entend-on qu'il n'y a point de foi, point de repentance, bonne ou mauvaise, vraye ou fausse, dont Dieu ne se contente? Point du tout. On sait assés le contraire. Entend-on qu'il pardonnera à ceux qui ont une foi vive, & une repentance sincere? Tout aussi peu. Car comme la foi & la repentance qu'on a ne sont pas de cet ordre, on s'appercevroit d'abord qu'on a tort de s'appuyer là-dessus. On s'arréte donc à l'idée generale de foi & de repentance, sans descendre, comme il le faudroit, aux idées particulieres de foi vive, & de repentance sincere.

Quelques-uns mémes demélent cette seconde équivoque, mais ils ne laissent pas de se tromper par une troisiéme. Il est vrai, disent-ils, que Dieu ne fera grace qu'à ceux qui ont une foi vive, & une repentance sincere. Mais il est vrai aussi que j'ai lieu de croire que ma foi & ma repentance sont de cet ordre. La foi vive est celle qui produit de bonnes œuvres, & la repentance sincere celle qui est suivie de l'amendement. Et n'est-il pas vrai que je fais de bonnes œuvres, & que je m'abstiens de plusieurs

ſieurs pechés où je ſuis tombé autrefois? Ma foi donc eſt vive. Ma repententance eſt ſincere. Et par conſequent je puis eſperer que Dieu me pardonnera.

Mais tout ceci n'eſt pas moins confus que le reſte. En effet, toute ſorte de bonnes œuvres ne font pas voir que la foi qui les produit ſoit une foi vive. Pour cela il faut, premierement, que ces œuvres ſoient bonnes, non ſeulement dans leur fond & dans leur ſubſtance, comme le ſont toutes celles qui ſont commandées de Dieu, mais encore dans leur maniere, ayant dans quelque degré toutes les conditions qui ſont neceſſaires pour les rendre bonnes. Il faut en deuxiéme lieu que cette foi ne produiſe pas ſeulement quelque ordre particulier de bonnes œuvres, mais generalement & ſans exception toutes celles que Dieu nous a commandées, au moins dans les occaſions où il nous les a commandées. Ce qu'on dit auſſi que la repentance eſt ſincere lors qu'elle eſt ſuivie de l'amendement, n'eſt vrai qu'en ce ſens, c'eſt à condition que cet amendement ſoit general & univerſel, en ſorte qu'il ne laiſſe aucun peché regnant dans nôtre ame. Hors de là ces deux propoſitions ſont fauſſes. Et par conſequent, pour raiſonner juſte, il ne faut pas les exprimer ainſi vaguement & confuſément. Il faut dire; La foi eſt vive lors qu'elle produit des œuvres veritablement bonnes, & qu'il n'en eſt aucune qu'elle ne produiſe. La re-

repentance est sincere lors qu'elle est suivie d'un amendement general & universel. Qu'on voye ensuite si on peut se vanter d'avoir une telle foi, & une telle repentance. Car si on ne le peut, tout ce qu'on se dit ne consiste qu'en des sophismes, & des sophismes mémes si grossiers qu'il est étonnant qu'ils nous trompent.

Je soûtiens donc qu'une des choses auxquelles il faut prendre garde avec le plus de soin & d'application lors qu'on se veut conoître soi-méme. c'est d'eviter ces pensées vagues comme des sources d'illusions, & de ne se dire rien à soi-méme sans examiner, non seulement si ce qu'on se dit est vrai ou faux, mais encore s'il est vrai absolûment, generalement, & sans exception, ou seulement en de certains cas, & à de certains égards, pour ne l'employer que dans le sens & à l'égard auquel on aura lieu de se persuader que cela est veritable.

On dira, peut-étre, que tout le monde n'est pas en état d'observer cette regle, & qu'elle demande une penetration & une exactitude qui n'est pas commune. Je l'avouë. Mais ce defaut n'est pas tel qu'on ne puisse le suppléer par le secours d'un ami fidelle, habile, & judicieux. On peut trouver dans les autres ce que l'on n'a point, & un homme qui a tant soit peu de charité ne refusera jamais ses avis & ses assistances à ceux qui les lui demanderont. Tout consiste à bien choisir. Car enfin les quali-

lités neceſſaires pour pouvoir être conſulté utilement ſur cette ſorte de choſes ; ne ſont pas ſi ordinaires qu'il n'y ait quelque difficulté à les trouver. Mais ſi la choſe eſt difficile, elle n'eſt pas pas au moins impoſſible.

Les avis que j'ai donnés juſqu'ici ſont un peu generaux, & il eſt temps de deſcendre à quelque choſe de plus particulier. Il y a mille recherches à faire pour ſe bien conoître; mais les trois principales ſont celles-ci. On doit tâcher de conoître ſes defauts, ſes vertus, & ſon état preſent par rapport au ſalut & à la d'amnation. Je me bornerai à ces trois articles pour n'être pas long.

V.

Ce qu'on doit faire pour découvrir ſes defauts.

NOus avons deux ſortes de defauts. Les uns nous empéchent de tirer tout le parti que nous pourrions des affaires de la terre, les autres nous empéchent de nous ſauver. Les uns nous ôtent l'eſtime des hommes, & les autres nous font perdre l'amour de Dieu. Les premiers ne ſont pas proprement de mon

ſujet.

sujet. Il est pourtant bon de les conoître pour nous humilier, car il est certain que rien ne nous inspire tant de vanité que l'erreur où nous sommes en nous imaginant de posseder les qualités opposées.

J'aurois bien des choses à dire sur cette matiere. Mais comme elles n'appartiennent qu'indirectement au sujet que je traite, je me contenterai de remarquer qu'on s'abuse en cela comme en tout le reste, & que les qualités qui paroissent les plus éclattantes ne sont d'ordinaire rien moins que ce que l'on pense. Si l'on voyoit tout ce qui se passe dans le cœur de ceux qui passent pour braves lors qu'il se trouvent dans le peril on rabattroit asseurement beaucoup de l'opinion qu'on a de leur fermeté. Les plus sages sont sujets à une foiblesse que d'autres ont remarquée. C'est de se determiner par des motifs tres-petits dans les deliberations de la plus grande importance. La paresse de méme est un defaut beaucoup plus general qu'on ne s'imagine. J'ose dire que personne n'en est exempt. On peut étre soigneux & infatigable pour de certaines affaires dont on s'est entété. Mais il n'est personne qui ne soit negligent pour d'autres affaires qui ne sont pas moins importantes, & l'on ne se tromperoit peut-étre pas si on disoit qu'il entre un grain de paresse dans la composition des plus laborieux & des plus actifs.

Mais

Mais le principal eſt de conoître nos defauts par rapport à nôtre ſalut. Je crains qu'on ait de la péne à les découvrir ſi l'on ſe contente ſimplement de ſe refléchir ſur ſoi-méme. L'amour propre eſt en état de rendre cette ſorte d'efforts inutiles. Il faut uſer de quelque adreſſe pour ſe garantir de ſes illuſions; & je ſuis perſuadé que le meilleur eſt de chercher d'abord ces defauts, non pas en nous-mémes, mais dans les autres.

Il faudroit méme s'accoûtumer à une choſe, qui devroit durer autant que la vie. C'eſt de ne penſer jamais aux defauts des autres ſans examiner dans le moment méme, ſi on en eſt exempt. Il faut ſe reſouvenir de cette regle que Jeſus Chriſt nous donne dans toute ſon Evangile, & que les Philoſophes mémes, n'ont pas ignorée, qu'avant que d'ôter le fétu de l'œil de nôtre prochain, nous devons prendre garde s'il n'y a pas quelque choſe de ſemblable, ou méme de plus fâcheux dans le nôtre. En effet, rien n'eſt plus inſupportable que de condamner dans nôtre prochain ce que nous pratiquons nous mémes; & cette injuſtice eſt ſi groſſiere qu'on ne la remarque jamais dans les autres qu'on n'en ſoit choqué. Pourquoi donc n'eviterions-nous pas d'y tomber.

Voici donc un moyen tres-innocent de profiter du mal méme. Toutes les fois que nous remarquerons quelque irregularité dans la con-

duite

duite, dans les discours, ou dans les sentimens de nôtre prochain au lieu de nous amuser à le condamner, pensons seulement à deux choses: L'une s'il nous est jamais arrivé de faire rien de semblable, l'autre si presentement méme nous ne pouvons pas nous reprocher le defaut qui en est le principe. Cela est tres-aisé, & comme d'ailleurs c'est une chose qui revient souvent, c'est un moyen admirable, non seulement pour se conoître, & se corriger, mais encore pour se procurer trois vertus qui sont toutes d'un prix infini, l'Equité, la Charité, & l'Humilité.

On peut méme dans ces occasions faire une autre chose que je regarde comme le plus grand de tous les secrets pour se bien conoître, & en particulier comme le moyen le plus efficace pour dissiper toutes les illusions de nôtre amour propre. C'est de ne se pas contenter de remarquer le defaut du prochain, & d'examiner si on en est exempt, mais de prendre garde à ce qui nous fait conoître ce defaut dans le prochain, & de se faire à soi-méme cette question interieure, *D'où sai-je que mon prochain a tel, & tel defaut? Qu'il est orgueilleux, qu'il est médisant, qu'il est envieux*, &c. Si on se fait cette question, on ne manquera pas à se répondre, je le conois à telle, & à telle chose que je lui vois faire. Il faut donc, dira-t-on ensuite, que faire telle ou telle chose, soit la marque de tel ou de tel defaut. Et par conse-

ſequent, ſi je fais ces mémes choſes, d'où je conclus qu'il a ce defaut, je puis & je dois me perſuader que je l'ai auſſi bien que lui. Car comment ſe pourroit-il que ce qui eſt une marque ſeure & infaillible de ce defaut dans les autres ne le fût pas en moi ſeul?

Voilà le moyen de deconcerter l'amour propre. Car il faut remarquer que quoi qu'il nous faſſe une infinité d'illuſions, il ne nous en fait pas ſur toutes ſortes de choſes. Il y en a de ſi evidentes, qu'il ne nous empéche pas de les voir vit elles qu'elles ſont. Peut-il, par exemple, nous empécher de ſavoir que nous faſions telle ou telle action, que nous diſons telle ou telle choſe, que nous avons telle ou telle penſée, lors que nous le faiſons, le diſons, & le penſons en effet? Nullement. Quelque prevenu qu'on ſoit en faveur de ſoi-méme, on ne peut pas ignorer ceci. Si nôtre amour propre nous trompe c'eſt en d'autres choſes. C'eſt en nous perſuadant que nous avons des vertus & des perfections dont nous ſommes tres-depourveus, & que nous ſommes exempts de certains defauts que nous avons en effet.

Il y a méme de certains defauts qu'il ne nous empéche pas de ſentir. Un blaſphemateur, un impie, un calomniateur, un menteur, un homicide, un adultere, un injuſte ne peut douter qu'il ne ſoit engagé dans tous ces deſordres. Mais il y a d'autres defauts plus cachés, dont perſonne ne ſe croit taché, par ex-

emple,

exemple, l'orgueil, la médisance, l'inconstance, l'opiniâtreté, l'envie, la malignité, l'ingratitude, la perfidie, & quelques autres semblables. Ce sont-là des defauts que l'amour propre nous cache, & que la methode que je propose peut nous faire sentir tres-facilement.

Prenons pour exemple celui de tous ces defauts que l'on sent le moins. C'est sans difficulté l'orgueil. Les plus vains & les plus superbes de tous les hommes, ceux mémes dont la vanité se porte aux derniers excés ne s'imaginent pas de l'étre. Car s'ils le croyoient, ils ne le seroient pas long-temps. En effet, ce defaut est si ridicule, il est si contraire à ses propres intentions, & si propre à faire haïr & mépriser ceux qui en sont possedés, & qui ne le sont que parce qu'ils desirent avec trop d'ardeur d'étre aimés & estimés de toute la terre, qu'il est impossible de savoir qu'on en est atteint sans en avoir honte, & ensuite sans s'en corriger.

C'est donc de tous les defauts celui que l'on sent le moins. Il est cependant tres-facile de s'asseurer si on en est taché. En effet, tout autant qu'il est difficile de le sentir en soi-méme, tout autant est-il aisé de l'appercevoir dans les autres. Il n'y en a peut étre pas un qui se découvre davantage, qui ait plus de marques, ni des marques plus asseurées. Les plus ignorans mémes savent quelles sont ces marques, & pourveu qu'il ne s'agisse pas d'eux mémes, il

eſt rare qu'ils y ſoient trompés, ce qui fait qu'il y a ſi peu d'orgueilleux qui n'ayent la reputation de l'étre.

Pour ſavoir donc ſi on l'eſt on n'auroit qu'à faire ce raiſonnement: Tel & tel ont ſans doute de la vanité. Mais à quoi conois-je qu'ils en ont? C'eſt que l'un de ceux-là publie ſans ceſſe ſes propres loüanges, d'où je conclus non ſeulement qu'il a de la vanité, mais encore qu'il a peu d'eſprit, & qu'il n'a point d'éducation. L'autre dont l'orgueil n'eſt pas tout à foit auſſi groſſier, ne ſe louë pas à la verité lui-méme, mais il rapporte les loüanges que d'autres lui ont données. Le troiſiéme ne fait ni l'un, ni l'autre; mais il affecte de dire des choſes d'où l'on peut conclurre qu'il a quelque bonne qualité. Le quatriéme parle tousjours de lui-méme, quoi qu'il n'en diſe que des choſes indifferentes, ce qui fait voir un terrible fond d'amour propre. Le cinquiéme publie jusqu'à ſes defauts, pour donnner lieu de croire qu'il eſt ſincere & de bonne foi. Le ſixiéme ne paroît jamais ſi content que lors qu'on l'encenſe. Le ſeptiéme affecte d'aller du pair avec ceux qui ſont plus que lui, & recherche des honneurs, des prerogatives, & des emplois qui ne lui appartiennent point. Tous ceux-là ont donc de l'orgueil. Je n'en puis douter. Mais ne fais-je jamais aucune de toutes ces choſes? Si je les fais, ſur tout, ſi je les fais ſouvent, & ſur tout encore ſi j'en fais pluſieurs,

com-

comment puis-je douter de ma vanité? Et ne dois-je pas presumer que les autres, qui ont d'aussi bons yeux que moi, le remarquent & s'en moquent, comme je le remarque & m'en moque dans les autres?

On peut appliquer la méme methode aux autres defauts, au moins à ceux qui sont plus cachés, & il n'en est aucun qu'on ne découvre sans péne de cette maniere. Mais voici un autre avis, qui selon moi ne cede à pas un de ceux que l'on vient de lire. Il est certain qu'il y a tousjours de la subordination parmi les vices qui nous dominent. Les uns obaïssent aux autres, & d'ordinaire ils se soûmettent tous à un seul, qui a la direction principale de nôtre vie. On voit rarement qu'il y en ait deux qui soient independans l'un de l'autre, & plus rarement encore qu'il y en ait davantage. D'ordinaire c'est un état Monarchique, ou pour mieux dire une veritable tyrannie.

On se trompe si l'on s'imagine qu'il y ait dans le cœur de châque homme une égale pente pour tous les crimes. Il y en a plusieurs où personne ne tomberoit si quelque autre vice n'y portoit. Les voleurs ne tuent pas pour tuer, mais pour avoir la bourse de celui qu'ils assassinent, & par consequent leur cruauté obeït à leur avarice. Le mensonge, le parjure, & la tromperie, sont des pechés où l'on ne se porte d'ordinaire que par interét, ou par vanité. Et pour ce qui regarde les autres pe-

chés, qui semblent plus conformes aux inclinations de la nature depravée, comme la vangeance, la malignité, l'envie, l'avarice, l'ambition, l'intemperance, & quelques autres semblables, si l'on y regarde de prés on verra que le plus souvent ce ne sont pas tant des maîtres que des valets, & qu'ils ne commandent que parce qu'ils sont commandés par d'autres. L'avarice est fort souvent l'effet de la vanité, & plus souvent encore de l'amour du plaisir. L'envie, la malignité, la vangeance, naissent ordinairement de l'orgueil. Et je suis persuadé, en un mot, que quoi que les caracteres des hommes soient infinis, le principe dominant de leur conduite, & le ressort principal de toutes leurs actions est, ou la vanité, ou l'amour du plaisir. Que chacun s'examine un peu là-dessus. On trouvera que ce que je dis est veritable,

Il importe beaucoup plus qu'on ne sauroit croire de conoître cette subordination, & de faire, si je l'ose dire, l'analyse de nos sentimens. Il importe de savoir pourquoi on tombe dans châque peché, & de se demander souvent à soi méme par quelle raison, & par quel motif on a fait telle ou telle faute que l'on se reproche. Si on neglige ceci, & que l'on considere tous ses defauts comme independans les uns des autres, il est tres-difficile qu'on vienne jamais à bout de s'en corriger. Comment s'y prendra-t-on? Les entreprendra-t-on

tous

tous à la fois? Il en arrivera comme de cette celebre queuë de cheval que les plus vigoureux ne peurent arracher en la prenant toute entiere, & qu'un enfant emporta en ne prenant qu'un poil à la fois. S'attachera-t-on à chacun à part? Mais quand aura-t-on achevé? D'ailleurs ce sera vainement qu'on tâchera de reprimer un defaut dont on n'ôtera pas le principe. Il reviendra tousjours malgré qu'on en ait, au lieu que si l'on applique d'abord tous ses soins au defaut dominant, on peut esperer de l'arracher du cœur, aprés quoi tous les autres tomberont d'eux-mémes.

Cette recherche est importante. Mais en voici une autre qu'il l'est beaucoup plus. Lors qu'on aura trouvé de cette maniere un ou plusieurs pechés dans son cœur, il faut examiner avec soin s'ils sont de l'ordre de ceux que l'Ecriture appelle des pechés regnans, & que nous appellons ordinairement des pechés d'habitude. On entend par là des pechés, qui pendant un espace considerable de tems, possedent de telle façon le cœur de celui qui les commet qu'il en est esclave, & qu'il y demeure assujetti. Cet état se fait conoître ordinairement par la multitude des rechutes. En effet, tous ceux qui retombent dans un peché toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, ou du moins toutes les fois que quelque tentation les y porte; ceux méme qui resistent quelquefois à ces tentations, mais qui n'y resistent

que par des motifs temporels, & non pas par un mouvement de crainte de Dieu; ceux encore qui les surmontant quelquefois par ce dernier motif succombent souvent, & de temps en temps; ceux enfin, qui demeurent volontairement dans les occasions prochaines de les commettre, tous ceux-là peuvent regarder ces pechés comme de veritables pechés d'habitude.

Il est méme des occasions où il ne faut qu'un seul acte, pourveu qu'il ne soit pas revoqué, pour faire un peché de cet ordre. Tels sont les pechés d'injustice que l'on ne repare point. En effet, un homme qui s'est approprié injustement le bien du prochain, ou qui sans en profiter le lui a fait perdre mal à propos, un calomniateur qui lui a ravi sa reputation, & les autres pecheurs de méme ordre, sont des pecheurs d'habitude pendant tout le temps qui se passe depuis ces actions injustes jusqu'au moment qu'ils se mettent en état de les reparer, quoi que pendant ce temps-là il ne soient jamais retombés dans la méme faute. Je dis la méme chose des haines & des animosités, qui durent pendant quelque temps, & dont on refuse de se défaire en se reconciliant avec ceux que l'on haïssoit.

VI.

VI.

Ce qu'on doit faire pour conoître ses Vertus.

JE ne dis rien du venin de ces pechés. J'en parlerai dans un autre endroit. Je n'examine pas méme ce qu'on doit faire sur le sujet, soit de ces pechés, soit de tous les autres qu'on aura trouvés dans son cœur. Ce sera la matiere d'un autre Discours. Je passe donc à la seconde recherche que nous devons faire pour nous conoître. C'est de celle nos Vertus, sur lesquelles je remarque d'abord que pour les trouver on ne sera pas dans la méme péne où l'on a été pour s'appercevoir de ses manquemens. Ce méme amour propre qui nons a caché nos defauts, nous étalera de lui-méme nos perfections, & ne nous permettra pas d'en posseder une seule que nous ignorions. Le danger est qu'il nous fasse voir en nous-mémes des Vertus qui n'y sont pas en effet.

Il faut donc tâcher de s'asseurer si ce que nous prenons pour de veritables Vertus ne sont pas des defauts fardés, & des imperfections deguisées. Il y a divers Ouvrages qui ne traitent

que de cela, & il eſt bon de les lire pourveu que ce ſoit, non pour y apprendre à mépriſer les autres, mais pour y trouver les moyens de ſe conoître ſoi méme.

Peut-étre méme que cela n'eſt pas neceſſaire. Peut-étre peut-on appliquer ici la metode que j'ai déja indiquée dans un autre endroit. C'eſt de nous appliquer à nous-mémes ce que nous penſons ſur le ſujet des Vertus que nous voyons attribuer à nôtre prochain. En effet, perſonne n'ignore que la malignité eſt la compagne inſeparable de l'amour propre, que nous ſommes tout auſſi ſeveres, & tout auſſi difficiles pour les autres, que nous ſommes indulgens pour nous, & que tout autant que nous avons de pente à nous attribuer des perfections que nous n'avons pas, tout autant avons-nous de repugnance à reconoître celles que nôtre prochain poſſede. C'eſt pourquoi lors que nous lui voyons faire quelque action de vertu, nous ſommes ingenieux à imaginer des motifs ſecrets, que nous ne faiſons pas ſcrupule de lui attribuër, pour lui ravir la gloire qui lui en revient. S'il paroît devot, nous ſoûtenons que ce n'eſt pas une veritable pieté, mais une ſuperſtion qui vient de la foibleſſe de ſon eſprit, ou méme une veritable hypocriſie. S'il pardonne quelque outrage qu'on lui a fait, nous diſons que c'eſt l'effet de ſa foibleſſe, de ſa ſtupidité, & de ſon inſenſibilité. S'il fait des aumônes nous ſoûtenons

qu'il

qu'il ne les fait que par vanité. En un mot, il n'est point d'action de si grand éclat où nous ne trouvions quelque chose à dire.

Cette adresse que nous avons à découvrir les defauts secrets des actions qui paroissent étre les meilleures, peut-étre de tres-grand usage pourveu que nous l'appliquions comme il faut, & que nous nous en servions, non à l'égard des autres, mais pour nous-mémes. Ainsi toutes les fois que nous nous sentons portés à subtiliser de cette maniere sur les actions de nôtre prochain nous n'avons qu'à nous demander à nous mémes si celles de nos actions dont nous sommes les plus contens, seroient absolûment à l'épreuve d'une semblable Critique, & si en effet nous n'avons pas eu en les faisant quelqu'un de ces mauvais motifs qu'ils nous plaît d'attribuër aux actions des autres. Si nous observons cette methode nous ne tarderons pas long-temps à nous conoître, & ensuite à nous mépriser.

S'il y en avoit de ceux à qui cette methode ne pleut pas ils pourroient examiner leurs Vertus par les caracteres qui en font conoître la sincerité. Mais comme châque Vertu à ses caracteres particuliers, cette recherche sera extremement longue, à moins qu'on ne se contente des caracteres generaux & communs à toutes les veritables Vertus. M. Claude les a ramassés dans son excellent traité de l'examen de soi-méme. Ce sont les suivantes. I. Un re-

gard à Dieu comme au motif principal qui nous porte à faire les actes de ces Vertus. II. Une joye solide qui les accompagne. III. La constance de ces actes, qui fait qu'au lieu que les fausses Vertus n'agissent que rarement, & plus rarement que les vices opposés, les veritables Vertus se produisent toutes les fois qu'elles en trouvent les occasions. IV. Les fausses Vertus sont mélées d'un ou de plusieurs vices dominans, au lieu que les veritables Vertus n'en souffrent aucun avec elles. V. Les fausses Vertus sont tousjours accompagnées de beaucoup d'orgueil, au lieu que l'humilité ne quitte jamais les veritables. VI. Enfin les veritables Vertus laissent tousjours dans l'ame un desir violent des les augmenter, & de les approcher de la perfection.

On peut se contenter d'examiner la pluspart de ses Vertus par ces caracteres. Mais il en est trois qui meritent qu'on s'applique à les conoître un peu plus en particulier, la Repentance, la Foi, & la Charité. Tout l'état du Chrétien en depend. Ainsi l'on ne sauroit prendre trop de soin pour s'asseurer si on les possede veritablement. Je n'en donne pas maintenant les caracteres, parce que je l'ai déja fait ailleurs.

VII.

Ce qu'on doit faire pour conoître l'état où l'on est.

CEpendant ces deux recherches étant ainsi faites, la troisiéme ne nous sauroit occuper long-temps. En effet un homme qui conoît ses bonnes & ses mauvaises dispositions, qui sait qu'elles sont ses Vertus & quels sont ses vices, ne peut ignorer s'il est du nombre des enfans de Dieu, ou s'il ne l'est pas. Car enfin, cette qualité ne consiste qu'à être veritablement converti & regeneré, qu'à être affranchi de la tyrannie du peché, qu'à avoir une Repentance sincere, une Foi vive, & une Charité sans deguisement. Par consequent celui qui trouve ces trois Vertus dans son cœur, & qui se sent delivré du pouvoir du vice, peut s'asseurer qu'il est du nombre des enfans de Dieu. Comme au contraire il peut tenir pour indubitable qu'il ne l'est pas s'il se trouve dans des dispositions opposées.

Quelle joye pour ceux qui aprés s'être examinés avec soin ont trouvé des marques certaines de leur adoption & de leur regeneration

dans leur cœur! Mais aussi quel sujet de frayeur & d'accablement pour ceux qui auront lieu de se persuader qu'ils sont encore les esclaves du peché & du Demon, & qu'ils n'ont aucun droit de pretendre à la qualité glorieuse d'enfans de Dieu ! Que les premiers doivent avoir de reconoissance pour les bontés de ce Dieu dont la grace seule les a mis dans ce favorable état! & que les seconds au contraire doivent travailler avec application à changer & à reformer le leur, & à passer de l'esclavage du vice à la liberté des enfans de Dieu !

Mais tous ceux qui s'apliqueront avec quelque soin à cette recherche ne la termineront pas par une conclusion aussi precise sur leur état. Il y en a plusieurs qui trouvant en eux-mêmes du mal & du bien, des sujets de craindre, & des raisons d'esperer, ne sauront à quoi se determiner. S'il y en a de ceux à qui cela arrive, je n'ai qu'un avis à leur donner. C'est de tâcher de se tirer d'une scituation aussi incommode que celle-là, non en se determinant brusquement pour l'un ou pour l'autre des deux partis, qui leur paroissent à peu prés également appuyés, rien ne seroit plus contraire à la droite raison que ce procedé: Mais en ôtant de leur cœur tout ce qui leur donne des sujets de craindre, & en tâchant d'y mettre tout ce qui leur manque pour avoir lieu d'esperer. Ils le doivent quand ce ne seroit que pour s'affranchir de ces cruelles incertitudes qui ne peuvent

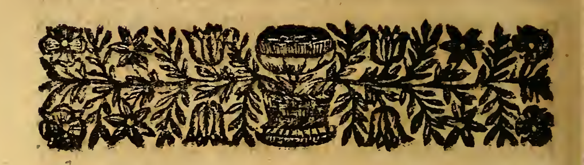
que

que leur dechirer le cœur. Mais ils le doivent encore par cette consideration, que les raisons qu'ils ont de craindre & d'esperer ne pouvant étre toutes bonnes & solides, il faut necessairement que les unes soient vrayes, & les autres fausses. Que seroit-ce donc si par malheur c'étoient les raisons de craindre qui fussent les bonnes, & celles d'esperer les mauvaises? Que seroit-ce si n'ayant encore rien fait pour leur salut, ils n'y travailloient pas plus efficacement dans la suite? Leur perte en seroit-elle moins asseurée, que s'ils avoient couru determinement à l'enfer.

Tout donc se reduit à s'avancer dans la pieté. C'est le soin le plus utile que l'on puisse prendre, & en méme temps le fruit le plus excellent qu'on puisse recueillir de la Conoissance de soi-méme.



DIS-



DIXIE'ME

DISCOURS.

De la Confiance Chrétienne.

IL n'y a peut-étre point de Vertu qui ſoit en méme temps plus utile aux hommes & plus agreable à Dieu, que la Confiance Chrétienne. Mais il faut avouër auſſi qu'il n'y en a peut-étre pas une qu'on conoiſſe moins, & ſur laquelle la pluſpart du monde ſe faſſe de plus dangereuſes illuſions. Il y a pluſieurs ſentimens tres-irreguliers & tres-vicieux qu'on prend pour la Confiance des enfans de Dieu, ce qui fait que non ſeulement on y eſt trompé, mais qu'on ſe perd à force de s'imaginer qu'on ne ſe peut perdre. Il faut donc tâcher de la conoître le plus diſtinctement qu'il ſera poſſible. C'eſt à quoi ce Diſcours eſt deſtiné.

I.

I.

Il y a plusieurs especes de Confiance. Caracteres de la veritable.

IL importe d'abord de savoir qu'il y a plusieurs especes de Confiance. Il y a une Confiance qu'on peut appeller d'ignorance, parce qu'en effet elle ne se forme que parce qu'on ne conoît pas les difficultés de ce qu'on espere, ou de ce qu'on entreprend. Telle est d'ordinaire la Confiance des jeunes gens, qui se promettent de reüssir à tout, parce qu'ils ne savent pas combien il y a de difficultés dans les moindres choses, au lieu que les vieillards instruits par l'experience sont extremement timides & défians.

Il y a une Confiance de presomption, qui bien qu'elle conoisse les difficultés de la chose, s'asseure d'y reüssir en les surmontant, parce qu'elle s'imagine d'avoir des forces de reste pour en venir à bout. Mais comme ces forces sont d'ordinaire beaucoup moindres qu'on ne s'imagine, il se trouve enfin que cette Confiance n'est autre chose qu'une vaine & fole presomption.

Il y a une Confiance de temperament. Car il est ordinaire de voir que les personnes qui ont

ont le sang chaud, & les esprits animaux vifs, prompts, & impetueux, entreprennent tout, s'asseurent de reüssir à tout, de sorte qu'aprés mille succés malheureux ils ne relâchent presque rien de leur Confiance, & se promettent tousjours que tout ira bien. Au contraire on voit tous les jours que les melancoliques & les phlegmatiques n'osent se promettre de reüssir à quoi que ce soit, non pas méme aux choses les plus aisées & les plus petites.

Il y a une autre Confiance qui n'a point de nom, mais que j'appellerai une Confiance de desir, parce qu'en effet elle ne consiste qu'à s'asseurer de voir ce que l'on souhaitte un peu fortement. On sait que toutes les passions corrompent nos jugemens, & que les objets prennent tousjours la teinture de la passion qui predomine dans nôtre cœur. On regarde les raisons qui tendent à nourrir & à fortifier cette passion avec un prejugé favorable qui dispose fortement à s'en laisser persuader. Tout au contraire on ne considere les raisons opposées qu'avec une inclination secrette à les trouver fausses. On s'applique également à considerer ce que les premieres ont de plus plausible, & ce que les secondes ont de plus foible, & de moins propre à persuader: Et de cette façon il arrive peu à peu qu'on vient à croire positivement ce que l'on desire. Il seroit à souhaitter qu'on vit un peu moins d'exemples de ce que je dis qu'il n'en paroît depuis quelque temps.

Il y a une Confiance de securité, par laquelle on s'asseure que Dieu nous fera grace, & nous recevra dans son Ciel, quoi que nous ne fassions aucune des choses qui sont les plus necessaires pour l'obtenir, & qu'il ait declaré mille fois qu'il n'y a rien à attendre pour ceux qui refuseront, ou qui negligeront de les pratiquer.

Toutes ces diverses especes de Confiance, & peut-étre encore quelques autres qu'on y pourroit ajoûter, sont tres-differentes de la Confiance Chrétienne. Celle-ci a quatre principaux caracteres qui la distinguent de toutes les autres. Le premier qu'elle est absolûment infaillible, & que non seulement il ne lui arrive jamais de déchoir de ses pretentions, mais qu'il est impossible méme que cela soit. L'Ecriture Sainte le dit nettement & expressement.* *Ceux qui se confient en l'Eternel sont comme la Montagne de Sion, qui n'est jamais ébranlée, mais qui se maintient à tousjours.* † *Quiconque espere en Dieu ne perira jamais.* § *L'esperance ne confond point.* D'où il faut conclurre que toute Confiance qui a été trompée n'étoit pas une Confiance Chrétienne. Tout homme qui est mort d'une maladie dont il s'étoit promis de guerir, tout homme qui est tombé dans une affliction dont il s'étoit asseuré que Dieu le garantiroit, tout homme qui a mal reüssi dans un dessein dont il s'étoit promis un heureux suc-

* *Ps.* 125. 1. † *Ps.* 34. § *Rom.* 5.

ſuccés, tout homme qui s'eſt perdu aprés avoir eſperé que Dieu lui feroit grace, tous ceux-là, dis-je, n'avoient eu qu'une vaine & fauſſe Confiance, tres-differente de celle des veritables enfans de Dieu.

Son ſecond caractere, c'eſt qu'elle eſt ſage & éclairée. Si elle eſpere de reüſſir ce n'eſt pas qu'elle n'apperçoive point les difficultés de ce qu'elle entreprend, ce n'eſt pas qu'elle ne découvre les obſtacles qu'il faut ſurmonter. C'eſt qu'elle employe des forces proportionnées à la grandeur du deſſein, & que ne trouvant point ces forces en elle-méme, elle va les chercher en Dieu, dans ſa puiſſance, & dans ſa bonté, où il y en a de reſte pour faire les choſes les plus difficiles.

Cette méme ſageſſe paroît encore en ce qu'elle n'applique point cette bonté & cette puiſſance de Dieu à toute ſorte de choſes indifferemment, mais à celles-là ſeulement auxquelles elle a lieu de croire que Dieu lui-méme les appliquera. Cela fait qu'elle ne s'arréte pas à la bonté & à la puiſſance de Dieu. Elle recherche encore ſa volonté, & elle la trouve dans ſa parole. Avec un tel guide elle ne ſauroit s'égarer.

Le troiſiéme caractere, c'eſt qu'elle eſt active & diligente. Elle ne ſe repoſe pas de telle ſorte ſur le ſecours de Dieu, qu'elle attend, qu'elle n'agiſſe de ſon côté de toute ſa force. Elle ſait que Dieu a trouvé à propos de s'aſſo-

cier

cier en quelque façon les causes secondes dans la production des plus grands effets, ce qui fait dire à S. Paul que nous sommes ouvriers avec Dieu. Elle fait que comme nôtre travail est inutile sans la benediction de Dieu, aussi la benediction de Dieu ne tombe que sur nôtre travail, & qu'elle ne fera rien si nous lui laissons tout à faire.

Enfin le dernier caractere de cette vertu, c'est qu'elle est humble & modeste. Elle attend les succés heureux qu'elle se promet. Elle les attend, dis-je, non d'elle méme, de ses forces, de son adresse, de ses lumieres, mais de Dieu, & de sa faveur. Ellle est méme persuadée que cette faveur est absolûment gratuite, & nullement meritée. Ainsi tout autant qu'elle a de défiance d'elle-méme, tout autant a-t-elle d'asseurance en la bonté & au secours de Dieu.

II.

Nous ne devons mettre nôtre Confiance qu'en Dieu.

MAis il faut tâcher de la conoître un peu plus distinctement. L'occasion qui l'a fait naître c'est le sentiment de nôtre indigence, de nôtre foiblesse, & de nôtre fragilité.

Mille choses nous sont necessaires, & nous en manquons. Mille maux nous assiegent, & nous n'avons pas la force qu'il faudroit avoir pour les repousser. Mille dangers nous menacent, & nous ne sommes point en état de nous en mettre à couvert. Que faire pour remedier à tant de necessités? La negligence s'endort, & tâche de n'y pas penser, au lieu d'y pourvoir. La presomption s'imagine d'avoir tout ce qu'il lui faut pour y remedier. Mais la Confiance qui conoît égalment sa foiblesse & son indigence cherche au dehors ce qu'elle ne trouve point en elle méme. Mais où peut-elle le trouver qu'en Dieu?

Les biens qui nous sont les plus necessaires ne nous peuvent venir d'ailleurs que de Dieu. Il n'y a que Dieu qui nous puisse delivrer des maux que nous avons le plus de sujet de craindre. Quel autre peut nous garantir, ni du peché, ni de la mort, ni de l'enfer? Quel autre peut donner la lumiere à nôtre esprit, la pureté à nôtre cœur, le repos à nôtre conscience, la gloire, l'immortalité, & la felicité à nôtre ame & à nôtre corps? Quel autre peut benir nôtre travail, & donner un heureux succés à nos entreprises? Où pourrons-nous par consequent trouver un objet aussi legitime à nôtre Confiance?

D'autant plus qu'il n'a pas seulement tout le pouvoir necessaire pour nous assister. Il a encore assés de bonté pour vouloir bien dé-

ployer

ployer sa puissance en nôtre faveur. Quoi que nous ne soyons rien de nous mémes, quoi que par le peché nous soyons moins encore que le neant, quoi qu'au lieu de l'inviter à nous secourir, nous lui ayons fait mille outrages capables de l'irriter contre nous, il a assés de clemence, non seulement pour nous épargner, mais pour nous accorder les plus grands & les plus precieux de ses biens, sa grace, son secours, & son assistance. De qui donc nous pouvons nous attendre toutes ces choses que de lui seul?

C'est aussi pour cette raison que l'Ecriture ne nous ordonne pas seulement de nous fier en Dieu, mais elle nous defend encore de nous fier en aucun autre qu'en lui. Elle maudit l'homme qui se fie en l'homme, & qui fait son appui du bras de la chair. Elle represente tous les vains objets de la Confiance des hommes du monde comme des roseaux fragiles, qui non seulement viennent à se rompre, mais encore à percer la main de ceux qui en faisoient leur appui. Mais elle promet tout à ceux qui non seulement s'attendent à Dieu, mais qui ne s'attendent qu'à lui seul, & ne mettent leur Confiance qu'en son secours. C'est ce qu'elle dit, & qu'elle inculque en mille endroits differens. Et il ne faut pas trouver étrange qu'elle s'empresse de cette maniere à recommander une chose qui est d'ordinaire si mal observée. Car il est certain que le plus ordinaire appui de la Confiance des

hommes c'est tout autre chose que la bonté & la puissance de Dieu. Que chacun s'examine soi-méme sur cet article. Il ne trouvera que trop de sujets de se condamner.

III.

Pour s'attendre quelque chose de Dieu il faut savoir s'il l'a promis, & comment c'est qu'il l'a promis.

MAis peut-on se promettre absolûment & sans exception tout ce qui n'excede pas le pouvoir de Dieu ? Nullement. Outre son pouvoir il faut conoître encore sa volonté. Car il est certain que Dieu peut une infinité de choses qu'il ne veut pas. Si donc on venoit à s'en promettre quelqu'une qu'il eût resolu de ne pas faire, cette Confiance tromperoit, & par consequent ne seroit pas une Confiance Chrétienne. Il ne suffit donc pas de savoir que Dieu peut quelque chose. Il faut étre asseuré qu'il le veut : Et comme nous ne conoissons sa volonté que par sa Parole, avant que de nous promettre quelque chose, il faut voir si sa Parole nous la fait esperer. C'est aussi, comme je l'ai déja remarqué, l'un des caracteres les plus essentiels de la veritable Confiance. En effet, elle ne s'attend qu'aux choses que Dieu lui a promises.

promises. D'où vient que Dieu n'ayant jamais promis ni une perpetuelle tranquillité à son Eglise, ni beaucoup de biens temporels à ses enfans, on ne peut aussi s'asseurer positivement qu'il accordera ni l'une, ni l'autre de ces deux choses.

Il ne suffit pas méme que Dieu ait promis quelque chose pour la pouvoir esperer. Il faut encore prendre garde en quelle maniere il l'a promise, pour regler nôtre Confiance, non seulement sur ses promesses, mais sur la forme & la nature particuliere de ses promesses. En effet il y a de certaines choses que Dieu a promis absolûment, & d'autres qu'il ne fait esperer que sous une, ou plusieurs conditions. Il a promis absolûment de ne plus envoyer de Deluge universel. Il a promis absolûment le Retour de son Fils, & la Delivrance de son Eglise à la fin du monde. Il faut donc attendre ces choses en la méme maniere qu'il les a promises, absolûment, & sans condition. Mais s'il a fait d'autres promesses auxquelles il ait ajoûté quelque condition, il est clair qu'on ne doit s'attendre à l'effet de cette promesse qu'au cas qu'on remplisse la condition qu'il y a attachée, & rien ne sauroit étre plus ridicule que de fonder une Confiance absoluë sur des promesses qui ne font rien esperer que sous des conditions qu'on n'a pas.

Il est pourtant vrai que la pluspart des promesses que Dieu nous fait sont conditionnelles.

Par

Par exemple, Dieu a promis à l'Eglise nouvelle, au moins à cette partie de l'Eglise nouvelle, qui est composée des Gentils, de ne lui point arracher le precieux depôt de la verité salutaire, & de ne la pas retrancher de sa Communion, comme il a fait à l'égard des Juifs. Mais il le lui a promis à condition que cette Eglise fasse de son côté ce qu'elle doit pour se conserver cet avantage. Car si elle l'abandonne volontairement, si elle neglige méme le soin de le conserver, bien loin de lui faire esperer qu'il l'affermira dans sa Communion, il lui denonce expressement qu'il l'en retranchera. Voici ce que S. Paul en dit dans un endroit qui selon tous les Interpretes regarde directement le Corps des Gentils. * *Tu diras, les branches ont été retranchées afin que j'y fusse enté. C'est bien dit. Elles ont été retranchées par incredulité, & toi tu es debout par la foi. Ne t'éleve point par orgueil, mai crain. Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, pren garde qu'il n'avienne qu'aussi il ne t'épargne point. Regarde donc la benignité & la severité de Dieu; savoir la severité sur ceux qui sont tombés, & la benignité envers toi, si tu perseveres en sa benignité, autrement tu seras aussi coupé.*

Que doit-on donc penser de ceux qui transformant les promesses que Dieu n'a fait que sous condition en des promesses absoluës, se flattent

* *Rom.* 11.

flattent de je ne sai quelle infaillibilité, & s'imaginent qu'ils ne pourront jamais perdre ce qu'en effet ils ne perdront point, parce qu'ils ne le possedent plus.

Dieu a promis la remission des pechés, tous les effets de sa grace, & tous les trésors de sa gloire, à la foi, à la repentance, & à la pieté. Il a declaré mille fois que l'incredulité, l'impenitence, & l'impieté ne doivent s'attendre qu'à sa vangeance. Qu'elle est donc l'extravagance d'une infinité d'incredules, d'impenitens, & d'impies, qui ne pouvant ignorer l'état de leurs cœurs ne laissent pas de s'asseurer que Dieu leur accordera sa grace, & les recevra dans son Ciel.

Pour s'appuyer sur des promesses de cette nature, il faut necessairement l'une ou l'autre de ces deux choses, ou remplir la condition, si l'on veut avoir une Confiance absoluë, ou si on ne la remplit pas, se contenter d'une Confiance conditionnelle. Il faut dire, ou bien, je fais ce que Dieu exige de moi. Je croi en son Fils, je me repens de mes pechés, je l'aime, & je m'attache de tout mon cœur à faire sa volonté. Je dois donc esperer qu'il m'assistera. Où si on ne peut pas tenir ce langage, il faut se contenter de dire : Pourveu que je change de vie, pourveu que je fasse ce que je n'ai pas fait jusqu'ici, pourveu que je croye, que je me repente, que j'aime Dieu, que je fasse ce qu'il me commande, je m'asseure qu'il aura pitié

de moi, & qu'il ne me refusera pas son amour.

Mais que dirons-nous des promesses qui sont faites sous des conditions dont nous ne pouvons savoir si elles sont remplies, ou si elles ne le sont pas? Il est certain qu'il y en a plusieurs qui sont de cet ordre. Dieu nous promet de nous accorder, non seulement les biens spirituels & necessaires pour nôtre salut, comme la remission des pechés, les lumieres & la sanctification de son Esprit, la resurrection de nos corps, & la felicité eternelle de son Royaume; mais encore d'autres choses sans lesquelles nous pouvons nous sauver, le pain quotidien, qui doit entretenir nôtre vie, la delivrance dans nos dangers, la guerison dans nos maladies, le repos, & la tranquillité, la paix de son Eglise, le salut méme de nos prochains.

Mais comment le promet-il? Ce n'est pas absolûment. C'est sous trois conditions differentes. La premiere, que nous le demanderons comme il faut, avec toute l'humilité, toute l'ardeur, toute la perseverance, & toute la foi necessaire. La seconde, que ce que nous demanderons soit propre à avancer la gloire de Dieu, & conforme aux regles immuables de sa sagesse. La troisiéme, que tout cela sera utile pour nôtre salut. En effet, si quelqu'une de ces conditions vient à manquer Dieu ne s'oblige point à nous exaucer.

Il

Il ne promet pas de nous exaucer si nous ne demandons pas comme il faut. Au contraire S. Jaques nous dit que nous demandons, & n'obtenons point parce que nous demandons mal, & Dieu dit aux Juifs par la bouche de son Prophete que quand ils étendront leurs mains il cachera sa face arriere d'eux; que quand ils multiplieront leurs requétes il ne les exaucera point, parce que leurs mains sont plénes de sang.

Il ne promet pas d'exaucer ceux qui lui demandent des choses qui peuvent empécher l'avancement de sa gloire. Et c'est pour cette raison qu'il rejetta la demande que S. Paul lui fit avec tant d'instance, le priant de l'affranchir des vexations du Demon qui le tourmentoit. *Ma grace te suffit*, lui dit-il, *& ma vertu s'accomplit dans l'infirmité.*

Il ne promet pas de nous exaucer si nous lui demandons des choses qui nous peuvent nuire. Nous serions bien malheureux si cela étoit, & nous aurions d'eternels sujets de trembler, puis que nous souhaittons châque jour tant de choses qui ne seroient propres qu'à nous perdre. Ce qui fait dire à S. Augustin que Dieu les accorde aux méchans parce qu'il les hait, & qu'il les refuse à ses enfans parce qu'il les aime.

On pourroit peut-étre savoir si l'on remplit la premiere de ces trois conditions. Mais qui que ce soit ne peut rien savoir des deux autres. Comment pouvons-nous savoir ce qui est

propre à avancer la gloire de Dieu, ou qui ne l'eſt pas? Comment encore ce qui eſt plus ou moins propre à cet effet? Comment enfin ce qui eſt plus propre à glorifier Dieu en la maniere en laquelle il veut étre glorifié en châque rencontre particuliere? Il eſt clair que ce ſont-là tout autant de choſes qui nous paſſent.

J'en dis autant de ce qui peut étre plus ou moins utile à nôtre ſalut. Nous l'ignorons abſolûment. Car cela depend de mille circonſtances particulieres, qui nous ſont abſolûment inconuës. Ainſi nous ne pouvons demander à Dieu cette ſorte de choſes que ſous condition, & il y auroit une temerité inſupportable à les demander autrement.

Je conclus de-là qu'il y a quatre differentes eſpeces de promeſſes de Dieu. Il y a des promeſſes abſoluës. Il y a des promeſſes conditionelles, dont nous ſavons que la condition eſt remplie. Il y a des promeſſes conditionnelles, dont nous ſavons que la condition n'eſt pas encore remplie. Il y a enfin des promeſſes conditionnelles, dont nous ignorons ſi la condition eſt remplie, où ſi elle ne l'eſt pas. J'ajoûte qu'il paroît par tout ce que je viens de dire que de ces quatre ordres de promeſſes les deux premieres font naître une Confiance abſoluë, mais que les deux dernieres ne donnent qu'une Confiance conditionnelle.

IV.

Manquemens contraires à la Confiance Chrétienne.

IL est aprés cela facile de voir en combien de manieres on peut manquer à la Confiance que Dieu exige de nous. J'en trouve cinq principales. La premiere, c'est de se défier absolûment de Dieu, & de s'imaginer qu'il n'a pas, ou assés de bonté, ou assés de puissance, pour nous accorder ce que nous souhaittons. Ce crime est horrible, & il en est tres-peu qui déplaisent davantage à Dieu. C'est lui ravir la gloire de ses perfections. C'est lui rendre inutile tout ce qu'il a fait pour les manifester, & pour convaincre les hommes par de si éclattans effets qu'elles sont absolûment infinies. C'est accuser sa Parole de fausseté, cette Parole qui est aussi ferme que sa nature, & qui subsistera quoi que le Ciel & la terre passent.

On tombe dans le second manquement lors que non seulement on se défie de Dieu, mais que pour porter l'outrage aussi loin qu'il peut aller on se fie à des creatures, qu'on met de cette sorte en la place de Dieu, & à qui l'on attribuë cette partie de son Culte qui n'appartient

qu'à lui seul. On n'a pas accoûtumé de regarder ce procedé comme un acte d'idolâtrie. Mais il est certain que c'en est un, & méme des plus criminels. Car enfin tout acte qui transporte à d'autres qu'à Dieu quelqu'une des parties du Culte que nous lui devons est une idolâtrie veritable; & par consequent, un des plus sanglans outrages qu'on lui puisse faire. Qui ne sait cependant que la Confiance est une des plus considerables parties de ce Culte? C'est pourquoi le Sage nous represente l'avare, qui selon S. Paul est un veritable idolâtre, il nous le represente, dis-je, comme disant à l'or, *Tu es mon Dieu*, & à l'argent, *Tu es ma Confiance.*

Le troisiéme manquement, c'est tout au contraire de s'asseurer que Dieu nous accordera des choses qu'il n'a point promises. C'est une temerité manifeste, & une attache vicieuse à son propre sens, qui fait qu'on s'éleve en quelque façon au dessus de Dieu, & qu'on lui prescrit des Loix, au lieu que nôtre devoir ne consiste qu'à nous soûmettre à celles qu'il lui a pleu de nous imposer.

Le quatriéme, c'est de s'asseurer que Dieu nous accordera des choses qu'il n'a promises que sous des conditions qu'on n'a pas. Ce quatriéme manquement est tres-ordinaire. Dieu nous a promis sa grace & sa gloire à condition que nous nous repentirons de nos crimes, & que nous aurons une vive & veritable foi en son saint Fils. Mais combien n'en voit-

on pas tous les jours qui sans avoir cette foi & cette repentance s'asseurent que cette grace & cette gloire ne sauroient leur manquer?

Il est ordinaire de voir des personnes dont la pieté n'a rien de fort distingué, qui ont méme d'assés grands defauts, & des defauts assés apparens, qui disent de sens froid, & sans beaucoup de necessité, qu'ils sont préts à quitter le monde, & qu'ils n'apprehendent point la mort. Et lors qu'on leur dit qu'à la verité la mort n'est pas fort à craindre, mais qu'elle a des suites bien redoutables, particulierement le compte de nos actions, de nos paroles, & de nos pensées qu'il faut rendre un moment aprés cette mort; ils répondent assés souvent qu'ils ne craignent pas méme ce jugement, parce qu'ils ont une grande Confiance en la misericorde de Dieu.

Lors que j'en rencontre de ceux qui me tiennent un langage si peu judicieux & si peu Chrétien, je me contente de leur demander s'ils croyent que cette misericorde, qui est l'objet de leur Confiance, doive se repandre sur tous les hommes du monde sans distinction de fidelles ou d'infidelles, de repentans ou d'impenitans, d'enfans de Dieu ou d'esclaves du Demon. Comme je n'en trouve point qui osent le soûtenir, je leur demande ensuite s'ils ont pris tout le soin & toutes les precautions necessaires pour pouvoir se persuader qu'ils sont de veritables enfans de Dieu, que leur foi, que

leur repentance, que leur charité eſt ſincere, pour s'aſſeurer, en un mot, que ce qui arrive à une infinité d'autres qui ſe flattent mal à propos d'une ſemblable penſée ne leur arrive pas à eux-mémes. Je leur demande ſi pour ſe conoître eux-mémes & pour penetrer juſques dans le fond de leur cœur, ils ont obſervé tout ce que j'ai touché dans un des Diſcours precedens.

Ceux qui ont quelque reſte de pudeur & de bonne foi m'avoüent qu'ils ne l'ont pas fait. Sur quoi donc, leur dis-je, vous fondés-vous lors que vous vous aſſeurés ſi poſitivement, & ſi fortement que Dieu vous ſera grace, & ne vous perdra pas, comme vous ne me nierés pas que vous ne l'ayés merité? Comment pouvés-vous avoir cette Confiance ſans étre aſſeurés que vous avés la condition, ſans laquelle cette aſſeurance ne peut étre qu'une vaine & fole temerité?

La pluſpart m'avoüent qu'ils n'ont rien à dire. Mais quelques-uns pretendent me fermer la bouche en me diſant que Dieu ne briſe point le roſeau caſſé & n'éteint point le lumignon fumant. Je leur réponds que ce qu'ils diſent eſt tres-veritable, mais que je ne ſai s'ils en comprennent bien le ſens. Tout ce qu'on en peut conclurre c'eſt que Dieu ne rejettera pas une foi, une repentance, en un mot, une regeneration imparfaite, pourveu qu'elle ſoit ſincere. Car enfin, ce ſeroit une étrange erreur

ſi

si l'on pretendoit que méme une foi morte, une fausse repentance, & une regeneration apparente, deussent étre acceptées de Dieu. Il faut donc se reduire à ce que j'ai dit, & qui en effet est tres-veritable. Mais la difficulté consiste à savoir si l'on a une telle foi, une telle repentance, une telle regeneration. C'est de quoi l'on ne peut s'asseurer qu'avec beaucoup de péne. Car comme je l'ai remarqué dans un autre endroit, tout autant qu'il est aisé de sentir & de discerner une regeneration avancée, tout autant est-il difficile de sentir & de discerner une regeneration imparfaite, qui a tres-peu de choses qui la distinguent de l'état de peché, au moins de plusieurs degrés de cet état de peché. Cependant, ceux dont je parle se vantent d'avoir une telle regeneration, & ce qu'il y a de particulier, ils s'en vantent sans avoir peut-étre employé jamais un quart d'heure à s'en asseurer. Peut-on imaginer un aveuglement plus deplorable que celui-ci?

J'ajoûte que quand méme on auroit pris toutes les precautions possibles pour se conoître, & qu'on auroit trouvé avec la derniere certitude qu'on est du nombre des enfans de Dieu, il faudroit avoir de grandes raisons pour le dire, & qu'à moins que la gloire de Dieu ou l'édification du prochain ne le demande, & ne le demande méme d'une maniere qui ne nous permette pas d'en douter, l'humilité ne souffre pas qu'on s'empresse à publier une chose qui

nous eſt ſi avantageuſe. Il eſt tres-mal-aiſé qu'on le diſe ſans ſe ſentir chatoüillé de quelque mouvement de vanité, ce qui ſeroit un tres-grand malheur, & quand méme on en ſeroit à couvert, on devroit craindre que ceux à qui on le dit ne le creuſſent de la ſorte, & perſonne n'ignore l'obligation où nous ſommes d'empécher autant que nous le pouvons que nos prochains ne faſſent des jugemens temeraires ſur nôtre ſujet. De ſorte que de quelque façon qu'on le prenne on hazarde extremement, en diſant comme tout le monde le dit, qu'on eſt prét à deloger lors qu'il plaira à Dieu, & il eſt bien plus conforme à l'eſprit du Chriſtianiſme, de dire & de penſer méme, qu'on tremble lors qu'on ſonge à ce qui ſuivra immediatement la mort, & que comme on ſe reproche de n'avoir pas fait tout ce qu'on devoit pour s'y preparer, on eſpere de la miſericorde de Dieu qu'il nous fera la grace d'y travailler deſormais avec plus de ſoin & plus de ſuccés que par le paſſé.

Pour revenir à nôtre ſujet, j'approuve qu'on s'attende à la miſericorde de Dieu. J'approuve qu'on en faſſe l'objet & l'appui de ſa Confiance. Mais c'eſt à la charge qu'on examine avec ſoin ſi l'on a les conditions qui ſont neceſſaires pour en eſperer les effets, pour ſe regler enſuite ſur ce qu'on aura trouvé, & prendre cette Confiance abſolûment, ou ſous condition, ſelon qu'on verra qu'on a, ou

qu'on

qu'on n'a pas ce qui est necessaire pour y pretendre. Je souhaitte qu'on s'y fie tousjours, mais diversement; absolûment si l'on est fidelle, repentant, enfant de Dieu; & sous condition de le devenir si l'on ne l'est pas. Cela est evident, & ne souffre point de difficulté.

Enfin, la derniere façon de pecher contre les regles de la Confiance, c'est de s'attendre absolûment à des choses que Dieu ne promet que sous condition, sans savoir si cette condition est remplie. Ce procedé n'est pas moins temeraire que les precedens, mais il n'est pas aussi moins ordinaire. Nous en avons veu mille exemples, & nous en voyons tous les jours. Dieu a promis de proteger son Eglise contre la violence de ses ennemis, & de lui donner de la paix & du repos dans le monde. Mais premierement il l'a promis à la charge que son Eglise ne se rende pas indigne de sa protection & de sa faveur, car si elle le fait il a declaré mille fois qu'au lieu de cette faveur & de cette protection elle ne doit s'attendre qu'aux effets de sa redoutable colere. C'est en deuxiéme lieu, à condition que Dieu sera plus glorifié par la paix & par le repos de l'Eglise que par ses souffrances & par ses combats. Car s'il en étoit autrement, quel droit aurions-nous d'esperer que Dieu suivra plustôt nos caprices, que les regles immuables de sa sagesse qui lui font tousjours chercher, non seulement sa gloire, mais sa plus grande gloire, & tout ce qui est le plus utile pour l'a-

vancer. C'eſt enfin à condition qu'il ſera plus avantageux à l'Egliſe méme de jouïr du repos, que d'étre agitée. Car ſi tout au contraire elle ſe trouvoit dans un tel état que l'agitation lui fut plus utile que le repos, ne devons-nous pas nous perſuader que Dieu, qui l'aime ſi tendrement, ne lui refuſera pas cette agitation qui lui peut-étre ſi avantageuſe, & qu'il aura plus d'égard aux veritables interéts de cette Egliſe, qu'à nos ſouhaits?

Pour pouvoir donc s'aſſeurer poſitivement & abſolûment qu'un malheur temporel, qu'une perſecution, par exemple, dont l'Egliſe eſt menacée, ne lui arrivera point, ou qu'une perſecution qu'elle ſouffre actuellement finira bien-tôt, il faudroit étre aſſeuré de trois choſes. I. Que la Pieté fleurit aſſés dans l'Egliſe pour pouvoir s'attendre, ſi non pas de la juſtice de Dieu, au moins de ſa bonté, qu'il lui accordera cette grace. II. Que dans les conjonctures où l'on ſe trouve, Dieu ſera plus glorifié par le repos de ſon Egliſe que par les ſouffrances. III. Que dans ces mémes conjonctures il ſera plus avantageux à l'Egliſe de jouïr du calme que d'étre agitée. Cela poſé, j'avouë qu'on peut s'aſſeurer fortement que Dieu la protegera, ou la delivrera. Mais auſſi ſi l'on n'a aucune certitude, je ne dirai pas de toutes ces trois choſes enſemble, mais de quelle que ce ſoit des trois, comme on ne l'a peut étre jamais, ſi tout au contraire on a quelque certitude que l'une de

ces

ces choses manque, si par exemple, on voit regner le vice, la licence, la mondanité, & les autres excés semblables dans cette Eglise, quel droit a-t-on de s'attendre qu'elle sera garantie des malheurs qui la menacent, ou delivrée de ceux qu'elle souffre ? Et n'y a-t-il pas une temerité extreme à s'asseurer positivement qu'elle le sera ?

Je dis la méme chose de ceux qui se mettent dans l'esprit que Dieu les relevera d'une maladie qui les travaille, qu'il les tirera d'une mauvaise affaire qu'un ennemi leur a suscitée, qu'il fera éclatter leur innocence flétrie par la malignité d'un calomniateur, qu'il ne les laissera jamais manquer, ni eux, ni leur enfans mémes, de ce qui est necessaire pour sustenter cette vie. On en voit plusieurs qui s'imaginent d'exprimer de tres-beaux sentiment, en disant qu'ils s'asseurent de tout cela. Cependant il est certain que s'ils le pensent comme il se disent, ils sont beaucoup plus dignes de blâme que de loüange. Car qui leur a dit que tout cela arrivera ? Ne voit-on jamais le contraire ? N'a-t-on jamais veu mourir des enfans de Dieu ? Ne les a-t-on jamais vûs, succomber sous la violence de leurs ennemis ? N'en a t on jamais veu mourir aucun sans avoir pû dissiper les impressions que la calomnie avoit fait à leur desavantage dans l'esprit du monde ? N'en a-t-on pas veu perir un grand nombre de faim & de misere ? Ne faut-il donc pas tenir pour constant que si Dieu a

pro-

promis toutes ces choſes, il les a promiſes ſous des conditions dont on peut manquer, & qu'ainſi lors qu'on s'y attend abſolûment, c'eſt l'effet d'une temerité inſuportable.

Dieu promet tout cela à condition que les interéts de ſa gloire, & ceux de nôtre ſalut, ne demandent pas le contraire. Nous ne ſavons d'ordinaire ce qu'aucun de ces interéts demandent. Nous ne pouvons donc ſavoir ce que Dieu fera, ou ne fera pas. En ne le ſachant point, qu'elle aſſeurance pouvons-nous prendre là-deſſus.

Qu'eſt-ce donc que l'enfant de Dieu doit faire dans ces occaſions? Il n'eſt pas bien difficile de le decider. Premierement, il doit s'aſſeurer que ſi Dieu ne lui accorde pas tout ce qu'il ſouhaitte, ce n'eſt ni faute de puiſſance, ni faute de bonté, ayant aſſés, & de bonté, & de puiſſance pour faire en nôtre faveur des choſes tout autrement difficiles, lors que l'interét de nôtre ſalut le demandera.

En deuxiéme lieu, il doit ſe garder de decider poſitivement que cette delivrance, ou cette aſſiſtance qu'il ſouhaitte lui eſt neceſſaire, perce qu'en effet il eſt tres-difficile de s'en aſſeurer. Il faudroit pour cela des lumieres que nous n'avons pas. J'ai remarqué dans un autre endroit, que le veritable Chrétien ſe défie de lui-méme tout autant qu'il ſe fie en Dieu. Cependant il eſt certain que cette défiance de lui-méme

me ne vient pas seulement du sentiment qu'il a de sa foiblesse, mais encore du sentiment de son ignorance. Il sait qu'il n'a rien. Il sait qu'il n'est pas en état de se procurer ce qu'il lui manque, non pas méme de le conoître. Il sait au contraire que Dieu peut tout, qu'il voit tout, & qu'il conoît tout. Il n'a donc pas garde de s'ingerer à prononcer sur l'utilité de cette sorte de choses par rapport à l'état present de son cœur. Il reconoît de bonne foi que cela le passe, & il en laisse la decision à la Sagesse infinie de cet Etre supréme qui ne se trompe jamais.

En troisiéme lieu, cela étant ainsi, il se garde encore de prononcer absolûment que telle ou telle chose lui arrivera. Mais voici de quoi il s'asseure. C'est que Dieu lui accordera ce qui lui sera veritablement necessaire, & qu'ainsi s'il se trouve que son salut depend de cette protection, de cette delivrance, de cette assistance qu'il souhaitte, il les obtiendra infailliblement. Que si tout au contraire Dieu les lui refuse, c'est un signe seur & infaillible qu'elles ne lui étoient pas necessaires. Et qu'enfin si Dieu ne trouve pas à propos de les lui accorder, il lui accordera en leur place quelque autre chose, qui vaudra incomparablement davantage. De sorte que de quelque façon que Dieu en use à son égard, soit qu'il exauce ses prieres, soit qu'il ne les exauce pas, il sera tousjours également redevable à sa misericorde & à sa bonté.

Je ne ſai méme s'il peut jamais arriver que l'enfant de Dieu ne ſoit point exaucé. Car ſi ſes prieres ſont bien reglées il ne demandera abſolûment que ce qui lui eſt abſolûment neceſſaire, & c'eſt ce que Dieu ne lui refuſe jamais. Pour ce qui n'eſt neceſſaire que ſous condition, il ne le demande auſſi que ſous condition, & par conſequent, il conſent à ce que Dieu le lui refuſe ſi ſa ſageſſe le trouve à propos. Comme donc Dieu ne fait preciſement que cela, il y a tousjours une parfaite correſpondance entre les prieres du fidelle & la conduite de Dieu; & comme le fidelle ne demande jamais rien qui ſoit contraire à la volonté de Dieu, Dieu auſſi n'envoye jamais au fidelle que ce qu'il demande.

V.

Occaſions où la Confiance eſt neceſſaire.

VOilà quelle eſt la nature de la Confiance Chrétienne. On comprend aſſés qu'elle ne doit jamais manquer à l'enfant de Dieu. Mais on voit auſſi en méme temps qu'il y a trois principales occaſions où la neceſſité de cette Vertu a quelque choſe de particulier, la priere, les tentations, & les approches de la mort. Car pour la priere on ſait que Dieu n'exau-

n'exauce que celles qui sont animées d'une forte persuasion d'obtenir ce que l'on demande. Témoin cette Parole celebre de S. Jaques, * *Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous benignement, & ne la reproche point, & elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande en foi, ne doutant nullement, car celui qui doute est semblable au flot agité du vent. Et que cet homme-là ne s'attende point à recevoir rien du Seigneur.*

Je dis la méme chose des tentations, principalement de celles qui tendent à nous abbatre par la crainte, ou par la douleur. Rien n'est si propre à nous les faire soûtenir avec fermeté que la Confiance. Car qu'est-ce qui pourroit effrayer ceux qui ont doit de conter sur l'assistance de Dieu, & qui peuvent dire comme le Prophete; * *Je me suis tousjours proposé le Seigneur devant moi. Puis qu'il est à ma droite je ne serai point ébranlé.*

On comprend encore que le Chrétien a un besoin tres-particulier de cette Vertu lors qu'il sent approcher sa mort. Qu'elle autre pensée seroit en état de le soûtenir, soit contre l'apprehension méme de la mort, soit principalement contre la crainte du jugement qui la suit, comme une sainte Confiance en la misericorde de Dieu fondée sur le merite de son saint Fils.

On

* *Jaq. 1. 5. 6. 7.* § *Ps. 16.*

On peut voir aussi dans toutes ces trois occasions la difference sensible que cette Vertu met entre le fidelle & les autres hommes. S'agit-il, par exemple, d'obtenir quelque grand bien dont on conoît la necessité? Le mondain qui ne s'appuye que sur le bras de la chair, & qui sait combien ce bras de la chair est foible, & combien il est facile qu'il vienne à manquer, craint qu'il lui manque en effet, & n'a rien qui l'asseure contre cette crainte. Mais l'enfant de Dieu qui attend tout de la puissance & de la bonté de son Pere, a recours à lui & comme il s'asseure d'en obtenir ou ce qu'il souhaitte, ou mieux qu'il ne souhaitte, il l'obtient tousjours en effet, ce qui fait aussi qu'il n'y a point de doute qui affoiblisse sa Confiance.

Mais cela paroît encore plus clairement dans le danger, & c'est principalement dans cette occasion qu'on peut remarquer le pouvoir & l'utilité de la Confiance. Avec son secours l'enfant de Dieu va incomparablement plus loin que ni le magnanime d'Aristote, ni celui qu'on appelle dans le monde un homme de cœur. Qu'on se represente cet homme de cœur, ou ce magnanime dans quelqu'un des dangers où il est si ordinaire de voir les fidelle, je veux dire entre les mains des Tyrans, & dans une impossibilité absoluë de leur échapper. Que fera la magnanime dans cette occasion? Il souffrira la mort & les supplices avec

fer-

fermeté? Mais comment le pourra-t-il s'il n'a que son courage pour se soûtenir?

Le courage n'a que deux moyens pour nous soûtenir dans l'attente, ou dans la souffrance du mal. Le premier c'est de nous persuader que le mal n'est pas à beaucoup prés aussi grand & aussi terrible qu'on se l'imagine. Le second c'est de faire voir qu'il y a plus de mal à se laisser abbattre qu'à resister, & qu'au contraire en souffrant constamment on se procurera des biens plus grands que ceux que l'on perd.

Mais je soûtiens que le courage ne peut persuader solidement ni l'une, ni l'autre de ces deux choses. Car pour la premiere comment peut-on dire que les supplices & que la mort ne sont pas des maux, méme de grands maux, sur tout par rapport à ceux qui ne regardent pas plus loin que la vie? Où voit-on des choses plus redoutables? Et n'est-il pas vrai que si on pouvoit venir à bout de les mépriser, ce qu'on ne fera jamais sans la foi, il y auroit dans ce mépris, non pas de la force, ou de la fermeté, mais de la brutalité & de l'aveuglement?

Qu'a-t-on de méme à opposer à ce que l'on souffre? Un peu de reputation. Erreur pitoyable! Quoi donc ce qu'on dira & qu'on pensera d'un homme dans un temps où il ne sera plus, pourra dédommager de la perte de la vie, & de tous les biens qui en dependent,

cet

cet homme qui ne sera plus, bien loin d'en avoir quelque conoissance? Peut-on imaginer une pensée plus extravagante, & ne faut-il pas avoir perdu la raison pour s'en contenter?

Je soûtiens donc que le magnanime, ou l'homme de cœur qui semble souffrir la mort avec fermeté, n'est au fond qu'un fanfaron, qui cache son émotion en la concentrant dans le cœur, ou tout au plus qu'un aveugle, qui ne s'empéche de trembler que parce qu'il n'a pas assés de lumiere pour voir toute l'étenduë du mal qui l'accable, ou qui le menace.

Il n'y a que l'enfant de Dieu qui demeure ferme par une veritable grandeur de courage, dont le plus essentiel caractere est d'étre accompagné de lumiere & de discernement. Il voit le mal tel qu'il est. Il n'en rabat rien pour se tromper. Mais il lui oppose un autre mal plus grand sans comparaison, & qui fait que celui qu'il souffre ne lui paroît rien au prix de celui qu'il evite. Il oppose à la mort temporelle la mort eternelle, à quelques momens de douleur une eternité de tourmens & de desespoir, aux effets de la haine & de la cruauté des hommes les effets de la colere de Dieu & de la fureur des Demons. Il oppose encore à ces douleurs passageres, non la vaine esperance d'une reputation éclattante, mais l'attente solide d'une gloire & d'une felicité qui ne finira

nira jamais. Enfin il s'asseure du secours de Dieu, & il ne doute nullement qu'il ne fasse l'une ou l'autre de ces deux choses, ou qu'il ne l'arrache des mains de ses ennemis, ou qu'il ne lui donne la force de soûtenir tous les efforts de leur violence.

N'y a-t-il pas là de quoi s'affermir au milieu des plus grands dangers? Et que peut-on souhaitter de plus efficace pour cet effet? Car enfin il importe peu en quelle de ces deux manieres Dieu nous assiste pourveu qu'il nous assiste en l'une ou en l'autre, comme il le fait tousjours infailliblement. Elles sont à peu prés également utiles & avantageuses, & si la premiere est plus conforme à nôtre goût, la seconde ne l'est pas moins à nôtre interét.

Aussi a-t-on veu mille fois les enfans de Dieu s'exposer froidement à des dangers qui auroient fait trembler les plus asseurés. On leur a méme entendu dire de certaines choses qui sembloient outrées, mais qui n'avoient rien que de veritable & de judicieux. Témoin cette parole si hardie du Prophete Roy.* *Je ne craindrai point plusieurs milliers de peuple quand ils se rangeroient contre moi.* Et ailleurs. § *Quand toute une Armée se camperoit contre moi, mon cœur ne craindroit point.* Cela paroît excessif, mais en effet il ne l'est point. J'avouë que si la perte de la vie eût paru un veritable mal à David, il n'auroit peu tenir ce langage, à moins que d'avoir une promesse particuliere de Dieu

* *Ps. III,* § 7. *Ps. XVII.* 3.

qui l'asseurât que ce grand nombre d'ennemis ne prevaudroient pas contre lui. Mais un homme qui sait que Dieu fera en sa faveur l'une ou l'autre de ces deux choses, ou qu'il garantira sa vie temporelle contre les efforts de ceux qui entreprendront de la lui ravir, ou que s'il permet qu'il la perde il lui en donnera un autre infinîment plus heureuse, & infinîment plus durable pour le dédommager de cette perte; un tel homme, dis-je, ne peut-il pas dire sans exceder qu'il ne craindra point des Armées entieres, quand méme il seroit seul & desarmé?

Je conclus donc que la veritable Confiance toute humble, & toute modeste qu'elle est, va incomparablment plus loin que la fausse qui paroît si outrée & si excessive. Ainsi rien n'étant ni plus admirable, ni de plus grand usage que cette Vertu, il est aisé de comprendre avec quel soin on doit s'appliquer à se l'aquerir.



ONZIÉME DISCOURS.

Des Conditions necessaires à une bonne Priere.

L'Ecriture Sainte attribuë une espece de toute puissance à la Priere. Elle nous fait entendre qu'il n'est rien de si grand, ni de si difficile qu'on ne puisse obtenir en le demandant à Dieu. *Toutes les choses*, dit Jesus Christ, *que vous demanderés au Pere en mon nom, il vous les accordera.* J'avouë que cette promesse ne paroît pas bien conforme à l'experience, & qu'en effet il nous arrive tres-souvent de ne pas obtenir tout ce que nous demandons. Mais cette difficulté s'évanouït si l'on considere que l'Ecriture n'attribuë pas cette efficace à toute sorte de prieres indifferemment. Mais seulement à celles qui sont faites d'une maniere conforme aux regles qu'elle prescrit en d'autres endroits. Elle declare méme que les autres n'obtiennent rien.

rien. * *Vous demandés*, dit S. Jaques, *& n'obtenés point, parce que vous demandés mal.*

Il ne suffit donc pas de demander. Il faut demander bien, & c'est là l'unique moyen d'obtenir. Ainsi il y a un art de prier, & je soûtiens méme que c'est ici le plus important & le plus utile de tous les arts. Les utilités des autres sont assés bornées, mais celui-ci nous procure tout absolûment. Les autres ne mettent en œuvre que nos propres forces, où tout au plus que celles de la nature. Mais l'art dont je parle fait agir l'Auteur & le maître de la nature, & dispose en quelque façon de sa puissance, qui est infinie.

Qu'il importe donc bien de savoir les regles de cet art Divin! Qu'il importe de savoir de quelle maniere il faut prier Dieu! Et qu'il y a peu de choses qui meritent qu'on s'applique avec le méme soin a les apprendre! Je vai remarquer quelques-unes de ces regles, & tâcher de faire conoître les qualités les plus essentielles à une bonne priere. Les plus necessaires sont sans difficulté ces cinq, l'Attention de l'esprit à ce que l'on dit, l'Ardeur & la vehemence du desir qu'on a pour ce qu'on demande, l'Humilité qui nous persuade que nous sommes indignes de l'obtenir, la Confiance qui nous assure que nous l'obtiendrons infailliblement, & la Perseverance qui fait qu'on ne

* *Jaq. IV. 3.*

ne se rebute point, encore qu'on ne l'obtienne pas dés qu'on le demande. Je vai parcourir ces cinq conditions les unes aprés les autres.

De l'Attention.

JE ne m'arréterai pas a prouver qu'il est juste que nous soyons apliqués & recueillis dans nos prieres. Qui en peut douter? Et dans l'Esprit de qui pourroit il tomber que ce soit une chose indifferente de penser à ce que l'on dit en parlant à Dieu? Il est bien plus utile de remarquer qu'en priant on doit appliquer l'esprit à trois choses, à Dieu que l'on prie, à ce qu'on lui demande, & aux paroles qu'on employe pour le lui demander.

De ces trois Attentions la derniere est selon moi la moins necessaire. Pourveu que l'esprit fût fortement occupé de la pensée de Dieu, & de ce qu'on demande à Dieu il importeroit fort peu de savoir en quels termes on le lui demande. Les paroles, qui sont si necessaire à l'égard des hommes, sont tres-inutiles à l'égard de Dieu. Ainsi je suis persuadé que la seule regle qu'il y ait à observer sur cet article, c'est de s'examiner soi-méme, & de voir l'effet que l'Attention aux paroles produit ordinairement en nous. Si elle sert à fixer la legereté de l'esprit, il est bon de ne la pas negliger. Si au contraire elle diminuë & affoiblit l'Attention aux choses, qui est d'une toute autre impor-

 tance,

tance, le meilleur est de ne s'en mettre point en péne.

Arrétons-nous donc à ce qu'il y a de plus essentiel. C'est premierement l'Attention à Dieu. On ne peut douter qu'elle ne soit necessaire, & qu'il n'importe extremement de se souvenir que c'est à Dieu qu'on s'adresse. Le moyen sans cela de faire un juste choix de ce qu'on lui dit?

Mais comme en pensant à Dieu on peut s'attacher à toutes les Perfections qui se trouvent renfermées dans cette vaste & immense idée, il est bon de savoir quelles sont celles qui doivent étre le principal objet de nôtre Attention: Et c'est ce qu'il n'est pas bien difficile de decider. On voit assés qu'il faut s'attacher à celles qui sont les plus propres à nous inspirer les sentimens les plus necessaires a rendre nos prieres plus accomplies, c'est à dire comme on le comprend sans péne, son immense Grandeur, sa Pureté, & sa Miséricorde. La veuë de sa grandeur doit nous inspirer du respect. La pensée de sa pureté peut exciter nôtre repentance; & la persuasion de sa misericorde est en état de soûtenir nôtre foi.

Rien ne me paroît plus propre à remedier à nos distractions qu'une pensée un peu vive de la grandeur & de la Majesté de Dieu. Les plus legers & les plus distraits se recueillent lors qu'ils se trouvent en presence de quelque grand Prince. Cette Majesté sensible qui environ-

ne les Rois de la terre, fait un terrible impression sur toutes sortes d'esprits, & personne n'ignore le effets surprenans que cette impression produit tous les jours. Que seroit-ce, si lors qu'on fléchit les genoux en presence de Dieu, on pouvoit se representer la moindre partie de cette Gloire & de cette Grandeur infinie qui environne cette sainte & immortelle essence, au prix de laquelle les Rois sont quelque chose de moins que le neant méme?

Ainsi je ne voi rien de mieux dans ces occasions que de faire effort pour se representer la pompe & la splendeur de la Jerusalem Celeste, les plus sublimes des Seraphins prosternés & aneantis aux piés du throne de Dieu dont elle est le Temple, toute la nature soûmise à ses loix, & en état d'étre détruite & abîmée par le plus petit souffle de sa bouche, par la plus legere inclination de sa volonté.

Un regard encore jetté sur nôtre propre neant peut-étre de grand usage en cette occasion. Que suis-je, miserable, devant cette Grandeur & cette Majesté incomprehensible aux piés de laquelle j'ai l'audace de me jetter? De moi-méme, & sans ses bienfaits je ne suis absolûment rien. Par sa grace je suis devenu quelque chose. Mais par l'abus criminel que j'ai fait de mes avantages, je me suis mis infinîment aux dessous du neant dont sa puissante main m'a tiré, l'Enfer que j'ai merité étant

tout autrement à craindre que la perte totale de l'étre. Je suis donc bien bas au dessous du moindre des étres. Et cela étant, que suis-je auprés de l'Etre des Etres? Que suis-je devant celui, devant lequel les Anges mémes ne sont rien du tout.

Il est bon aussi de penser à la pureté de Dieu, & quand je parle de sa pureté, je parle du principe de l'aversion qu'il a pour le crime, & qui fait que de tous les objets qui s'offrent à sa conoissance c'est sans difficulté le plus odieux & le plus choquant. Rien ne lui déplaît davantage. Par consequent, si l'on conçoit bien cette perfection, on se representera sans péne ce qu'est à ses yeux une ame souïllée de plusieurs pechés, ce qui ne peut qu'exciter de la confussion & de la douleur dans le cœur de ceux à qui la conscience fait quelque reproche.

Mais comme cette pensée pourroit jetter dans le desespoir, il y faut necessairement ajoûter celle de la misericorde de cè méme Dieu, dont la Sainteté & la Justice nous épouvantent. Il faut se representer cet excés d'amour, qui absorbe toutes nos pensées, & qui l'a fait consentir à exposer son cher Fils à la cruelle mort de la croix pour nôtre salut. D'où il est si malaisé de ne pas conclurre qu'il est impossible qu'il nous rejette si nous recourons à lui avec tant soit peu d'ardeur.

Voilà ce qu'emporte cette Attention à Dieu, qui est si essentielle à une bonne priere. J'ai

dit

dit aussi qu'il faut s'appliquer aux choses mémes qu'on lui demande, & tâcher de concevoir le plus fortement qu'on pourra l'excellence, l'utilité, & la necessité de chacune des graces qu'on veut recevoir. Si l'on demande la remission des pechés il faut se representer ce qu'on deviendroit si Dieu nous refusoit cette grace, & nous punissoit en sa rigueur. Si l'on demande les lumieres & la sanctification de son Esprit, il faut tâcher de comprendre la depravation, les desordres, & les foiblesses de la nature, avec toute l'impuissance où nous nous trouvons de nous-mémes de faire la moindre chose pour la gloire de Dieu & pour nôtre propre salut.

Je dis la méme chose des autres biens que nous pouvons demander à Dieu, & j'ajoûte que si l'on veut pratiquer exactement tout ce que je viens de dire, & une bonne partie de ce que je dois ajoûter, on doit observer trois choses que je croi de la derniere importance.

Il faut premierement s'imposer une loi que l'on ne viole jamais, de ne commencer ses Prieres particulieres, car c'est seulement de celles-là que je parle, qu'aprés avoir medité pendant quelques momens, ou pour mieux dire pendant une espace considerable de temps, sur tous les sujets que j'ai indiqués, je veux dire sur la Grandeur, la Sainteté & la Misericorde de Dieu, sur le besoin que nous avons de ses graces, sur leur excellence, & sur nôtre in-

dignité. En effet, je ſuis perſuadé que la pluſpart de nos diſtractions & ne nos langueurs ne viennent que de ce que nous commençons ordinairement nos Prieres en venant de penſer à des choſes qui n'ont aucun rapport à ce que nous allons demander, & qui tout au moins ſont ordinairement aſſés vaines. Ayant la téte remplie de ces chimeres en commençant nos devótions, il eſt comme impoſſible qu'elles n'y reviennent tout incontinent, & n'interrompent nôtre Attention. De ſorte que pour eviter cet inconvenient, il faut preparer nôtre eſprit à s'attacher à ce qu'il va faire, à quoi je ne voi rien de ſi propre que la Meditation dont j'ai parlé.

Cette Meditation chaſſera ces vains fantômes qui nous occupent, & mettra nôtre eſprit en train de penſer à Dieu & à ce que nous lui devons demander. Elle fera méme quelque choſe de plus important. Elle touchera le cœur, & le cœur une fois touché fixera l'eſprit. Car qui peut douter qu'un cœur penetré du ſentiment de ſes maux, & plein de deſirs pour tout ce qui les peut guerir, n'attache l'eſprit, & ne le rempliſſe de penſées pour tout ce qui a du rapport à ce grand objet?

Un autre ſecours, qui n'eſt pas moins efficace que le precedent, c'eſt de n'àvoir point de formulaire fixe & arrété pour ces mémes prieres particulieres, dont je continuë tousjours de parler, mais de les compoſer ſur le

champ,

champ, & les repandre, si je l'ose dire, de l'abondance & de la plenitude de nôtre cœur, ce qui ne sera par difficile en observant la regle que je viens de donner. Car enfin une meditation appliquée fera naître une foule de pensées qui ne sauroit tarir de long-temps.

Au reste, on comprend sans péne l'efficace de ce secours. Chacun voit assés de soi-méme que lors qu'on recite, ou qu'on lit un formulaire qui revient ordinairement, & de temps en temps, l'esprit n'a rien à faire, & il n'y a que les yeux, ou tout au plus la memoire, qui s'y occupe: Et comme l'esprit ne sauroit demeurer oisif, il se fait des affaires lors qu'il lui semble qu'il n'en a pas, & il n'y a rien de si petit, ni de si éloigné à quoi il ne s'applique. Ainsi le meilleur est de l'occuper saintement par la necessité où on le met de chercher les pensées qui doivent composer nos prieres.

Enfin le dernier avis que j'ai à donner sur ceci, c'est que lors que les precautions que je viens d'indiquer ne suffisent point, & que nonobstant tout ce qu'on a fait pour attacher son esprit à ce que l'on dit, on s'apperçoit que l'on est distrait, il faut se representer combien ce manquement est honteux, & quel desordre c'est d'étre si peu maître de soi-méme, & aprés en avoir gemi devant Dieu, & lui avoir demandé son secours, il faut faire de nouveaux efforts pour se recueillir. Mais quand méme on ne pourroit pas d'abord en venir à bout,

il ne faudroit, ni se rebuter, ni perdre esperance, mais s'obstiner à continuer tousjours de prier, soit en recommençant sa priere, soit en poursuivant celle qu'on a commencée, jusqu'à ce qu'à force de perseverance & de contention on se soit rendu maître de son esprit, & on l'ait en quelque sorte forcé de se fixer & de s'appliquer.

En agissant ainsi, on a lieu d'esperer qu'on reüssira, au lieu qu'en achevant sa priere de la maniere qu'on l'a commencée, on peut s'asseurer qu'elle est inutile, & qu'elle n'est nullement de l'ordre de celles qui obtiennent ce qu'elles demandent. Car enfin qu'elle pourroit étre l'efficace d'une priere qui n'a sa source que dans la bouche ou dans la memoire, & où l'esprit & le cœur n'ont aucune part? D'une priere encore qui non seulement a ce grand defaut, mais qu'on fait qui l'a sans le corriger? En effet Dieu est assés misericordieux pour pardonner les imperfections qu'on corrige, peut-étre méme celles qu'on ignore encore qu'on ne les corrige point. Mais pour celles qu'on voit, & qu'on sent, & qu'on laisse neantmoins subsister, je ne puis croire qu'il les pardonne.

On me demandera peut-étre si pour exciter davantage nôtre Attention, il est bon de prononcer nos prieres, ou s'il est mieux de n'en faire que de mentales. Mais c'est sur quoi châque particulier doit se consulter. L'experience est le meilleur maître qu'on puisse avoir

sur

sur ce sujet, & chacun doit preferer les prieres mentales ou les vocales, selon qu'il aura remarqué qu'il est d'ordinaire plus ou moins appliqué dans les unes que dans les autres.

De l'Ardeur qui doit animer les Prieres.

L'Ardeur est au cœur ce qu'est l'Attention à l'esprit, & l'une de ces qualités n'est pas moins necessaire à une bonne priere que l'autre. Il y a seulement cette difference que l'Attention doit étre tousjours égale dans toute sorte de prieres, au lieu que l'Ardeur doit étre proportionnée à la necessité & à l'excellence de ce qu'on demande à Dieu. De-là vient qu'on ne sauroit étre trop recueilli dans la priere. Mais il est aisé de demander avec trop d'empressement : Et quoi que le defaut soit incomparablement plus ordinaire ici que l'excés, cet excés neantmoins n'est pas si rare qu'il ne nous arrive souvent d'y tomber.

Il est deux sortes de faveurs que nous pouvons demander à Dieu, les spirituelles & les temporelles. Je mets au premier rang la remission des pechés, les graces du S. Esprit, & generalement tout ce qui nous est necessaire pour plaire à Dieu, & pour nous sauver. Je mets au second la santé, la prosperité, le repos, la delivrance dans nos dangers, generalement tout ce qui peut étre de quelque usage pour passer doucement & commodement cette vie.

Il eſt permis de demander à Dieu les unes & les autres de ces faveurs. Mais il faut demander les premieres avec toute la vehemence & toute la contention de nos cœurs; au lieu que pour les ſecondes il ne faut les demander que comme en tremblant, parce qu'en effet il n'eſt permis de les deſirer qu'avec beaucoup de moderation. Car outre que leur utilité eſt tres-bornée, lors méme qu'elle eſt la plus grande elle depend abſolûment de la diſpoſition où nous nous trouvons: Et comme cette diſpoſition nous eſt ordinairement inconuë, nous ne ſavons auſſi ſi ces choſes nous ſeront nuiſibles ou avantageuſes, ce qui fait que nous ne devons, ni les deſirer fortement, ni les demander que ſous condition.

Le grand empreſſement pour cette ſorte de choſes n'eſt pas ſeulement une preuve de nôtre ignorance, mais encore la marque infaililble d'une attache exceſſive à la terre & à ſes faux biens, c'eſt à dire d'une diſpoſition directement oppoſée à celle d'un veritable Chétien, qui ne ſoûpire qu'aprés le Ciel. Il eſt certain auſſi que plus cette ſorte de prieres ſont vehementes, & moins elles ſont efficaces. Pour obtenir cet ordre de choſes, il faut les deſirer avec moins d'Ardeur. C'eſt ce que le Fils de Dieu nous apprend par ces admirables paroles, * *Cherchés premierement le Royaume de Dieu & ſa juſtice, & toutes ces choſes vous ſeront données.*

* *Matt. VI. 33.*

données par dessus. Ces autres choses qui seront ajoûtées, sont les benedictions temporelles, & Jesus Christ les promet à condition qu'on n'en fera pas le premier & le principal objet de ses desirs. Preuve evidente, que le grand empressement est plus propre à nous les faire refuser qu'à nous les faire obtenir. Aussi voyons-nous que Salomon les obtient en ne les souhaittant pas, & en leur preferant la Sagesse qui est un bien spirituel.

Il est vrai qu'il y a une exception à faire à ce que je viens de dire. Il est permis de demander ardemment les biens temporels lors qu'on les demande pour les autres à qui on les croit necessaires. La charité autorise cet empressement, & le rend tout aussi beau que l'amour propre le rendroit honteux. C'étoit le sentiment du Prophete Elie. Il n'avoit point d'attache à la vie, témoin ce qu'il disoit à Dieu que la mort lui étoit plus avantageuse que la vie. Mais lors qu'il fut question de l'enfant de la veuve de Sarepta il ne negligea rien pour en obtenir la resurrection.

Il n'en est pas de méme des biens spirituels. On ne sauroit ni les souhaitter, ni les demander avec trop d'Ardeur, soit pour soi-méme, soit pour les autres. Dans cet ordre de choses une priere poussée avec langueur & avec negligence est le caractere d'un cœur profane & rempli de mépris pour la Divinité & pour ses bienfaits. Disposition horrible, & qui selon

de grands Theologiens fait le dernier excés où l'on peut porter le peché. C'est pourquoi lors que S. Jaques éleve le plus l'efficace de la priere, il demande expressement qu'elle soit accompagnée d'Ardeur & de vehemence. * *La priere du Juste faite avec vehemence est de grande efficace.*

Mais il est assés inutile de s'amuser à prouver une chose qui est si evidente, & dont il est impossible de douter. Il vaut bien mieux de chercher le remede de nos langueurs, & pour le trouver plus heureusement de s'appliquer à en découvrir l'origine.

Les langueurs que nous sentons dans nos prieres viennent principalement de ce que nous ne desirons que foiblement le graces que nous demandons. Si nous souhaittions les biens de la grace avec la méme Ardeur que ceux de la terre, si le pecheur desiroit la remission de ses pechés, les lumieres & le secours de l'Esprit de Dieu, de la méme maniere que l'avare desire de s'enrichir, le mondain de se pousser & de s'avancer, le vindicatif de perdre son ennemi, ses prieres seroient tout autrement ferventes & tout autrement efficaces qu'elles ne le sont. Mais le mal est que nous sommes tous de feu pour la terre, tous de glace pour le Ciel, & pour tout ce qui nous y conduit.

L'u-

* *Jaq. V. 16.*

L'une de ces choses est méme la cause de l'autre. Nous sommes froids pour le Ciel parce que nous sommes ardens pour la terre. L'ame est tout aussi peu en état que le corps de se mouvoir à la fois de deux mouvemens opposés. Ce qui l'approche de l'une des extremités l'éloigne necessairement de l'autre. Ainsi tout autant qu'elle a d'amour pour la terre, tout autant faut-il de necessité qu'elle ait d'indifference & de mépris pour le Ciel.

Qui ne sait cependant l'attache excessive que nous avons pour la terre? Pour en étre convaincu il n'est peut-étre pas necessaire que nous jettions les yeux sur les autres, ni que nous fassions quelque attention à la maniere en laquelle toute la terre se conduit. Il suffit de refléchir sur nous-mémes. Chacun trouvera dans son propre cœur de quoi se convaincre de cette triste verité. Je n'en excepte pas les plus avancés dans la voye du Ciel. S'ils sont gueris de ces passions grossieres qui tyrannisent la pluspart du monde, de l'ambition, de la volupté, & de l'avarice; ou pour mieux dire s'ils n'en sont pas absolûment possedés, ce qui est si rare, sont-ils entierement gueris du desir d'étre estimés de ceux-là mémes qu'ils n'estiment point, c'est à dire d'une foiblesse dont les enfans mémes devroient rougir? Regardent-ils avec indifference le mépris que l'on a pour eux? Demeurent-ils convaincus qu'on a raison de les mépriser, & qu'ils valent en ef-

fet

ſet beaucoup moins qu'on ne les eſtime? N'ont-ils pas un peu trop d'attache pour les plaiſirs innocens? Et n'en changent-ils pas la nature par l'excés du ſoin qu'ils employent à les rechercher. Enfin quoi qu'ils ne faſſent point d'injuſtice pour aquerir des commodités, n'ont-ils pas un peu plus de repugnance qu'il ne faudroit à s'en défaire pour faire du bien aux povres?

Je ne m'arréterai pas à rechercher les cauſes de cette attache que nous avons pour les biens de la terre. On comprend aſſés qu'elle a ſa ſource dans l'union de l'ame & du corps, dans les prejugés de l'enfance, dans l'habitude que nous avons contractée de ne nous conduire que par les ſens, dans la mauvaiſe éducation qu'on nous a donnée, dans la contagion du commerce que nous avons eu avec les mondains, & dans le reſte des choſes ſemblables que tant d'habiles gens ont remarquées.

Je paſſe donc à une ſeconde cauſe de nos degoûts pour les biens du Ciel. Je la fais conſiſter dans la nature de la conoiſſance que nous avons de leur utilité. Cette conoiſſance a deux terribles deſavantages. Elle eſt obſcure. Elle eſt douteuſe & incertaine.

Elle eſt premierement obſcure car c'eſt une foi. *C'eſt par la foi que nous cheminons, non pas par la veuë*, diſoit excellemment S. Paul. Je voi les biens de la terre, je les goûte, je les touche. Je ſens leur douceur, j'éprouve leur

utilité.

utilité. Cela fait que j'en suis charmé. Mais je ne voi ni la grace, ni la gloire. Tout au plus je croi l'une & l'autre, & la foi, qui est tout ce que j'en puis avoir, est une conoissance essentiellement obscure, qui ne fait voir qu'en enigme, & comme dans un miroir.

Qu'on s'imagine ce que ce seroit s'il nous étoit permis de passer un quart d'heure dans le Paradis & dans l'Enfer, de goûter les plaisirs de l'un, & de sentir les douleurs de l'autre, que l'on compare les effets que cette conoissance intuitive & experimentale produiroit vraisemblablement, qu'on les compare, dis-je, avec tout ce que peut faire cette conoissance obscure que la foi nous donne. Que l'on se represente d'un côté le jour que la presence de ces grands objets feroit naître, & de l'autre cette nuit obscure qui dure autant que la vie, & qui ne se dissipe que par la mort. On verra bien qu'il ne faut pas attendre les mémes effets de deux causes si differentes.

Mais ce n'est pas tout. Nôtre foi n'a pas seulement les imperfections qui viennent de son essence. Elle en a d'autres qui viennent de nôtre corruption. Elle n'est pas seulement obscure en son genre, elle est encore foible & languissante depuis le peché. Quoi qu'elle ait toute l'autorité de Dieu, toute l'immutabilité de ses resolutions, toute la verité de sa parole pour son fondement, elle ne se persuade les mysteres que foiblement, & avec beaucoup plus

plus de doute que nous n'en avons pour cent choses que nous ne savons que sur le rapport des hommes, qui sont tous naturellement menteurs.

Ainsi ne conoissant les biens de la grace, premierement que par foi, en deuxiéme lieu que par une foi foible & chancelante, faut il s'étonner si l'on ne les desire que languissamment.

Voilà donc déja deux causes de nos langueurs. J'en trouve une troisiéme dans la maniere en laquelle nous considerons la mort. Nous la regardons tousjours comme éloignée, & le Demon nous fait sur son sujet une illusion tres-semblable à celle des perspectives, qui nous font paroître au bout d'une allée à perte de veuë des objets qui ne sont qu'à deux pas de nous. Nous nous promettons tousjours des années de vie, & comme par une autre erreur nous ne considerons l'utilité des biens de la grace que par rapport à la vie à venir, comme s'il y avoit aucun moment pendant celle-ci où ils ne soient pas absolûment necessaires, nous croyons qu'il seroit aussi ridicule de s'empresser à se les procurer de bonne heure, qu'il le seroit à un jeune homme de faire provision de lunettes pour s'en servir lors qu'il sera vieux.

Voilà en peu de mots les veritables causes de nos langueurs. Par consequent, pour y remedier il faut ôter ces trois causes, ou du

moins

moins les diminuër autant qu'on pourra. Il faut premierement arracher de nôtre cœur l'amour de la terre & de ses faux biens, ce qu'on fera sans péne pourveu qu'on veüille mediter bien serieusement sur ces trois objets; la disproportion infinie qu'il y a entre le temps & l'eternité, l'inutilité des biens de la terre, pour cette eternité, & l'impossibilité qu'il y a à se sauver si l'on ne se guerit de l'amour de ces vains objets.

A l'égard de la seconde cause j'avouë qu'on ne peut pas changer la nature de nôtre foi, & qu'ainsi à cet égard il n'y a qu'à se soûmettre humblement à la Loi que Dieu nous a imposée. Mais il est vrai aussi qu'on peut reprimer les doutes qui naissent des tenebres de nos esprits, de l'orgueil & de la depravation de nos cœurs. Nous pouvons affermir nôtre foi en meditant les raisons que nous avons de nous persuader les verités qu'elle embrasse, & que tant de grands hommes ont pris le soin de mettre dans tout leur jour.

La troisiéme cause de ce grand mal est encore plus aisée à guerir. Il ne faut pour cela que se mettre un peu fortement dans l'esprit combien il est possible que chacun de nos momens soit le dernier de nôtre vie. Sur tout il faut se representer quel avantage c'est d'étre du nombre des enfans de Dieu, & quel malheur au contraire d'étre les esclaves du Demon. Si l'on comprend tant soit peu ceci on verra tres dis-

tincte-

tinctement que rien n'eſt plus preſſé que de ſe tirer de ce ſecond état pour ſe mettre dans le premier. On ſoûpirera aprés tout ce qui peut produire cet heureux effet. Et on le demandera à Dieu avec ardeur & avec zele.

De l'Humilité qui doit accompagner nos Prieres.

JE ne voi point d'oppoſition plus choquante que celle qui ſe trouve naturellement entre la priere & la vanité. La priere eſt d'elle-méme l'action du monde la plus humiliante. C'eſt une confeſſion expreſſe de nôtre indigence, & rien n'a tant de rapport à un pecheur qui prie que l'action d'un mendiant qui demande l'aumône, & celle d'un criminel qui fait amende-honorable. Qu'on ſe figure combien un ſot orgueil ſeroit ridicule dans ce criminel & dans ce mendiant. On comprendra quel objet la vanité qui ſubſiſte pendant la priere doit preſenter aux yeux de Dieu.

On peut s'en guerir ſi l'on peut comprendre, non ſeulement la diſproportion infinie qu'il y a entre Dieu & nous, & que j'ai déja touchée dans un autre endroit, mais encore ſi l'on fait attention à deux autres choſes, la grandeur de nos defauts, & la petiteſſe de nos perfections.

Nous ſommes tous des pecheurs. Qui en peut douter? Chacun de nous offenſe Dieu en

mille

mille façons differentes. Je laisse là ces pechés grossiers qui consistent dans des transgressions positives de quelqu'un des commandemens de la Loi, & qu'il est si rare de voir commettre à de veritables enfans de Dieu. Combien les plus regenerés n'en commettent-ils pas d'autres tous les jours? Combien ne font-ils pas de larcins à Dieu en donnant au vain desir de plaire à des hommes corrompus, le tems, le soin, & l'application, qu'il ne faudroit donner qu'au desir de plaire au Souverain arbitre de toutes choses? Combien de secrets mouvemens de depit & d'indignation contre ceux qui ne nous estiment, ou qui ne nous ménagent pas autant qu'il nous semble qu'ils le devroient? Combien de comparaisons secrettes que nous faisons de nous-mémes avec les autres pour nous persuader qu'ils ne nous valent pas? Combien de paroles inutiles? Combien de pensées criminelles?

Ce sont-là pourtant autant de pechés, & de pechés mortels en un certain sens, je veux dire qui d'eux-mémes, & de leur nature meritent la mort eternelle, & la causeroient effectivement si Dieu ne nous les pardonnoit par sa grace, & en consideration du merite de son saint Fils.

Quels sujets par consequent d'humiliation & d'abattement pour ceux qui avoient tant d'obligations & tant de secours pour les eviter? Pour ceux qui sont sans cesse sous les

yeux

yeux de Dieu, éclairés de sa lumiere, & exposés à ses redoutables regards? Pour ceux enfin que Jesus a rachetés, & dont il s'est aquis les cœurs, & tous les mouvemens de ces cœurs, au prix de son sang?

Je n'en trouve pas de moindres dans nos vertus & nos bonnes œuvres. Que sont ces vertus? Le plus souvent des vices affoiblis, & des imperfections deguisées. C'est ce que plusieurs excellens Auteurs ont entrepris de prouver, & je suis persuadé qu'il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son propre cœur la verité de ce qu'ils semblent dire sur ce sujet de plus incroyable.

Ainsi pour humilier les plus vains je n'exigerois d'eux qu'une seule chose. C'est qu'ils voulussent bien s'étudier & s'observer eux-mémes. C'est qu'ils se donnassent le soin de deméler tous les secrets ressorts de leur cœur, & de tout ce qui se passe au fond de leur ame lors qu'ils font quelque bonne action. Ils verroient que tout s'y conduit par des motifs si petits, si bas, si indignes d'un enfant de Dieu, qu'il est impossible qu'ils n'en eussent honte.

Mais voici quelque chose de plus efficace pour mortifier nôtre vanité. L'un des plus essentiels caracteres des enfans de Dieu c'est de faire de perpetuels progrés dans la voye du Ciel. C'est ce que j'ai prouvé dans un autre endroit. Ainsi il est certain que tout veritable

enfant de Dieu doit avoir moins de defauts, & plus de vertus & de perfections, qu'il n'en avoit un ou deux ans auparavant. En effet, s'il en étoit autrement tout ce temps qu'il auroit passé sans avancer le grand ouvrage de son salut, seroit un temps perdu & par consequent un malheur épouvantable.

Que chacun cependant s'examine sur ce pié. Qu'il voye de combien il est plus avancé dans la voye du Ciel qu'il n'étoit il y a un an, il y a quatre ans, il y a dix, quinze, ou vingt ans. Qu'il examine de quels defauts il s'est corrigé, & quelles vertus il a aquises. Qu'il compare la longueur du temps avec la grandeur de ses progrés, & voye si l'une de ces choses a du rapport & de la proportion avec l'autre. Il en est peu que cette consideration toute seule ne soit capable d'épouvanter.

Je laisse les autres raisons qui se presentent d'elles-mémes, & que l'on peut prendre de la consideration de l'Enfer que nous meritons, de ce que nous ne contribuons rien, ou presque rien à nôtre salut, de ce que la grace fait tout. Comme il n'est personne qui ne voye ceci je le laisse, & je passe à la quatriéme qualité d'une bonne priere qui est la Confiance.

De la Confiance en la bonté de Dieu.

IL n'eſt peut-étre rien que l'Ecriture exige plus expreſſement ni plus fortement ſur le ſujet de la priere que la Confiance. Elle veut qu'on s'aſſeure d'obtenir tout ce qu'on demande. Témoin ce que le Fils de Dieu dit à ſes Diſciples. * *Tout ce que vous demanderés en priant croyés que vous le recevrés, & il vous ſera fait.* Témoin encore ce que dit S. Jaques: § *Si quelqu'un a faute de ſageſſe qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous benignement, & ne la reproche point, & elle lui ſera donnée. Mais qu'il la demande en foi ne doutant nullement: car celui qui doute eſt ſemblable au flot de la mer agité du vent. Et que cet homme-là ne s'attende point de recevoir rien du Seigneur.*

Ceci paroît ſurprenant. Car enfin n'y a-t-il pas aſſés de hardieſſe à prier Dieu, ſans qu'il y faille encore ajoûter l'aſſeurance d'en étre exaucé? Eſt-ce bien ſe ſouvenir de ce que l'on eſt que de s'adreſſer à un Etre auſſi grand, auſſi ſublime, & auſſi redoutable que Dieu? Que ſommes-nous qui l'entreprenons? Miſerables vers de terre, à péne ſortis du neant qui eſt nôtre origine, & tousjours plongés dans le crime, dans les tenebres, & dans l'indigence, incapables de tout, ſi ce n'eſt de nous égarer, de pecher, & de nous perdre. Quelle hardieſ-

ſe

* *Marc. XI. 24.* § *Jaq. I. 5. 6. 7.*

se ne faut-il pas à ces chetifs vermisseaux, à ces vils atômes, pour oser se presenter devant une Majesté aussi redoutable que celle de Dieu? Quelle hardiesse pour étaler toutes nos miseres, tous nos desordres, toutes nos ordures, à ces yeux si purs, & si saints? Quelle hardiesse enfin pour lui demander des biens si grands & si excellens en eux-mémes, & en méme temps si disproportionnés à nôtre indignité & à nôtre neant? toute la gloire de son Royaume, toute la felicité de son Ciel, son throne méme, ou pour mieux dire sa propre essence, car en lui demandant le salut nous ne lui demandons pas moins que lui-méme.

Cela paroît outré & excessif. Cependant ce n'est pas assés. Il ne suffit pas de se presenter devant cette Majesté redoutable, il ne suffit pas de lui demander ces biens immenses, il faut encore s'asseurer qu'on les obtiendra. N'y a-t-il pas de l'insolence dans ce procedé? Il y en auroit sans doute si on s'y ingeroit de soi-méme & si d'ailleurs on s'appuyoit sur sa dignité ou sur son merite. Mais il n'y a rien de plus raisonnable lors que d'un côté on le fait pour obeïr à un ordre exprés qu'on en a reçu, & que de l'autre on s'appuye uniquement sur la bonté & sur la misericorde du Dieu qu'on invoque.

C'est penser bassement de Dieu, & c'est méme porter l'orgueil aux derniers excés, que de croire qu'on puisse faire pour l'honorer

quel-

quelque chofe de mieux que ce qu'il exige lui-méme. C'eft en effet s'élever au deffus de lui, & preferer nos miferables & troubles lumieres aux fplendeurs immortelles de fa fageffe infinie. Ainfi puis qu'il nous commande de lui adreffer nos prieres, & de lui demander tout ce qu'il a eu la bonté de nous promettre & de nous offrir, ce feroit une veritable defobeïffance de ne le pas faire, & c'eft au contraire fe foûmettre à lui que de le prier & de fe promettre d'obtenir ce qu'on lui demande.

On fe trompe encore lors qu'on s'imagine qu'il y ait quelque chofe d'oppofé à la grandeur & à la Majefté de Dieu à s'abaiffer jufqu'à des creatures auffi viles & auffi abjectes que les pecheurs. Car premierement fi on pretendoit que Dieu ne fe communiquât qu'à des étres qui euffent quelque proportion avec le fien, on pretendoit qu'il ne fe communiquât à pas un, les plus fublimes de tous les étres n'étant pas moins au deffous de lui que les plus abjects. Et d'ailleurs qu'eft-ce qui fait fa grandeur que fes perfections? Quelle de fes perfections y contribuë plus que fa mifericorde & que fa bonté? Et qu'eft-ce qui fait éclatter cette bonté & cette mifericorde autant que la baffeffe & l'indignité des creatures qui en font les objets?

On fe trompe enfin lors qu'on fe figure que l'excellence des biens qui nous font neceffaires eft une raifon qui nous empéche de nous y at-

tendre.

tendre. On ne considere pas que les plus grands biens ne coûtent pas plus à Dieu que les plus petits, qu'il lui est tout aussi aisé de nous accorder beaucoup, que de nous accorder peu, & qu'au reste il est infinîment plus digne de sa liberalité & de sa magnificence de remplir absolûment tous nos vuides, que de nous laisser manquer de quoi que ce soit.

La Confiance est donc plus sage qu'elle ne paroît, & j'ajoûte méme qu'elle l'est infinîment plus que celle des hommes du monde. Ceux-ci s'appuyent sur rien, car qu'est-ce que leur adresse, que leur credit, ou que leur pouvoir? Qu'est-ce que l'adresse, le credit, ou le pouvoir des autres qui les favorisent? Au lieu que le fidelle a droit de compter sur toute la puissance de Dieu, sur cette vaste & infinie puissance qu'aucun obstacle ne peut arréter. Et pour ce qui regarde sa volonté, qui est necessaire pour mettre en œuvre cette puissance, combien n'avons-nous pas de raisons de nous persuader qu'elle ne nous manquera pas? Sa propre bonté, ses compassions, sa parole, le merite de son saint Fils, l'intercession de ce grand Redempteur, chacune, dis-je, de toutes ces choses, & à plus forte raison toutes ensemble, nous permettent-elles d'apprehender que Dieu ne nous veüille pas exaucer?

Que nous avons donc d'obligation à étouffer tous les mouvemens de défiance que la chair

soûleve au fond de nos cœurs toutes les fois que nous adressons nos prieres à Dieu? Il est vrai que comme nous manquons de Confiance à certains égards, il ne nous arrive que trop souvent de la porter au de-là de la juste mesure qu'elle doit avoir. Mais comme j'ai examiné tout ceci dans un des Discours precedens, je ne m'y arréterai pas presentement, & je passerai à la derniere qualité d'une bonne priere. C'est l'assiduité & la perseverance.

De la Perseverance.

IL faut un terrible fond d'impieté pour ne faire jamais de priere. Les plus indevots prient quelquefois. Mais peu donnent à ce saint exercice tout le temps qu'il demanderoit. Les uns passent leur vie dans des dissipations perpetuelles, parmi les affaires & les amusemens de la terre. Les autres pour qui la priere est une occupation penible & accablante ne pensent jamais en trouver la fin. De-là vient qu'ils ne s'y appliquent que le moins qu'ils peuvent.

Il est pourtant vrai que pour prier ave succés il faut prier avec perseverance. *Priés sans cesse*, dit un Saint Apôtre, & la Parabole du Juge inique, & l'exemple de la Cananéenne font voir clairement que Dieu refuse souvent à de premieres demandes des graces qu'il accorde à des prieres ferventes & reïterées. Pour

Pour nous y resoudre je voudrois en premier lieu que l'on considerât ce que la priere est en elle-méme. C'est un entretien de l'homme avec Dieu. C'est par consequent le plus grand honneur que cet homme puisse recevoir. Un sujet se croit infinîment honoré lors qu'il lui est permis d'abòrder son Prince, & je ne croi pas qu'il y ait d'exemple d'un sujet qui ait quitté brusquement son Roi dans le temps que ce Roi lui témoignoit qu'il étoit bien aise de lui parler. Qu'on se represente maintenant l'abîme de disproportion qu'il y a entre la grandeur de Dieu & celle des Rois. On comprendra l'injustice des dégoûts que nous sentons dans nos prieres.

Cependant cette consideration n'est pas la seule qui doit nous porter à donner tout le temps que nous pourrons à cette sainte occupation. Son utilité doit faire encore le méme effet. C'est le seul remede à nôtre indigence. Il ne faut pas de grandes reflexions pour étre convaincus de nôtre misere. Chacun la sent, chacun en est accablé. Nous manquons de tout. Mais au milieu de cette povreté spirituelle nous avons une ressource infaillible pour nous enrichir. C'est la priere qui nous communique tout ce que nous n'avons pas, pourveu seulement que ce que nous n'avons pas nous soit veritablement utile. Nous n'avons qu'à le demander pour l'obtenir. Faut-il aprés

cela que suivre la pente que l'amour propre nous donne pour nous appliquer sans cesse à cet exercice?

Nous le devons encore par cette troisiéme raison que le plus souvent nos prieres sont tres-defectueuses & tres-imparfaites. Nos distractions, nos langueurs, & les autres manquemens que je tâche de corriger par ces reflexions, font que bien loin de plaire à Dieu, & d'obtenir ses faveurs, nous l'offensons & l'irritons contre nous. Il ne faut donc compter pour rien cette sorte de prieres. Et cela étant, n'est-il pas bien juste de faire tous nos efforts pour en faire de meilleures? Ne faut-il pas dans ce dessein en faire le plus qu'on pourra, afin qu'au moins dans ce grand nombre il s'en trouve quelqu'une de bonne?

Quand tout cela ne seroit pas, il devroit nous suffire de savoir que c'est la volonté de Dieu, & nôtre devoir pour nous porter à vaincre toutes les repugnances que nous pouvons avoir à le pratiquer. Car quels Chrétiens sommes-nous si sachant que Dieu veut que nous l'invoquions sans cesse nous refusons de le faire, si conoissant nôtre devoir nous nous obstinons à le negliger?

Ici l'on me demandera peut-être lequel est le meilleur, ou de ne faire que peu de prieres, mais de les faire fort longues, ou de n'en faire que de courtes, & d'y revenir plus souvent. Pour moi

moi j'approuverois beaucoup plus les prieres frequentes, & les élevations vives & soudaines de l'esprit à Dieu, sur tout lors qu'elles sont entremélées de meditations. Cependant je ne pense pas qu'il en faille faire une regle, parce qu'en effet les dispositions des esprits sont tres-differentes. Il en est à peu prés de l'ame comme du corps. On voit des gens qui se portent mieux en ne faisant qu'un bon repas en vingt-quatre heures, d'autres au contraire ont besoin d'en faire deux ou trois, mais legers. Telle ame de méme se soûtient mieux dans une longue priere, & telle au contraire a besoin d'interrompre souvent les siennes pour les rendre plus vehementes. C'est donc à châque particulier à s'examiner, & à voir ce qui lui convient le mieux.

Methode abregée pour pratiquer tout ce qu'on vient de remarquer.

JE ne sai si l'on trouvera qu'il y a un peu trop de preceptes dans ce que je viens de dire. Quoi que je ne sois nullement de ce sentiment je ne laisserai pas de m'y accommoder. Je puis en effet me serrer sans perdre quoi que ce soit, & reduire tous ces preceptes à un seul, qui ne laissera rien à ajoûter pourveu qu'on l'observe bien exactement. C'est celui que S. Augustin donnoit autrefois, quoi que sur un autte sujet.

Aimés, disoit-il, *& puis faites ce qu'il vous plaira*. Je puis dire la méme chose de la priere. Celui qui voudra savoir en un mot ce qu'il doit faire pour rendre les siennes plus accomplies, & par consequent les plus efficaces, peut s'asseurer qu'il y reüssira pourveu qu'il aime bien Dieu.

Quel danger y a-t-il que nôtre esprit s'égare aprés aucun autre objet si nôtre cœur est rempli d'amour pour celui que nous invoquons? Qui ne sait combien il est naturel de penser à ce qu'on aime & de ne penser qu'à cela? & qui peut douter que nos distractions & nos absences d'esprit ne viennent de-là? Nous ne pensons point à Dieu, parce que nous pensons aux choses du monde, & nous pensons aux choses du monde, parce que nous les aimons. Ainsi pour penser à Dieu, il faut aimer Dieu.

Je dis la méme chose de nos langueurs. Elles n'ont point d'autre source que la foiblesse de nôtre amour & de nôtre zele. Si ce zele, si cet amour étoient un peu forts, avec quelle ardeur souhaitterions-nous la gloire de Dieu, sa bien-veillance, sa faveur, les graces de son Esprit, qui nous donnent le desir & la force de faire sa volonté, & qui sont les plus ordinaires sujets de nos prieres? & les desirant fortement avec quels transports les lui demanderions-nous.

Il n'est pas jusqu'à l'humilité que ce méme

amour

amour ne nous inspirât. En effet rien ne nous humilie si fort que la consideration de nos pechés. Et qu'est-ce qui fait trouver ces pechés plus insupportables que l'amour qu'on a pour celui qu'ils offensent? quoi de plus accablant pour une ame qui aime bien Dieu que de se reprocher de lui avoir dépleu?

Pour la Confiance on comprend assés qu'elle est inseparable de l'amour de Dieu: Témoin la Maxime de S. Jean. * *Il n'y a point de peur en la charité, mais la parfaite charité bannit la peur, car la peur apporte la péne, & celui qui a peur n'est point accompli en charité.*

Enfin il est naturel de ne se lasser jamais de parler à ceux que l'on aime. Par consequent si l'on aime Dieu rien ne sauroit étre plus doux que de s'entretenir avec lui, ce qu'on ne sauroit faire que par la priere. Je le redis donc encore une fois. Pour prier Dieu il ne faut autre chose que l'aimer beaucoup.

On dira peut-étre que si cela est, il est donc assés inutile de faire de si longs discours pour faire entendre une chose qu'on pouvoit dire en un seul mot. Mais c'est de quoi je ne conviens pas. Premierement l'amour de Dieu n'exclut nullement les autres qualités d'une bonne priere. Au contraire il les pose, il les renferme, & en est le principe. Ainsi il est tousjours necessaire de les avoir, & par consequent, il n'est

* *I. Jean. IV.* 18.

nullement inutile de les conoître. D'ailleurs, ce sont au moins par rapport à la priere tout autant de marques de la sincerité de l'amour de Dieu. Car si l'on voit qu'on ne le prie ni avec Attention, ni avec Ardeur, ni avec Humilité, ni avec Confiance, ni avec Perseverance, on peut s'asseurer qu'on ne le prie point avec amour. Par consequent, comme il étoit bon de savoir que tout se reduit à aimer Dieu pour le bien prier, il étoit aussi necessaire de savoir que pour le prier avec amour, il faut le prier avec Attention, & avec les autres conditions que j'ai indiquées.

Il ne faut pas oublier qu'outre les conditions dont j'ai parlé jusqu'ici, & qui sont necessaires à toute sorte de prieres, quelles qu'elles soient, & quoi que ce soit qu'on demande, il y en a d'autres qui sont necessaires à quelques especes particulieres de prieres. Qui peut douter par exemple qu'il ne faille avoir du zele lors qu'on demande à Dieu l'avancement de sa gloire, la paix de son Eglise, & le triomphe de sa verité? Qui peut douter que la charité ne soit essentielle aux prieres que nous faisons à Dieu en faveur de nos prochains? Qui peut s'imaginer qu'il soit permis de manquer de repentance lors qu'on demande la remission de quelque peché? Mais comme ce sont-là des choses dont personne ne peut douter, je n'ai pas creu qu'il fût necessaire de m'y arréter.

Il y a une autre chose qui sera peut-étre plus à propos. Peut-étre seroit-on bien aise d'avoir quelque formulaire de priere sur divers sujets, qui exprimât les sentimens que l'on doit avoir dans ces occasions, & qui contribuât méme quelque chose à les inspirer. C'est ce qui m'a fait resoudre à en ajoûter ici quelques-uns.

PRIERE.

Pour demander à Dieu la grace de le bien prier.

MOn Dieu parmi ce grand nombre de graces que tu m'as faites & qui me confondent, j'en voi tres-peu de plus éclattantes que la permission que tu m'accordes de te presenter mes prieres. Que suis-je, mon Dieu, pour meriter un si grand honneur? Miserable ver de terre, ouvrage à la verité de ta main, mais ouvrage gâté & defiguré par la malignité du Demon; & sur tout par ma propre imprudence, & par ma propre malice. Mes pechés, mes innombrables pechés, me mettent bien bas au dessous de la plus vile de tes creatures, & le plus petit grain de la plus abjecte poussiere est mille fois moins indigne que moi de ton amour & de ton support. Aprés tout, ce grain de poudre est innocent, & je suis coupable.

J'ai mille fois transgressé tes loix, j'ai mille fois abusé de tes graces, & il est une infinité de ces graces que je n'ai payées que d'ingratitude.

Nonobstant cette indignité épouvantable, tu souffres que je me jette à tes piés, que j'étale mes miseres à tes yeux charitables, & que je prenne la liberté de t'en demander le remede. Tu ne reçois pas seulement les hommages & les respects de tes Anges, ces esprits si purs & si élevés. Tu souffres encore mes prieres, & toute la bassesse de ma personne, toute l'impureté de mon ame, toutes les imperfections des meilleurs mouvemens de mon cœur ne t'empéchent pas de souffrir que je m'éleve jusqu'à ton immense grandeur, & que je me presente devant ce throne de gloire dont les plus sublimes des Seraphins n'approchent jamais qu'en tremblant.

Qu'est-ce qui me doit ici confondre le plus? Est-ce le prodige de ton amour qui s'abaisse jusqu'à cet excés de condescendance? Est-ce la stupidité & l'insensibilité avec laquelle mon cœur le reçoit? Quels devroient étre mes transports ensuite d'une telle preuve de ta bonté? Et quelle est cependant la froideur que je sens presentement dans mon ame? Qu'a-t-elle de comparable à ce que j'ai mille fois senti pour de vains objets que je n'oserois mettre en paralelle avec la moindre de tes perfections? Je me suis senti tout de feu pour la terre,

terrẽ, & je me trouve tout de glace pour toi, Grand Dieu.

Que j'ai donc un juste sujet de craindre que cet avantage me soit funeste, & m'attire des malheurs encore plus grands que ceux où je me trouve abîmé! Qu'il est juste que tu me chasses de ta presence, & me precipites dans ces tenebres affreuses & exterieures, qui ne sont jamais affoiblies du moindre rayon de ta grace & de ta faveur! Qu'il est raisonnable que j'éprouve eternellement la rigueur d'un Dieu dont j'ai méprisé si insolemment les bontés!

Si ce malheur m'arrivoit j'avouë que je n'aurois aucun sujet de me plaindre. Mais, mon Dieu, ta grace, ta misericorde infinie, peut me le faire eviter. Elle peut dissiper mes tenebres; elle peut fixer ma legereté, elle peut enflammer mon cœur, & m'attacher à toi de telle maniere que rien ne m'en separe jamais. Je ne trouve en moi qu'un abîme de tenebres, de misere, & d'impureté. Mais ta grace a des richesses & des trésors pour combler cet abîme, pour m'approcher de toi, & pour m'y unir.

Si mon salut devoit étre l'ouvrage de mon libre arbitre, je ne craindrois pas, Seigneur, mais je tomberois dans le desespoir. Que pourois-je attendre de moi-méme aprés ce que tes faveurs precedentes ont operé? Tant de graces versées à plénes mains sur ma téte, tant de secours, tant d'inspirations, tant d'occasions

favorables, n'ont encore peu me tirer du triste état qui me fait gemir. Que seroit-ce donc si tu m'abandonnois à moi-méme, & si tu me laissois cet ouvrage à entreprendre & à achever?

Mais, mon Dieu, ce qui me seroit impossible est aisé à ton S. Esprit. Comme tu m'as fait, tu peux me refaire. Tu peux me rendre ce que j'ai perdu, & me donner méme ce que je n'ai jamais possedé. Je suis entre tes mains immortelles comme une argile incapable de devenir rien d'elle-méme, mais capable de recevoir toutes les formes que tu voudras lui donner, & susceptible de tous les mouvemens qu'il te plaira de lui inspirer. Je ne t'en demande qu'un seul, ô mon Dieu. C'est celui qui me détache de moi-méme pour m'unir à toi.

Tu es l'unique centre des cœurs. Tu as seul le pouvoir de fixer nos agitations. Tous les autres objets ne feront que redoubler nos inquietudes, mais tu as seul le pouvoir de les calmer. Tu nous as faits pour te posseder, & nôtre cœur qui est tousjours inquiet jusqu'au moment qu'il te trouve, se fixe heureusement lors qu'il s'arréte sur toi. Donne-moi, Seigneur, de l'éprouver de la sorte, & pour cet effet fai-moi la grace de te chercher, & de reünir toutes les forces que tu m'as données pour m'élever jusqu'à toi & pour t'embrasser.

Fai quelque chose de plus, ô bon Dieu. Pren-

Pren-moi toi-méme par ta bonne & puissante main. Saisi-toi de mon cœur & de mon esprit, & fai que ce cœur & que cet esprit ne pensent qui à toi, n'agissent que pour toi, ne se meuventque vers toi, & que tu en soiseternellement le trésor, l'objet, & centre.

Que tu es aimable, mon Dieu, & qu'il faut un étrange fond de stupidité, d'insensibilité, & de dureté pour ne pas brûler de zele pour tes interéts, & de desir pour ta possession ! Tout ce que tu es en toi-méme, & tout ce que tu veux étre pour nous, tes perfections, tes bontés, tes graces, ne sont ce pas autant de puissans& d'invinciblesattraits pour enlever & pour captiver nos cœurs ? Seigneur, cet amour est la seule chose que je te demande. Refuse-moi tout le reste. Prive-moi de tout. Arrache-moi ce que je puis avoir de plus cher. Mais laisse-moi ton amour, ou plustôt, ô bon Dieu, ayes la bonté de me le donner, & de faire que ce soit l'unique passion de mon cœur, & le seul plaisir de ma vie.

Quand me verrai-je affranchi de ce corps de peché, de cette masse de terre, qui m'entraîne en bas, & m'éloigne de la source de mon bonheur. Quand me verrai-je mélé dans les chœurs des Anges, admis à la contemplation de cette lumiere immortelle, & attaché à mon Dieu par cette admirable extase, qui me separera de moi-méme pour m'unir à lui? O Dieu quand en-

entrerai-je, & me presenterai-je devant ta face? Seigneur, j'adore ta Sagesse, je me soûmets à tes volontés, & puis que tu trouves à propos que je sois encore privé de cet avantage que je merite si peu, j'y consens. Mais comme ton amour a seul le pouvoir de me soûtenir pendant cette attente, je te demande encore une fois d'en remplir & d'en embraser mon cœur, & de faire que si je ne puis t'aimer tout autant que tu es aimable, je t'aime au moins tout autant que suis je capable d'aimer.

Pourveu qu'il te plaise de m'accorder ce secours, je n'ai rien à te demander sur le sujet de cette petite portion de la croix de mon Redempteur dont il t'a pleu de me charger. Que tu me la laisses, Seigneur, ou que tu me l'ôtes, que tu l'appesantisses, ou que tu l'alleges, pourveu que tu me fasses la grace de t'aimer avec le dernier effort de mon cœur, je ne m'en mettrai nullement en péne, & j'acquiescerai tousjours à tes volontés quelles qu'elles soient. Ta grace me suffit, & ton amour, qui en est le principal & le plus ordinaire effet, me rendra les maux salutaires, & les douleurs agreables.

Mais quoi que cette grace suffise à mon interét, elle ne suffit pas à l'interét de cet amour méme que je te demande. Avec quelque langueur que je t'aime comment pourrois je étre satisfait voyant tant de miserables qui ne t'aiment ni ne te conoissent point? Aye pitié de leur

leur aveuglement, Pere charitable. Eclaire leur esprit, embrase leur cœur, & fai par les puissans attraits de ta grace que toute la terre t'adore, & que tu sois l'unique objet de tous les cœurs, comme tu en es seul le Createur & le Redempteur. Uni les tous en toi-méme, afin d'accomplir cette magnifique promesse que tes Prophetes nous font de ta part, nous faisant esperer que tu nous donneras un seul cœur, & un seul chemin, pour ne soûpirer qu'aprés toi, pour n'aller qu'à toi, comme nous n'y pouvons aller que par toi. En un mot, Seigneur, donne moi, donne à tes autres enfans, donne à tous les hommes, de te chercher, de te trouver, de te posseder, & de ne te perdre jamais.



PRIERE.

Priere d'un pecheur qui a vécu dans de grands desordres, & qui demande à Dieu la grace de la conversion.

ACcablé de crainte, de douleur, & de confusion, & ne trouvant en moi-méme que matiere de desespoir, j'ai recours à toi, ô mon Dieu, pour te supplier qu'il te plaise de remedier à de si grands maux, & de me tirer de ce triste état, le plus incommode & le plus génant où je me sois trouvé de ma vie. J'ai assés de lumiere pour reconoître combien est profond l'abîme où ma mauvaise conduite m'a precipité. Mais je n'ai ni assés de force pour m'en tirer moi méme, ni assés de confiance en ta grace pour m'asseurer que tu ne voudras pas m'y laisser.

Je sai bien que cette grace est toute puissante, & que les plus grands miracles ne lui coûtent rien. Mais aprés ce que j'ai fait pour lui fermer l'accés de mon cœur n'ai je pas lieu de craindre qu'elle m'abandonne, & qu'elle aille répandre ses richesses & ses trésors sur d'autres ames moins impures, & moins indignes de tes bontés que la mienne? Comment puis-je compter sur ta misericorde aprés tout ce que j'ai fait pour prevoquer ta justice, & pour m'en attirer les effets?

J'ai

J'ai vécu dans le monde comme un Démon dans l'enfer. Les plus grands crimes, les plus effroyables excés ont soüillé ma vie. Je les ai commis sans scrupule, sans remords, sans honte. Je les ai entassés les uns sur les autres. Le nombre en est prodigieux. L'atrocité en est extreme. Mille circonstances odieuses en aggravent l'horreur jusqu'à l'infini. J'ai porté le crime si loin que j'ai lieu de douter si l'enfer, tout épouvantable qu'il est, a assés de supplices pour me faire souffrir ce que je merite.

Il est vrai que dans cet état j'ai receu plusieurs marques de ta bonté. Mais c'est-là principalement ce qui m'épouvante. Plus tu m'as accordé de graces, plus je suis abominable de les avoir méprisées, & d'en avoir fait un abus si injuste & si criminel. Rien ne fait voir si évidemment l'horreur de mes pechés que la grandeur des secours que tu m'avois donnés pour les eviter. Et d'ailleurs ne dois-je pas craindre que tu te lasses de semer sur un fond sterile, & de répandre de nouveaux bienfaits sur une ame qui a seu profiter si peu de ceux qu'elle avoit receus?

Il est vrai encore que tu es tousjours prét à exaucer les prieres de ceux qui implorent ton assistance. Mais les miennes ne sont nullement de l'ordre de celles que tu t'es obligé d'écouter favorablement. Tu n'exauces pas celles des mé-

méchans. Et puis-je douter que je ne le sois. Tu as declaré que lors qu'on élevera des mains impures vers le Ciel tu cacheras ta face, & détourneras tes regards. Comment donc oserois je me promettre que tu m'accorderas mes demandes, puis qu'il y a encore tant d'impureté & tant d'ordure dans le cœur d'où elles partent, dans la bouche qui les prononce, & dans les mains qui te les presentent.

Je n'ai donc que de trop justes sujets de craindre. Mais, Seigneur, j'en ai aussi plusieurs d'esperer. Je suis pecheur, mais ton Fils est-il venu pour des Justes? Je suis miserable, mais ta misericorde se répand-elle sur des heureux? Je suis indigne de tes bontés: Mais n'est-ce pas ici la plus haute gloire de ta clemence de n'étre point arrétée par l'indignité méme de ses objets? Voici, Seigneur, la plus belle occasion qu'elle eut peut-étre jamais de montrer ce qu'elle peut faire. Voici le moyen de faire voir qu'elle est infinie. C'est de pardonner d'aussi grands excés que les miens, & d'effacer des soüillures aussi extraordinaires que celles de ma vie passée.

S'il y avoit quelque ordre particulier de pechés aprés lesquels la repentance fût inutile, & que Jesus Christ n'eût pas expiés par sa mort, ce seroient sans doute les miens, qui sont si atroces, & qui ont tant de circonstances aggravantes qu'il seroit difficile de trouver ailleurs.

Mais

Mais puis que le sacrifice de ton saint Fils a effacé tous les pechés des hommes sans exception n'ai-je pas lieu d'esperer que les miens étant compris dans ce nombre j'en obtiendrai la remission de ta grace, & de la vertu salutaire de son precieux sang? Puis que tes promesses sont si generales, ne puis-pas m'attendre à en ressentir les effets?

J'ai lieu d'ailleurs d'étre persuadé que tu n'as pas encore prononcé l'arrét de ma perte. J'en trouve une raison assés forte dans l'état present de mon cœur. Je ne suis pas à la verité tout ce que je devrois étre, il s'en faut beaucoup, mais je ne suis pas aussi ce que j'ai été. Les tenebres où j'ai été plongé pendant tout le cours de ma vie commencent à se dissiper. J'apperçois du moins ta colere qui m'étoit cachée. Je voi l'horreur de mes crimes. Je voi l'Enfer ouvert sous mes pas. La fausse paix dont j'ai joüi jusqu'à maintenant s'est évanouïe, & mille violens orages se forment de temps en temps dans mon cœur. Tout cela, Seigneur, pourroit-il venir d'aucun autre principe que de ta grace? Non pas à la verité de cette grace sanctifiante & regenerante, qui est le partage de tes enfans, mais de cette grace mouvante & excitante, qui prepare les voyes de ton Fils, qui comble les abîmes & applanit les montagnes, qui commence tousjours en un mot l'ouvrage de nôtre conversion, mais qui

ne l'acheve pas toutes les fois qu'elle y met la main.

J'ai donc lieu de croire qu'elle a commencé sa bonne œuvre en moi, & par consequent, il n'est pas impossible, qu'elle l'acheve. Mon salut n'est pas à la verité si avancé qu'il ne me reste encore de justes sujets de craindre. Mais aussi ma perte n'est pas si certaine que je doive tomber dans le desespoir. Tu peux consommer ton ouvrage, tu peux le laisser imparfait. Je ne merite que trop que tu l'abandonnes sans y rien faire de plus. Mais, Seigneur, j'ose te supplier d'y mettre la derniere main.

Je ne puis douter que ta grace ne me soit absolûment necessaire pour cet effet. Ma propre experience me fait voir assés ma foiblesse, & l'inutilité de mes soins & des mes efforts. Je travaille, mais ce n'est que pour me lasser. J'essaye de m'affranchir, mais mes fers n'en sont ni plus legers, ni moins rudes. Je tâche de m'élever vers le Ciel, mais un poids inconnu m'entraîne invinciblement vers la terre. Toi seul peux ôter ce poids, & rompre ces chaînes. Toi seul peux achever ce que je puis à péne essayer. Me refuseras-tu ce secours, ô toi qui previens si souvent nos demandes & nos souhaits? Me fuiras-tu dans le temps que je te cherche avec quelque ardeur, toi qui te fais trouver si souvent à ceux qui te fuyent?

Je sai que parmi ces efforts que je fais pour aller

aller à toi, je n'en fais que trop pour m'en éloigner. Je sai que j'oppose sans cesse de nouveaux obstacles à l'ouvrage que tu as entrepris. Mais, Seigneur, n'est-il pas en ton pouvoir de les vaincre tous ? N'est-il pas aussi facile à ta grace de triompher de mes resistances que de mes mauvaises habitudes? Quelque rebelle & quelque indocile que ma volonté puisse étre ne la peux-tu pas soûmettre à ton joug, ne la peux-tu pas rendre souple, fidelle, & obeïssante? Quoi que mon cœur soit de pierre, ne le peux-tu pas changer en un cœur de chair ?

Peut-étre est-il necessaire qu'il ressente encore de nouvelles douleurs & de plus vives étreintes avant que de recevoir la derniere impression de ton Esprit saint. Si cela est, mon Dieu, j'y consens. Je consens de gemir & de soûpirer tout aussi long-temps que tu le trouveras à propos. Si ce n'est pas assés de mes pénes & de de mes inquietudes passées, fai-m'en souffrir encore de plus cruelles. Déchire plus sensiblement mon cœur. Abreuve-moi de plus d'amertumes. Fai couler de mes yeux des torrens de pleurs. Coupe, brûle, frappe, tant que tu voudras, pourveu que tu me guerisses, & que tu me rendes l'innocence & la pureté.

C'est cette pureté & cette innocence que je te demande avec le dernier effort de mon cœur. Je n'ose te demander encore la paix & la joye

de

de tes chers enfans. Je ſuis trop engagé dans le crime, & trop éloigné de toi pour avoir de ſi hautes & de ſi ambitieuſes penſées; & d'ailleurs il m'importe de trembler encore juſqu'à ce que j'aye fait de tout autres progrés dans la voye du Ciel. C'eſt pourquoi bien que mes pechés ſoient le plus affreux & le plus épouvantable objet qui s'offre à ma veuë, je ne te demande nullement de me les ôter encore de devant les yeux. Ce que je te demande c'eſt de m'aider à les deteſter, c'eſt d'en arracher les racines du fond de mon cœur, où elles ne ſont que trop vives & que trop profondes.

Pendant le temps de mon aveuglement ſpirituel je ne t'appercevois nulle part. Aujourd'hui au contraire je te voi partout. Mais je te voi irrité contre mes excés. Je te voi juſte Juge, armé de ſeverité & de vangeance, prét à me punir & à m'accabler. Quelque effrayante que ſoit cette veuë je ſens bien qu'elle m'eſt tout autrement ſalutaire que mon aveuglement precedent. Continuë donc, ô mon Dieu, de m'effrayer encore de cette maniere juqſu'à-ce que je ſois un peu moins indigne que je ne le ſuis de voir ton viſage de Pere, & de ſentir la conſolation & la confiance des tes enfans.

Que ces enfans ſont heureux, & que leurs avantages ſont grands! Ils penſent à toi, non ſeulement ſans frayeur, mais avec joye. Ta voix les conſole, tes regards diſſipent tous leurs en-

ennuis, ta lumiere les éclaire, & ton Esprit les soûtient. Ils t'aiment, ils sont aimés de toi, & pour comble de felicité ils n'ignorent ni l'un, ni l'autre de ces avantages. Ne puis-je pas esperer de les posseder quelque jour tous deux? Et ce cœur qui commence de se dégoûter du monde & de ces faux biens n'aura-t-il pas la satisfaction de ne brûler que pour toi, & de n'étre rempli que de toi? O Dieu fai moi acheter aussi cherement que tu voudras ces grands avantages. Impose-moi telles conditions qu'il te plaira, mais ne permets pas que je meure sans avoir passé au moins quelques momens dans ce bienheureux état, & sans en avoir goûté les douceurs.

Cependant, Seigneur, si je ne puis pretendre au pain de tes enfans, je ne refuse pas les miettes qu'ils laissent tomber. Traite-moi comme un esclave qui peut devenir libre si je suis indigne d'étre traité comme un heritier. Donne moi l'Esprit de servitude qui continuë de me faire craindre, attendant que je puisse recevoir l'Esprit d'adoption qui me donne le droit d'esperer. Fixe dans mon cœur les pensées que tu y as fait naître. Ne permets pas que l'amour du monde, ne permets pas que les vains objets de mes passions me dérobent un seul des momens que je pourrai donner à l'ouvrage de mon salut. Ou pour mieux dire, Sei-

neur,

neur, charge-toi toi-méme de cet ouvrage. C'eſt ta grande gloire. C'eſt le chef d'œuvre de ton amour & de ta puiſſance. N'épargne pour l'achever aucun de tes ſoins. N'épargne aucune des graces de ton Eſprit. En un mot, Seigneur, converti-moi, & je ſerai converti. Tire-moi, & je courrai aprés toi.

PRIERE

D'un enfant de Dieu, qui craint que ſa Repentance ne ſoit pas ſincere.

MOn Dieu, mon Pere, & mon Redempteur. Comme il n'y a que toi qui puiſſe remedier aux maux qui m'accablent, je te prie du fond de mon cœur de ſouffrir que j'implore à cette heure ton aſſiſtance, & que j'étale mes pénes & mes ſouffrances à ces yeux charitables & bienfaiſans, dont les regards ſont la delivrance elle-méme. L'état où je me trouve eſt ſi triſte, que j'oſe dire qu'il eſt digne de toi d'en avoir pitié. Aprés avoir poſſedé, ou creu poſſeder, toute la paix, & toute la joye de tes chers enfans, je me voi plongé dans le trouble, la frayeur, & l'inquietude; & l'état où je me trouve eſt ſi different de celui où je me ſuis veu, qu'il faut que ce bien qui m'avoit paru

ru ſi doux, ſoit ou un bien que j'ai perdu, ou un bien que je n'ai jamais poſſedé qu'en idée.

J'ai creu me relever de mes chutes, & revenir de mes égaremens. Il m'a ſemblé que j'avois renoncé abſolûment au peché pour me donner à toi ſeul, & que j'étois paſſé de la ſervitude du vice à la liberté glorieuſe de tes enfans. Cette perſuaſion vraie ou fauſſe m'a comblé de joye, & m'a ſoûtenu parmi ce grand nombre d'ennuis & de traverſes que ta Providence a trouvé bon de me ſuſciter. Cependant, Seigneur, j'ai lieu de craindre de m'étre trompé, & d'avoir pris de vaines imaginations pour des verités réelles.

Quand je reflêchis ſur ma converſion je n'y apperçois pas les caracteres qui diſtinguent celle de tes veritables enfans de la fauſſe repentance des enfans du ſiecle. Je n'ai ni aſſés de douleur de mes pechés paſſés, ni un aſſés violent deſir de te plaire & de te ſervir dans la ſuite. Je ne me ſens pas cet amour pur & chaſte, qui ne t'aime que pour toi-méme. L'attache que j'ai encore pour la terre me fait craindre avec juſtice qu'à la premiere occaſion elle me portera à t'offenſer, & à violer tes Loix. Enfin j'ai lieu de me perſuader que ce que j'ai pris pour une converſion veritable n'étoit dans le fond qu'un amour propre, qui a pris un tour un peu different de ſon état ordinaire, & qui bien qu'il ait changé d'attaches particulieres ne m'a n'i plus

approché de toi, ni plus éloigné de la creature.

Serois-je assés malheureux, ô mon Dieu, pour étre tombé dans un erreur si grossiere & si pernicieuse? Ai-je donc perdu le fruit de tes graces? Ai-je perdu tout ce que j'ai fait d'efforts pour m'unir à toi? Mes soûpirs, mes larmes, & mes prieres sont-ce tout autant de vains & d'inutiles amusemens qui m'aient occupé sans avancer mon salut? Suis-je donc encore aujourd'hui à recommencer, & le premier pas pour aller à toi est-ce encore une chose qui me reste à faire?

Sur tout, Seigneur, mon malheur va-t-il jusqu'à cet excés que de ne t'aimer pas veritablement & sincerement, & de ne t'avoir méme jamais aimé de cette maniere? Ah, Seigneur, si cela est comment me sera-t-il possible de vivre, & le moyen de me pardonner jamais une telle horreur? Quoi donc, ô mon Dieu, tant de lumieres & de conoissances, tant de graces & de faveurs, tant de bienfaits répandus à pleines mains sur m'a téte, n'auront peu allumer le feu de ton amour dans mon cœur, & ce cœur a tousjours demeuré, froid, glacé, stupide, ingrat, insensible?

Si cela est, ô mon Dieu, que ne dois-je pas faire pour te vanger de l'insensibilité de ce cœur abruti & denaturé? Combien de douleurs ne dois-je pas lui faire souffrir? Combien des larmes ne doit-il pas faire couler de mes

yeux?

yeux? Et n'eſt-il pas juſte que pendant tout le reſte du cours de ma vie je pleure, non ſeulement mes égaremens precedens, mais encore l'erreur qui m'a empéché de les faire ceſſer pluſtôt, & qui m'a fait prendre des ombres ſi creuſes & ſi peu ſolides pour la verité.

J'ai de la péne, Seigneur, à me croire capable d'une illuſion ſi honteuſe, & comme je n'oſe condamner mes craintes, je ne puis étouffer mes eſperances, ni me perſuader que ce ne ſoient que des ſonges & des viſions. Mais dans cette incertitude j'ai recours à toi, l'unique refuge des miſerables, & la ſource inépuiſable de toute ſorte de biens. Je te ſupplie avec toute l'ardeur poſſible de m'aider à me mieux conoître que je ne fais, de me découvrir le veritable état de mon cœur, & de m'apprendre ſi c'eſt toi ou le peché qui en poſſedes l'empire.

Je ne demande pas pour cela des revelations immediates, qui entrent aujourd'hui ſi peu dans les voyes ordinaires de ta Providence, & dont je me reconoîtrois indigne, quand méme elles ſeroient plus communes, & plus frequentes qu'elles ne le ſont. Mais, Seigneur, n'as-tu pas une infinité d'autres voyes pour nous faire conoître toute ſorte de verités neceſſaires, & manques-tu jamais de moyens pour executer tes deſſeins, & pour pourvoir aux neceſſités de tes creatures?

Il en eſt un en particulier, Seigneur, que j'oſe te ſupplier de preferer à tous les autres, ſans craindre de pecher contre le reſpect & la ſoûmiſſion que je te doi, parceque je ſai qu'il eſt tres-conforme à ta bonté & à mon interét, & qu'il n'a rien qui ne ſoit compris dans les promeſſes que tu m'a faites. C'eſt, Seigneur, d'ajoûter à ma repentance tout ce qui lui manque, non ſeulement pour t'étre agreable, mais pour me donner lieu de me perſuader qu'elle l'eſt.

Ta grace la fait naître. Ta grace la ſoûtient, l'augmente, & la fortifie. Le commencement, le progrés & la perfection de cet ouvrage viennent également de ta main. Tu lui donnes le degré precis de force & de fermeté que tu juges à propos qu'elle ait. Mais, Seigneur, il ne t'arrive jamais de ne pas vouloir qu'elle croiſſe lors qu'on t'en prie ardemment & ſincerement. S'il eſt aucune de tes faveurs que des prieres ferventes obtiennent infailliblement de ta grace, c'eſt ſans difficulté celle-ci. Me le refuſeras-tu, Seigneur, & ſerai-je le ſeul qui cherche ſans trouver, qui demande ſans recevoir, & qui heurte à ta porte ſans qu'on lui ouvre?

J'ai de tout autres eſperances, Pere charitable. Je me promets de ta clemence infinie, du merite & de l'interceſſion de ton Fils, & de la vertu ſalutaire de ſon precieux ſang que

tu

tu m'accorderas ce que je te demande du fond de mon cœur. J'ai une vive confiance en ta grâce. Je m'attends à toi. Ne souffre pas, ô bon Dieu, que je sois confus.

Pour cet effet, inspire-moi une forte & salutaire horreur pour le crime, & un amour sincere pour la pieté. Donne moi de detester souverainement, & avec le dernier effort de mon cœur, non seulement mes pechés passés, mais aussi tous ceux auxquels les sollicitations du monde, & les tentations du Demon me pourroient porter dans la suite. Eclaire mon esprit pour en comprendre tout le déreglement & toute la honte. Affermi mon cœur pour me les faire haïr, & sur tout donne-moi toute la vigilance, toute la precaution, & toute la force qui m'est necessaire pour faire que je les evite.

Gueri-moi de l'amour déreglé des biens de la terre, qui est la principale source de mes desordres. Fai-moi la grace de comprendre toute l'inutilité & le tout le vuide de ces honteux objets de mes passions. Persuade-moi fortement qu'ils servent de peu pour cette vie, & & de rien absolûment pour la vie à venir que leur utilité est tres-bornée, & qu'ils ont d'ailleurs un poison secret, qui fait qu'ils nuisent d'ordinaire lors méme qu'ils semblent profiter le plus. Sur tout, Seigneur, fai-moi la grace de ne pas douter que ta Providence n'en assigne

à tes chers enfans precisement la mesure la plus necessaire pour faciliter leur salut, afin qu'ainsi j'apprenne à acquiescer humblement & devotement au partage que tu trouveras à propos d'en faire, sans opposer le moindre mouvement de repugnance à l'execution de ta volonté.

Mais parmi tous ces differens secours qui peuvent me tirer de mes inquietudes il n'en est aucun qui soit plus efficace en lui-méme, ni que je te demande avec plus d'ardeur, que celui d'allumer le feu de ton amour dans mon ame. Ton Apôtre m'apprend l'opposition qui se trouve entre la crainte & la charité en me disant que la parfaite charité bannit & éloigne la crainte. Je dois, par consequent, tenir pour tout asseuré que craignant si fort je dois aimer peu. Ma charité doit étre bien languissante puis que mes apprehensions sont si vives. Dissipe ces apprehensions, ô Dieu de misericorde, mais dissipe-les en remplissant mon cœur de zele & d'amour pour toi. Persuade-moi que tu m'aimes en me donnant de t'aimer souverainement. Marque moi de ton sceau, qui n'est autre chose que la charité, afin que je puisse m'asseurer que je t'appartiens.

L'état ordinaire de tes enfans est un état de paix & de joye. C'est aux vaisseaux de ta colere que tu donnes le trouble & la frayeur en partage. Selon ton Prophete ils ressemblent à la

mer

mer agitée par l'effort des plus violentes tempétes. Au contraire le calme & le repos sont les fruits les plus ordinaires de ton Esprit, & les suites les plus naturelles de ton habitation dans les cœurs. Fai-moi sentir, ô bon Dieu, ces douces & precieuses marques de ta presence. Rend-moi la joye de ton Esprit saint, & fai que desormais je puisse jouïr de plus de tranquilité dans ma conscience que je n'y en possede depuis quelque temps.

Je ne te demande pas la securité des enfans du siecle, qui s'annoncent à eux-mémes la paix lors qu'en effet il n'y a point de paix. J'aime mieux encore mes inquietudes que cet assoûpissement lethargique, & si mes craintes ne pouvoient finir que par cette voye, je te supplierois plustôt de les augmenter que de les faire cesser. Mais comme rien n'est plus different que la veritable paix de tes enfans, & l'insensibilité des impies; je ne crains pas que tu me donnes l'une lors que je ne te demande que l'autre. Je ne crains pas qu'au lieu de pain qui peut me nourrir, tu me donnes une pierre qui ne seroit propre qu'à m'accabler

Je te demande une joye solide, une paix ferme & asseurée, & pour cet effet, une conscience également pure & tranquille, exempte non seulement d'inquietude, mais principalement de peché, une volonté soûmise à la tienne, & des passions conformes à tes saintes Loix. Je te

demande une paix qui soit le fruit de ma reconciliation avec toi, & qui emporte de ta part la remission entiere de tous nos pechés, & de la mienne un renoncement sincere à ces mémes pechés, & une application forte & efficace à la pieté & à la justice.

C'est pour établir une telle paix que ton saint Fils est descendu du Ciel sur la terre. Il a répandu son sang pour la cimenter. Il n'a envoyé ses Apôtres que pour la précher. Les Anges n'ont souhaité que ce bonheur à la terre. En un mot, c'est le but & la fin du grand ouvrage de la Redemption. C'est l'extrait & le centre de l'Evangile. Fai-moi la grace, ô mon Dieu, d'en étre participant. Dieu de misericorde & de paix parle de paix à ta creature. Di à mon ame, je suis ta delivrance. Donne-moi cet Esprit qui rend témoignage à nostre esprit que nous sommes de tes enfans.

Pour ma condition exterieure, & l'interét de cettte vie miserable, je ne te demande ni paix, ni guerre; ni repos, ni travail; ni calme, ni agitation. Comme je ne sai point du tout ce qui m'est le plus necessaire par rapport au grand interét de ton service & de mon salut, & que je suis d'ailleurs tres-fortement persuadé que tu le sais, ou pour mieux dire que tu le vois tres-distinctement, je m'abandonne à cet égard aux soins paternels de ta Providence, & je te supplie seulement de diriger les éve-

nemens

nemens de ma vie, non selon les loix de ta justice, mais selon les regles de ta misericorde & de ta bonté. Traite-moi tousjours en Pere, quelque indigne que je sois du glorieux tître de ton enfant. Choisi dans le trésor de tes graces celles qui seront les plus proportionnées à mes necessités & à mes foiblesses, & les plus propres à m'unir à toi. Envoie-moi, non ce que je pourrai vouloir, mais ce que tu voudras que je veüille: Et comme tu es infinîment bon, & infinîment, sage, & que je ne saurois l'étre tant soit peu qu'en me soûmettant à ta volonté, charge-toi des soins de la conduite, & laisse-moi la gloire de l'obeïssance. C'est à celle-ci seule que je pretends. Ne me la refuse pas, ô mon Dieu, quand méme tu trouverois à propos de me refuser tout le reste.

PRIERE.

Pour demander à Dieu le secours necessaire à nôtre foiblesse.

SEigneur mon Dieu, il ne m'arrive jamais de refléchir sur moi-méme sans y trouver de nouveaux sujets de gemir. Tantôt mes pechés passés m'arrachent des larmes, tantôt je tremble de peur d'en commettre d'autres dont je trouve les semences & les dispositions dans mon cœur. Souvent je suis effrayé de l'ingratitude

tude avec laquelle j'ai répondu à tant de bienfaits dont tu m'as comblé. D'autresfois je deplore la negligence qui accompagne le ſoin que je prends de te plaire & de te ſervir. Il eſt des momens où ma ſtupidité & mon aveuglement me confondent. A cette heure, Seigneur, c'eſt ma foibleſſe qui m'épouvante, & qui me porte à implorer ton ſecours.

Quand je conſidere la grandeur & la difficulté des devoirs que ta ſainte Loi nous preſcrit; la pureté de la vie dont elle nous fournit le modelle; la ſainteté qui eſt abſolûment neceſſaire à ceux qui veulent s'approcher de toi, & te loger dans leur cœur; la ſeverité du jugement où tu dois nous faire rendre un compte ſi exact de nos actions, de nos paroles, & de nos penſées; la ruſe, le pouvoir, & la multitude des ennemis auxquels nous devons reſiſter pour n'en étre point ſurmontés; quand, dis-je, je conſidere toutes ces choſes je ne puis m'empécher de m'écrier avec ton Apôtre: *Qui eſt ſuffiſant pour cela?*

Il eſt vrai que je ne conois pas les forces des autres. Peut-étre ont-ils des ſecours & des reſſources que je n'ai pas. Mais pour moi qui conois un peu l'état de mon cœur, & que ma propre experience a inſtruit de ce que je ſuis capable de faire, je t'avouë avec confuſion & avec douleur que je ſuis trop foible pour de tels efforts.

Bien

Bien loin de faire ce que tu m'ordonnes je ſuis incapable d'y penſer fortement & ſerieuſement. Quelque perſuadé que je ſois que je n'ai point d'affaire plus importante que celle de mon ſalut, quoique je ſache qu'il y va de toute une eternité, & que le Ciel ou l'Enfer doit étre la recompenſe de mon travail, ou le fruit de ma negligence, il n'eſt pas en mon pouvoir, je ne dirai pas d'y travailler comme je devrois, mais d'y faire tant ſoit peu d'attention. Dés que je me mets en état d'y appliquer mon eſprit, ce miſerable eſprit ſe diſſipe, toute ſon application ſe perd & s'évanoüit, & il n'y a point d'objet ſi vain & ſi mépriſable qui ne l'entraîne.

D'ailleurs la tentation la plus foible triomphe de ma reſolution. De quelque fermeté & de quelque conſtance que je me ſois armé avant le danger, quelque eſperance que j'aie conceuë de demeurer ferme & inébranlable, je trouve tousjours dans la ſuite que je me ſuis flatté, & il n'eſt point de ſecouſſe ſi legere qui ne me porte par terre. Je ſuis defait tout autant de fois qu'il m'arrive d'étre attaqué, & ce qui me couvre de confuſion, il m'eſt arrivé pluſieurs fois de tomber ſans qu'il y eût rien hors de moi qui me pouſſât, & bien loin de reſiſter à mes ennemis ſpirituels, j'ai couru au devant d'eux, & m'y ſuis ſoûmis volontairement.

Tu m'avois donné un admirable ſecours

dans la priere. Par son moyen je pouvois me prevaloir de toute ta puissante, ou tout au moins recevoir à point nommé le secours qui me seroit necessaire dans toute sorte d'occasions. Mais, Seigneur, c'est ici la plus sensible marque de ma foiblesse, & rien n'en montre plus evidemment l'excés. Bien loin de faire de moi-méme ce que tu m'ordonnes, il n'est pas en mon pouvoir de te demander de le faire toi-méme pour toi. Rien n'est plus languissant que mes prieres. Rien n'est plus distrait que mon esprit lors qu'il implore ta grace. A péne peut-il penser un moment à ce que ma bouche te dit, & au lieu qu'il se remplit & s'occupe des moindres choses, ta grandeur, qui est si immense, ne peut l'arréter.

Je ne suis donc capable de rien. Et cela étant, comment serois-je en état d'entreprendre & d'executer le grand ouvrage de mon salut? Comment pourrois-je remplir tant de devoirs disproportionnés à cet état de foiblesse, de langueur & d'abattement où je me touve? Comment pourrois-je executer ce que je puis à péne resoudre, desirer, & conoître distinctement? Tu le vois, Seigneur, je ne suis nullemement en état d'en venir à bout.

Ce n'est pas que ce que tu exiges de moi ne soit raisonnable. Ce n'est pas méme que je souhaitte de m'en dispenser. Non, Seigneur, je

je n'ai garde de faire de tels ſouhaits. Je ſai qu'il eſt impoſſible que tu m'affranchiſſes de l'obligation naturelle & inviolable que j'ai à les remplir. Je dis méme bien davantage. Quand par une ſuppoſition impoſſible tu pourrois rompre ces liens, je te prierois du fond de mon cœur de ne le pas faire. Quoi, Seigneur, pourrois-je jamais conſentir à ne t'aimer point, & méme à ne t'aimer point ſouverainement & par deſſus tout? Non, Seigneur, quelque incapable que je me trouve de faire de ce côté-là tout ce que je dois, je ne te demande pas de m'en diſpenſer, & j'aime mieux cette obligation toute diſproportionnée qu'elle eſt à mes forces, qu'une liberté qui ſeroit le plus grand de tous mes malheurs.

Ne relâche donc à cet égard quoi que ce ſoit de tes droits. Exige de moi les juſtes devoirs auxquels ta grandeur & ta bonté engagent tes creatures. Mais en méme temps, Pere charitable, ne ſouffre pas que je manque à m'en aquitter. Je ſuis foible, mais tu es puiſſant. Je ne puis rien de moi-méme comme de moi-méme, mais ne puis-je pas tout en Jeſus Chriſt pourveu qu'il lui plaiſe de me fortifier? Ta grace me ſuffit. Ta vertu s'accomplit dans nôtre foibleſſe, & quoi que je ſois incapable des moindres choſes, mon incapacité n'eſt pas aſſés grande pour t'empécher de faire en moi ce qu'il te plaira.

Les

Les morts ne sauroient recouvrer la vie, mais tu peux les ressusciter. Le neant est hors d'état de produire la moindre chose, mais tu as trouvé le moyen de tirer l'univers entier de son sein. Les tenebres abandonnées à elles-mémes ne seront jamais que tenebres. Mais quand il t'a pleu d'ordonner que la lumiere resplendit au milieu de leur plus épaisse obscurité la chose s'est executée. Rien donc ne sauroit arréter ton action, ni éluder ton pouvoir. Pourquoi ma foiblesse seule auroit-elle ce malheureux avantage?

Il n'en est pas de ta puissance comme de celle des hommes. Celle-ci ne consiste pas tant à agir elle-méme, qu'à mettre en œuvre des causes qu'elle n'a pas produites, mais qu'elle sait appliquer. Ainsi les efforts qu'elle opere sont proportionnés, non à son pouvoir, mais au pouvoir des moyens qu'elle employe. La tienne au contraire produit ses plus grands effets par des moyens qui n'ont aucune proportion avec l'effet qu'il faut operer, mais qui l'operent pourtant, parce que tu ne manques jamais dans ces occasions à suppléer de ton abondance tout ce qui leur manque.

Qu'y a-t-il de plus incapable d'agir qu'un corps mort? En ta main pourtant les os d'un Prophete privé de vie n'agirent pas seulement, mais par un miracle étonnant rendirent la vie à un mort qu'on avoit mis auprés d'eux. Qu'y a-

t-il

a-t il de moins efficace que l'ombre, qui bien loin d'avoir quelque vertu n'a pas méme de realité? L'ombre pourtant d'un de tes Apôtres a gueri les malades ſur qui elle a paſſé. Dois-je aprés cela douter que tu ne puiſſes me mettre en état d'entreprendre & d'executer les choſes les plus difficiles quelque foibleſſe & quelque impuiſſance que je me ſente?

Douterai-je donc de ton amour & de ta bonté, & m'imaginerai-je que pouvant ſi facilement m'aſſiſter & me ſecourir tu rejetteras mes prieres, & me refuſeras ce ſecours que je te demande? Non, Seigneur, ce doute ne peut ſubſiſter avec la forte perſuaſion que j'ai dans mon cœur de la verité immuable de ta Parole, qui m'aſſeure en general que toutes les prieres de tes enfans ſeront infailliblement exaucées, & qui me dit en particulier que tu ne refuſeras jamais ton Eſprit à pas un de ceux qui te le demanderont. Et d'ailleurs pourquoi ferois-je difficulté de me perſuader que tu accorderas ton Eſprit à celui à qui tu n'as pas refuſé ton Fils, & pour qui tu l'as expoſé à la cruelle mort de la croix?

Il eſt vrai qu'il y a bien des defauts & bien des imperfections dans cette priere méme que je te preſente. Mais, Seigneur, il n'y en a point du tout dans le Sacrifice de ton ſaint Fils, qui ſelon ton Apôtre te rend agreables les oblations ſpirituelles de tes chers enfans, ni dans l'in-

terceſſion

terceſſion dont ce méme Sauveur a promis d'accompagner nos prieres. Accorde, Seigneur, à cette interceſſion puiſſante, accorde au merite & à la vertu ſalutaire de ce Sacrifice, accorde aux ſouffrances, aux larmes, & au ſang de ce cher objet de ton amour ce que je ne merite pas d'obtenir, ou pour mieux dire ce que je merite de n'obtenir point.

Mets-moi en état de pratiquer les devoirs que tu me preſcris, & pour cet effet, fai-moi la grace de les aimer. Acheve de me perſuader de leur juſtice & de leur neceſſité. Fai-moi comprendre que rien n'eſt plus digne d'une creature que tu as élevée à la dignité éminente de ton enfant, & deſtinée à la poſſeſſion de ta gloire & de ton Royaume, que de s'y appliquer de toute ſa force. Perſuade moi que je ne ſaurois rien faire de plus utile & de plus avantageux pour moi-méme, rien de plus propre à répandre la joye & la ſatisfaction dans mon cœur. Donne moi de voir toute la baſſeſſe & toute la honte des occupations que je leur prefere, & le tort que je me fais à moi-méme en m'y arrétant. Adouci par les attraits de ta grace ce que ton joug peut avoir de rude & d'inſupportable à la chair. Surmonte les repugnances de cette chair rebelle, de cette ennemie opiniâtre de mon bonheur. Détrui au dedans de moi ce principe funeſte d'erreurs, d'égaremens, & d'excés, & mets en ſa place les lumieres,

mieres, l'onction, & la force de ton faint Esprit, qui me dirige & qui me soûtienne dans tout le cours de ma vie.

Enfin, Seigneur, je te demande le commencement, le progrés, & la consommation de ce grand ouvrage, que ta grace seule peut & entreprendre, & achever, & que je puis bien traverser de moi-méme, mais auquel je ne puis contribuer quoi que ce soit que par toi.

AVIS

Sur ce qu'il faut faire pour profiter des Exercices Sacrés qu'on fait dans nos Temples.

IL n'est rien de plus ordinaire que de voir des gens qui sont assidus aux exercices de pieté sans en profiter. Aprés avoir entendu des milliers de Sermons ils demeurent tousjours les mémes. Ils ne se corrigent d'aucun defaut, ils ne se procurent aucune des vertus, aucun des bons sentimens qui leur manquent, & s'ils ne deviennent pas plus méchans, ils ne deviennent pas aussi meilleurs qu'ils n'étoient. Ce malheur est plus grand qu'on ne sauroit se l'imaginer, & rien peut-étre ne deplaît davantage à Dieu, rien n'irrite plus efficacement sa colere. * *La terre*, disoit un Apôtre, *la terre qui boit souvent la pluye qui tombe sur elle, & produit de l'herbage propre à ceux desquels elle*

* *Heb. VI. 7. 8.*

elle est labourée, reçoit la benediction de Dieu. Mais celle qui produit des épines & des chardons est rejettée, & prochaine de malediction, & sa fin tend à étre brûlée.

Quelle est la cause de ce desordre? Il y en a sans doute plusieurs. Mais je suis persuadé qu'une de celles qui y contribuënt le plus, c'est qu'on ne prend aucun soin pour se preparer par avance à entendre les predications, & pour les rappeller dans la memoire aprés les avoir entenduës. Faut-il trouver étrange si ce grain mystique ne germe, ne fleurit, & ne fructifie point, puis que la terre sur laquelle il est semé n'a point été preparée? On va au Temple sans s'étre recueilli un seul moment pour penser à ce qu'on va faire, & sans avoir tâché de se mettre dans les dispositions necessaires pour en profiter. On pense à toute autre chose quand on y est. On ne s'en souvient plus dés le moment qu'on en est sorti. Aprés cela faut-il s'étonner si l'on en profite si peu?

La preparation est necessaire pour toutes les fonctions de la pieté. J'ai fait voir dans le Discours precedent qu'elle est d'une necessité indispensable pour la priere. Puis donc qu'on va dans le Temple pour y prier Dieu, & qu'il est tres-difficile de s'y preparer dans le Temple méme, où l'on a tant d'autres choses à faire, n'est-il pas absolûment necessaire de s'y preparer avant que de quitter sa maison?

On y va encore pour écouter le sermon Et peut-on douter qu'il n'importe de faire tous ses efforts pour se mettre en état de l'écouter avec fruit? On sait quel est le dégoût que nous avons tous naturellement pour la Parole de Dieu. On sait les violences qu'il faut se faire pour se l'imprimer un peu profondement dans l'esprit. On sait les efforts que le Demon fait pour nous empécher d'en profiter. * *Le méchant vient*, disoit Jesus Christ, *& ravit ce qui est semé dans le cœur.* Comment donc peut-on esperer de l'écouter utilement si l'on ne s'y prepare par avance, & si l'on ne s'y applique de toute sa force lors qu'elle nous est adressée?

Les plus indevots se preparent à la Communion. Je ne dis pas qu'ils font tout ce qu'il faudroit pour s'y preparer. Je dis seulement qu'ils font quelque chose, & qu'à péne en est-il d'assés profanes & d'assés stupides pour ne se pas recueillir pendant quelques momens avant que d'approcher de la Table de Jesus Christ. Pourquoi donc ne fait-on pas la méme chose lors qu'on est sur le point d'entendre la Parole de Dieu? Un méme salut, une méme grace, les mémes sources de cette grace, le merite de Jesus Christ, la vertu salutaire de son precieux sang, tout cela, dis-je, ne nous est-il pas presenté dans la predication, aussi bien que dans le

* *Matt. XIII.* 19.

le Sacrement de l'Euchariſtie ?

Lors que nous ſavons qu'un Prince veut nous donner une Audience, & ſouffrir que nous lui parlions de quelque affaire qui nous importe, nous ne negligeons rien pour nous prevaloir de cet avantage. Nous roulons dans nôtre eſprit ce que nous devons dire, & la maniere en laquelle nous devons le dire. Nous tâchons de prevoir tout, de concerter tout, & il n'eſt rien de ſi petit qui ne nous occupe, & qui ne nous paroiſſe digne de quelque ſoin. Que ſont cependant les plus grands Monarques au prix de Dieu, avec qui nous avons l'honneur de nous entretenir toutes les fois que nous aſſiſtons aux Exercices ſacrés? Et que ſont toutes les affaires de la terre ſi on les compare avec celles dont Dieu nous parle par la bouche du Predicateur, & dont nous lui parlons nous-mémes par nos prieres?

Je voudrois donc qu'avant que d'aller au Temple on ſe renfermât dans ſon cabinet, & qu'on ſe mît un peu à conſiderer ce que l'on va faire, & ce qu'il eſt neceſſaire de pratiquer pour le rendre agreable à Dieu, & utile à nôtre ſalut. Mais parce que tous ne ſont pas en état de trouver dans leur eſprit toutes les penſées qui ſont neceſſaires dans ces occaſions, j'ai creu qu'on ſeroit bien aiſe d'en trouver ici un formulaire, dont on peut ſe ſervir, ou en le liſant, ou en faiſant quelque choſe de ſembla-

ble

ble ſur ce modele. Voici donc à peu prés ce que je voudrois qu'on penſât.

MEDITATION

Mélée d'élevations de l'eſprit à Dieu pour ſervir de preparation aux Exercices Sacrés qui ſe font dans les Aſſemblées de l'Egliſe.

JE dois dans peu de momens me trouver dans l'Aſſemblée des fidelles pour y ſervir Dieu, & pour y faire les fonctions publiques de la Religion ſainte que je profeſſe. Je dois y aſſiſter pour y chanter ſes Loüanges, pour y écouter ſa Parole, & pour y vaquer à l'adoration de ſa Majeſté. Rien au monde n'a tant de rapport à l'état des bien-heureux dans le Ciel. Ils ont à peu prés les mémes occupations. Ils adorent ſans ceſſe ce Monarque ſupréme qui les comble de ſes faveurs. Ils font retentir le Ciel de leurs hymnes, & celebrent avec de ſaints tranſports les grandeurs & les perfections de cette glorieuſe & immortelle Eſſence. N'eſt ce pas donc les imiter, & prendre place par avance parmi ces Eſprits bienheureux, que de ſe trouver pluſieurs enſemble dans un méme Temple conſacré à la gloire de ce méme Dieu, d'y mediter tout ce qu'il lui a pleu de nous reveler de ſa verité, & d'unir nos cœurs & nos voix pour le louër & pour le benir? D'autant plus qu'il a promis

ſolemnellement de ſe trouver lui-méme d'une façon particuliere dans ces Aſſemblées, & d'étre tousjours au milieu de ceux qui ſe trouveront enſemble en ſon nom.

Je ne delibere donc plus pour ſavoir ſi je dois m'y rendre. Il faudroit que j'euſſe un étrange fond de profanation dans le cœur pour balancer là-deſſus, quand méme toutes les affaires, tous les plaiſirs & tous les divertiſſemens de la terre m'appelleroient ou me retiendroient ailleurs. Je puis eſperer de trouver ici des avantages bien plus ſolides, & des plaiſirs tout autrement purs. Je me felicite pluſtôt moi-méme de pouvoir ſi facilement & ſi commodement jouïr de cet avantage, & mon bonheur me paroît extreme quand je me compare à deux diverſes ſortes de perſonnes qui ne le poſſedent point.

Les premiers ſont ce grand nombre de povres errans qui ne conoiſſant pas le vrai Dieu, ou tout au moins la veritable maniere de le ſervir, s'égarent dans les malheureuſes voyes de la perdition, & courent aprés le bois & la pierre, plongés pendant leur vie dans d'épouvantables tenebres, & en danger d'en trouver encore de plus affreuſes aprés la mort. Qu'eſt-ce qui m'a peu faire preferer à ces miſerables? Avois-je plus de merite, plus de lumiere, ou plus de pieté? Nullement, mon Dieu. Ce n'eſt pas moi qui me ſuis mis dans la bienheu-

reuſe

reuſe voye où je me trouve. Ce n'eſt pas moi qui me ſuis procuré tous ces avantages. C'eſt ta pure grace, c'eſt ta miſericorde infinie. Je ne l'oublierai jamais, ô mon Dieu, & il ne ſe paſſera point de jour dans ma vie que je n'adore ton incomprehenſible bonté, & que je ne t'en rende mes tres-humbles actions de graces.

Le ſecond ordre des perſonnes à qui il m'eſt permis de me comparer, c'eſt ce grand nombre de mes povres freres qui gemiſſent ſous la plus cruelle captivité que l'on vit jamais, & qui voudroient achetter l'avantage que je poſſede au prix de tout ce qu'ils ont de plus cher. Ces povres ames affamées ſoûpirent aprés quelque miſerable miette du pain de mon Dieu, que je trouve ſi abondamment dans ſa Maiſon ſainte, & il n'y a perſonne qui le leur rompe. Elles ſont environnées au contraire d'une infinité d'empoiſonneurs qui ne s'étudient qu'à déguiſer le venin mortel qu'ils tâchent de leur faire prendre. Les uns errent par les montagnes & par les foréts, les autres cherchent le ſilence & la retraite dans leurs maiſons. Tous languiſſent & defaillent aprés tes parvis, ô mon Dieu. N'en auras-tu pas pitié, Pere charitable? Les laiſſeras tu tousjours dans ce triſte état? Ne leur accorderas-tu jamais la grace que tu m'as faite, & dont je me fais un ſcrupule de goûter toute la douceur lors que je penſe que mes freres, que tes chers enfans, que les mem-

membres ſacrés du Corps myſtique de mon Redempteur, en ſont ſi abſolûment privés. O Dieu, laiſſe-toi fléchir à leurs larmes, & s'il m'eſt permis de le dire ne mépriſe pas celles que la froiſſure de Joſeph, que la deſolation de Sion, m'arrache des yeux.

C'eſt une coûtume aſſés generale, & peut-étre méme aſſés innocente, de s'habiller avec un peu plus de ſoin qu'à l'ordinaire lors qu'on doit ſe trouver dans les Aſſemblées où Dieu me fait preſentement la grace de m'appeller. Mais, mon Dieu ! qu'il eſt tout autrement juſte de s'appliquer dans ces occaſions à parer l'ame qu'à ajuſter le corps ! Le corps ne ſera regardé que de quelques hommes, qui ne peuvent me faire ni de grands biens, ni de grands maux. Mais mon ame va étre l'objet des regards des Anges, qui ſelon la remarque d'un grand Apôtre ne manquent jamais à ſe trouver dans les Aſſemblées des enfans de Dieu. Ne menageons rien. Je vai comparoître devant Dieu lui-méme, & me preſenter à ſes yeux ſaints & penetrans. Quelle ſera donc ma ſtupidité ſi je neglige de metttre mon ame dans un état qui puiſſe ne lui pas déplaire ? Quelle ma profanation ſi je ne tâche de la parer de ſes plus precieux ornemens? Mais où les prendre, ces ornemens? Ce n'eſt pas en moi-méme, qui m'en trouve depourveu. C'eſt dans tes tréſors, ô mon Dieu, c'eſt dans les abîmes inépuiſables de ta

mi-

misericorde & de ta bonté. Ne me les épargne pas, charitable Redempteur des hommes ; & puis que rien ne te sauroit plaire en moi que ton propre ouvrage, enrichi moi de tout ce qui peut attirer tes favorables regards.

Je quitte ma maison, & mes petites affaires. Mais puis-je esperer que mes affaires, & toutes les pensées de la terre me quitteront? N'y aura-t-il quoi que ce soit de ce que je laisse qui me suive malgré moi, & qui vienne troubler mes devotions? Pourrai-je appliquer si fortement mon esprit aux grands objets qui me seront presentés, que je ne lui laisse jetter quelque regard dérobé sur les vains objets de mes passions, ou sur quelqu'un des miserables amusemens de la terre? Comment puis-je me promettre ce grand effort aprés avoir fait tant de tristes épreuves de ma foiblesse? Je n'en perds pourtant pas absolûment l'esperance. Mais c'est de ta grace, ô mon Dieu, que j'attends ce bien, non pas de mes resolutions, de mes soins, ou de mes efforts. Je te supplie avec toute l'ardeur & toute l'humilité dont je suis capable qu'il te plaise de bannir absolûment de mon esprit tout autre objet que toi-méme, & de ne point souffrir que je pense à quoi que ce soit qu'à ta Majesté pour te craindre, qu'à ta volonté pour m'y soûmettre, qu'à ta verité pour la croire, qu'à ta bonté pour t'aimer.

Je vai dans le Temple pour y servir Dieu,

& pour l'adorer. Mais puis-je me promettre qu'il reçoive mes adorations? Acceptera-t-il l'oblation d'un cœur possedé de l'amour du monde, & occupé sans cesse de ses vanités? Approuvera-t-il que j'éleve vers le Ciel des mains qui ont été les organes de mille excés? Trouvera-t-il bon que j'employe à le louër & à le benir cette méme bouche qui a proferé tant de discours inutiles, ou pour mieux dire tant de discours criminels? N'est-il pas absolûment necessaire de purifier cette bouche, ces mains, & ce cœur avant que de les employer à des usages si saints? C'est de quoi je ne puis douter. Mais je doute tout aussi peu de mon impuissance à m'aquitter par moi-méme de ce grand devoir. J'en suis tres-convaincu. Mais je suis aussi tres-persuadé de la vertu salutaire de ton precieux sang, & de l'efficace puissante de ton saint Esprit, charitable Redempteur des hommes. Je sai qu'il n'y a point d'impureté, point d'ordure, que le merite de l'un, les lumieres & les flammes de l'autre ne puissent ôter. Donne-moi ce double secours, Sauveur adorable. Efface mes pechés passés par le merite de tes souffrances, & reforme mes defauts presens par les graces de ton Esprit. Que le feu sacré de cet Esprit embrase mon cœur pour en faire un holocauste qui te puisse plaire.

Lors que je serai dans le Temple je ne parlerai pas seulement à Dieu par mes prieres, mais

Dieu

Dieu me parlera encore de son côté par la bouce du Predicateur. Il m'adressera sa Parole, cette Parole qui est le flambeau de l'esprit, l'aliment de l'ame, le remede de ses maux, & le seul soûtien de sa vie. Par cette Parole il m'instruira de tout ce que je dois savoir. Il me fera conoître tout ce qu'il veut faire pour mon salut, & tout ce qu'il veut que je fasse pour son service. J'y pourrai apprendre mes manquemens, mes devoirs, mes justes pretensions. Il ne tiendra qu'à moi que je n'y remplisse mon esprit des verités les plus constantes, les plus sublimes, & les plus utiles que l'esprit de l'homme puisse conoître. Avec qu'elle avidité ne dois-je pas recevoir cette divine manne, ce vrai pain du Ciel, ce germe de l'immortalité? Et quelle sera ma stupidité si je laisse tomber à terre ces richesses spirituelles dont il m'est si facile de profiter?

Je voi bien que le Demon me tendra des pieges dans les foiblesses & les manquemens du Predicateur. Il fera sans doute tous ses efforts pour m'inspirer un vain esprit de critique, qui ne pardonne ni un faux raisonnement, ni une pensée basse, ni une comparaison triviale, ni une expression surannée. Il tâchera de m'appliquer fortement à tous ces objets pour me faire perdre les verités solides & les instructions salutaires qu'on trouve tousjours dans les discours les plus negligés & les moins supporta-

bles des Predicateurs de la verité. Serai je bien assés simple pour donner dans un tel penneau? Ne considererai-je pas que tous les defauts du Predicateur ne sauroient me nuire si je ne le veux, & que les verités qu'il étale peuvent me sauver? Qu'il dise tout autant de choses vaines que l'on voudra. Il m'est permis de les laisser. Mais il ne m'est pas permis de mépriser les perles & les diamans qu'il méle parmi cette bouë, & pleut à Dieu que j'eusse profité de toutes les richesses spirituelles, de toutes les bonnes instructions qui étoient contenuës dans le plus méchant sermon que j'ai jamais entendu.

Voici donc ce que je me propose de faire. Je fermerai les yeux aux defauts du Predicateur. Je lui laisserai la grande affaire de rendre compte à son Maître des talens qu'il en a reçûs. Et pour moi je tâcherai de ne laisser échaper aucune des verités Evangeliques qu'il étalera, aucune des preuves solides de nos mysteres qu'il employera, aucune des instructions qui me feront conoître mon devoir, aucun des motifs qui me pourront porter à m'en aquiter. J'en repaîtrai mon esprit, & je les imprimerai si profondement dans mon cœur, qu'il ne m'arrivera jamais de les oublier.

Sur tout je prendrai soin de me faire une application particuliere de tout ce que j'entendrai. J'éviterai cet abus insupportable qu'on fait

d'or-

d'ordinaire de la Parole de Dieu. On l'écoute comme on écoute les verités les plus abſtraites, & où l'on a le moins d'interét. On ſe contente de les croire, on pour mieux dire de ne les pas rejetter. On les conſidere ou comme appartenant à d'autres qu'à nous, ou comme n'appartenant à perſonne. On leur ôte par ce moyen tout ce qu'elles ont d'efficace & de ſalutaire, & il arrive de cette maniere qu'aprés avoir entendu des milliers de Predications on n'en eſt pas le moins du monde plus avancé dans la voye du Ciel. Je ſerai avec le ſecours de Dieu dans une contention perpetuelle pour me garder de tomber dans ce manquement. Je regarderai les verités les plus ſpeculatives en apparence du côté qu'elles me concernent. Je trouverai dans chacune d'elles les moyens de nourrir ma foi, & d'avancer ma ſanctification. Je ferai une exacte comparaiſon de l'état preſent de mon cœur, & méme de tout le train de ma vie paſſée, avec les obligations qui naiſſent de chacune de ces verités quelles qu'elles ſoient. Si j'entends parler d'une vertu j'examinerai ſans preoccupation ſi je la poſſede. Si j'entends blâmer un defaut je rechercherai ſi j'en ſuis exempt. Je ne renverrai jamais ſur les autres les cenſures & les reprehenſions du Predicateur. Je les écouterai comme ne s'adreſſant qu'à moi ſeul, & je les écouterai de cette maniere, non pour en avoir du chagrin ou du reſſen-

timent contre lui, non pour examiner s'il tombe lui-méme dans les manquemens qu'il condamne, c'est son affaire, non pas la mienne, mais pour voir s'il n'est pas vrai que je lui ai donné lieu de me dire tout ce que j'entends. Je suis persuadé en effet que les meilleurs & les plus utiles de tous les Sermons ce sont ceux où l'on apprend le mieux à se conoître, & à se corriger. Lors qu'un Predicateur me fait appercevoir dans mon cœur un defaut secret que je n'y avois jamais remarqué, lors qu'il me convainc, non seulement en general que je suis pecheur, foible & miserable, mais en particulier que je suis coupable de tel peché dont je me croyois innocent, sujet à une telle foiblesse que je n'avois jamais ressentie, depourveu de tel avantage que j'avois crû posseder, c'est alors que je dois m'asseurer qu'il a bien préché pour moi, & que je n'ai pas perdu le temps que j'ai employé à l'entendre. Tout le reste n'est rien en comparaison, & je ne dois pas en faire le méme état.

Mais de quoi me sert-il de me conoître si je ne fais rien pour me corriger? De quoi me profitera la veuë de mes maux si je ne tâche de les guerir? Triste conoissance qui ne produira point d'autre effet que de me rendre plus inexcusable de les avoir negligés. Je tâcherai donc d'arracher de mon cœur tous les vices qu'on m'y fera remarquer, d'eviter tous les pieges

qu'on

qu'on m'apprendra que le Demon m'a tendus, d'étouffer toutes les pensées de seduction & tous les mouvemens de rebellion, & d'attache à mon propre sens, que la chair soûleve ordinairement dans mon cœur, de me guerir des erreurs & des prejugés qui sont les causes de la plusspart de mes chutes, & de pratiquer tous les devoirs qu'on me prescrira, ou pour mieux dire qu'on me fera voir que la Loi de Dieu me prescrit. J'espere en un mot que je sortirai du Temple moins pecheur, & plus avancé dans la voie du Ciel, que je n'y entrerai.

Mais l'ai-je pratiqué tousjours de la sorte? Ai-je fait cet usage de tant de Sermons que j'ai entendus? ou plustôt y puis-je penser sans rougir? Je t'en demande pardon, ô mon Dieu, & je te prie en méme temps du fond de mon cœur que tu me fasses aujourd'hui la grace de profiter d'une autre maniere de ce que je dois entendre. Ouvre mon cœur pour recevoir avec une sainte avidité la parole de ton Evangile qui me va étre annoncée dans peu de momens. Donne-moi de ne pas laisser tomber à terre la plus petite miette de ce Pain Celeste, la moindre goute de cette Eau Divine qui rejallit jusques dans le Ciel. Fai-moi la grace d'y trouver l'instruction de mon esprit, la nourriture de ma foi, le soûtien de mon esperance, & le remede salutaire de tous mes maux. Guerimoi de ce profane dégoût que je n'ai que trop

senti jusqu'ici pour cet aliment celeste & surnaturel. Gueri-moi de cette attache criminelle à mon propre sens, qui me porte à faire ma volonté, au lieu que je n'en dois point avoir d'autre que la tienne. Fai-moi la grace de me soûmettre doucement & tranquillement à ton joug, de le porter avec joye, & de ne me plaindre jamais de sa pesanteur.

Sur tout, Seigneur, je te prie avec toute l'ardeur dont je suis capable de ne pas souffrir que je sorte de ton Temple sans y avoir fait quelque progrés considerable dans l'ouvrage de mon salut. Qu'il paroisse par mon exemple que la parole que je dois entendre est un marteau qui brise les cœurs. Qu'il paroisse que c'est le sceptre de ta puissance qui te fait regner sur les ames, que c'est l'épée de l'esprit qui donne la mort au peché. Quel seroit mon malheur, ô Dieu, si cet admirable secours me devenoit inutile par ma negligence ? Il est de la nature de ces remedes qui font tousjours du mal lors qu'ils ne font point de bien. Elle est necessairement une odeur de mort pour faire perir, si elle n'est pas une odeur de vie pour sauver. Cette pluye celeste attire la malediction du Ciel, & le feu de sa vangeance sur les terres qu'elle arrose, & qu'elle ne rend pas fecondes. Qu'il n'en soit pas de méme à mon égard, & qu'il te plaise pour cet effet de preparer de telle sorte mon cœur que ce grain mystique

tique venant à y tomber y rapporte du fruit au centuple.

Oserai-je, mon Dieu, te demander encore la méme grace pour ceux qui se doivent trouver avec moi dans un méme Temple? Oserai-je te supplier de leur accorder tout ce que je viens de te demander pour moi? Je sai bien que je suis indigne de te prier pour mes propres necessités, & à plus forte raison pour celles des autres. Mais tu as assés de bonté pour souffrir, & pour approuver méme, cette hardiesse. Fai quelque chose de plus, ô mon Dieu. Couronne la de la faveur que je te demande, & fai que ton Esprit imprime dans les cœurs de ceux qui doivent se trouver dans cette assemblée toutes le verités qui leur seront proposées.

Ce n'est pas tout, ô mon Dieu, & je n'aurai jamais l'esprit en repos tant que je verrai la plus grande partie du monde ensevelie dans les tenebres de l'ignorance, & privée de la celeste lumiere de ta verité. Dissipe ces tenebres, Pere charitable. Rempli l'Univers de ta connoissance, & fai que tous les hommes t'adorent en esprit & en verité. Ne souffre pas que le Demon ait plus d'esclaves que tu n'as d'enfans. Ne permets pas que l'empire de ce Tyran ait plus d'étenduë que celui de ton Divin Fils. Et puis que nous avons lieu d'esperer que tôt ou tard tous les peuples se soûmettront à tes Loix, donne-nous cette consolation de

voir en nos jours, ou l'accompliſſement entier de cette belle eſperance, ou tout au moins les commencemens du triomphe de ta verité. Vien bien-tôt, glorieux Redempteur, voire Seigneur Jeſus vien. Amen.

De ce qu'il faut faire aprés les Exercices Sacrés.

VOilà à peu prés ce que l'on doit faire avant que d'aller au Temple. Lors qu'on y eſt on n'a qu'à pratiquer exactement tout ce qu'on a reſolu, & tenir ce qu'on a promis. Mais ce n'eſt pas tout. Il faut encore y penſer ſerieuſement dans la ſuite, & ce dernier devoir n'eſt pas moins neceſſaire que le premier, ou pour mieux dire il l'eſt beaucoup davantage. En effet, le premier ſeroit aſſés inutile ſans le dernier, au lieu que le dernier peut étre de grand uſage ſans le premier.

Pluſieurs s'imaginent qu'aprés avoir aſſiſté aux Exercices Sacrés du Dimanche il leur eſt permis d'employer le reſte du jour à ſe promener, à faire ou à recevoir des viſites, & à d'autres choſes auſſi vaines & auſſi inutiles que celles ci, & il ne leur vient jamais dans l'eſprit qu'en en uſant ainſi ils negligent pluſieurs devoirs importans, & d'une abſoluë & indiſpenſable neceſſité.

Je

Je ne dirai pas que les visites, les promenades, & les autres occupations semblables, sont des choses tres-differentes de ce que Dieu exige de nous lors qu'il nous commande de sanctifier le jour du repos, & que quelque illusion qu'on se fasse il est impossible de se persuader que ce soit là ce qu'il nous demande lors qu'il nous ordonne de lui consacrer ce jour. Je me contenterai seulement de dire qu'en en usant ainsi on perd le fruit & l'utilité de ce qu'on a fait, qu'on se prive soi-méme des avantages qu'on en pouvoit retirer, & qu'en effet cent Sermons entendus de cette maniere ne profiteront pas à beaucoup prés autant qu'un aprés lequel on aura fait ce que je vai dire.

Je voudrois donc qu'en sortant du Temple on se renfermât dans son cabinet, & qu'on employât tout au moins une bonne heure à penser serieusement à ce que l'on vient de faire. Je voudrois qu'on se prescrivit cette Loi, & qu'on se fit une espece de necessité de n'y manquer jamais, ou que si quelque chose d'extremement pressé faisoit differer de quelques momens la pratique de ce devoir, on s'en acquitât le plustôt que l'on pourroit, & quoi qu'il en soit que le jour ne se passât point sans l'avoir rempli.

Je voudrois que l'on commençât par mediter la grace que Dieu nous a faite, soit en nous adressant sa Parole, soit en nous permettant de

nous trouver dans la societé de ses enfans: En effet une ame qui comprend un peu ce quec'est n'aura point de péne à se persuader que ce sont là des faveurs qui meritent une reconoissance infinie. Il seroit juste méme d'en rendre graces à Dieu expressement & formellement. Voici à peu prés ce qu'on pourroit dire dans ce dessein.

SEigneur mon Dieu, & mon bon Pere, confus & penetré de tes bontés je me jette à tes piés pour t'en presenter mes tres-humbles actions de graces. Tu viens de m'accorder une faveur tres-precieuse en elle-méme, & qui me le paroît plus encore lors que je considere le nombre de ceux à qui tu trouves à propos de la refuser. Tu m'as souffert dans ton Temple, dans ta Maison Sainte, tu m'y as repeu des biens de ton sanctuaire, du pain sacré de ta parole, de cet aliment celeste qui peut me faire vivre eternellement. Je t'en remercie du fond de mon cœur, & comme je ne sens pas dans ce cœur tout le zele & toute l'ardeur qu'un tel bienfait devroit y avoir excité, je te prie de ne pas rejetter pour cela l'hommage que je te rends, mais plustôt d'en couvrir les defauts par le merite infini de ton Fils Jesus, & par toute la perfection de son sacrifice. Augmente méme par l'efficace de ton Esprit ce qu'il y a de plus supportable dans ma gratitude en y ajoûtant ce que je sens bien qui

me

me manque encore. Sur tout, Seigneur, donne moi de poſſeder toute ma vie ce grand avantage. Ne permets jamais que mon indignité & mon ingratitude me le faſſent perdre. Donne-moi de vivre & de mourir dans la communion interieure & exterieure de ton Egliſe, pour avoir part ſur la terre à ſes avantages, & pour joüir de ſa felicité dans le Ciel. C'eſt ce que je te demande au nom de ton Fils, &c.

Je ſouhaitterois enſuite qu'on s'examinât avec ſoin pour voir de quelle maniere on a agi pendant tout le jour, ſi l'on a été bien attentif à ce qu'on a fait, ſi l'on n'a point eu de diſtraction, ſoit volontaire, ſoit involontaire, & pour tout dire, en un mot, ſi l'on a executé fidellement & exactement toutes les reſolutions qu'on avoit pris le matin, & qui ſe trouvent exprimées dans la meditation precedente. Si l'on ſe reproche d'y avoir manqué en tout, ou en partie, comme on n'a lieu que trop ſouvent de le faire, il eſt juſte qu'on ſe repreſente le tort qu'on a eu de tomber dans ces manquemens, qu'on en demande pardon à Dieu avec une vive douleur, & une confuſſion ſalutaire, & qu'enfin on prenne une forte & ſincere reſolution de ne rien negliger pour eviter de retomber deſormais dans les mémes fautes.

Aprés cela il faut rappeller dans ſon eſprit tout ce qu'on a entendu de plus inſtructif, & il ne ſeroit pas inutile de le reduire à de cer-

tains

tains chefs generaux, tels que ſont les verités dogmatiques, les preuves de ces verités, l'éclairciſſement des difficultés qui en naiſſent, les devoirs dont on nous a recommandé l'obſervation, les motifs, qui nous engagent à les pratiquer, les déreglemens, que l'on a blâmés, & les reproches qu'on en a fait à ceux qui y tombent. En effet, il y a peu de ſermons où l'on ne trouve toutes ces choſes, & peut-étre aucun qui n'en contienne au moins la pluſpart.

A l'égard des verités dogmatiques je voudrois qu'on prît garde ſi on les ſavoit déja auparavant ou ſi on vient ſeulement de les apprendre. Si c'eſt le premier on peut ſe contenter de ſe les imprimer dans l'eſprit, à moins qu'on ne veüille les mediter, comme il eſt bon de le faire. Mais ſi on les ignoroit il importe de conſiderer ſi cette ignorance n'eſt pas digne de quelque blâme, & ſi on n'a pas tort d'avoir demeuré ſi long-temps dans l'école de Jeſus Chriſt, & de n'avoir pas ſeu pluſtôt une choſe qu'on nous y avoit ſans doute enſeignée. Il faut tâcher enſuite de la retenir, pour n'avoir plus l'occaſion de ſe faire le méme reproche.

On peut faire la méme choſe à l'égard des preuves qu'on nous a données de ces verités, & de ce qu'on a dit pour lever les difficultés, & pour reſoudre les objections qu'on leur oppoſe. On doit s'imprimer tout cela profonde-

ment

ment dans l'eſprit pour s'affermir dans la perſuaſion des verités mémes dont on ne ſauroit étre trop vivement penetré.

Pour ce qui regarde les devoirs qu'on nous a preſcrits il y a un peu plus de choſes à faire. Il faut premierement en conſiderer la juſtice, ce qu'on peut faire non ſeulement en prenant garde que Dieu nous les a impoſés, ce qui ſuffit pour nous obliger à nous y ſoûmettre; mais encore en meditant combien ils ſont raiſonnables en eux-mémes, & quel deſordre ce ſeroit s'il nous étoit permis de les negliger.

Il faut enſuite en conſiderer la neceſſité, & tâcher de ſe ſouvenir des endroits de l'Ecriture où cette neceſſité ſe trouve marquée.

Sur tout il faut prendre garde ſi on n'y a jamais manqué dans tout le cours de la vie, & ſi l'on eſt méme diſpoſé preſentement à les obſerver. Si on les a negligés il faut faire ce que je diſois, il n'y a qu'un moment ſur le ſujet des manquemens, où l'on tombe lors que l'on ſe trouve dans les Exercices ſacrés. Il faut s'en faire de juſtes reproches, en demander pardon à Dieu, & prendre une forte reſolution de s'en corriger dans la ſuite.

Mais outre tout cela il eſt bon encore de prendre garde combien on a paſſé de temps ſans les pratiquer, pour conſiderer enſuite ſi on n'a pas lieu de ſe perſuader que pendant tout ce temps-là on n'étoit pas en état de grace. Car

ſi

si cela est quelle confusion n'est-il pas juste que l'on ait d'avoir été si long-temps l'esclave du Demon, & d'avoir perdu tant de temps, qu'on pouvoit employer si utilement, & d'avoir fait un si miserable usage de tant de graces que Dieu nous avoit accordées. Sur tout il faut se representer ce qu'on seroit devenu si l'on fût mort pendant ce temps-là comme il est arrivé à tant d'autres que l'on conoît. Il faut considerer combien il est seur qu'on auroit peri. Cette pensée ne peut étre tant soit peu vive sans faire fremir les plus endurcis, & en méme temps sans leur faire sentir l'obligation qu'ils ont à la bonté de Dieu de les avoir conservés jusqu'à ce moment quelque indignes qu'ils fussent de cette grace.

Mais ce qu'il y de plus important c'est de prendre garde si l'on est prét à remplir desormais ces devoirs dans toute leur étenduë, & s'il y a quelque consideration capable de nous y faire manquer. C'est sur quoi il est absolûment necessaire de s'examiner. Si aprés l'avoir fait on se trouve en état de faire ce que l'on doit, il faut s'affermir dans cette sainte disposition. Mais si tout au contraire on se sent disposé à ne le pas faire, il est bien juste de faire d'autres reflexions. Il faut premierement s'asseurer qu'on n'est point enfant de Dieu, qu'on ne l'a jamais été, & que mourant dans un tel état on est perdu sans retour. On doit considerer quelle fureur

c'eſt de demeurer un moment dans une diſpoſition ſi épouvantable, combien il importe d'en ſortir & de ſe preſſer pour cela, à quoi l'on peut employer les conſiderations que j'ai déja touchées dans un autre endroit.

A l'égard des motifs qu'on nous a propoſés pour nous porter à pratiquer les devoirs qu'on recommandoit, il ne ſuffit pas de s'en ſervir à s'exciter ſoi-méme pour en profiter, il faut encore conſiderer combien nous ſommes inexcuſables ſi tant de ſecours que Dieu nous avoit donnés pour nous mettre en état de faire ſa volonté n'ont pas produit juſqu'ici l'effet auquel il les deſtinoit, & combien nous ſerons indignes d'étre ſupportés ſi à l'avenir nous ne tâchons d'en faire un meilleur uſage.

Il n'eſt pas neceſſaire de s'arréter à marquer ce que l'on doit faire ſur le ſujet des manquemens que le Predicateur a blâmés. Ce que je viens de dire touchant les devoirs dont il a parlé s'applique de lui-méme ici. Il faut conſiderer la grandeur des ces manquemens, & le pouvoir qu'ils ont de nous perdre. Il faut voir ſi on y eſt tombé juſqu'à ce moment, & ſi l'on a lieu de craindre que l'on y retombe dans l'avenir, & ſur chacun de ces chefs il faut faire toutes les reflexions que je viens de toucher ſur cet autre article.

Pour les cenſures & les menaces il faut voir en premier lieu ſi elles ne s'adreſſent pas à nous,

&

& ſi nous n'avons pas donné lieu de nous les faire. S'il eſt certain & evident qu'elles ne nous regardent pas, il faut bien ſe garder de s'élever interieurement au deſſus de ceux qui ſe les ſont attirées. Il faut ſe garder de les mépriſer ou de les haïr. Il faut gemir de leurs deſordres, & demander à Dieu qu'il lui plaiſe de les leur faire ſentir à eux-mémes, & de leur donner la force de les quitter.

Si tout au contraire on ſe ſent coulpable des déreglemens que le Predicateur a cenſurés, il eſt juſte de conſiderer quelle honte c'eſt à un homme qui fait profeſſion d'étre le Diſciple de Jeſus Chriſt, & qui a quelque ſentiment de Dieu, de contraindre par ſa mauvaiſe conduite les Miniſtres de Jeſus Chriſt de ſortir en quelque ſorte de leur caractere, & au lieu qu'ils ſont principalement envoyés pour parler de paix à ſon Peuple, les forcer en quelque ſorte de faire revivre l'eſprit & le caractere des anciens Prophetes, qui tonnoient ſans ceſſe contre les pecheurs. Il faut conſiderer le temps qu'il y a qu'on eſt dans le monde, & voir de quelle maniere on l'a employé, puis qu'on en eſt encore à s'entendre faire des reproches, au lieu qu'on devroit étre en état de donner de bons exemples à tous.

Il eſt bon de finir toutes ces differentes reflexions par une priere qui ait du rapport à ce qu'on aura penſé.

FIN.

